

Férir ou périr

d'Aillon, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jean d'Aillon

Férir ou périr

ROMAN

La jeunesse
de Guilhem
d'Ussel

PRESSES
DE LA CITE



Jean d'Aillon
FÉRIR OU PÉRIR
La jeunesse de Guilhem d'Ussel

DU MÊME AUTEUR
Aux éditions Le Grand-Châtelet
La Devineresse

Aux éditions Le Masque

Attentat à Aquae Sextiae
Le Complot des Sarmates
L'Archiprêtre et la Cité des Tours
Nostradamus et le dragon de Raphaël
Le Mystère de la Chambre Bleue
La Conjuración des Importants
L'Exécuteur de la haute justice
L'Enigme du Clos Mazarin
L'Enlèvement de Louis XIV
Le Dernier Secret de Richelieu
La Vie de Louis Fronsac
L'Obscure Mort des ducs
Marius Granet et le trésor du palais comtal
Le Duc d'Otrante et les Compagnons du Soleil
Aux éditions Jean-Claude Lattès
La Conjecture de Fermat
Le Captif au masque de fer
Les Ferrets de la reine
L'Homme aux rubans noirs
Juliette et les Cézanne
Les Rapines du duc de Guise
La Guerre des amoureuses
La ville qui n'aimait pas son roi

Aux éditions Flammarion

Le Secret de l'enclos du Temple
La Malédiction de la Galigai
Dans les griffes de la Ligue
Rome, 1202
La Bête des Saints-Innocents

Aux éditions J'ai Lu

Marseille, 1198
Paris, 1199
Londres, 1200
Montségur, 1201
Récits cruels et sanglants

La Vie de Louis Fronsac

Aux éditions Presses de la Cité

De taille et d'estoc

Les personnages

Alard, chevalier, fils du chambellan du prince Jean
Thomas l'Affligeur, serviteur du shérif de Nottingham
Jacques le Basilic, jongleur
Ferrand de Beaumont, seigneur de Crèvecœur
Robert Bertran de Bricquebec, écuyer chez Robert de Courcy
Lambert de Cadoc, capitaine mercenaire
Gérard de Camville, shérif et seigneur de Lincoln
Egelina de Camville, fille naturelle de Gérard de Camville
Maud la Chimère, jongleresse
Gautier de Coutances, archevêque de Rouen
Coquebert, aubergiste du Riche Laboureur
Robert de Courcy, neveu du sénéchal de Normandie
Chalon de l'Etang, fidèle du prince Jean
Ferrand, domestique de Jeanne de Thury
Godon et Ladre, gardes au service du shérif de Nottingham
Gilbert, écuyer de Guilhem d'Ussel
Frère Guérin, chevalier hospitalier au service du roi Philippe Auguste
Isabelle, servante au Riche Laboureur
Jean, comte de Mortain, frère du roi Richard Cœur de Lion
Médard La Hure, routier de Mercadier
Eustache Le Noir, brigand
Robert de Locksley, hors-la-loi, dit Robin Hood
Guillaume de Longchamp, chancelier d'Angleterre et évêque d'Ely
Louvart, dit Lupescar, capitaine mercenaire du prince Jean
Nicolas de Mailly, sergent hospitalier au service de frère Guérin
Clérambault de Noyers, chevalier compagnon de Philippe Auguste
Baudric d'Orbec, dit le Boiteux, homme lige de Geoffrey Plantagenêt, archevêque d'York
Geoffrey Plantagenêt, archevêque d'York, frère naturel de Richard Cœur de Lion
Hugues de Saint-Pol, chevalier compagnon de Philippe Auguste
Pierre de Thillay, chevalier de Philippe Auguste
Jeanne de Thury, se dit veuve de Guillaume de Crèvecœur
Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour
Taillefer, vieux serviteur de Bricquebec
Guillaume de Wendeval, shérif de Nottingham

PREMIÈRE PARTIE

LE MENSONGE

De la fenêtre ouverte, le jeune moine surveillait attentivement la rue de la Barillerie et son prolongement vers le Grand-Châtelet : la rue Saint-Barthélemy. Passage principal entre les deux ponts de Paris sur la Seine, ces voies étaient sans cesse encombrées par des charrois et des charrettes brinquebalantes et toutes sortes d'animaux : mules, chevaux, ânes, chiens, cochons, moutons qui brayaient, hennissaient, bêlaient, couinaient, aboyaient et mugissaient à qui mieux mieux.

Ce tumulte infernal était encore accru par les sollicitations des marchands, les clameurs des colporteurs, les déclamations des crieurs de vin, les chansons des jongleurs et le tapage menaçant des querelles. Le tintamarre des cloches carillonnant à chaque heure canonique ponctuait le vacarme.

Le moine ne prêtait pourtant aucune attention à cette cacophonie. Il restait soucieux. None[1] venait de sonner à plusieurs clochers de la Cité et il se demandait si Clérambault de Noyers allait se rendre aujourd'hui au Palais.

Depuis deux jours, le roi Philippe y recevait ses barons afin de préparer, avec les plénipotentiaires du roi de Danemark, les conditions de ses noces. Clérambault de Noyers était présent la veille et l'avant-veille. Il reviendrait forcément aujourd'hui, le moine voulait le croire. Le roi de France avait besoin de ses conseils. Clérambault n'était-il pas un des amis les plus chers à son cœur depuis qu'il lui avait sauvé la vie à Saint-Jean-d'Acres ?

C'est en tout cas ce que lui avait affirmé Baudric le Boiteux quand il lui avait rapporté les informations nécessaires à la réussite de l'entreprise.

En pensant à Baudric, le passé lui revint par vagues. Messire d'Orbec, tout à la fois son maître et son protecteur. Baudric, qui ne l'avait pas livré alors que les gens de Guillaume de Wendeval venaient de le saisir. Baudric, qui l'avait gardé à son service et qui lui avait appris tant de choses. Baudric, pour qui il avait déjà tué trois fois.

Ce serait le sixième meurtre qu'il commettrait.

Le moine avait loué la chambre quelques jours plus tôt. Cherchant une maison avec une fenêtre d'étage ouvrant sur la porte Saint-Michel du palais, il avait parcouru toute la rue devant la Cour-le-Roy[2] en demandant à chaque marchand tenant échoppe s'il avait une chambre à lui céder. Sous-prieur de Saint-Martin-d'Avelois en Champagne, il leur racontait venir pour un procès devant se tenir au

palais et avoir besoin d'un logis le temps des audiences. A ceux qui s'étonnaient de ne pas le voir préférer prendre ses quartiers dans un monastère, il répondait invariablement que le procès était très important pour son abbaye et qu'il craignait qu'un religieux à la solde de leurs adversaires ne lui subtilise les précieuses chartes qu'il transportait. Au moins, chez un honnête marchand, il savait ne rien risquer. Ses interlocuteurs, flattés, l'approuvaient toujours.

Il avait visité plusieurs chambres, mais la plupart ne convenaient pas. Soit elles ne disposaient pas de fenêtre donnant sur la Court-le-Roy, soit elles ne possédaient aucune sortie à l'arrière. Finalement, il avait trouvé ce rubanier. Sa maison, étroite comme toutes celles de la rue, avec deux étages en encorbellement, disposait d'une soupente dans son pignon. La sœur du rubanier, maîtresse femme, avait essayé de lier connaissance avec lui, le trouvant peut-être à son goût. Diable, un jeune homme de vingt ans n'ayant même pas de poil au menton, cela l'intéressait ! Mais il était resté distant, toujours les yeux baissés et égrenant son chapelet. Elle avait alors abandonné ses manœuvres, craignant certainement une divine punition pour avoir cherché à dévergonder un homme de Dieu.

La fenêtre n'était pas grande mais suffisante, avec une vue sur la toiture de la chapelle Saint-Michel. L'église se dressait contre le mur d'enceinte du palais, accolée à la porte fortifiée : une profonde voûte encadrée de deux tours en poivrière. Il s'agissait de la seule entrée pour accéder à la cour, car on changeait la herse de bois de la seconde porte et ces travaux avaient provoqué sa fermeture.

Le moine avait particulièrement apprécié la facilité avec laquelle on pouvait vider les lieux. Il suffisait d'utiliser une échelle débouchant sur un palier doté d'un passage conduisant à l'arrière de la maison. Par une seconde échelle, on arrivait alors sur le parvis de l'église Saint-Eloy, et, de là, à travers un lavis de ruelles, il était aisé de gagner le petit Pont et de rejoindre la rive gauche de la rivière.

Trois jours qu'il logeait là. Peut-être aurait-il dû agir la veille, regretta-t-il. Il avait préféré attendre une occasion plus favorable, sachant à quel point le meurtre provoquerait de violentes réactions. Or, la veille, une procession devant Saint-Eloy l'aurait gêné dans sa fuite.

Pour se calmer, il vérifia une nouvelle fois l'arme fabriquée par Fleischer. C'était inutile, il le savait, mais cela restait pour lui le meilleur moyen pour évacuer la tension. De nouveau, il songea à Fleischer, qu'il avait aimé comme un père, et qui avait été pendu avec son fils comme un larron.

Sentant venir les larmes, il s'efforça de chasser ces souvenirs.

Heureusement, des cris de protestation et des ordres aboyés avec autorité dominèrent soudain le vacarme de la rue. Le cœur battant, il

sortit la tête par la fenêtre. Grâce à la hauteur de l'encorbellement, il pouvait voir jusqu'au milieu de la rue Saint-Barthélemy, même si quelques toits arrêtaient le regard. Comme toujours, la voie était encombrée de chariots, d'animaux et de la populace habituelle, mais, vers la Seine, il distingua des hommes à pied faisant écarter la menuaille sans ménagement à coups de manche de leur hast. Une troupe de chevaliers et d'écuyers arrivait derrière eux.

Il ne pouvait encore percevoir s'il s'agissait de Clérambault de Noyers et de ses gens, mais il devinait que c'étaient eux.

Plaçant son pied dans l'étrier de l'arbalète, il positionna le double croc et tendit le nerf jusqu'à ce qu'il soit retenu par la noix[3] taillée en trapèze dont l'extrémité dépassait de l'arbrier.

Il jeta un nouveau coup d'œil par la fenêtre et vit arriver les premiers chevaliers, leurs oriflammes et les écuyers portant les écus. Il chercha la bannière de celui qui l'intéressait. Enfin, il l'aperçut, au milieu de la troupe. Bleue avec une tête d'aigle d'or couronnée. Un chevalier chevauchait entre le porteur de lance et l'écuyer. Devant, un homme à pied tenait l'épée de son seigneur.

Le moine étudia sa future victime : dans la force de l'âge, une épaisse barbe descendant sur son surcot, les cheveux flottants, sans casque, le fidèle compagnon de Philippe Auguste balayait la rue du regard, satisfait de la crainte et du respect qu'il imposait. Sous le surcot marqué de la tête d'aigle, on voyait par places briller les mailles du haubert. Il ne portait aucune plaque de fer de protection. Parfait ! se réjouit le moine.

D'un sac de toile, il tira deux carreaux, choisissant des perce-mailles. Si Clérambault de Noyers avait porté des plates sur le torse, il aurait pris des pointeaux dont les angles pouvaient forcer le métal. Mais cela aurait eu pour inconvénient de l'obliger à un tir à courte distance, à cause du poids du carreau. Tandis qu'un perce-mailles pénétrait un corps humain jusqu'à trente toises de distance.

Il glissa le vireton dans la rainure triangulaire de l'arbrier et plaça son extrémité contre la noix, l'immobilisant avec la fausse corde bien utile quand il tirerait de haut en bas[4].

Il posa alors l'arbalète et attacha à sa taille, sous son froc, le sac contenant les autres carreaux et le double croc, puis vérifia une ultime fois qu'il ne restait rien dans la chambre sinon sa besace. Pour ses logeurs, la gibecière contenait des chartes, mais en réalité il s'agissait de vulgaires morceaux de bois.

Fin prêt, il reprit l'arme et s'approcha de la fenêtre, restant prudemment en retrait pour qu'on ne l'aperçoive pas du dehors.

Le cortège était parvenu à une vingtaine de toises de la porte Saint-Michel. Il porta l'arbalète à l'épaule, expira comme le lui avait répété cent fois Fleischer, et, quand le torse de Clérambault de Noyers

fut dans l'alignement de l'arbrier, il appuya sur la queue de détente.

Un claquement sec retentit, l'arme sursauta violemment dans ses mains et il vit Clérambault chanceler.

Déjà, le moine avait saisi le couteau sur le lit. En un éclair, il trancha la ligature servant d'axe à la noix, puis celles tenant l'arc sur l'arbrier. Retirant des goupilles, il défit l'étrier de l'arbrier.

L'arc était formé de trois parties serrées entre elles par des boucles de fer et des rivets, l'ensemble maintenu en place par un tressage de cuir. Il le coupa également et sépara les deux morceaux en corne de l'élément central en acier. Retirant le nerf faisant office de corde, il souleva sa robe et noua fébrilement ces trois éléments à sa taille avec des cordelettes. De la rue montait tout un tumulte de cris, de clameurs, de lamentations et de malédictions.

Il récupéra la noix de métal prolongée par la queue de détente, la glissa dans le sac déjà attaché sous sa robe, y plaça aussi la corde, son couteau et l'étrier. Puis il attrapa sur le lit un morceau de bois sculpté en forme de crosse avec une coquille et inséra cette sorte de manche dans l'extrémité de l'arbrier. Une cheville lia solidement les deux éléments. Le fût de l'arbalète était devenu un bâton de marche bien ordinaire.

Il se rua alors vers la porte, l'ouvrit et se laissa glisser le long de l'échelle.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis son tir ? Pas plus que pour réciter les premiers mots de l'Ave Maria, jugea-t-il, satisfait.

En bas de l'échelle, il s'arrêta un instant, prêtant l'oreille. A part un bourdonnement confus en provenance de la rue, aucun bruit. Il courut dans la galerie menant à la seconde échelle et dévala jusque sur le parvis. Vide. Tout le monde avait filé sur le lieu de l'attentat.

Longeant Saint-Eloy en s'efforçant de marcher d'un pas tranquille, il gagna la rue Saint-Eloy par une traverse entre deux maisons canoniales, puis la rue de la Calandre. Il parvint, sans se presser, à la rue de la Juiverie qu'il n'aurait plus qu'à suivre jusqu'à la rivière.

Là, il franchirait le petit Pont et serait hors de danger.

Soudain, il entendit une galopade. Il fit volte-face, le cœur battant. Une poignée de cavaliers en casque pointu, brandissant des lances, fonçaient dans la rue, indifférents aux gens ou aux étals renversés. Lorsque la troupe tourna rue de la Juiverie, il comprit qu'ils se rendaient au petit Pont pour le fermer.

Tudieu ! Il se trouvait coincé dans l'île !

Il respira lentement, s'efforçant de se rassurer. Il n'avait qu'à abandonner ce qu'il portait sous son froc, et même son bâton de pèlerin, ensuite il tenterait de passer le pont. Pour quelle raison l'arrêterait-on ?

Seulement, une fois sans arbalète, il deviendrait inutile à Baudric. Comment vivrait-il alors ? De plus, se débarrasser des preuves de son crime ne le sauverait pas si les gardes arrêtaient ceux désireux de franchir le pont et les conduisaient au Palais. Il serait vite reconnu par son rubanier, et on découvrirait tout aussi vite ses mensonges.

Mais pourquoi ces brutes se révélaient-elles si perspicaces ? Pour l'heure, Clérambault venait juste de trouver la mort. Le moine ne voyait aucune raison pour que le prévôt de Paris ou d'autres agissent si subtilement.

Il décida de tenter sa chance. Retirant la lanière de cuir faisant office de ceinture à son froc, il l'enroula autour de l'arbrier de l'arbalète, cachant la rainure de guidage des viretons. Puis il s'engagea dans la rue de la Juiverie et fila vers le petit Pont. Arrivé auprès d'un petit groupe qui patientait, il se renseigna d'un ton dégagé sur les raisons de cette attente.

— On fouille tout le monde, lui répondit une grosse femme. Il paraît qu'on a tué un noble homme devant le Palais !

— Pour moi ce sera vite fait, je ne possède rien sinon mon bourdon et ma croix, affirma-t-il humblement, montrant le crucifix de bois à son cou.

Chacun y allait de son commentaire. Certains avaient hâte de rentrer chez eux, d'autres s'inquiétaient de la fouille quand ils portaient un gros baluchon, une besace ou tiraient une charrette à bras.

Il vit qu'on arrêtrait un homme tenant un arc. Celui-ci protesta, reçut des coups pour réponse, puis il fut entravé et on l'emmena vers le Palais. Croyaient-ils avoir retrouvé le meurtrier ? Le moine dissimula un sourire.

La grosse femme le précéda. On vida le sac qu'elle portait, mais il ne contenait que de la nourriture et un gros lièvre. Un garde voulut jeter un œil sous la robe de la matrone, mais devant ses vociférations, un sergent intervint en affirmant qu'on ne trouverait que de grosses mamelles sous l'étoffe et que la fouille était inutile. Elle approuva, riant avec eux de bon cœur et on la laissa passer après lui avoir rendu ses provisions.

C'était son tour. Il écarta les mains devant le sergent.

— Où vas-tu, l'ami ?

— A Compostelle, mon frère, prier maître Jacques.

— Tu n'as pas de besace.

— On me l'a volée hier. Dieu pourvoira à mes besoins. Je mendierai sur mon chemin.

L'autre l'examina plus longuement, mais qu'aurait-il trouvé à redire ? Ce frocard paraissait pauvre comme Job et ce n'était pas sous

sa robe qu'il cachait une arbalète ! Il le laissa passer.

Le moine le bénit puis franchit le pont encombré de maisons dont le poids faisait fléchir la chaussée. Le roulement des pales des moulins au-dessous le rassura. Il passa sous le petit Châtelet sans plus d'encombre et se retrouva devant l'abreuvoir des comtes de Mâcon[5]. Là, il poussa un profond soupir de soulagement. Evitant la foule qui regardait les tours des baladins ou qui guignait les garces, il regagna Saint-Germain où il logeait.

2

Quand Clérambault de Noyers tomba de sa monture, la confusion s'empara de la troupe durant quelques instants. Ses gens crurent d'abord à un étourdissement, mais le sang répandu sur le surcot leur fit comprendre leur erreur. Les écuyers se précipitèrent vers leur maître et, écartant chevaux et piétons, allongèrent le corps sur le revers de la rue, là où on ne trouvait pas trop de déjections. Un carreau était profondément planté dans le torse du chevalier. On ne voyait même pas son extrémité d'acier. Les yeux de Clérambault, ouverts, semblaient déjà vitreux et les écuyers se mirent à pleurer, devinant la fin proche de leur seigneur.

Hugues de Saint-Pol, compagnon et ami de Clérambault de Noyer, était descendu de cheval, aidé par son propre écuyer.

— Saint Dieu ! Quel démon a fait ça ? grommela-t-il, encore sous le coup de la surprise.

— Seigneur, il faut le transporter à l'abri, appeler un médecin, un chirurgien ! glapit un servent.

— Tu as raison. Vous autres, soulevez-le et portez-le dans le Palais.

Ecuyers et hommes d'armes soulevèrent le corps pour se diriger vers la porte Saint-Michel, à peine à quelques toises.

— Où devons-nous le déposer, seigneur ? demanda un écuyer.

Se frottant la barbe, Hugues de Saint-Pol n'hésita qu'un instant.

— Dans la chapelle Saint-Michel ! Trouvez un chirurgien et attendez-moi. Je vais prévenir le roi. Raoul, tu m'accompagnes !

— L'archer qui a tiré ne peut pas être loin, seigneur, observa un religieux qui accompagnait la troupe.

— Tu as raison, Benoît.

Hugues de Saint-Pol se tourna vers un de ses sergents :

— Partagez-vous en deux troupes. Que l'une ferme le pont au Change et l'autre le petit Pont. Fouillez tout le monde et ne laissez passer que ceux qui ne portent pas d'armes. Tous les archers et les arbalétriers trouvés là-bas devront être conduits ici ! Et même quiconque paraissant louche !

Tandis qu'il parlait, les hommes d'armes repoussaient sans ménagement la foule qui accourait de partout pour regarder le corps du chevalier meurtri.

Remonté en selle, Hugues de Saint-Pol escorta ceux qui portaient la dépouille de son ami à la chapelle, un sanctuaire adossé à l'enceinte. Mais, la porte franchie, il fila à main droite, suivi du damoiseau nommé Raoul. Les deux cavaliers traversèrent la grande cour où régnait une incroyable agitation car, prévenus du forfait,

serviteurs et gardes du Palais se précipitaient.

Avec Clérambault de Noyers, Saint-Pol devait rejoindre le roi dans la chambre de justice, une immense pièce ogivale située le long de la Seine. Il savait donc où se trouvait Philippe Auguste.

Devant la loge, il laissa sa monture à la garde de Raoul et gravit quatre à quatre la volée de marches conduisant à la salle du roi. S'y trouvaient quelques chevaliers, clercs et prélats qui conversaient par petits groupes. Cependant le trône royal était vide.

Hugues de Saint-Pol se renseigna auprès d'un templier qui lui répondit que le monarque se trouvait dans la chambre des Plaids, une pièce mitoyenne, plus petite, où il s'entretenait avec l'évêque Maurice de Sully et frère Guérin, le chevalier hospitalier qui s'occupait des chartes et des affaires du royaume.

Saint-Pol s'élança vers la double porte conduisant à cette chambre. Devant se tenaient deux douzaines d'hommes porteurs de masses à croc ainsi que quelques arbalétriers. Il s'agissait de la garde personnelle du roi recrutée par Lambert de Cadoc, son principal capitaine mercenaire.

Surmontant l'avarie de devoir discuter avec ces gens de rien, le chevalier expliqua qu'il devait parler au roi de toute urgence. Le sergent d'armes commandant la troupe hésita un instant, mais il connaissait Saint-Pol, qui avait accompagné Philippe Auguste en Terre Sainte et qui était présent au Palais les jours précédents. Il ouvrit donc la porte, tout en faisant signe à quatre massiers d'accompagner le visiteur. Saint-Pol savait que ces mercenaires n'hésiteraient pas à le frapper s'il esquissait le moindre geste équivoque.

Dans la salle à quatre piliers et croisée d'ogives, assis sur une haute cathèdre, le roi se trouvait en compagnie de frère Guérin, debout à son côté, et de l'évêque Maurice de Sully, installé sur une chaise un peu moins haute que la cathèdre.

Fils de serf, Maurice de Sully avait bénéficié de l'enseignement des bénédictins de l'abbaye de Fleury. Elève doué, il avait été envoyé à Paris afin d'y faire des études plus complètes. Il était ensuite devenu chanoine à Bourges, puis archidiacre à Paris où il avait enseigné la théologie. Pour son érudition et sa piété, les chanoines l'avaient élu évêque. Dès sa nomination, il avait décidé de reconstruire la vieille cathédrale Saint-Etienne qui se dressait au cœur de la Cité. La nouvelle église, dont on posait le toit, se nommait désormais Notre-Dame. Les travaux duraient depuis vingt ans et l'argent manquait souvent. Cette raison expliquait sa venue au Palais où il souhaitait discuter de nouveaux revenus pour l'église.

Quant à frère Guérin, issu d'une noble mais obscure lignée, il avait rejoint les chevaliers hospitaliers de Jérusalem et s'était

distingué à la bataille de Tibériade[6] où il avait échappé à la captivité. De retour de Terre Sainte, Philippe Auguste l'avait remarqué et lui avait demandé de rejoindre les serviteurs du cardinal de Champagne qui s'occupait des affaires du royaume. Plus tard, partant à la croisade, le roi lui avait confié le gouvernement de la France. Depuis le retour du roi, le chevalier hospitalier mettait en place un appareil judiciaire indépendant de l'Eglise et établissait une collecte des impôts enfin efficace. Pour ce faire, il avait proposé à Philippe Auguste de découper son royaume en bailliages et en prévôtés.

Même si frère Guérin allait sur ses trente-six ans, il en paraissait beaucoup moins avec son visage have. Comme toujours dans le Palais, il ne portait qu'un bliaud noir marqué de la croix blanche des gardiens des pauvres[7]. Cette sobre vêtue ainsi que la simple chasuble de prêtre de Maurice de Sully, contrastaient avec la cotte d'armes en drap bleu semé de fleur de lys qu'arborait Philippe Auguste. Le roi, visage carré et sanguin agrémenté de longues moustaches, ne conservait qu'une dague à sa taille, mais il tenait un bâton ciselé terminé par une main en ivoire à l'index et au majeur déployés. Surtout, ses cheveux longs, clairsemés et parsemés de fils gris, étaient serrés dans une couronne de fer et d'or.

Malgré un œil à demi clos, qu'il avait perdu après avoir contracté la suette, Philippe Auguste lança un regard contrarié à ceux qui le dérangeaient.

Depuis le début de l'année, le sort était favorable au roi de France. Après avoir appris que son ennemi Richard Cœur de Lion avait été capturé en Autriche, à la fin de l'année précédente, puis emprisonné en Allemagne, Philippe Auguste avait reçu plusieurs fois Etienne de Dinant, le jeune conseiller du comte de Mortain[8]. Ayant fort à faire en Angleterre où il voulait s'imposer, le prince Jean voulait la paix. Le roi de France la lui offrait en échange du Vexin, c'est-à-dire d'une grande partie de la Normandie qui, disait-il, lui appartenait.

Le frère de Richard était prêt à accepter si Philippe obtenait de l'empereur d'Allemagne qu'il ne relâche pas son royal prisonnier. Pour preuve de sa bonne foi, car tout le monde connaissait sa félonie, il avait prêté hommage au roi de France alors que les ducs de Normandie s'y étaient toujours refusés, arguant ne devoir que fidélité et honneur, le duché n'étant pas un fief tenu par le roi de France.

Mais les seigneurs normands restés fidèles à Richard n'avaient daigné ni obéir à Jean – qui n'était rien pour eux – ni se soumettre au roi de France. Les négociations traînant trop, Philippe avait levé une armée. Au mois de février, il avait déployé sa bannière et pris Evreux, Neubourg, Vaudreuil et d'autres places fortes, faisant un grand nombre de prisonniers.

Ne manquait que Rouen, qu'il avait pourtant assiégé. Seulement les fortifications de la cité s'étaient révélées infranchissables et la défense menée par le comte de Leicester trop vigoureuse à son gré. A la mi-mars, Philippe Auguste avait levé le siège, arguant qu'il y était contraint par le Saint-Père, lequel l'avait menacé de mettre la France en interdit[9], s'il ne retirait pas ses troupes, car il n'avait pas le droit de prendre les biens d'un homme s'étant croisé pour délivrer le tombeau du Christ.

Pour compenser cet échec, Philippe Auguste s'était emparé de Gisors, livré par son châtelain Gilbert de Vascœuil, pourtant compagnon de Richard. Il possédait ainsi tout le Vexin normand.

Les négociations avaient ensuite repris avec Dinant qui promettait, au nom du prince Jean, soixante-dix mille marcs d'argent et la reconnaissance de sa propriété sur les terres conquises s'il obtenait de l'empereur d'Allemagne que soit prolongé d'une année l'emprisonnement de Richard.

Philippe n'avait guère envie de se prêter au jeu malsain du cadet des Plantagenêt. Il tenait le Vexin et son prochain mariage avec la fille du roi de Danemark lui apporterait dix mille marcs d'argent. Cela au moins était certain, alors que les promesses de Jean ne l'engageaient jamais sincèrement.

Saint-Pol s'agenouilla, attendant que le roi lui adresse la parole.

— Lève-toi, compagnon, et que Dieu te protège comme il l'a toujours fait, mais n'était-il pas convenu que je te verrais avec mes barons dans la grand salle ? Clérambault t'accompagne-t-il ?

— C'est de lui que je viens vous parler, très haut et gracieux Seigneur. On vient de le meurtrir sous mes yeux !

— Quoi !

Le roi se redressa, regard furieux, tandis que frère Guérin s'avançait vers le chevalier.

— Où ? Comment ? s'enquit l'hospitalier, la voix chargée d'émotion.

— Comme pour Adhémar, messire !

Adhémar de Cugnac, lui aussi croisé avec le roi, avait été tué près de Vincennes quatre semaines auparavant, par un carreau d'arbalète. On n'avait pas retrouvé le tireur.

— Par les cornes de Belzébuth, qui ose ? gronda Philippe, serrant les poings à en faire blanchir les phalanges.

— Expliquez-vous, sire de Saint-Pol, lui enjoignit l'évêque plus calmement.

— Tout à l'heure, nous arrivions à la porte Saint-Michel, monseigneur. Clérambault chevauchait devant moi. Je l'ai vu tressaillir, puis tomber de selle. Il a reçu un vireton dans la poitrine.

Je viens de le faire porter dans la chapelle Saint-Michel, mais je crois qu'il est passé.

— Qui a commis ce crime ? hurla le roi.

— Nous n'avons vu personne, sire. J'ai aussitôt envoyé des hommes aux deux ponts, pour fermer les passages. Nous allons le retrouver ! C'est certain !

— Je veux qu'il soit écorché, éventré ! décréta Philippe. Qu'on aille quérir mon prévôt de Paris, et qu'il me ramène ce truand sous peine de sa vie !

— Votre grâce, intervint Guérin, puis-je parler ?

— Bien sûr, mon frère. La colère m'entraîne dans la déraison...

— Il ne s'agit pas d'un truand, mon sire. D'abord Cugnac, et maintenant Clérambault de Noyers. Chaque fois un vireton. Quelqu'un tue vos amis. Nous nous trouvons devant un complot d'envergure. Je ne crois pas le prévôt capable de découvrir la vérité. Il faut quelqu'un d'autrement plus habile.

— Qui alors ? s'enquit le roi, désespéré.

— Me laissez-vous faire, mon roi ? J'ai près de moi un sergent clerc de mon ordre : Nicolas de Mailly. Je ne connais personne de plus inventif et perspicace. Formé comme chirurgien, il possède un don pour démêler les pires embrouillaminis. Souvenez-vous comment il a démasqué ce faux moine qui vous aurait dagué s'il avait pu vous approcher. Il a déjà un peu enquêté sur la mort d'Adhémar de Cugnac. C'est lui qui a découvert que le vireton était gravé d'une tête de licorne. Il faut vérifier s'il en est de même pour le sire de Noyers. Et si cela s'avère, nous devons comprendre ce qui se passe avant que le meurtrier ne recommence.

— Une fois de plus, tu parles avec sagesse, Guérin. Qu'en dites-vous, vénéré père ?

— Je l'approuve, répondit l'évêque en plissant le front, car je crains fort quelque entreprise diabolique. Il faut y mettre fin, nul doute.

— Frère Guérin, fais donc à ton gré, car je sais que tu agiras au mieux. Saint-Pol, attends-moi dans la salle en restant à la porte. Je termine avec messire de Sully, puis nous nous rendrons à la chapelle Saint-Michel. Je ferai ensuite porter mon ami dans la chapelle Saint-Nicolas[10].

Le chevalier sortit tandis que frère Guérin, après s'être profondément incliné devant Philippe Auguste et l'évêque, quittait la chambre des Plaids par une issue ouvrant sur le jardin du roi qu'on appelait le Grand Préau. Il fila vers la salle au Bord-de-l'Eau où logeaient et travaillaient les clercs qui préparaient les actes royaux et les jugements destinés aux baillis et aux prévôts.

Dans cette pièce, de part et d'autre d'une allée centrale, se

succédaient des cellules aux cloisons de bois sculptées. Dans chacune, un clerc en robe grise écrivait en silence, en utilisant des plumes ou des roseaux effilés.

La dernière cellule, plus grande que les autres, était occupée par un hospitalier en bリアud noir à croix blanche. Dans son dos, le long du mur, des casiers laissaient voir des rouleaux de chartes empilés.

Il s'agissait d'un homme au visage glabre, marqué d'une cicatrice lui déformant la bouche et à la peau grêlée par la petite vérole. Sous une calotte, on devinait ses cheveux gris tonsurés, signe de sa cléricature. Ses yeux gris se levèrent sitôt qu'il entendit des pas. Il reconnut Guérin et sourit, déposant la plume de cygne avec laquelle il écrivait sur un velum.

— Nicolas, viens avec moi ! ordonna l'homme de confiance du roi. Et prends ton épée.

L'hospitalier se leva, saisit le fourreau appuyé contre la boiserie et le glissa dans le baudrier qu'il portait sur son bリアud et auquel étaient déjà pendues une bourse et une miséricorde.

— Nous allons à la chapelle Saint-Michel, je vais t'expliquer en chemin, ajouta Guérin.

Ils traversèrent le préau, puis rejoignirent un cloître et la cour du palais. En marchant, frère Guérin racontait ce qu'il venait d'apprendre.

— Cela confirme les craintes dont je vous ai fait part, dit sombrement Nicolas de Mailly. Dans la mort d'Adhémar de Cugnac, tout indiquait qu'il s'agissait d'une entreprise mûrement préparée et hors du commun. Je regrette que le roi n'ait pensé qu'à un accident de chasse. Tout ne fait que commencer.

— On se préparerait à tuer d'autres proches du roi ? s'inquiéta Guérin.

— C'est évident... répondit Nicolas de Mailly qui hésita un instant avant de poursuivre : J'ai reçu un pli tout à l'heure de notre maison de Louvières[11]. J'avais écrit à plusieurs de nos commanderies pour savoir si quelqu'un aurait entendu parler de viretons marqués à la licorne. Le prieur m'a répondu avoir appris qu'un baron normand, dont il ignorait le nom, a été tué par un carreau au début de l'année dernière à Rouen devant la cathédrale. La flèche était marquée d'une corne de licorne.

— Incroyable ! Ce serait donc le troisième crime de ce tueur ?

— Peut-être y en a-t-il eu d'autres que nous ignorons. Gardez-vous, frère Guérin : vous figurez peut-être sur sa liste. Et surtout que l'on protège le roi. Cet arbalétrier semble posséder une audace démoniaque en plus d'être un habile tireur.

Guérin ne répondit pas. Il y songeait depuis qu'il avait quitté la salle des Plaids. Allait-on s'en prendre au roi ?

Devant la chapelle Saint-Michel, toute une foule de serviteurs, de chevaliers et de clercs se pressaient en commentant l'incroyable événement. Les gens s'écartèrent en reconnaissant frère Guérin.

Les deux hospitaliers entrèrent. Plusieurs écuyers et un sergent d'armes entouraient l'autel devant lequel se tenaient deux curés et un chirurgien en robe. On avait déposé le corps du chevalier sur le meuble sacré, couché sur le ventre.

— Loué soit Jésus, vénérés pères et gentils sires, les salua Guérin.

Le chirurgien s'inclina en reconnaissant l'hospitalier.

— Que Dieu vous bénisse, messire, dit-il.

— Que pouvez-vous m'apprendre ? poursuivit le serviteur du roi.

— Le sire de Noyers est trépassé presque sur le coup. Le vireton a touché son cœur et pénétré son torse avant de ressortir par le dos avec une force inouïe. Il a facilement percé les mailles du haubert.

Nicolas de Mailly vit avec satisfaction que le trait se trouvait toujours en place. Le carreau se terminait par un empennage de cuir, exactement comme celui de Vincennes.

— Vous avez bien fait de ne pas l'arracher, approuva-t-il en s'approchant.

Le chirurgien, qui s'apprêtait justement à le faire, se garda de répondre.

Sur le surcot taché de sang séché, l'hospitalier observa que la flèche paraissait inclinée à la fois vers le haut et la droite par rapport au torse. On lui avait tiré dessus de haut en bas. D'une fenêtre ?

Il se tourna vers les écuyers :

— L'un de vous me montrera où se trouvait le sire de Noyers quand il a été touché.

— Oui, seigneur, répondit l'un d'eux.

Mailly attrapa alors le vireton et tira, avec une certaine difficulté tant le fer était enfoncé. Le carreau faisait un demi-pied de long.

Avec le bas du surcot du chevalier, il nettoya le bois rougi par le sang. Puis il alla l'examiner à la lumière, devant la porte. Comme il s'y attendait, une corne de licorne y était ciselée.

Il revint vers Guérin et lui tendit le carreau, accompagnant son geste d'un signe de tête.

— Le même, vénéré frère.

— A-t-on arrêté des gens au pont ? demanda Guérin aux écuyers et au sergent.

— On a ramené une poignée d'hommes du petit Pont, messire. Ils attendent dehors.

— Notre roi va arriver dans un moment. La dépouille du sire de Noyers sera transportée à la chapelle Saint-Nicolas, dit Guérin avant

de s'adresser à l'écuyer qui lui avait répondu : Viens avec nous.

Dans la cour, ils repérèrent rapidement le petit groupe de quatre manants terrorisés surveillés par des hommes d'armes. Trois portaient des sayons courts à capuchon, sans manches, en étoffe grossière, avec un tablier. Le plus âgé avait, en plus, un collet de cuir sur les épaules. Celui-là tenait une besace et portait une sorte de cale de toile sur la tête. Quant au quatrième, qui saignait du nez, certainement après avoir été frappé, il arborait une tunique plus longue couvrant ses braies.

— Possédaient-ils arbalète ou carreaux ? demanda frère Guérin à l'un des gardes.

— Celui-ci tenait un arc, dit le soldat en montrant le vilain au nez en sang.

— Je venais de l'acheter à mon cousin, pleurnicha le blessé.

— D'après le sergent, ce vieil homme ne voulait pas montrer le contenu de sa besace. Les autres, je l'ignore. On ne m'a rien dit.

Mailly les examina. Le vieux au collet n'aurait pas eu la force d'utiliser une arbalète. Quant à ses compères, comment savoir ?

— Montrez vos mains ! ordonna-t-il.

Ils présentèrent leurs paumes calleuses, toutes présentant des plaies.

— Que fais-tu, toi ? demanda-t-il au plus jeune.

— Tailleur de pierres à la cathédrale, messire. On allait boire un coup de l'autre côté du pont.

A l'évidence, aucun n'aurait tiré sur un chevalier. Les soldats avaient fait du zèle et ils perdaient leur temps.

— Laissez-les partir, ordonna frère Guérin au sergent avant de s'adresser à Mailly. Je vais attendre le roi. Je te revois ce soir.

— J'espère avoir découvert quelque chose, mon frère.

Le sergent hospitalier se tourna alors vers l'écuyer.

— Allons voir l'endroit.

Ils sortirent par la porte Saint-Michel. Beaucoup de monde encombrait le devant du passage, commentant l'événement.

— C'était là, messire.

Ils se trouvaient à une bonne vingtaine de toises de la porte. Mailly imagina la scène du cortège s'étalant dans la rue. Il se remémora la position du carreau dans la poitrine du sire de Noyers, puis leva les yeux. Quelques fenêtres correspondaient aux positions d'où on aurait pu tirer. En supposant que le chevalier n'ait pas bougé le torse, à cet instant-là.

Il se dirigea vers la première maison : la boutique d'un mercier. Elle possédait deux étages en encorbellement avec la fenêtre du solier ouverte.

— Qui habite ici ?

— Moi, messire. Avec ma femme, ma mère, mon père et trois enfants.

L'homme avait reconnu un hospitalier, et celui-là portait épée, donc il s'agissait d'un chevalier ou d'un servent.

— La dernière fenêtre, là-haut. Qui loge là ?

— Ma mère et mon père.

Mailly hocha du chef et passa à la maison suivante. L'échoppe, avec un minuscule étal, était celle d'un rubanier. Il posa la même question à l'homme tenant la boutique.

— Moi et ma sœur, seigneur.

— La dernière fenêtre, qui habite là ?

Le rubanier marqua une hésitation. Il n'avait pas déclaré son locataire au prévôt de Saint-Eloy pour éviter de payer la taxe.

— Le sous-prieur de Saint-Martin-d'Avelois, messire. Mais il n'est là que depuis trois jours.

— Il se trouve là-haut en ce moment ?

— Oui, messire. Il sort très peu, sauf pour se rendre au Palais. Il est venu pour un procès...

— Montrez-moi sa chambre.

Le boutiquier comprit que cette visite avec un rapport avec le meurtre. Terrorisé, il fit signe à la commère qui jacassait avec des badauds, mais qui s'était rapprochée à la vue de l'hospitalier.

— Je vous conduis, messire, dit-elle.

Ouvrant la porte, elle passa devant. Ce fut d'abord un escalier, puis une échelle. Arrivée devant la seule porte, la maison étant particulièrement étroite, elle gratta à l'huis.

Aucun bruit, aucune réponse.

Après avoir écarté la femme, Nicolas de Mailly appuya sur la clenche de la serrure et la porte céda. La petite pièce était vide.

Il la balaya du regard, aperçut la besace sur la pailleasse. Il la prit, l'ouvrit, et découvrit avec surprise les morceaux de bois.

Qui transportait du bois ainsi ? Où se trouvait le sous-prieur ? Il n'y avait rien d'autre dans la chambre. Avait-il vidé les lieux ?

— Il ne possédait que cette besace ?

— Oui, seigneur.

Il l'avait abandonnée car elle ne lui servait plus à rien, devina Mailly. Cette besace était un leurre, donc on avait tiré le mortel carreau de cette pièce. Il remarqua alors les bouts de chanvre sur le plancher et les ramassa.

L'hospitalier avait trop l'habitude des armes pour ignorer qu'il s'agissait des morceaux de la cordelette ayant servi à tenir la noix d'une arbalète. Mais pourquoi l'avoir coupée ? Pour la changer ? Si l'homme logeait là depuis trois jours, il aurait eu le temps de le faire plus tôt et de nettoyer. A l'évidence, il avait tranché cette bride avant

de partir.

Dans quel but ? Alors la vérité le frappa : l'archer avait démonté l'arbalète ! Voilà pourquoi on ne l'avait pas attrapé aux ponts.

Mais une arbalète se démontait-elle facilement ? Il ne l'avait jamais vu faire.

— Peut-on sortir sans passer devant votre échoppe ?

— Oui, seigneur, par-derrière. On arrive sur le parvis de Saint-Eloy.

— Il le savait ?

— Oui, seigneur, il nous l'avait demandé.

Tout paraissait clair ! Après avoir tiré, le faux moine avait filé. Peut-être l'arrêterait-on au pont, mais Mailly n'y croyait guère. Celui-là avait visiblement tout prévu.

Sous le regard ébahi de la femme, l'hospitalier s'accroupit et rassembla les fibres de chanvre, découvrant aussi plusieurs lacets de cuir tranchés. Il y avait là bien plus de brins que pour attacher une noix, ces morceaux de chanvre et de cuir servaient certainement aux ligatures de l'arc sur l'arbrier.

Le tireur n'était pas seulement un archer hors pair, c'était aussi un armurier. L'arbalète elle-même devait être une arme formidable pour envoyer des carreaux capables de percer une cotte de mailles. D'où venait cet individu ? Il avait déjà tué à Rouen. Arrivait-il d'Angleterre ? Appartenait-il au comte de Mortain ? A moins qu'il ne vienne d'Allemagne, qu'il ne soit à Henri VI[12] ?

Tout était possible, mais Mailly aurait misé sur le prince Jean car le roi Philippe entretenait des rapports plutôt cordiaux avec l'empereur d'Allemagne.

La femme l'observait, silencieuse, apeurée, comprenant que celui qu'elle avait logé lui avait menti, et qu'il devait être le meurtrier du chevalier.

Elle déclara enfin, après avoir dégluti à plusieurs reprises :

— Il était là ce matin, messire, je ne l'ai pas vu sortir. Je le jure devant la benoîte Vierge.

Que devait-il faire ? s'interrogea Mailly. Arrêter le couple ? Les faire questionner par le bourreau ? Les rubaniers pouvaient ne pas se laisser faire, car leur maison se trouvait dans la censive de Saint-Eloy et ils dépendaient de la justice de l'abbaye. Certes, lui-même pouvait faire appel aux hommes d'armes du roi pour imposer sa volonté, et Philippe Auguste l'approuverait, mais le jeu en valait-il la chandelle ? Ces deux-là avaient juste été cupides, et quand bien même auraient-ils déclaré la présence de leur locataire, le prévôt de Saint-Eloy aurait-il découvert l'imposture ? Rien n'était moins certain.

Au demeurant, le roi avait de bons rapports avec l'évêque, suzerain de Saint-Eloy. Si nécessaire, il serait toujours temps de faire

saisir le couple de rubaniers. L'abbé Isembard, prieur de Saint-Eloy, ne piperait mot.

— Parlez-moi de ce sous-prieur, ordonna-t-il.

— Il est arrivé voici trois jours, seigneur, il cherchait un logis pendant le procès de son monastère. Une affaire importante, nous a-t-il affirmé : un seigneur qui leur avait donné ses terres avant de prendre les ordres, or son fils s'y opposait. L'ordalie avait donné raison à ce dernier mais le comte de Champagne avait obtenu que la querelle soit présentée au roi...

— Décrivez-le-moi ! la coupa-t-il.

— Jeune. Pas de poil au menton. Des traits de femme...

Elle eut un petit rire.

— Tonsuré ? Quelle couleur de cheveux ?

Elle hésita.

— Je n'ai pas vu, seigneur, il portait toujours une coiffe, mais j'ai remarqué une mèche brune, derrière.

Décidément, tout puait l'imposture !

— Ses yeux ?

— Bleus, je crois.

— Ses dents ? Complètes ? Gâtées ?

— Complètes, me semble-il, seigneur, mais je l'ai peu vu. Il sortait pour manger ou il ramenait son pain.

— Rien d'autre ?

— Je ne crois pas, seigneur.

Qu'obtiendrait-il de plus en les faisant torturer ? Au contraire, ils inventeraient de fausses précisions qui ne feraient que l'égarer.

— Si vous louez à nouveau votre chambre sans prévenir le prévôt de Saint-Eloy ou le quartenier, vous serez pendus, menaça-t-il.

— Pitié, seigneur, nous ne savions pas, nous ne le ferons plus, sanglota la femme.

— Et si vous vous souvenez de quelque chose, venez me trouver au Palais. Vous demanderez Nicolas de Mailly. Si ce que vous m'apportez m'est utile, vous recevrez une pièce d'argent.

Il descendit sans un mot de plus et fila au Grand-Châtelet. Le prévôt de Paris devait prévenir les quarteniers et en parler au prévôt de Saint-Eloy. Car le meurtrier tuerait à nouveau, Mailly en avait la certitude. Mais qui, la prochaine fois ? Pouvait-il vraiment s'en prendre au roi ?

Quoi qu'il en soit, il ne fallait plus qu'il puisse obtenir de logement chez l'habitant. Quant aux hôtelleries, elles seraient désormais étroitement surveillées.

3

Sous une chaleur écrasante, deux cavaliers avançaient lentement. Depuis des heures, ils longeaient des parcelles de vigne et de blé bordées de chênes et d'ormes dont la ramure les protégeait de l'ardeur du soleil.

Les vilains, qui moissonnaient à la faucille, poignée de brins par poignée de brins, n'avaient pas cette chance, aussi s'arrêtaient-ils un instant pour les regarder passer, s'octroyant ainsi une courte pause. Les femmes et les enfants, qui assemblaient et liaient les gerbes, faisaient de même, avec un soupçon d'inquiétude. Même si le pays était sûr dans ce domaine appartenant roi de France, les manants éprouvaient toujours de la crainte en voyant des gens armés.

Pourtant, les cavaliers n'étaient pas équipés en guerre. Ils ne portaient ni haubert ni même gambison, mais une simple chainse et des braies. On ne pouvait cependant ignorer les lourdes épées attachées à leur selle, les rondaches et les arbalètes sur les flancs de leur roussin de bât, de part et d'autre d'une châsse de bois.

Les paysans se rassuraient pourtant quand ils découvraient derrière ces guerriers plusieurs voyageurs à pied accompagnés d'un âne portant leurs bagages. Plus loin encore marchait un vieux colporteur avec une lourde hotte. Certainement ces cavaliers étaient pacifiques. D'ailleurs, l'un d'eux jouait du luth, tenant à peine les brides de sa monture. A peu près aussi jeune que son compagnon, il claironnait joyeusement :

*Mon amiette est fort jolie
Beaux bras et bouchette riant,
Vermeillette à dents blancs,
Gorgette bien naissant,
Belles jambettes et col reploians
Pis durs, poignans et maniere avenans*

Apercevant une jolie Jeanneton au bord d'un champ, il lui souffla un baiser, ce à quoi la fille éclata de rire. Celui qui ne chantait pas, et se trouvait en tête, détacha la gourde de cuir à sa selle et la porta à sa bouche. Il s'agissait d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, peut-être moins, car sa barbe noire n'était guère épaisse. Mais nul doute qu'il était miles[13], à en juger ses éperons dorés. Une cicatrice barrait son front tanné par le soleil et, si son attitude paraissait paisible et son sourire généreux, son regard perpétuellement aux aguets démentait qu'il soit toujours aimable.

— Toi qui connais Paris, dans combien de temps arriverons-

nous ? lança-t-il au chanteur en raccrochant sa gourde à l'arçon.

— Nous y sommes, seigneur ! affirma l'autre.

— Tu te gausses, Gilbert ! Ne me dis pas que Paris, ce sont des moulins et ce bourg que j'aperçois avec son enceinte en planches et ces deux clochers !

— Non, seigneur. La bourgade là-bas, c'est Saint-Marcel. Les tours sont celles des églises Saint-Marcel et Saint-Hippolyte. Mais regardez plus loin, après ce petit bois, voyez-vous la pointe d'un clocher ?

— Je le vois.

— Il s'agit de Sainte-Geneviève, une abbaye à l'entrée de Paris avec un petit bourg autour. Saint-Marcel n'en n'est qu'une censive.

— Enfin ! J'ai soif comme un templier, et l'eau de ma gourde est bien trop chaude à mon gré. Tu crois qu'on trouvera un petit vin frais et gouleyant ?

— A part les blés, on ne cultive que des vignes ici, et leur vin est réputé, seigneur.

— Y aura-t-il des auberges à Sainte-Geneviève ?

— Je n'y suis jamais allé, seigneur, mais quand je vagabondais...

Il resta silencieux un instant, ne sachant comment éviter de parler de cette vie passée qui le rendait honteux maintenant qu'il se trouvait presque écuyer.

Car Gilbert avait été fripon, joueur, tricheur et acrobate avant de s'enfuir de Paris, poursuivi par les gens du prévôt. Il avait erré de bourgs en villages, jouant d'un pauvre luth en chantant des poèmes qu'il composait et apprenait par cœur, car il ne savait pas écrire. Mais un jour, affamé, il avait dérobé des œufs dans un poulailler et avait été pris. Sur le point de finir au bout d'une corde, il avait été sauvé de la hart par des gens de Mercadier qui passaient par là et avaient découvert qu'il maniait le couteau aussi bien que le luth.

C'est ainsi qu'il avait rejoint la troupe du redoutable capitaine de Richard Cœur de Lion et fait la connaissance de Guilhem d'Ussel, lui-même engagé dans la sinistre compagnie avec le sire de Brancion.

Puis Arnuphe de Brancion était mort, tué par un soudard désireux de venger son frère[14]. A la suite de ce crime, Ussel avait quitté la troupe de Mercadier et Gilbert l'avait supplié de le prendre à son service. Jusqu'à présent, Guilhem ne l'avait pas regretté.

— ... J'ai connu Paris, mais surtout Saint-Germain, une autre abbaye où se tient une foire[15]. On y trouve de joliettes gargotes où faire ribote et forniquer les garcelettes !

Guilhem lança un regard de biais à son écuyer. Combien de bourgeois avait-il rapiné là-bas ?

— Ne serait-il pas mieux de loger là plutôt qu'à Paris ? s'enquit-il.

— Les hôtelleries seront plus propres ici, seigneur. De plus, on y sera moins surveillés par le prévôt et ses gens.

— Je n'ai rien à cacher, moi ! plaisanta Guilhem. Mais allons donc à Saint-Germain. Ce bourg est-il plus proche que Paris ?

— Sûrement, seigneur, si on se trompe pas de chemin. Mais quelque colporteur pourra nous l'indiquer.

— Cette foire a lieu quand ?

— Vers Pâques, seigneur. Mais se tiennent toujours des marchés sur le champ de foire.

Maintenant, maisons, fermes ou moulins fortifiés foisonnaient. Les champs regorgeaient de vilains au travail et ils furent à plusieurs reprises rattrapés par de petites troupes de cavaliers en armes qui les dépassèrent. Le chemin s'élargit, bordé d'enclos et de vignobles avec des constructions à pans de bois au toit de chaume. Enfants, vieillards et animaux étaient nombreux devant les habitations.

Guilhem aperçut alors des tours et un clocher, dépassant des frondaisons environnantes.

— Il s'agit de l'abbaye, seigneur, lui indiqua Gilbert. Nous arrivons au bourg, mais l'endroit ne possède pas d'enceinte.

— Je n'aperçois rien ressemblant à une auberge.

— Voyez-vous ces maisons serrées les unes contre les autres et cette chapelle ? C'est derrière que se trouve le Riche Laboureur. Je n'y ai jamais logé, car l'hôtellerie était bien trop chère pour moi, mais je sais combien les marchands l'apprécient.

Ils poursuivirent leur route encore un moment puis Guilhem découvrit les premières échoppes en bas des maisons : un serrurier, un bourrelier et un savetier. Plus loin, près de la chapelle, et dans un recoin, se trouvait un maréchal-ferrant. A quelques coudées de la forge pendait une enseigne représentant un homme en robe lie-de-vin avec un col de petit vair, tenant une faucille. Dessous était écrit : Au Riche Laboureur[16].

Des treilles grimpaient sur la façade aux pans de bois bruns et blancs. Par un porche de pierre, les cavaliers pénétrèrent à l'intérieur d'une cour poussiéreuse dans laquelle chiens et pourceaux se disputaient des charognes. Quelques charrettes et un charroi rempli de fourrage attendaient leur conducteur.

Faisant sonner des accords sur son luth, Gilbert entonna avec grandiloquence :

*Tous les trésors de cette foire,
N'augmentent en rien mon bonheur,
Si par eux je ne trouve à boire,
Dedans le Riche Laboureur !*

Le couplet fit rire Guilhem qui mit à pied à terre et donna la bride à un gamin qui s'était précipité en les voyant arriver.

Gilbert descendit à son tour de sa monture.

— Reste avec les chevaux, lui ordonna Ussel.

Avisant une porte encadrée d'une vigne autour de laquelle bourdonnaient des abeilles, il s'y dirigea pour pénétrer dans une salle fraîche aux murs de torchis et au plafond soutenu par de gros piliers de bois peints en vert auquel pendaient jambons et chapelets de saucisses. Une seule fenêtre, dont le cadre était tendu d'une toile de lin huilée, dispensait un peu de lumière.

Au fond la salle se dressait une vaste cheminée dans laquelle pétillait un feu de sarments. D'une marmite, accrochée à la crémaillère, s'élevait un appétissant fumet. Un lièvre rôissait sur une lardoire et des pâtés chauffaient dans le four à braise mitoyen.

A droite de la cheminée, un escalier de bois permettait d'accéder à l'étage. De l'autre côté, la porte ouverte montrait un sombre cellier. Quelques clients occupaient quatre longues tables et, près de l'entrée, était un dressoir supportant pots en étain et cruches en terre. Une meschinete[17], habillée d'une longue blouse en toile verte fermée par une broche de fer et laissant paraître une chemise de chanvre à encolure ras du cou, remplissait des pots de vin. Ses cheveux sombres étaient serrés sous une courte coiffe.

— Que Dieu te garde, jouvencelle, lui dit Guilhem. Je veux un lit pour quelques jours.

Elle le jaugea de haut en bas et l'examen dut lui convenir car elle lui sourit aimablement. Il lui rendit son sourire, l'estimant plaisante avec ses traits fins et sa peau de pêche.

— Dieu vous donne bon jour et bonne rencontre, noble seigneur. Voulez-vous venir avec moi ?

Il la suivit jusqu'à la cheminée où un homme de belle taille, au nez cassé, au poil dru comme celui d'un sanglier et à la barbe jusqu'aux yeux, sermonnait un marmiton.

— Maître, ce seigneur désire une chambre.

Le cabaretier se tourna d'un quart. Guilhem eut la vague impression de l'avoir déjà vu, sans doute parce qu'il ressemblait aux Brabançons de Mercadier, de Malvin le Froqué ou des autres routiers qu'il avait connus. Bien qu'il portât le tablier de cuir des gargotiers, l'aubergiste paraissait plus habitué à manipuler la masse d'armes. Ses mains larges et noueuses en témoignaient. D'ailleurs, son tablier était coupé tel un surcot, s'enfilant par le cou, avec des clous sur les épaules, comme une broigne maclée.

— Dieu vous benoît, seigneur, mais mes chambres sont occupées. Il reste cependant de la place dans le dortoir si vous

acceptez de partager une des couchettes avec les moines qui n'ont pu se loger à l'abbaye.

Guilhem secoua la tête.

— J'irai ailleurs.

— Vous aurez du mal à trouver un lit, seigneur. L'abbé Hugues reçoit ses vassaux et des messagers du Saint-Père. Il n'y a plus de place ni à l'abbaye ni dans les hôtelleries alentour.

Guilhem soupira. Il irait donc jusqu'à Paris, mais cela signifiait encore une heure de route et il se sentait las.

— Une noble dame, près d'ici, loue une chambre, seigneur, intervint la servante. Pourquoi ne pas loger chez elle et prendre vos repas ici ?

— C'est vrai ! reconnu l'aubergiste. Mais son prix sera plus élevé que le mien !

— Elle est aussi plus belle que toi ! lança un plaisantin à une table proche qui avait écouté.

— Par Dieu, tu dis la vérité, Foulques, mais le seigneur ne pourra que la guigner !

Il éclata de rire.

— Est-ce loin ? s'enquit Guilhem.

— Non, Antoine peut vous conduire, répondit la bachelette[18].

Ussel la considéra alors avec plus d'attention : la vingtaine, droite comme un jonc, un visage d'un bel ovale, des cheveux bruns rassemblés dans sa coiffe, des yeux bleus, vifs et perçants. Sa chemise serrée au col montrait qu'elle n'était pas une de ces drôlesses effrontées fréquentant les auberges et se louant pour quelques liards. Peut-être une parente de l'hôtelier ?

Il lui adressa un nouveau sourire, mais, cette fois, elle resta d'une impassible sévérité.

Dans la cour, il expliqua à Antoine qu'il fallait se rendre chez la noble dame à cheval. Il avait envie de jouer au chevalier, comprit Guilhem qui se prêta au jeu. A son âge, quand il s'appelait lui-même Antoine, il aurait aimé monter sur un destrier.

Ils ne passèrent pas le porche mais sortirent par une poterne, prenant la direction de la chapelle[19]. Là, l'enfant leur désigna la maison : un petit manoir à colombages, sur deux paliers, construit au-dessus de celliers, de communs et de caves voûtées, tous soigneusement fermés par des portails bardés de fer. Les pans de bois étaient de grosses pièces portées sur de fortes solives peintes en jaune et noir et hourdées en mortier. Le second étage se dressait en encorbellement sur deux flancs.

Guilhem appréhenda le corps de logis en un seul regard. La bâtisse avait tout d'une petite forteresse avec, au premier étage, une

unique fenêtre partagée par une pièce de bois. Sans doute disposait-elle aussi d'épais volets intérieurs. Les ouvertures étaient plus nombreuses au deuxième palier, mais tout aussi étroites. Un intrus n'aurait pu y accéder qu'avec de très longues échelles.

Une cour, où s'ébattaient des paons et autres volatiles, jouxtait la maison. Granges et écuries l'entouraient. C'est de ce côté-là que se trouvait la porte d'entrée, pleine et ferrée de gros clous en pointe. Elle se situait sur un palier auquel on accédait par un escalier de pierre détourné, avec deux niveaux. A cette hauteur, on n'aurait pu enfoncer l'huis. De surcroît, un judas permettait de reconnaître et d'interroger les visiteurs. Le manoir ne pouvait soutenir un siège, mais il était impossible à forcer rapidement.

Comme Gilbert confiait les chevaux à un palefrenier, une jeune femme descendit l'escalier. Elle portait un surcot bouton-d'or à larges manches, sur un bliaud bleu galonné de broderies argent. A sa double ceinture pendaient une aumônière et des ciseaux. La guimpe, avec son voile lui couvrant les épaules, ne laissait voir qu'un visage triste, dévoré par le chagrin. Elle devait être blonde, d'après ses sourcils clairs. Guilhem lui donna une vingtaine d'années. Il fut cependant frappé par la finesse de ses traits, son teint de neige, son front noble, ses magnifiques yeux bleus au regard mélancolique.

— Que veux-tu, Antoine ? demanda-t-elle avec froideur.

— Ces seigneurs souhaitent rester à Saint-Germain quelques jours, dame de Thury, mais il n'y a plus de place à l'auberge. Isabelle s'est souvenue que vous proposiez une chambre.

La femme n'approuva ni ne nia, examinant plus longuement Guilhem et Gilbert. D'abord, elle songea à des fredains, tant leur vêture était simple, puis elle remarqua les éperons dorés. Quant au visage de celui qui les portait, il lui parut noble et généreux.

— Dieu vous bénit, beau sire. Etes-vous chevalier ?

— Je le suis, noble et gracieuse dame. Je me nomme Guilhem d'Ussel et mon écuyer, Gilbert. J'ai entendu dire que le roi de France cherchait des chevaliers. Je viens donc à Paris pour un engagement.

— Je peux vous proposer le gîte.

Elle ne parla pas d'argent, aussi ne dit-il rien.

— Votre merci, noble dame. Je l'accepte avec gratitude.

— Mon nom est Jeanne de Thury, je suis veuve. Vous pouvez laisser vos montures dans mon écurie. Mes gens s'en occuperont. Montez, je vous montrerai la chambre.

Guilhem pénétra dans une grande pièce haute de plafond avec un large lit aux custodes fermées, sur une estrade. Le reste de l'ameublement était de qualité : deux chaises, une chaire, un prie-Dieu, une table sur tréteaux couverte d'un tapis brodé, des coffres sentant bon le laurier et la lavande avec sur l'un d'eux une quenouille,

des bancs, un buffet et un dressoir exposant de la vaisselle d'étain. Aux murs pendaient deux tapisseries, l'une représentait les sept vices et l'autre les sept vertus, mais il ne vit ni écu ni arme.

L'unique fenêtre à treillis de fer possédait de lourds volets peints représentant Eve et Adam au Paradis. Devant se dressait une cage à oiseaux. Dans les angles de la chambre se trouvaient deux lourdes portes ferrées. Jeanne de Thury se dirigea vers la plus proche et l'ouvrit. Elle donnait sur une tourelle qu'il n'avait pas remarquée de l'extérieur.

— Votre chambre se trouve à l'étage, avec celles de mes gens. Vous pourrez utiliser cet escalier pour sortir. Vous trouverez une porte, en bas, dit-elle avec froideur. Veillez à la fermer avec les verrous quand vous entrez par là.

Ils montèrent et débouchèrent dans une chambre plus petite avec un grand lit.

— C'est la pièce de Ferrand, que vous verrez ce soir, mon homme d'armes. Sa femme est ma chambrière. La porte de droite dessert la chambre de la cuisinière et de sa nièce, ma servante. L'autre accède à la vôtre.

Elle alla l'ouvrir. La salle était petite et ne contenait qu'un lit à coute[20] et un coffre. La fenêtre ouverte donnait sur un verger. Son cadre était tendu d'une toile de lin translucide.

— J'en demande trois deniers parisis[21] par nuit.

Avant qu'il n'ait eu le temps de répondre, elle ajouta :

— Vous trouverez peut-être que c'est cher, mais peu m'importe ce que vous pensez de moi, messire. Ce que j'ai pu sauver de mon malheur s'amenuise, et j'ai des serviteurs à payer et à nourrir[22]. De plus, le lit est propre, vous n'y trouverez ni puces ni punaises car ma maison est lavée à l'eau aux feuilles de sureau et au vinaigre.

— Je ne vous demande rien, noble damoiselle. Je vous remettrai une semaine d'avance, si vous voulez bien de moi. Je paierai en sus le fourrage et le picotin de mes chevaux.

Elle le gratifia d'un demi-sourire indifférent et le quitta avec une grâce hautaine.

Sous le charme, Guilhem la regarda partir, puis prit le chemin qu'elle lui avait indiqué. En bas, la porte était un assemblage de planches de chêne d'un quart de pied d'épaisseur, hérissée de clous et fermée par trois gros verrous de bronze.

Gilbert avait fait desseller les chevaux. Les valets d'écurie et le jeune Antoine se chargèrent de monter dans la chambre les sacoches et la châsse, Guilhem et l'écuyer ne portant que leurs armes.

La châsse déposée près du lit, Gilbert l'ouvrit. Le coffre contenait des robes de velours de soie brocart, des soliers, des chaines, quelques objets de valeur et surtout une boîte à philtres que Guilhem

tenait d'un médecin de Cluny. Gilbert rangea ensuite les sacoches dans le coffre de la chambre, puis ils retournèrent à pied au Riche Laboureur afin de souper.

Emplie d'appétissants relents de cuisine et d'effluves de vin, la salle de l'auberge était pleine de monde : moines en froc, laboureurs en sayon ou en cotte, colporteurs et camelots de passage, pèlerins en aumusse et hommes d'armes en hoqueton[23]. Dans un vacarme infernal de jurons, de braillements et de chansons, chacun buvait et ripaillait à qui mieux mieux. Quelques drôlesses en robe rouge au corsage délacé passaient entre les tables, proposant de paillarder dans le cellier ou l'écurie. Des chiens se précipitaient dès qu'un os tombait sur la paille jonchant le sol en terre battue.

Gilbert désigna une table où un homme en cotte étroite, de couleur verte, soufflait dans une musette en provoquant une musique stridente. Comme il restait de la place sur un banc, ils s'approchèrent. Un chaudronnier ambulant, ses pots à ses pieds, se poussa pour les laisser s'installer près de lui. Guilhem détacha le fourreau de son épée, une longue lame terminée par une garde cruciforme et une poignée en corne au lourd pommeau carré. Il l'avait fait forger du temps où il était chez Mercadier, surveillant lui-même l'aciérage, veillant à la largeur de la gouttière qui allégeait la lame et au poids du pommeau qui l'équilibrait.

Il posa l'arme sur la table et s'assit.

Parmi les choses nécessaires à la survie d'un guerrier, il avait vite appris qu'il était plus aisé, quand on était assis, de saisir une épée devant soi plutôt que de la sortir d'entre ses jambes.

La servante en cotte verte arriva, tenant un pot de vin à la muscade et des hanaps de bois.

— Avez-vous pris logis, seigneur ? s'enquit-elle joyeusement.

— Oui da. Une belle chambre, et grâce à toi, mignonnette. Que peut-on manger ?

— Du veau bouilli aux épices mijote dans la marmite.

— Porte-nous-en avec une écuelle et un tranchoir de bon pain. Et sers du vin à tous mes amis à la table.

— Merci, noble seigneur ! s'exclamèrent plusieurs voix.

Guilhem savait aussi que le meilleur moyen de se faire accepter en pays inconnu consistait à offrir à boire. Or il ne manquait pas de cliquaille. Il sortit de son escarcelle un denier de Vienne noirci et une obole d'un demi-denier de Melgueil. Ces pièces n'étaient pas taillées sur la même part d'once d'argent [24] mais il savait que ce serait suffisant.

La fille ramassa les pièces et s'apprêtait à partir quand Guilhem la retint par la main :

— Quel est ton nom, ma commère ?

— Isabelle, répondit-elle en le repoussant avec brusquerie.

Elle s'éloigna sans se retourner.

— Dieu vous donne bonnes heures, compères. Mon maître est le chevalier Guilhem d'Ussel, annonça solennellement l'écuyer aux gens attablés. Nous venons de la sainte abbaye de Cluny pour rejoindre l'armée du roi Philippe. Moi, c'est Gilbert !

Les autres se présentèrent de la même façon. Quelques-uns, en guenilles, étaient des serfs de l'abbaye de Saint-Germain. Ils venaient seulement passer un moment avec des compagnons, mais n'avaient pas d'argent pour se payer à boire. C'est dire si l'offre de Guilhem les réjouissait. Le colporteur, lui, se nommait le Flamand, car il venait de Flandre et le joueur de musette : Basilic ; un bellâtre à la barbe bouclée et à la toison frisée répandue sur ses épaules.

A côté de Basilic se tenait une jeune femme, sa compagne sans doute, qui possédait les mêmes yeux bleus et la même blonde chevelure que la dame de Thury.

— Moi, c'est Maud la Chimère, fit-elle en pouffant, dévoilant des dents de nacre. Avec mon gentil Basilic, on va de ville en ville jongler et chanter.

Elle était vêtue d'une cotte vermillon à manches étroites et, pardessus, un surcot grège à demi-manches larges s'arrêtant aux coudes. Un banolier[25] rehaussait ses seins et ses cheveux étaient rassemblés en longues tresses sous un voile. Guilhem la trouva attirante, au moins autant que la brune Isabelle. Elle plut aussi à Gilbert.

Basilic donna sa musette à sa compagne et entama ce chant pendant qu'elle l'accompagnait :

*L'odeur du Basilic défait
L'oiseau dans son envol
Pour les hommes c'est plus aisé
Il suffit de les regarder !*

— Je préfère ma bonne épée ! plaisanta Guilhem en posant la main sur le fourreau.

Toute la table s'esclaffa.

— Vous ne diriez pas cela, seigneur, si vous aviez vu Maud avec son arbalète !

— Vraiment ? s'enquit Guilhem, dubitatif, en découpant une large tranche de pain trempée de sauce et de veau qu'Isabelle venait de déposer devant lui et Gilbert.

— Nous irons donner spectacle demain à l'abbaye, annonça Maud. Vous pourrez me voir !

— Irons-nous aussi, seigneur ? demanda Gilbert, les yeux

pétillants d'envie.

— Pourquoi pas ?

— Le Seigneur Dieu me fera peut-être un signe, ajouta l'écuyer.
Avons-nous eu raison de venir à Paris ?

Gilbert se posait beaucoup de questions quant au comportement de Dieu à leur égard.

— Que veux-tu de plus ? N'est-ce pas le paradis ici ? lui lança Basilic.

Guilhem eut alors l'impression qu'on l'observait. Avec une indifférence feinte, il passa en revue les visages autour de lui. Maud tenait le cou de son présumé amant et cependant il surprit son regard posé sur lui. Aussitôt, elle s'empourpra.

Ce n'était pourtant pas elle qui l'observait, il en était certain. Il se retourna et découvrit alors, dans son dos, Isabelle et le cabaretier qui échangeaient quelques mots en le regardant. Immédiatement, l'aubergiste et la servante se séparèrent.

Avait-il l'imagination trop fertile ou s'intéressait-on à lui ?

Dans la chambre qu'elle partageait avec les servantes, Egelina de Camville referma la gibecière de cuir contenant toutes ses possessions : un bliaud de toile rapiécé, une robe de sandal[26] bleu que lui avait offerte son père, une chainse de chanvre et une coiffe en drap de Lincoln. Sous les vêtements se trouvaient un pain de seigle et une outre de vin qu'elle avait pu dérober.

Relevant sa cotte, elle noua les aiguillettes de ses braies de peau à la bratère[27] qui ceignait sa taille, sous la blouse, puis attacha sa bourse qui renfermait quelques pièces de cuivre et les douze pennies d'argent qu'elle possédait. La large bande de toile qui lui comprimait la poitrine, de manière à ce qu'on ne la remarque pas, la gênait, mais il faudrait bien qu'elle s'y fasse. Dieu soit loué, ses seins étaient menus. Elle passa son vieux surcot de laine à grandes manches, mit sa coiffe, prit la seconde sacoche avec l'arbalète de Fleischer démontée et le couteau qu'elle avait volé, jeta sa pèlerine mitée sur ses épaules, puis lança un dernier regard à la pièce où elle était née et qu'elle ne reverrait plus : une salle voûtée avec un grand lit dans lequel sa mère l'avait mise au monde, dix-sept ans plus tôt, après avoir été engrossée par le fils du seigneur, Gérard de Camville.

En pensant à son père, elle ne put contenir la haine qui était la sienne. Non seulement Gérard de Camville avait abusé de sa mère, pauvre servante saxonne, mais il ne s'était jamais intéressé à sa fille, sinon pour faire pendre Fleischer et son fils qui s'étaient occupés d'elle. De surcroît, il avait décidé de l'unir à ce porc de Foulques, maudit bâtard de Roger de Tancarville.

Le passé lui revenait dans un torrent d'images douloureuses. La mort de sa mère, lors de l'épidémie de peste, quand elle avait dix ans. Son adoption par Fleischer et sa femme, tous deux serviteurs au château. Le bonheur connu auprès d'eux et leur fils Thomas. Bonheur assombri par la mort en couches de madame Fleischer.

Son mari fabriquait les arbalètes et les carreaux au château de Lincoln. Il occupait l'une des petites maisons en torchis et à colombages situées dans la grande cour, entre le donjon et la porte à barbacane. Il y avait son atelier. Egelina restait là toute la journée avec Thomas, d'abord observant comment travaillait l'artisan, puis l'aidant de plus en plus souvent. Fille de domestique, elle devait remplir toutes sortes de besognes ménagères au château, mais de par sa condition de petite-fille du seigneur, on l'appelait damoiselle.

Elle avait vite fait preuve d'une dextérité remarquable dans le

maniement des arbalètes. Plus singulier, elle était devenue un archer hors pair, remportant à seize ans le tournoi des arbalétriers du château, après que Fleischer avait obtenu l'autorisation qu'elle y participe du seigneur Richard de Camville, le père de Gérard. Ces deux-là étant finalement assez fiers de leur fille et petite-fille bâtarde.

Cependant, elle aurait mieux fait de rester dans l'ombre, car elle s'était attiré la détestation de plusieurs arbalétriers et en particulier de leur sergent d'armes Nicolas de Tickhill. Un soir, lui et quelques autres porcs s'étaient présentés à l'atelier, saouls, et s'en étaient pris à elle. Fleischer et Thomas l'avaient défendue. Elle-même avait percé la bedaine d'une des brutes alors que Fleischer blessait à mort Nicolas de Tickhill.

Les gardes étaient vite intervenus et les survivants avaient été conduits devant Richard de Camville. Ce dernier, furieux de la mort de Nicolas, un des hommes d'armes qu'il comptait emmener en croisade, croisade au cours de laquelle il commanderait la flotte de Richard Cœur de Lion, avait ordonné la pendaison immédiate de Fleischer et de Thomas. Thomas qu'elle aimait comme un frère. Elle-même aurait dû subir ce sort infamant si son père n'avait demandé sa grâce, arguant qu'elle était de leur sang.

Les frères de son père, Richard et Guillaume, l'avaient approuvé mais le quatrième, Etienne, petit être malfaisant qui avait une fois tenté d'abuser d'elle, avait insisté pour qu'elle soit pendue. Finalement, Richard de Camville avait décidé qu'elle recevrait dix coups de fouet après avoir assisté à l'exécution de ceux qu'elle aimait, et cela dans la cour du château, devant la mesnie.

Ensuite, elle avait été renvoyée vivre avec les servantes, n'ayant plus jamais l'occasion d'approcher la boutique de Fleischer, sauf la semaine précédente où elle était parvenue à s'y introduire et à subtiliser l'arbalète démontable que le maître artisan avait fabriquée, ainsi que la trousse de viretons gravés d'une corne de licorne.

Quelques semaines plus tard, Richard de Camville partait pour la Normandie rejoindre le roi Richard, laissant le château et sa charge de shérif[28] du comté à son fils Gérard.

La première décision du nouveau seigneur avait été de se débarrasser de sa fille. Leur voisin, Roger de Tancarville, avait un fils, bâtard aussi, qui recherchait femme, ayant tué les trois précédentes sous ses coups. Egelina lui avait donc été promise.

Mais les noces n'avaient pu avoir lieu rapidement car la situation en Angleterre s'était brusquement détériorée.

En partant à la croisade, Richard Cœur de Lion n'avait pas confié le royaume à son frère Jean, le comte de Mortain, dont il se méfiait, mais à Guillaume de Longchamp, l'archidiacre de Rouen devenu son

chancelier dans le duché d'Aquitaine.

Précaution supplémentaire du roi Richard, Jean ne devait pas séjourner en Angleterre, pas plus que son autre demi-frère Geoffrey.

Ce Geoffrey – à ne pas confondre avec le frère de Richard Cœur de Lion, le duc de Bretagne surnommé le Beau Geoffroy, mort à Paris quelques années plus tôt dans un tournoi donné en son honneur par Philippe Auguste – était le fils préféré de Henri II, peut-être du fait de sa naissance illégitime. D'une nature généreuse, Geoffrey était cependant prétentieux, étourdi et maladroit. Devenu archevêque de Lincoln par la volonté paternelle, il s'était querellé avec tous les gens du comté, que ce soit les chanoines de sa cathédrale ou les seigneurs comme Guillaume de Camville. Il s'était aussi fâché avec ses frères et le seul à qui il restait fidèle était son père Henri II, qu'il n'avait jamais abandonné, même dans l'adversité.

À peine Richard en route pour la croisade[29], Guillaume de Longchamp, chancelier d'Angleterre et évêque d'Ely, avait écarté ceux nommés près de lui par le Cœur de Lion afin qu'il ne dispose pas de l'autorité absolue. En 1190, il s'était approprié la totalité des pouvoirs après que le pape Célestin III l'ait nommé légat. Une charge qui lui permettait d'excommunier ceux qui le gênaient.

Fier au-delà du possible, autoritaire et méprisant aussi bien envers les Saxons qu'avec les anciens lignages normands, prélevant des impôts de plus en plus lourds pour entretenir son train de vie, Longchamp avait vite été haï. Ses exactions étaient devenues insupportables, mais il avait la force pour lui, ne se déplaçant qu'avec une suite de mille hommes d'armes. Sous sa tyrannie, pas un chevalier ne pouvait garder un baudrier d'argent, un noble son anneau d'or, une femme son collier. Il affectait tellement les manières de la royauté qu'il scellait les actes avec son propre sceau et non avec le sceau d'Angleterre. Les plus puissants châteaux d'Angleterre étaient attribués à ses fidèles.

En mars 1191, il avait décidé de reprendre à son compte les droits de justice de Lincoln en écartant Gérard de Camville. La justice était un moyen de s'enrichir grâce aux peines pécuniaires et à la confiscation des biens des coupables. Mais Camville, craignant de perdre son château, avait prêté allégeance au prince Jean. Ce dernier s'était donc rendu à Nottingham, ville proche de Lincoln et principale forteresse d'Angleterre, pour protéger son vassal.

Le matin, Egelina avait été convoquée au donjon, une grosse tour ronde construite sur une motte, à cheval sur l'enceinte. Il s'agissait de la plus ancienne partie du château, érigée cinquante ans auparavant quand Lucy de Taillebois, le shérif de Lincoln, avait remplacé le château de bois normand par une construction de pierre.

Introduite à l'étage, dans la salle ronde où son père recevait ses chevaliers et rendait la justice, là même où Fleischer avait été condamné à mort, elle s'agenouilla devant la haute chaise où se trouvait assis le seigneur de Lincoln entouré de chevaliers, d'écuyers et de serviteurs clercs et laïcs.

Gérard de Camville l'avait observée un moment. Elle avait fait de même, malgré ses yeux baissés. Elle savait qu'elle lui ressemblait. Tous deux, blonds aux yeux bleus, possédaient les mêmes lobes particulièrement longs. Mais son père était massif, ventripotent même, avec un visage rougi par l'abus de vin et d'hydromel. Il portait une longue barbe de chèvre, à deux pointes, comme son propre père à qui il voulait tant ressembler.

Il lui avait annoncé que son fiancé arriverait dans la journée. Elle devrait se faire belle et le recevoir avec de bonnes manières. Une servante lui remettrait un briaud de sandal qu'il lui offrirait. Les noces se tiendraient à vêpres dans la chapelle de la tour adjacente. Après un banquet, elle connaîtrait sa nuit de noces et logerait ensuite dans la tour carrée[30] avec son mari et ses hommes qui serviraient désormais à la défense du château.

Gérard avait été surpris de la voir imperturbable, s'attendant à une crise de larmes ou à des supplications. Finalement, avait-il jugé, mieux valait que les choses se passent ainsi. Tancarville serait satisfait du marché passé entre eux. Il lui laissait cinquante hommes d'armes pour la défense de Lincoln en échange d'Egelina. Lui-même partirait dès le lendemain pour Nottingham où se trouvait le prince Jean, venu pour défendre le comté contre le chancelier d'Angleterre qui arriverait sous quelques jours avec son armée.

Elle sortit de la chambre des domestiques et prit l'escalier de bois extérieur. En bas, elle aperçut sur l'enceinte des chevaliers de son père, mais ils ne s'intéressaient pas à ce qui se passait dans la cour. Elle fila vers l'écurie où elle sella un destrier, chose qu'elle faisait souvent car elle avait l'habitude de partir seule chasser canards et lièvres. Elle attacha sacoche et gibecières à l'arçon de la selle, traversa la cour après avoir vérifié que personne ne l'arrêterait et gagna la porte fortifiée, une voûte en plein cintre entre deux tours massives protégées par une barbacane. Les vantaux étaient ouverts et la herse levée en l'attente des gens de Tancarville. Elle franchit le passage et descendit vers le bourg, prenant ensuite la voie bordée d'échoppes de drapiers qui conduisait à la porte de la cité, devant la rivière Witham.

Les gardes du pont fortifié, construit trente ans plus tôt, la connaissaient et la laissèrent passer.

Sur le chemin, elle ne se retourna pas. Elle voulait tout oublier de cette ville et de ce maudit château. Elle aurait dû se sentir pleine

d'allégresse pour avoir réussi à fuir le sort promis par son père, mais elle savait ne pas en avoir terminé.

Elle lança son cheval au galop pour s'éloigner au plus vite, craignant de découvrir la troupe de Foulques de Tancarville devant elle. Heureusement, il n'en fut rien et elle atteignit la forêt sans incident.

Elle venait souvent dans ces bois pour s'entraîner, parfois avec Fleischer et Thomas, et elle en connaissait tous les recoins. Laisant sa monture dans une clairière, elle prit le sac contenant l'arbalète et entreprit de monter l'arme.

Elle plaça la noix et sa queue de détente dans l'encoche intérieure de l'arbrier, passa la cordelette de chanvre dans l'orifice faisant office d'axe et elle noua solidement l'ensemble. Ensuite, elle plaça les deux branches de corne sur l'élément central en acier et les ligatura après les avoir assemblés à l'aide de boucles de fer. Puis elle glissa cet arc à l'extrémité de l'arbrier et l'arrima à l'aide de l'étrier. Elle enfonça les goupilles attachant l'ensemble et entreprit le ligaturer le tout avec un tressage de cuir. Ce montage ne lui prit que quelques instants car le travail d'assemblage de Fleischer était d'une incroyable précision. Quand ce fut terminé, elle installa le nerf faisant office de corde.

Ayant vérifié à plusieurs reprises que l'arme fonctionnait, elle choisit deux viretons à double ardillon. Elle savait que ceux qu'elle attendait ne porteraient pas de cottes de mailles, aussi ces traits suffiraient-ils. Une fois dans les chairs, ces carreaux ne pouvaient être retirés qu'en causant des blessures irréversibles. Parfois même, la violence du coup provoquait instantanément la mort.

Elle attacha le sac à la selle, prête à repartir dès qu'elle en aurait fini, puis revint au bord de la route jusqu'à un grand chêne favorable pour son tir.

L'arbre était haut mais on y grimpait avec facilité grâce à des fers introduits dans le tronc quelques mois plus tôt, un jour qu'elle voulait montrer à Fleischer jusqu'à quelle distance elle pouvait atteindre une cible. Elle monta ainsi à une vingtaine de pieds, parfaitement dissimulée dans la frondaison.

Bien installée sur une branche horizontale, il ne lui restait plus qu'à attendre en écoutant les bruits de la forêt. Après un moment de silence, les oiseaux se remirent à gazouiller, puis ce fut le chant d'un merle à qui un comparse répondit. Le rauque cri d'envol d'un groupe de perdrix rouges la fit sursauter. Elle les suivit des yeux, découvrant le passage de canards sauvages si bas qu'elle aurait pu facilement en abattre un. Mais elle n'était pas là pour ça.

Dans le sous-bois, des cailles carcaillaient et les bécasses coucouannaient. Un écureuil s'approcha d'elle, insolent, avant

d'attraper un gland et de s'enfuir comme un voleur. Malgré la tension qu'elle éprouvait, elle ne put se retenir de sourire. Un cerf et sa biche passèrent sur le chemin en contrebas, puis ce furent quelques chevreuils. Elle perçut le bruit d'un renard ou d'un blaireau.

L'attente dura ainsi plusieurs heures. Elle commençait à s'inquiéter, car elle se doutait qu'on devait la chercher au château, quand elle entendit des martèlements de sabots.

Immédiatement, un faisan s'envola et les biches qui paissaient disparurent. Une troupe approchait. Elle se leva et, appuyée contre une branche, elle mit son pied dans l'étrier, positionna le double croc et tendit le nerf jusqu'à ce qu'il soit retenu par la noix. Puis elle plaça un carreau dans l'encoche de l'arbrier, bloquant son extrémité contre la noix et l'immobilisant avec la fausse corde.

Peu après, elle aperçut les premières bannières et les oriflammes. La troupe comprenait une cinquantaine d'hommes d'armes. Une douzaine à cheval et les autres à pied : des porteurs de lances, des archers et des arbalétriers. Parmi ceux à cheval, elle repéra vite son oncle Etienne et Foulques de Tancarville. Tous deux avançaient de front. Comme elle s'y attendait, aucun ne portait cotte de mailles ou camail.

Elle s'installa au mieux, faisant reposer l'arbalète sur une branche, gardant à la ceinture le second vireton et le crochet.

La troupe passa non loin du chêne et s'éloigna. Elle attendit qu'elle se trouve à une bonne vingtaine de coudées et visa le dos d'Etienne, estimant un tir incliné car la distance était grande. Elle expira d'un coup et appuya sur la queue de détente.

La corde claqua, l'arme tressauta violemment entre ses mains. Le carreau était déjà parti avec une vitesse vertigineuse. Sans regarder le résultat, elle baissa l'arbalète, mit son pied dans l'étrier, tendit à nouveau le nerf qu'elle bloqua dans la noix et plaça le second vireton.

La troupe avait fait halte. Personne ne comprenait pourquoi le frère du shérif de Lincoln venait de s'affaïsser sur sa selle, certains criaient qu'il s'agissait d'un malaise.

Elle visa Foulques de Tancarville qui essayait de relever son compagnon et appuya sur la queue de détente. Immédiatement après, elle dévala de l'arbre et courut à son cheval, ne cherchant pas à savoir si elle avait touché sa cible.

Il lui fallait maintenant échapper aux poursuites, car nul doute que son père devinerait qui avait tué Etienne et Foulque : les viretons étant tous marqués d'une licorne, le signe de Fleischer.

Elle avait souvent entendu son père et ses sergents expliquer comment ils recherchaient les criminels en fuite. Les fuyards tentaient toujours de gagner le sud, soit Nottingham, soit Londres, soit même la mer pour rejoindre en barque la Normandie.

Ils ne filaient jamais au septentrion. C'est donc ce qu'elle avait choisi. Elle rejoindrait Durham où elle trouverait du travail comme servante. La ville appartenait à un évêque dont on louait la tolérance envers les serfs fugitifs qui s'installaient dans sa cité. Seulement deux cents milles la séparaient de cet évêché. Une dizaine de jours en ne fatiguant pas sa monture.

Frappé du second trait qui lui pénétra le flanc, perçant profondément son dos jusqu'au bas-ventre, Foulques de Tancarville tomba de selle. Tout le monde comprit alors qu'il s'agissait d'une attaque. D'ailleurs, le sang rougissait maintenant la cotte d'Etienne.

Un chevalier nommé Galéran prit le commandement de la troupe. Ignorant le nombre des agresseurs, il ne chercha pas la confrontation. Il ordonna aux hommes à pied de relever Tancarville et de le remettre en selle, tandis qu'un autre montait en croupe derrière Etienne pour le tenir droit. Un chevalier avait fait placer les arbalétriers en ligne, tous protégés par leur pavois et visant l'arrière du chemin et la forêt, d'où les carreaux avaient surgi.

Galéran mit ses gens au trot pour gagner au plus vite Lincoln, tandis qu'archers et arbalétriers restaient sur place avec leur capitaine. Moins d'une heure plus tard, Gérard de Camville le recevait dans sa chambre du donjon, avec ceux portant les dépouilles de son frère et de Tancarville.

Sous son regard halluciné, tandis qu'il vomissait des torrents de blasphèmes et de malédictions, on allongea les corps sur une table. Prévenu, le chirurgien du château arriva très vite. Il ne put cependant que constater la mort d'Etienne et la blessure fatale de Tancarville. Camville, ivre de rage et très inquiet, arracha le vireton du dos de son frère pour l'examiner. Comme il s'y attendait, il découvrit la fine corne qui y était gravée et rugit :

— Trouvez Egelina !

L'idée que sa propre fille avait tué son oncle lui fit perdre la raison. Dans une crise de folie furieuse, il renversa un banc d'un coup de pied, brisa un prie-Dieu en jurant après la Vierge et en maudissant les apôtres, il en appela même au démon pour qu'il punisse Egelina. Ceci jusqu'à l'instant où son regard croisa celui du chevalier ayant rapporté les corps. Galéran était un cousin de Foulques. Son visage exprimait la froideur et un profond dégoût devant cette inutile fureur.

— Que s'est-il passé exactement ? demanda alors Gilbert, s'efforçant de reprendre son calme, tandis que ses frères, prévenus, arrivaient à leur tour.

Galéran raconta le peu qu'il savait, ajouta avoir laissé sa troupe sur place avant de demander d'un ton accusateur :

— Qui a fait ça, messire ? Qui a osé ?

— L'épousée ! Ma propre fille Egelina !

— Comment serait-ce possible !

— Ça l'est ! Ce sont ses carreaux et mon aumônier m'a dit dans l'après-midi qu'il ne la trouvait pas pour l'entendre en confession. Egelina ne voulait pas de ce mariage et, connaissant son caractère fantasque, j'ai pensé qu'elle s'était isolée quelque part pour marquer sa rébellion. Aussi j'ai prévenu les femmes de sa chambre que si elle ne revenait pas rapidement, son mari lui donnerait le fouet. Je croyais qu'elle comprendrait que sa mauvaise humeur allait lui coûter cher. Jamais je n'aurais imaginé qu'elle envisage de tels crimes ! Mais je vais la retrouver, et même si elle est de mon sang, je la ferai écorcher !

Il hurla ces dernières paroles.

— Comment une femme aurait-elle pu meurtrir deux hommes avec une arbalète ? ! Il y a certainement un complice, son amant sans doute, accusa Galéran.

— Ma nièce est une tigresse ! intervint Guillaume de Camville. Et surtout le meilleur archer du château ! Mon frère à raison, ce sont les carreaux qu'elle utilisait (Gérard lui avait tendu le vireton ayant tué leur frère.) Chevalier, conduisez-moi à l'endroit où cela s'est passé. Je vais rassembler mes hommes, des pisteurs et des chiens, et ce soir on l'aura retrouvée !

Richard partit à son tour faire fouiller les maisons du bourg au cas où elle serait revenue s'y cacher. Il ferait aussi annoncer à son de trompe que quiconque mettrait la main sur Egelina recevrait cent florins d'or. Quant à Gérard, il se rendit chez son épouse Nicholaa qui habitait le dernier étage du donjon. Ces crimes et la fuite d'Egelina n'auraient pu arriver au plus mauvais moment, enrageait-il. Tancarville et ses hommes d'armes devaient rester pour la défense de Lincoln durant son séjour à Nottingham chez le shérif, Guillaume de Wendeval. Il reparlerait avec Galéran ce soir, tenterait de le convaincre de rester, tout en doutant de réussir. Le cas échéant, dame Nicholaa et ses frères auraient besoin de tous les hommes disponibles pour la défense de Lincoln. Donc ils ne pourraient traquer longtemps Egelina.

Mais il était hors de question qu'elle s'en tire. Pour la retrouver, il ramènerait de Nottingham l'homme adéquat : Thomas l'Affligeur, celui qui rattrapait les serfs en fuite.

Quelques jours plus tard, l'armée de Guillaume de Longchamp se déploya devant Lincoln. Le chancelier avait envoyé une seconde troupe à Nottingham, avec un héraut d'armes pour sommer le prince Jean de quitter l'Angleterre, conformément à sa promesse de ne pas s'y rendre durant l'absence du roi Richard.

Quant à Camville, Guillaume de Longchamp lui signifia qu'il était déchu de sa charge de shérif. Celui-ci ne se trouvant pas au château, ce fut dame Nicholaa qui lui répondit que le père de Gérard, Guillaume, commandait la flotte du roi Richard, et qu'en son absence sa charge et ses biens revenaient à son fils. Que s'en prendre à Gérard de Camville, c'était offenser Richard Cœur de Lion lui-même.

Réfutant cette argutie, Longchamp mit le siège devant la ville et le château, menaçant par la même occasion Camville d'excommunication.

Egelina bénéficia de ces troubles. Sans ce conflit, les gens de son père l'auraient rattrapée, car elle ne passait pas inaperçue. Dans les villages qu'elle traversait, un jeune cavalier inconnu monté sur un destrier aux mors et bride argentés faisait immédiatement l'objet de la curiosité générale. Or, ayant besoin d'acheter des vivres et du fourrage, elle ne pouvait éviter de telles haltes.

Rapidement, elle prit conscience de l'obligation de vendre sa monture. Mais, seule à pied sur les chemins, elle savait qu'elle serait bientôt la proie des maraudeurs, n'ignorant pas que les bandes de gens sans aveu étaient nombreuses et redoutables. A Lincoln, combien de fois avait-elle entendu parler des herpailles[31] de Robin Hood dans la forêt de Sherwood !

Le troisième jour, comme elle se dirigeait vers Durham, deux pendards se faisant passer pour des mendiants essayèrent d'attraper la bride de son destrier, mais elle parvint à les repousser et à fuir. Le lendemain, alors que son ventre criait famine, car elle n'osait plus s'arrêter, elle découvrit une poignée de coquins qui barraient sa route. Elle arrêta son cheval pour les observer. En sayon à capuchon, hâves, déguenillés, avec des figures terribles et des yeux de loup, les gueux brandissaient bâtons et gouges. Se retournant en entendant un bruit, elle vit deux autres marauds lui barrant toute fuite. L'un de ceux qui lui faisaient face lui cria en saxon de céder son cheval et sa bourse. En échange, elle garderait la vie.

Depuis la veille, elle conservait l'arc de son arbalète bandé. Elle fit avancer le destrier et, à dix toises, lâcha un carreau. Sous la violence du coup, le fredain insolent fit un bond en arrière avant de s'écrouler mort sur un de ses comparses. Elle piqua alors les flancs de sa monture et passa au milieu des marauds sans qu'ils puissent l'arrêter, trop surpris par sa brusque attaque.

Plus elle monterait vers le nord, plus elle rencontrerait de tels ribauds, s'inquiétait-elle. Les Normands avaient conquis le pays avec une grande violence et bien des Saxons dépouillés ne survivaient que de brigandage. Que devait-elle faire ? Où aller ? Le désespoir la torturait.

Elle menait sa monture au trot, l'œil aux aguets et l'arbalète posée sur l'arçon de selle, quand elle aperçut, à une centaine de toises, quatre personnes, une chèvre et deux chiens entourés d'une poignée de gueux. Le plus âgé des quatre retenait ses chiens qui aboyaient. Les fredains, armés de guisarmes et de fourches, s'apprêtaient à leur faire un mauvais sort.

La découvrant, les pendards lui firent face et deux d'entre eux s'avancèrent, la menaçant de leur pique. Un troisième brandit une fronde dont il fit tournoyer la lanière. Levant son arbalète, elle lâcha le carreau, perçant le torse du frondeur. Aussitôt elle sauta au sol, ne pouvant, depuis sa selle, tendre le nerf de l'arc avec le crochet.

Tandis qu'elle armait l'engin, le pied dans l'étrier, l'homme âgé profita de la surprise des voleurs pour lâcher le plus gros de ses chiens qui sauta à la gorge de l'un des coquins. En même temps, ses compagnons, comprenant qu'on leur venait en aide, se jetèrent sur les maraudeurs les plus proches pour les poignarder. Ayant enfin rechargé, Egelina n'eut que le temps d'envoyer son vireton sur l'un des ribauds qui s'apprêtait à la percer de sa pique.

La situation tournant en leur défaveur, les pendards s'égaillèrent, abandonnant blessés et mourants.

L'homme âgé s'approcha alors d'Egelina.

— Grand merci, mon garçon ! s'exclama-t-il avec chaleur. Mon nom est Withold, et voici mes garçons et ma fille : Gurth, Aymer et Rowena. Nous nous rendons à la foire de Newcastle.

Aux noms, elle les devina saxons.

— Moi, c'est Cédric, dit-elle seulement.

Déjà, les garçons, qui portaient la vingtaine, et la fille, à peine plus jeune qu'elle, dépouillaient les corps. L'un d'eux trancha deux gorges sans états d'âme.

— Où vas-tu, compère ? demanda Withold.

— A Durham.

— Es-tu normand ?

— Oui, reconnut-elle.

Withold la dévisagea attentivement. Ce garçon n'était guère loquace. Qui pouvait-il être avec un destrier à la bride ornée de clochettes et surtout une arbalète dont il savait bien se servir ?

Ayant récupéré une gouge au bout d'un manche, trois couteaux, une dague, une bourse et une outre de vin, les quatre voyageurs s'apprêtaient à reprendre la route. Egelina songea alors à rester avec eux. Mais l'accepteraient-ils, et pouvait-elle avoir confiance ?

— Qu'allez-vous faire à la foire ? demanda-t-elle.

Withold montra le plus petit chien :

— Il est dressé à danser avec la chèvre. Nous jouons de la flûte, du bagpipe et faisons des tours. Les aumônes nous permettent de manger. Et toi ? Je suppose que tu as de la famille à Durham.

— Non, personne, répondit-elle, embarrassée.

Les garçons ayant transporté les corps dans les fourrés, ils reprirent la route, Egelina à leur côté.

— Vous connaissez le pays ? s'enquit-elle.

— J'y suis né, et mes enfants aussi.

— Je voudrais vendre mon cheval.

— Pour aller à pied ? C'est dommage, intervint un des garçons.

— Vous pourriez le vendre pour moi ? Je vous en donnerais un douzième.

Withold ne répondit pas tout de suite. Ce garçon était en fuite. C'était l'évidence. Qu'avait-il fait ? Était-ce un criminel ? Il portait une vieille pèlerine mais montait un beau destrier. Pourquoi ? Voyager avec un malfaiteur ne leur apporterait que des ennuis.

— Le cheval est à toi ou tu l'as volé ? demanda-t-il.

— Il est à moi, mentit-elle.

— On est après toi ?

— Peut-être.

— En fuite ? Qu'as-tu fait ?

Elle ne répondit pas.

Gurth intervint :

— Père, Cédric nous a sauvés. Arrête de lui poser des questions. Peu importe son histoire, rien ne l'obligeait à nous venir en aide. Il l'a fait et mérite notre reconnaissance. Vendons son destrier, s'il le désire. Je veux bien m'en occuper à Darlington. Le maréchal-ferrant fait commerce de chevaux.

— Entendu ! soupira Withold après un moment de réflexion.

Elle leur sourit.

Ils s'arrêtèrent un peu plus tard pour se sustenter. Egelina était affamée et quand ils lui proposèrent de partager leur pain et leur charcutaille, elle accepta, dévorant tout ce qu'on lui donnait.

L'après-midi, ils arrivèrent à Darlington. Gurth vendit la monture de Lincoln contre six pennies d'argent et un vieil âne, bien au-dessous de sa valeur. Mais le maréchal-ferrant se justifia en jurant n'avoir rien de plus, car les pièces étaient rares. Egelina obtint quand même de lui une longue dague de fer et de quoi manger quelques jours. Ils repartirent, utilisant l'âne pour porter les bagages de la petite troupe. Les saltimbanques l'acceptaient et elle avait décidé de demeurer avec eux quelque temps.

Restait l'arbalète. Son père avait forcément envoyé des gens à sa recherche et prévenu les autres shérifs. Tout vagabond possédant une arbalète serait suspect. Comme il était hors de question qu'elle s'en sépare, elle la démontra un soir où ils faisaient halte dans la grange qu'un fermier leur avait laissée pour la nuit, contre une pièce d'argent. Une nuitée bien chère, mais il pleuvait et ils avaient froid.

Withold et ses enfants la regardèrent faire, sidérés par sa dextérité. De plus, c'était la première fois qu'ils voyaient une arbalète se démonter de cette façon. Elle expliqua que son père adoptif l'avait fabriquée, et quand Gurth lui demanda ce qu'il était devenu, elle

répondit en disant partiellement la vérité : le seigneur l'avait perdu. Une injustice, ajouta-t-elle en retenant difficilement ses larmes. Mais elle n'ajouta pas que ce seigneur était son père.

Cependant, ils ne posèrent aucune autre question et partagèrent sa douleur. Eux aussi connaissaient l'injustice et la violence des Normands qui occupaient leur contrée.

Au fil des jours, elle intervint dans les spectacles des saltimbanques. Elle acheta même une viole dont elle avait appris à jouer à Lincoln. Withold la traitait comme son fils, lui apprenant toutes sortes de tours, à jouer la comédie, à abuser les gens par ses paroles, à feindre et à flatter. Elle s'aperçut qu'elle possédait un vrai talent dans ce domaine et qu'elle était capable de mentir avec un aplomb incroyable.

Aymer sculptait de petits objets en bois qu'il vendait après leur spectacle. Comme l'arbrier de l'arbalète était encombrant, il lui proposa un jour de le transformer en bâton de marche, découpant une pièce de bois qui s'emmanchait à son extrémité. Il lui montra comment enrouler une bande de cuir autour et masquer ainsi l'encoche des carreaux. De son côté, elle leur enseignait les lettres et les nombres, car elle savait lire et écrire, ayant appris avec le chapelain du château. Elle leur enseigna aussi quelques mots de latin et de français, langues qu'elle connaissait.

Elle aurait pu rester longtemps avec eux si deux incidents n'avaient provoqué un changement dans leurs relations. Le premier se produisit au mois de juin. La chaleur était étouffante et, comme ils longeaient une rivière, Gurth, son frère et sa sœur décidèrent de se baigner. Jusqu'à présent Egelina ne se lavait entièrement que lorsqu'elle parvenait à s'isoler.

Elle transpirait depuis des jours, aussi décida-t-elle de se mettre à l'eau comme eux, mais plus loin, car, expliqua-t-elle, sa pudeur lui interdisait de se montrer dévêtue. Ils parurent accepter son argument et elle remonta le cours d'eau jusqu'à trouver une crique agréable. Elle se mit nue et se plongea dans l'eau avec ravissement, nageant un long moment comme elle avait appris à le faire dans la Witham.

Seulement, alors qu'elle regagnait la rive, elle découvrit les enfants de Withold qui l'attendaient en riant. Elle leur demanda de partir et ils refusèrent, se moquant plus encore. Elle resta donc dans l'eau jusqu'au moment où elle vit que Gurth s'apprêtait à la rejoindre. Alors, refoulant sa honte, elle sortit et ils découvrirent avec stupéfaction qu'elle était femme.

Gurth et Aymer s'excusèrent et rejoignirent leur père, tandis que restait Rowena.

— Je me suis enfuie parce qu'on voulait me marier, expliqua seulement Egelina en remettant les bandages autour de sa poitrine.

— Mes frères vont s'en vouloir, dit Rowena, gênée.

— Ce n'est pas important, et je vais leur parler, décida Egelina quand elle fut rhabillée.

Elle leur raconta donc la vérité, ne parlant cependant ni des hommes qu'elle avait tués ni de sa ville d'origine. Elle leur demanda surtout de garder le secret et de continuer à la traiter comme un garçon.

Le second incident eut lieu au mois de juillet.

Ils se trouvaient depuis deux semaines dans le comté de Durham, ayant même été invités par l'évêque Hugh de Puiset après qu'un de ses clercs avait été séduit par le spectacle du chien gambadant sur ses pattes arrière et de la chèvre qui pinçait, dressée sur ses pattes arrière elle aussi, une harpe attachée à son cou.

L'évêque était quelqu'un de considérable. Neveu du roi Etienne[32], comte et shérif de Northumbrie, il avait été nommé par le roi Richard cojusticier avec Guillaume de Longchamp, mais ce dernier l'avait évincé et emprisonné.

Puiset venait cependant d'être libéré et, chaque soir, la petite troupe faisait jouer le chien et la chèvre devant sa cour. Ensuite les enfants de Withold présentaient toutes sortes de tours, jonglant avec des couteaux, des boules de bois ou marchant sur les mains en décrivant des cabrioles extraordinaires.

Ils obtinrent un franc succès récompensé de plusieurs pennies d'argent et même d'un besant d'or.

Durant ce séjour, les saltimbanques logeaient dans une grange de la basse-cour du château où beaucoup parlaient français, car Puiset était fils du vicomte de Chartres. Or, Egelina entendait parfaitement cette langue, comme tous les Normands. C'est ainsi qu'elle apprit les récents événements de Lincoln et Nottingham.

Longchamp avait finalement contraint Camville à abandonner sa charge de shérif. Le prince Jean, lui-même, avait dû en partie plier devant le chancelier. Après des négociations, le shérif de Nottingham avait été remplacé par un autre baron.

Mais, depuis, Jean rassemblait les opposants à Longchamp dans le but de le destituer. L'évêque d'Ely était d'ailleurs affaibli car le pontife qui l'avait nommé légat était mort et Longchamp ne disposait plus du pouvoir ecclésiastique absolu.

Ces troubles arrangeaient les affaires d'Egelina. Ayant beaucoup appris avec les saltimbanques saxons, elle se sentait suffisamment forte pour reprendre la route, jugeant pouvoir traverser le comté de Lincoln sans trop de malaventure, puisque son père ne pouvait plus lui nuire. Son dessein était désormais de gagner la Normandie et d'y prendre souche.

Une seconde raison l'incitait à partir rapidement : le

comportement de Gurth. Celui-ci avait changé depuis qu'il connaissait son sexe et elle voyait à son regard amouraché qu'une explication entre eux serait bientôt nécessaire. Sans doute était-il persuadé pouvoir parvenir à en faire sa maîtresse ou l'épouser. Toutes choses qu'elle n'envisageait pas. Normande et de race noble, même avec une mère saxonne, si elle se mariait, ce serait avec un noble chevalier, avait-elle décidé.

La veille, elle avait annoncé son départ à ses compagnons. Affligés, ils avaient tout tenté pour la retenir, mais elle leur avait assuré qu'elle souhaitait rentrer chez elle et se faire pardonner. Gurth lui avait proposé au moins de l'accompagner jusqu'à York, ce qu'elle avait accepté, éprouvant une réelle affection pour cette famille de bateleurs.

Cet après-midi-là – il s'agissait d'une belle journée ensoleillée –, Egelina allait puiser de l'eau au puits quand elle vit trois cavaliers passer la porte fortifiée. L'un chevauchait seul, les deux autres partageaient le même destrier. En cotte de drap de Lincoln, coiffé de casque rond à nasal malgré la chaleur, il s'agissait de Normands, d'après la couleur de leur chevelure et leurs yeux bleus. Epées et haches à large fer arrondi ballottaient aux selles, et un vieux roussin portait leurs écus, des broignes maclées, des sacoches, deux arcs et une arbalète avec trousseaux.

Avec l'impression de connaître leurs silhouettes, Egelina s'éloigna pour se dissimuler dans le renforcement d'un porche.

Quand celui qui montait seul descendit de sa monture et ôta son casque, elle le reconnut, l'ayant déjà vu à Lincoln. Ses deux compagnons retirèrent à leur tour leur protection et, eux aussi, elle les connaissait. Tous trois appartenaient à Guillaume de Wendeval, le shérif de Nottingham. Plusieurs fois, ils avaient ramené au château des serfs en fuite. Le chef de cette troupe se nommait Thomas l'Affligeur. Il s'était gagné ce surnom par son comportement quand il retrouvait un fuyard : il lui infligeait alors une correction d'une rare sévérité pour l'inciter à ne pas recommencer. Mais Thomas avait surtout la réputation d'être un chasseur patient et tenace, ne connaissant pas l'échec. Ses deux compères, Godon Sixdoigts, surnommé ainsi à cause d'un doigt supplémentaire à la main droite, et Ladre, pour son visage dépourvu de nez comme celui d'un lépreux, étaient des guerriers d'une violence sans limite.

Ces trois-là venaient-ils pour elle ? Comment savoir ?

Demander à ses amis saltimbanques d'interroger les gens du château, c'était risquer qu'ils apprennent qu'elle avait tué deux hommes dans une embuscade. Comment réagiraient-ils ? Ne voulant pas prendre de risque, elle décida de partir immédiatement.

Elle fila vers la grange où Withold et ses enfants enseignaient un

nouveau tour à leur chien. Lorsqu'elle leur eut annoncé sa décision, ils objectèrent ne pas être pressés de s'en aller. Aussi leur répliqua-t-elle qu'elle partirait sans eux s'ils ne voulaient pas l'accompagner. Elle avait maintenant le mal du pays et voulait retourner chez elle au plus tôt, assura-t-elle.

En fin de compte, ils acceptèrent de la suivre. Ils chargèrent leurs bagages sur l'âne et quittèrent la ville dans l'heure, après avoir annoncé leur départ à l'intendant du château.

Revenons quelques mois en arrière.

A Nottingham, Gérard de Camville avait rencontré Thomas l'Affligeur, le chasseur de serfs du shérif de Nottingham, en présence de ce dernier. Il lui avait expliqué vouloir retrouver sa fille, qu'il ne considérait plus comme telle, et la faire châtier pour ses crimes. Ne pas agir contre elle lui ferait perdre toute autorité au moment même où le Grand chancelier voulait lui retirer sa charge.

Avec l'assentiment du seigneur de Wendeval – le shérif –, Thomas l'Affligeur avait accepté. Restait à se mettre d'accord sur le prix de la traque. Elle pourrait durer des semaines et il faudrait remplacer Thomas à Nottingham, ce qui coûterait cher. Après un marchandage acharné, Gérard de Camville accepta de payer à Wendeval un besant par semaine, ou son équivalent en or et en argent. Thomas en recevrait moitié moins, mais s'il ramenait Egelina, la récompense promise, cent florins d'or, serait doublée.

« La rattraper, j'y parviendrai, avait assuré le chasseur, personne ne m'a jamais échappé. Mais si elle s'est trouvé un protecteur, il pourrait être impossible de la ramener.

— Alors, vous la tuerez, avait décidé Camville après une hésitation. Au demeurant, c'est le sort que je lui réserve.

— Vous vous contenterez de ma parole ? avait ironisé le chasseur.

— Certainement pas, avait répliqué Camville. Regardez...»

Il avait tendu sa tête, tiraillant un lobe.

« Les Camville ont tous cette forme d'oreille. Elle comme moi. Ce morceau est long et rattaché à la mâchoire. De plus, Egelina a un grain de beauté noir sur celui de droite. Après l'avoir tuée, vous me porterez ses oreilles et vous aurez vos deux cents florins si je les reconnais.»

Thomas l'Affligeur avait opiné.

Avec Ladre et Godon Sixdoigts, ils avaient mis des semaines à dépister la fuyarde. Pourtant, ils avaient vite retrouvé son destrier à Darlington. L'acquéreur du cheval leur avait expliqué que le vendeur était un jongleur saxon saltimbanque accompagné d'un jeune compagnon blond aux yeux bleus. Ce ne pouvait être qu'elle, se faisant

passer pour un garçon, avait décidé l'Affligueur.

La vente avait été conclue contre six pennies d'argent et un âne. Or, l'homme qui s'était défait de son cheval possédait déjà une chèvre et un chien savant. Il suffisait qu'ils retrouvent des bateleurs avec un âne et des animaux savants. Cependant, les chasseurs de Nottingham avaient perdu leur trace durant des semaines. Finalement, convaincus de faire fausse route, ils étaient revenus sur leurs pas pour gagner Durham.

Egelina et ses amis arrivèrent à York quatre jours plus tard. C'est là qu'ils se séparèrent. Tout au long du chemin, Gurth avait tenté de convaincre la dame de Camville de rester avec eux, mais elle était restée intraitable. Ils se quittèrent donc froidement, même si Egelina avait le cœur gros d'abandonner ses compagnons.

Leur laissant l'âne, elle prit la route de Londres avec pour seul bagage le sac contenant les pièces de l'arbalète et la viole qu'elle portait à l'épaule. Dans sa gibecière, elle gardait son linge avec un peu de nourriture. A son bourdon de marche – en réalité le manche de l'arbalète – elle avait attaché sa gourde.

Withold et ses enfants restèrent quelques jours à York, leur spectacle d'animaux savants obtenant un beau succès. Conviés à jouer devant la cathédrale, à aucun moment ils ne remarquèrent les trois Normands qui les observaient.

Ceux-là les suivirent quand ils quittèrent la ville. Pour Thomas l'Affligueur, le doute n'existait pas : ces saltimbanques se trouvaient à Durham ; ils faisaient un spectacle avec une chèvre et un chien savants ; ils possédaient un âne ; et parmi eux se trouvait une fille qui ne pouvait être qu'Egelina.

Ils rattrapèrent Withold et ses enfants vers none, alors qu'ils dinaient dans une clairière. Les voyant assis sur des pierres, près d'un ruisseau, les Normands s'approchèrent sans se presser. Withold et Gurth furent aussitôt sur le qui-vive devant ces guerriers. Malgré tout, les bateleurs n'étaient pas réellement inquiets. En général, les lois étaient respectées et les Normands n'abusaient pas de leur force, craignant les révoltes populaires qui ne tournaient pas toujours en leur faveur.

A une toise des saltimbanques, l'Affligueur s'adressa à Rowena :

— Egelina, tu nous as fait courir trop longtemps ! Monte avec moi, je te ramène à ton père.

— Je m'appelle Rowena, messire, répliqua-t-elle. Je ne connais pas d'Egelina.

Le chasseur balança la tête un instant, contrarié de ne pas être obéi.

— Ça suffit ! Discutes-tu avec moi ? Monte ou je t'attrape par les cheveux.

— Laissez ma sœur ! menaça Gurth en se levant.

Godon Sixdoigts, qui menait la seconde monture, s'approcha de lui tandis que Ladre brandissait sa hache à large tranchant.

— Damné pourceau, à genoux quand tu parles au sergent du shérif de Nottingham ! ordonna-t-il.

Withold savait qu'il fallait céder dans un tel cas, mais ces trois-là devaient admettre leur erreur.

— Rowena est ma fille, seigneur ! intervint-il. Tout le monde vous le dira dans le pays. Nous donnons des spectacles dans les villages et on nous connaît.

— Par les cornes de Belzébuth, vous m'échauffez les oreilles ! gronda l'Affligeur. Egelina, monte sans plus te faire prier, sinon nous briserons quelques crânes !

Il voulait éviter de les massacrer, car son maître n'était plus shérif. S'ils abusaient de leurs droits de traqueurs de serfs en fuite, le Grand chancelier s'attaquerait à leur maître et eux-mêmes pourraient se retrouver la corde au cou. Mais l'Affligeur avait aussi hâte de rentrer à Nottingham pour recevoir sa prime de deux cents florins. Il échangea un regard avec Godon, lui faisant comprendre que les limites de sa patience étaient atteintes.

— Pitié, seigneur ! sanglota Rowena, je vous jure que je ne suis pas Egelina !

L'Affligeur fit faire deux pas à la monture et, d'un geste brusque, attrapa la fille par sa cotte, déchirant l'étoffe. Il tira ensuite Rowena à lui, jetant son corps en travers de sa selle, tel un sac de blé.

Elle hurla. Gurth, qui s'était agenouillé comme les autres, se releva pour intervenir. Mais Ladre lui donna un coup de pied dans la face, le précipitant à terre, ensanglanté.

— Pitié, seigneur ! Ce n'est pas Egelina ! hurla Withold. Dame Egelina nous a quittés hier !

— Père ! protesta Gurth. Tais-toi !

— Pourquoi nous taire, mon frère ? intervint Aymer, les larmes aux yeux. Egelina ne voulait pas de toi ! Qu'elle se débrouille avec eux. Nous n'allons pas mourir pour elle !

Que disaient ces marauds ?

L'Affligeur fit pris d'un doute, il empoigna Rowena par les cheveux et lui souleva la tête. De son autre main, il écarta sa chevelure, dévoilant une oreille. Il vit un petit lobe, ne ressemblant pas à celui de Camville. Il força la fille à tourner la tête et regarda l'autre oreille. Par saint Dunstan ! Aucun grain noir ! Il ne s'agissait pas d'Egelina !

Il la repoussa, la faisant tomber de la selle. Rowena atteignit le sol avec violence et perdit connaissance.

— Ma fille ! cria le père en se précipitant vers elle.

— Où est Egelina ! Parlez avant que je vous détranche et que le diable vous emporte ! menaça l'Affligeur.

— Elle se trouvait avec nous, seigneurs, mais elle nous a quittés

à York, elle veut gagner la France. Elle a pris la route de Nottingham, déclara Aymer d'une voix hachée par les sanglots.

— Quand ?

— Voici quatre jours, seigneur.

— A pied ?

— Oui, seigneur. Elle porte un sac, sa besace et sa viole. Elle se fait appeler Cédric.

De nouveau, l'Affligueur échangea un regard avec Godon Sixdoigts. L'autre opina en faisant la moue.

Ils avaient assez perdu de temps. Ils firent faire demi-tour aux chevaux et reprirent la route de York, laissant les malheureux baladins terrorisés, meurtris, mais vivants.

Ignorant ces tragiques événements, Egelina avait marché d'un bon pas durant la première journée. Ayant choisi la direction de Nottingham, pour éviter Lincoln, elle arriva à la nuit à Doncaster après avoir fait une partie du chemin avec des drapiers se rendant à une foire. Beaucoup de gens empruntaient cette route et elle savait que les fredains ne s'y manifestaient pas, même si elle craignait à tout moment de voir surgir Thomas l'Affligueur et ses comparses.

Petite ville aux maisons de bois occupée très tôt par les Normands, Doncaster pouvait être un piège si elle y pénétrait. Certes, quatre mois s'étaient écoulés depuis son départ de Lincoln, et son père n'était plus justicier, mais malgré cela elle pouvait être reconnue ou interrogée. Sans compter l'arrivée possible de l'Affligueur et de ses sbires.

Heureusement, devant la porte des Français, un des entrées de la cité, se dressait une taverne où elle put passer la nuit. Les marchands avec qui elle avait voyagé lui proposèrent de partager le grand lit qu'ils prenaient collectivement dans un dortoir, mais elle préférera dormir dans la grange, de peur d'être surprise dans son sommeil.

En revanche, elle soupa avec ses compagnons, dînant d'une bouillie d'orge et d'un pot de cervoise. Les marchands s'étant renseignés sur la route pour Londres, on leur conseilla d'éviter la forêt de Sherwood. Une bande de hors-la-loi saxons dépouillait les Normands qui l'empruntaient. Leur chef, un comte – disait-on – contre lequel le shérif de Nottingham avait vainement lancé plusieurs expéditions, se nommait Robert au capuchon. On l'appelait familièrement Robin. Robin Hood[33].

Ayant entendu ces paroles, Egelina décida de passer par Sherwood même si cela rallongeait son trajet. Dans cette forêt, l'Affligueur ne la suivrait pas. Quant aux voleurs, elle ne les craignait pas. Que pourraient-ils lui prendre puisqu'elle ne possédait rien ?

Elle repartit le matin bien avant le lever du soleil, les muscles

encore endoloris par sa longue marche de la veille. Très vite, elle se retrouva seule sur le chemin de Sherwood. La journée était belle et la chaleur commençait à se faire sentir quand elle pénétra sous les fraîches frondaisons de Sherwood.

La marche était facile sur le sentier serpentant entre les immenses chênes aux troncs ramassés qui étendaient leurs rameaux en cachant souvent le soleil. Le sol n'était qu'un épais tapis de verdure. Les taillis entremêlaient hêtres et houx dans des massifs étroitement serrés.

Autour d'elle, les oiseaux gazouillaient. Elle reconnaissait les bruissements familiers des lièvres, renards, faisans ou autres. Elle souriait aux daims et aux faons qui s'enfuyaient en la découvrant.

Nulle présence humaine, mais cette sauvage solitude ne l'inquiétait pas, au contraire. Elle se sentait en sécurité dans ce bois, comme dans une forteresse inviolable. Les rayons du soleil qui ruisselaient parfois sur les troncs moussus lui indiquaient le chemin du sud avec certitude. Elle savait que la forêt s'étendait jusqu'à Nottingham, elle n'en sortirait donc que le lendemain et devrait passer la nuit sous le couvert.

Vers midi, tombant de fatigue, elle décida de faire une halte dans une clairière gazonnée longée par un frais ruisseau. Au milieu de ce vaste espace se dressait un de ces cercles de pierres colossales érigés jadis sur les ordres des druides. Pourquoi ne pas s'arrêter là ? se dit-elle. L'endroit n'était-il pas protégé par les anciennes divinités du pays ?

Elle s'assit près de l'eau, déchaussa ses pieds douloureux et les fit tremper tandis qu'elle sortait son pain et en découpait une tranche. Puis, s'étant restaurée, elle s'allongea un moment sur la mousse et, sans en prendre conscience, s'assoupit.

C'est l'impression de ne plus être seule qui la réveilla. Quand elle ouvrit les yeux, deux hommes l'encadraient. Prise de terreur, elle saisit sa dague gardée à portée de main et se leva d'un bond, faisant éclater de rire un des inconnus.

— Arrière, ou je vous embroche ! menaçait-elle en s'efforçant d'être convaincante.

Les deux rirent encore plus fort, si bruyamment qu'une nuée d'oiseaux, s'envola. Mais il s'agissait d'une hilarité bienveillante, chaleureuse, nullement agressive. Aussi les considéra-t-elle plus attentivement, hésitante. L'homme le plus près d'elle, imberbe, très brun, sans doute d'origine celte, portait un bonnet avec une aigrette en plume de héron, une cotte ajustée vert olive en drap vert de Lincoln serrée à la taille, un haut-de-chausses en peau de daim, une paire de brodequins attachés aux chevilles par de fortes courroies, un

baudrier supportant un carquois garni de flèches, un petit cor, un couteau de chasse et une épée dans un fourreau de cuivre et de cuir, avec une large garde tressée d'un ruban brodé. Il tenait à la main un arc gallois long de huit pieds et d'une grosseur de quatre doigts.

Si cet homme était grand, il paraissait minuscule à côté de son compagnon qui dépassait les six pieds six pouces, avec une largeur d'épaules en proportion. D'un aspect plus sauvage, celui-là était revêtu d'une veste sans manches en peau de daim serrée à la taille par une large ceinture de cuir à la boucle de cuivre. A ce baudrier pendait une corne de béliet dotée d'une embouchure pour souffler dedans et un de ces couteaux larges, à deux tranchants et manche en corne de daim, que l'on nommait couteaux de Sheffield. Il s'appuyait sur une longue et lourde perche de bois, certainement une arme redoutable.

— Par saint Dunstan, voilà un garçon qui n'a pas froid aux yeux, sire Robin ! s'exclama le géant quand il eut fini de rire.

— Qui es-tu, l'ami ? demanda celui en cotte.

— Vous êtes les hors-la-loi dont on m'a parlé ? s'inquiéta Egelina.

— Peut-être bien ! Montre donc le contenu de ta gibecière !

— Je ne possède rien. Je me rends à Londres pour retrouver mon oncle. Mes parents sont morts.

Le dénommé Robin fit un pas et elle recula, tenant toujours fermement son couteau. Mais l'homme ne voulait que saisir la besace et le sac laissés au sol. Il les attrapa et les envoya à son compère.

— Regarde ce qu'il transporte, Little John.

Le colosse vida le contenu sur l'herbe et découvrit les morceaux d'arc, en fer et en corne, ainsi que le faisceau de carreaux.

Au même instant, un oiseau de proie s'arracha d'une branche d'arbre en criaillant. Comme celui en cotte levait les yeux, Egelina se précipita vers les pièces de son arbalète, cherchant à les reprendre en brandissant son couteau :

— Rendez-moi ça, voleurs !

Robin lui fit un croche-pied et elle s'affala. D'un geste, il récupéra son couteau, puis l'aida à se relever, étonné de trouver le garçon si frêle et léger.

Pendant ce temps, Little John rassemblait les pièces contenues dans le sac. Une corde en nerf de bœuf, une pelote de chanvre, un étrier, un double croc, une noix et des arcs.

— Cela ressemble à des morceaux d'arbalète, messire Robin. Manque juste l'arbrier, remarqua-t-il, intrigué.

Abandonnant le garçon, Robin s'approcha de John et regarda à son tour le contenu du sac. Les carreaux surtout attirèrent son attention. Il attrapa un perce-mailles et l'examina avant de se retourner vers Egelina.

— Quel est ton nom, et comment t'es-tu procuré tout ça ? s'enquit-il sévèrement.

— C'était à mon père. Je l'apporte à mon oncle qui a été arbalétrier pour le roi Richard. Je m'appelle Cédric.

— Menteuse ! accusa sévèrement Robin.

Elle perdit toute contenance. Comment pouvait-il l'avoir percée à jour ?

— Tu es Egelina de Camville, et tu as meurtri deux hommes avec cette arbalète. On offre cent florins pour toi à Nottingham.

— C'est faux ! glapit-elle, terrorisée.

— Inutile de nier, j'ai entendu ton histoire, et je sais que tes viretons sont marqués d'une corne de licorne. Comme ceux-là.

Elle se sut perdue. Ils allaient la livrer et elle finirait dépecée vive. Tombant à genoux, elle fondit en larmes.

— Quartier, messire, ne me livrez pas, au nom de la Vierge Marie, je vous en supplie, j'ai trop souffert...

— Qui parle de te livrer, ma fille ? fit-il en haussant les épaules. Ignorez-tu que Guillaume de Wendeval est mon pire ennemi et que je le tuerai de ma main ? Tu vas venir avec nous et nous raconter ton histoire. Après, on verra.

Il se baissa pour ramasser le bâton de marche, le fit tourner plusieurs fois dans ses mains. Ensuite, il déroula la lanière de cuir qui le ceignait et le tendit à son compagnon :

— Voilà l'arbrier qui te manque, Little John.

Puis s'adressant à Egelina, il précisa :

— Mon nom est Robert de Locksley, comte de Huntington et adversaire du roi Jean et de tous les maudits Normands d'Angleterre. Tu es normande par ton père, je le sais, mais je sais être tolérant.

— Ma mère était saxonne, messire, sourit-elle, rassurée.

— Alors, tu peux être des nôtres. Lui, c'est mon ami : Little John ! Un compère capable d'assommer un bœuf d'un coup de poing. A la lutte, à la course ou à la chasse, nul ne peut lui faire crier merci.

Le colosse ayant tout replacé dans la besace, qu'il garda sur son épaule, ils partirent tous trois vers une destination inconnue de la jeune fille. Curieusement, elle ne ressentait aucune inquiétude. Robert de Locksley lui avait donné l'impression de se comporter en honorable chevalier.

En chemin, Little John entama une joyeuse chanson et, mise de bonne humeur, elle saisit sa viole pour l'accompagner :

*Il y a des daims dans la forêt,
Mais laisse le daim à sa vie sauvage,
Et viens avec moi, viens avec Robin Hood.
Je sais que tu aimes le daim dans les clairières,*

*Mais abandonne aujourd'hui chasse et fraîche récolte,
Et viens avec moi, viens avec Robin Hood.
Ensuite ce fut au tour de Locksley de chanter d'une voix de stentor :
L'arc vient d'Angleterre,
En bois loyal, en bois d'if,
Le bois des arcs anglais,
C'est pourquoi les hommes libres
Aiment le vieil if
Et la terre où pousse l'if.*

Ils marchèrent ainsi plusieurs milles, empruntant des sentiers à la lisière des bois et traversant de profonds vallons. Durant cette longue marche, quand ils ne chantaient pas, Robin Hood donnait à Egelina quelques explications sur sa bande rassemblée dans la forêt : des fidèles à sa famille et des tenanciers ayant perdu leur terre et leur maison, volées par les gens du shérif.

Sans vouloir l'avouer, Egelina commençait à ressentir une profonde fatigue quand ils débouchèrent dans une clairière où se dressait une palissade de planches entourant plusieurs chaumières de torchis. Ils pénétrèrent dans ce minuscule village par un portail. Depuis un moment déjà, la dame de Camville levait les yeux chaque fois qu'elle entendait sonner un cor, apercevant furtivement des gens dans les hautes ramures des chênes. Autour du hameau, elle vit dans les frondaisons des cordes tendues qui permettaient de passer d'un arbre à l'autre, et de gagner ou de quitter le village.

— Voilà où je suis né, dit Robin en désignant une des habitations à pans de bois. Dans les autres logent mes amis John, Will Scarlett, frère Tuck et mes compagnons. Viens, je vais te présenter à Marianne.

La maison de Robert de Locksley ne possédait qu'une pièce au sol de terre battue recouvert de feuilles de fougère. Devant une fenêtre, assise sur un banc, une jeune femme filait à la quenouille. Elle leva les yeux à leur entrée. Elle portait un bリアud clair lacé sous les bras, aux manches amples et fendues, sur une robe de toile teinte en vert. Ses cheveux, assemblés en tresses noués en macarons, tiraient sur le roux et étaient serrés dans un filet attaché par une couronne en bourrelet de tissu. Son front large et ses pommettes hautes faisaient ressortir un visage fin aux yeux doux mais vifs. Il s'éclaira d'un sourire en voyant Robin.

— Marianne, je t'amène une gentille damoiselle découverte dans la forêt. Elle se nomme Egelina de Camville. Prends-en soin et trouve-lui où loger pour la nuit.

— Egelina... celle qui ? demanda Marianne avec surprise.

— La même. Elle te racontera sa vie.

Il s'adressa à la visiteuse :

— Mademoiselle, je vous laisse avec mon épouse, sœur de mon vieil ami Will Scarlett. Je vous verrai au souper. Je dois donner quelques ordres, au cas où l'Affligueur tenterait de montrer son vilain museau.

Egelina resta quelques jours dans le camp des hors-la-loi. Elle raconta les événements de Lincoln, les raisons l'ayant poussée à punir ceux qui lui voulaient du mal, puis sa fuite et sa séparation avec Withold et ses enfants tant elle craignait que l'Affligeur soit à ses trousses.

— Je connais le chasseur du shérif de Nottingham et ses séides, lui dit Locksley. Que le diable leur arrache les dents ! Ils ne se risqueront jamais ici, sauf à vouloir finir pendus par les pieds à un chêne. Nous avons un vieux contentieux à régler avec eux, pour tous les serfs en fuite qu'ils ont repris.

A cette occasion, il raconta aussi sa vie. Son père, saxon et noble comte de Huntington, avait été dépossédé de ses terres quelque trente ans plus tôt et s'était réfugié dans cette chaumière de la forêt de Sherwood. C'est là que Robin était né et avait grandi. Après la mort de son père, il avait pris la défense des pauvres gens que le shérif de Nottingham écrasait d'impôts. C'est ainsi qu'il était devenu le hors-la-loi Robin Hood, Robert au Capuchon. Il avait alors rassemblé une redoutable bande de yeomen saxons, tous adroits tireurs à l'arc. Inexpugnables dans la verte forêt de Sherwood, ils dépouillaient les riches Normands qui la traversaient.

Désireux de vérifier si Egelina était aussi habile arbalétrière qu'elle le prétendait, Robin organisa un concours de tir avec ses archers. Beaucoup ironisèrent, ayant toujours vaincu les arbalétriers dans les concours de village. Contre toute attente, elle remporta la joute, sauf en rapidité de tir car dans ce domaine les arcs restaient invincibles, un archer pouvant lancer six flèches quand un arbalétrier en envoyait une.

Seul Locksley parvint à la battre, atteignant une minuscule cible de bois quand elle ne fit que l'effleurer. Après ce concours, Egelina fut adoptée par la bande d'outlaws et Robin lui proposa de rester avec eux.

Elle faillit accepter. Marianne se comportait comme une sœur et elle adorait cette vie de liberté, mais quel avenir aurait-elle au milieu de ces hors-la-loi ? Tôt ou tard le roi Richard reviendrait, il écarterait Jean et le chancelier Longchamp et force reviendrait à sa loi. Egelina savait combien Richard pouvait être violent et impitoyable. Son père et son grand-père racontaient souvent comment il traitait les rebelles en Anjou et en Touraine. Le jour viendrait où il saisirait Locksley et ses amis qui finiraient au bout d'une corde.

Elle se trompait, et si elle était restée, sa vie aurait été

différente. Mais comment aurait-elle pu le deviner ?

Une information, que frère Tuck rapporta de Nottingham, la décida : Geoffrey, le frère utérin de Richard nommé archevêque d'York, avait débarqué en Angleterre en juin[34] malgré la promesse faite au roi de ne pas se rendre dans le royaume. Longchamp, qui le redoutait, avait écrit à Matthieu de Clare, le gouverneur de la ville de Douvres, la lettre suivante :

Si celui qui a été élu à York ou quelqu'un de ses messagers aborde à l'un des ports de votre bailliage, faites-le saisir, jusqu'à ce que nous vous ayons fait savoir notre volonté à ce sujet; et nous vous enjoignons semblablement de faire saisir toutes les lettres du seigneur pape ou de quelque autre grand personnage qui auraient été apportées par cette voie.

Apprenant le débarquement de l'archevêque, Matthieu de Clare l'avait donc assiégé dans le prieuré où il s'était réfugié, le laissant sans nourriture. Finalement, ayant pénétré par la force dans ce refuge, les soldats du chancelier avaient ordonné à l'archevêque de quitter le royaume et de faire voile vers la Flandre. Geoffrey s'y étant refusé, il avait été arraché de l'autel, tiré par les pieds et traîné jusqu'à la citadelle le long d'un chemin boueux jonché d'immondices. Là, il avait été jeté en prison et gardé étroitement au château de Douvres. C'est l'évêque de Londres qui était venu le délivrer pour le mettre ensuite en sécurité après une procession solennelle.

Accusé, Longchamp s'était justifié en déclarant que Matthieu de Clare avait outrepassé ses ordres. Cependant, cette violente arrestation avait dressé contre lui toute la noblesse saxonne et normande. Dès lors, le prince Jean, dont les fidèles étaient moins nombreux que ceux de Longchamp, voulut faire modifier les rapports de force en sa faveur.

Lui, qui n'avait toujours considéré son frère illégitime que comme un ennemi, afficha brusquement envers lui la plus tendre affection. Il demanda à tous les évêques et barons de se réunir à Reading pour décider des sanctions à infliger à Longchamp. Ce dernier s'évertuait à interdire l'assemblée qui, selon lui, ne tendait qu'à déshériter son souverain.

Cette querelle faciliterait son déplacement, expliqua Egelina à ses amis. Beaucoup de monde se rendrait à Reading et elle passerait inaperçue. Ensuite, elle gagnerait la France. Locksley se plia à ses raisons et proposa de l'escorter jusqu'à la rive de la Tamise, avec Little John et Will Scarlett.

Deux semaines plus tard, les hors-la-loi la laissèrent effectivement à Henley, petite bourgade où un pont de bois, rebâti une vingtaine d'années plus tôt, franchissait la rivière. Robert de Locksley

et ses amis prirent congé de leur amie avec émotion, sachant qu'ils ne se reverraient sans doute jamais. Le comte de Huntington offrit à Egelina une poignée de pennies d'argent, une somme suffisante pour embarquer vers la France, et elle le remercia en fondant en larmes.

Le prix du passage sur le pont était justement d'un penny. C'est sur celui-ci qu'elle lia connaissance avec un arbalétrier volubile. L'homme, la quarantaine, avait été au service de Richard Cœur de Lion et était revenu en Angleterre après le départ du roi pour la croisade. Sa balestre sur l'épaule, il expliqua se rendre au camp des barons, dressé devant l'abbaye de Reading où logeaient le prince Jean et sa cour.

La grande assemblée des barons et évêques d'Angleterre décidée par le frère du roi aurait lieu le premier samedi après la fête de la Saint-Michel[35], soit dans quatre jours. Les participants aviseraient sur les affaires du royaume et décideraient du sort du chancelier Guillaume de Longchamp, ajouta l'arbalétrier.

En attendant le samedi, les seigneurs déjà arrivés occupaient leur temps à des tournois et des jeux. Plusieurs concours de tir à l'arc s'étaient déjà déroulés et comme des arbalétriers s'étaient plaints de l'absence de compétition à l'arbalète, le comte de Mortain avait décrété qu'un jeu dévolu à cette arme aurait lieu durant la journée de jeudi. On avait fait crier à son de trompe dans tout le comté que les meilleurs arbalétriers pouvaient y participer et que le vainqueur remporterait vingt nobles à la rose.

Vingt nobles à la rose ! Une telle somme lui donnerait la possibilité de s'établir en Normandie, songea Egelina avec envie. Bien sûr, elle se sentait capable de gagner un tel tournoi. Elle interrogea l'homme, lui demandant quelques détails, puis raconta qu'elle savait bien tirer et que son oncle, chez qui elle se rendait et qui vivait à Reading (tout ceci en se faisant passer pour un garçon), possédait une arbalète et pourrait la lui prêter. L'arbalétrier se moqua d'elle, lui expliquant qu'elle n'aurait aucune chance devant les meilleurs archers d'Angleterre, et qu'une compétition éliminatoire aurait lieu pour ne garder que les meilleurs.

Ils firent cependant la route ensemble jusqu'au pont de Loedon[36] qui permettait d'accéder à Reading et au camp des barons. D'autres voyageurs les accompagnaient, s'y rendant pour assister aux spectacles et au tournoi. Egelina les quitta à proximité, poursuivit son chemin, puis s'installa dans un bosquet et entreprit de démonter son bâton de marche et de monter son arbalète. Elle l'essaya plusieurs jusqu'à ce qu'elle fût satisfaite et fila à son tour vers le camp.

Entouré d'une double palissade de pieux pointus, il s'agissait d'un véritable village de toile érigé dans les champs, de l'autre côté de

la rivière Kennet, à l'extrémité du chemin de Londres. On y accédait par un pont-levis flanqué de deux tours de bois encadrant un portail.

Une populace venant des environs se pressait devant le pont-levis, car tous les vilains des alentours voulaient assister aux jeux ou au moins admirer les vêtements des seigneurs et de leurs dames présents dans les tribunes. Les moments de plaisir étaient rares pour les serfs et les manants et un tel spectacle les consolait pour quelque temps de leurs misères et de leurs fatigues.

Mais une telle cohue n'empêchait pas la vigilance. Chaque étranger était interrogé par les sergents, qui écartaient ou refoulaient ceux jugés indésirables. Diable, des espions de Guillaume de Longchamp auraient pu se glisser dans la foultitude.

Egelina attendit patiemment, observant les archers et les frondeurs sur le chemin de ronde flanquant la palissade, et discutant avec ses voisins sur ce qui se passait de l'autre côté. Il n'était pas midi, mais des tournois devaient déjà se dérouler à l'intérieur car les jacassements de la foule étaient couverts par des sonneries de cors ou de trompettes.

Enfin, elle parvint au portail. Les manants venus assister aux concours suivaient un chemin conduisant à des barrières de bois devant les lices où déjà toute une multitude se pressait. De l'autre côté du champ de joute s'étendaient le camp de toile et les tribunes. Des centaines de bannières, d'oriflammes et de pennons multicolores claquaient au vent au bout de hampes peintes en rouge et en bleu.

Expliquant venir pour le concours de tir à l'arbalète, Egelina fut envoyée vers un pré situé à main gauche du portail d'entrée. S'y trouvaient déjà une centaine d'hommes devant des cibles placées au bout du champ, à quelque trente ou quarante toises. Il s'agissait de rondelles de bois d'un pied de diamètre découpées dans des troncs et suspendues à des cordes de telle sorte qu'elles se balançaient continuellement sous la brise. Les arbalétriers devaient atteindre celle qui leur faisait face. Ceux qui y parvenaient pouvaient ensuite se rendre aux lices où auraient lieu les épreuves proprement dites.

La sélection s'opérait donc sur un tir difficile, quasiment impossible, et peu y parvenaient. Egelina fut cependant parmi les lauréats, tout comme l'arbalétrier qu'elle avait rencontré. Celui-ci fut surpris du résultat, mais beau joueur, il la congratula.

Les impétrants furent alors conduits vers le camp de toile en contournant les lices. Une tente leur était attribuée où des valets leur servirent de la cervoise sortie d'un muid ainsi que des tranches de daim froides. En même temps, un maréchal de camp, en cotte aux armes du prince Jean, leur détailla les épreuves à venir. Son ton était emplí de morgue. Comme la plupart des chevaliers, il tenait les archers et les arbalétriers pour des gens détestables, car capables de

mettre à terre de vaillants guerriers comme lui sans même risquer leur vie ou leur honneur. Mais il savait aussi cette vermine bien utile pour gagner les batailles.

La première épreuve consisterait en un nouveau tir de distance, cette fois sur une cible plus petite. La seconde se ferait sur des pigeons lâchés d'une cage et la troisième serait une épreuve de rapidité durant laquelle les compétiteurs devraient planter cinq flèches dans une cible, le plus vite possible ; le premier y parvenant étant déclaré vainqueur. Le maréchal expliqua la façon dont serait évalué le gagnant, ajoutant que les armes des vaincus seraient allouées au vainqueur, sauf si les perdants pouvaient les racheter. Ceux qui le désiraient avaient encore le loisir de se retirer, ajouta-t-il.

Personne n'ayant opté pour l'abandon, on mena les archers devant le champ des joutes où ils attendirent longtemps sous le soleil pendant que se déroulait une joute entre chevaliers.

Les lices étaient clôturées de barrières avec des portes de bois par lesquelles plusieurs cavaliers pouvaient passer de front. A chacune de ces entrées se tenaient hérauts et trompettes. Egelina observa un moment les combattants, tous lourdement armés et équipés de plaques de fer attachées sur leur haubert. Les assauts se faisaient à pied, à l'épée ou à la masse d'armes. Il s'agissait de véritables mêlées durant lesquelles on ne pouvait distinguer les alliances. Cependant hérauts d'armes et maréchaux du camp veillaient toujours au bon respect des règles de la chevalerie.

Ceux qui tombaient, parfois gravement atteints, étaient rapidement tirés des lices et emportés dans des tentes pour y être soignés. Autour des tribunes et des pavillons, chevaliers, écuyers, servants, valets, mais aussi nombre de dames fascinées par cette violence, acclamaient les plus forts ou conspuaient les vaincus.

En face, du côté de la populace, on n'était pas en reste, et cris et interjections fusaient, chacun prenant parti pour son champion. Des dizaines de spectateurs avaient grimpé sur les branches des arbres entourant la prairie et, pour éviter les rixes entre parieurs, un corps d'hommes d'armes maintenait l'ordre à coups de bâtons.

Lassée du spectacle de ces affrontements sans finesse, Egelina s'intéressa aux pavillons et aux tentes ornées de bannières en haut de leurs hampes. Devant plusieurs d'entre elles s'affichaient les écus des seigneurs y ayant pris leurs quartiers pour le tournoi. Elle essaya d'y distinguer ceux de Camville et fut soulagée en constatant l'absence de son père.

Ensuite, elle étudia les tribunes et les galeries érigées face au champ des assauts. Elles étaient dressées sur une levée de terre pour permettre au public de ne rien perdre du spectacle. Ces échafaudages,

couverts de tapisseries, de tentures et munis de coussins pour la commodité des dames et des seigneurs, dégorgeaient de monde. Là encore, Egelina rechercha son père avec quelque inquiétude, mais ne le vit pas, pas plus qu'aucun autre seigneur du comté de Lincoln. Elle examina alors plus longuement la galerie centrale, la plus richement décorée, où se dressait une espèce de trône surmonté d'un dais aux armes du prince Jean. Des chevaliers, des écuyers, des pages et des archers en empêchaient l'accès. Soudain, les trompettes retentirent, plus fortes que précédemment. En même temps, elle distingua un mouvement dans la foule des chevaliers et des écuyers, puis elle vit arriver, venant de l'abbaye, une troupe de nobles hommes. L'un d'eux, revêtu d'une dalmatique de soie brodée d'or, portait une couronne d'argent sur sa chevelure bouclée. Egelina reconnut Jean, comte de Mortain, qu'elle avait entrevu une fois à Lincoln. Quelques femmes d'une grande beauté l'entouraient et, près d'Egelina, les rudes arbalétriers glissèrent nombre de commentaires grivois.

La fille de Camville demanda l'un à l'un des hérauts d'armes qui étaient les barons près du comte. L'homme lui désigna Geoffrey, le demi-frère de Jean et évêque d'York, mais elle le connaissait déjà puisqu'il avait été évêque de Lincoln. Ne voulant pas paraître ignorant, le maréchal de camp nomma à son tour Albert de Malvoisin, le commandeur du Temple de Londres, qui marchait à gauche du prince, Etienne de Dinant, Maurice de Bracy, Brian de Bois-Guilbert et enfin sire Alard, le fils du chambellan de Jean ; tous des chevaliers dont celui qu'on nommait parfois John Lackland[37] appréciait fort les conseils[38].

Quand tous ces nobles seigneurs et leurs dames furent assis, les buccins sonnèrent pour annoncer le concours d'arbalète, la lice des combats ayant été nettoyée des débris des derniers affrontements. Pendant que des serviteurs installaient la cible à l'extrémité du champ de tir, le maréchal de camp fit entrer les candidats qui, arbalète à la main, furent conduits devant la loge princière où ils s'agenouillèrent, rendant hommage au frère du roi. Un héraut annonça ensuite le règlement du concours : au meilleur tireur, le noble et gracieux prince Jean accorderait pour prix un cor de chasse en argent rempli de vingt nobles ainsi qu'un poignard au manche ciselé.

L'ordre de tir des archers fut ensuite décidé par la voie du sort. Chacun avait le droit de tirer successivement trois flèches et les exercices étaient surveillés par le prévôt du tir.

Les douze postulants se mirent en place sous les acclamations de la foule et chacun tira à son tour sur la cible, soulevant des cris d'enthousiasme quand il la touchait. Egelina fut la huitième et la seule à placer ses trois flèches dans le bois. Félicitée par le maréchal de camp, elle se voyait déjà remporter l'épreuve et la récompense.

Après chaque tir, les candidats étaient renvoyés au début de la lice pour ne pas gêner les tireurs suivants. Egelina fit de même, récupérant auparavant sa viole et ses sacs qu'elle avait laissés à la garde d'un des hérauts d'armes.

C'est maintenant que devaient se faire les plus gros paris dans les loges des nobles, expliqua l'un des arbalétriers à Egelina. Elle regardait de ce côté-là, voyant les discussions animées entre les seigneurs et se demandant combien de barons avaient misé sur elle, quand on lui toucha l'épaule. Elle se retourna pour découvrir un page inconnu.

— Gentil archer, lui dit-il, un seigneur vous attend dans la tente bleue, là-bas.

— Moi ? s'étonna-t-elle.

— Oui, vous. Il m'a dit : le plus jeune de ceux qui viennent de remporter l'épreuve et qui possède une viole.

Il désigna l'instrument qu'elle avait posée non loin près d'une souche avec ses autres affaires de crainte qu'on les lui vole.

— Quel est le nom de ce noble seigneur ?

— Il ne veut pas se faire connaître, mais il avait parié sur vous et vous lui avez fait gagner un baril de vin de Chypre. Il souhaite vous récompenser d'un penny d'argent.

Lors des joutes à Lincoln, les paris étaient nombreux. Certainement en était-il de même ici, se dit-elle. Elle serait sotte de perdre un penny. Elle jeta un bref regard à la lice. Les cages de pigeons n'étaient pas encore là. Il allait s'écouler un moment avant la nouvelle épreuve, elle prit donc son sac, sa besace et sa viole et suivit le page.

La tente se trouvait à une dizaine de toises. Un pavillon de couleur bleue, sans bannière, sans écu devant et sans garde pour la surveiller. Le page souleva la tenture de la porte et Egelina pénétra sous la toile, intriguée.

Avant même de découvrir qui se trouvait à l'intérieur, elle fut saisie à la gorge par une poigne de fer et étranglée de façon à ne pouvoir réagir. Elle distingua à peine l'Affligueur qui la regardait sardoniquement et un voile noir la recouvrit. Comprenant qu'elle perdait connaissance, elle se fit toute molle, sans chercher à lutter. Son agresseur relâcha alors son étreinte, ne voulant pas la tuer. Mais comme elle s'affaissait, elle lui envoya un violent coup de coude dans l'entrejambe. Il poussa un cri de douleur et la frappa. Sous la violence du coup, elle fut projetée à travers la tente mais eut le temps de hurler à plein poumons avant de s'évanouir.

Quand elle reprit ses sens, une douleur intolérable lui vrillait le crâne et la peau de son visage la brûlait comme après l'application d'un fer rouge. Difficilement, elle ouvrit les yeux. Un visage se penchait sur elle. Quelqu'un lui passait un linge mouillé et frais sur le front. Malgré la souffrance, elle s'efforça de le regarder.

Au vu de sa tonsure, il s'agissait d'un moine ou d'un clerc.

— Il reprend conscience, seigneur, prévint le religieux.

Dressant la tête, elle porta son regard plus loin et entrevit deux silhouettes. L'une d'elles, en robe pourpre galonnée de vert, discutait avec un sergent d'armes. Il s'agissait d'un homme qui s'approcha en boitillant de la jambe droite. Comme elle y voyait mieux, elle remarqua qu'il portait un surcot brodé d'une croix rouge. C'était un croisé. Une longue et large lanière de cuir était passée deux fois autour de sa taille, nouée devant en laissant pendre les extrémités. Un fourreau y était attaché, ainsi qu'une dague et une escarcelle. Il portait un bonnet de feutre sombre orné d'une plume de paon. Ses cheveux gris étaient extrêmement courts et une épaisse moustache encadrait son menton.

— Tu as failli passer, garçon, observa l'inconnu avec un sourire sans chaleur. Que te voulait-on ?

Tout lui revint. L'Affligeur et ses sbires ! Sans doute ses cris les avaient-ils fait fuir. Combien de temps était-elle restée évanouie ? Le moine l'avait-il examinée ? S'était-il aperçu de son sexe ? Elle tourna la tête vers le religieux mais il s'était retiré à l'écart, impassible. Elle se releva, s'aidant d'un des mâts de la tente pour se mettre debout.

— Le tournoi... balbutia-t-elle pour se donner le temps de formuler une réponse.

— Trop tard pour le tournoi, garçon ! Les épreuves se sont poursuivies et tu n'étais pas là, intervint le sergent d'armes. Messire Baudric est très mécontent de ton absence.

Il désigna le boiteux en robe. Ainsi, il se nommait Baudric. Elle le détailla avec plus d'attention : de taille moyenne, le buste bien droit, un large torse, un visage rugueux au nez cassé, à la peau plissée par l'âge, des sourcils fournis, des yeux verts qui la scrutaient et la rendirent mal à l'aise. Il s'agissait d'un homme rude, peut-être subtil et difficile à tromper. D'un combattant, aussi d'après sa croix et son épée. Et il boitait. Séquelle d'une blessure ?

— Je suis désolée... On m'a attaquée, seigneur...

— Je m'en suis aperçu, déclara le sergent qui portait une sorte de surcot de cuir avec une courte épée de fer à la taille.

Les pouces glissés dans la ceinture qui soulevait son bedon, il expliqua avec une évidente satisfaction :

— Pendant que se préparait l'épreuve, des cris ont retenti, venant de cette tente. Trois hommes se sont précipités dehors. Ils se bousculaient, s'interpellaient et paraissaient ivres. J'ai voulu intervenir mais le maréchal des jeux a reconnu un serviteur du shérif de Nottingham. « Ces trois ivrognes se sont disputés, ne t'en mêle pas », m'a-t-il dit. Mais quand il a constaté ton absence, il m'a demandé d'aller voir si tu ne trouverais pas dans la tente. C'est là je t'ai vu par terre. Tu n'étais pas mort, ni même blessé, juste assommé. Je suis allé chercher un moine pour te soigner puis j'ai prévenu le maréchal des jeux qui a fait commencer l'épreuve sans toi. Ensuite, je suis retourné te voir, poursuivit-il avec un sourire ambigu qui déplut à Egelina, et messire Baudric d'Orbec est arrivé.

D'un mouvement de menton, il désigna à nouveau le boiteux.

— Messire d'Orbec est homme lige de monseigneur l'archevêque d'York.

— Monseigneur avait parié gros sur toi et, ne te voyant pas au concours, il m'a envoyé pour en connaître les raisons, déclara le boiteux avant de s'adresser au sergent et au moine : Laissez-moi avec le garçon. Et pas un mot sur ce que vous savez ! Compris ? Toi, ordonna-t-il au sergent, attends-moi devant la tente.

Tous deux s'inclinèrent puis sortirent. Quant à Egelina, les paroles du boiteux la firent frissonner. Connaissaient-ils la vérité sur elle ?

— Tu as fait perdre une chaîne d'or à monseigneur qui avait parié sur ta victoire contre son frère. Celui-ci avait mis en jeu une épingle d'or représentant saint Michel foulant aux pieds le prince du mal. Un bijou que mon maître désire depuis des années. Il est donc particulièrement mécontent de toi, dit le boiteux sur un ton sec. Si tu ne veux pas recevoir le fouet, raconte-moi ce qu'il s'est passé, qui tu es et ce que te voulaient ceux qui t'ont assommé.

— Quelqu'un est venu me prévenir qu'un seigneur avait parié sur moi et voulait me remettre un penny, seigneur. Je me suis rendue à la tente sans méfiance. Là, j'ai été agressée. Je me suis débattue, j'ai crié puis on m'a frappée. Je ne sais rien d'autre.

— Il s'agissait de gens du shérif de Nottingham. Ecoute-moi bien, je ne supporte pas les mensonges. Je veux la vérité, ou je te fais fouetter et la vérité apparaîtra à tout le monde. Comprends-tu ?

Elle devina qu'il savait.

— Oui, seigneur...

— Le sergent a examiné tes blessures quand tu avais perdu connaissance. Il sait reconnaître une paire de mamelles, même cachée sous des bandes de toile.

Il fit une pause avant d'ajouter durement :

— Qui es-tu ?

— Je me nomme Maud, seigneur. Comme les femmes ne peuvent participer au concours, je me suis fait passer pour un homme. C'est mon mari qui m'a appris à me servir d'une arbalète. Il est blessé et ne pouvait venir, or, je suis plus adroite que lui. Je regrette profondément d'avoir voulu tromper le maréchal des jeux.

En quelques semaines, elle avait fait du progrès dans l'art du mensonge et était capable de dire n'importe quoi avec un tel accent de vérité qu'en général on la croyait. Mais Baudric n'était pas facile à duper. Elle devait le découvrir dans les jours suivants.

— Je t'avais prévenue, soupira-t-il. Le sergent va te conduire en prison. Le prince Jean aime malmener les femmes. Peut-être t'interrogera-t-il personnellement.

— Non, seigneur, pitié !

Cette fois, elle ne mentait pas. Elle se jeta à ses pieds et les embrassa.

— La vérité ! rugit-il.

— Je me nomme Egelina de Camville. Les gens de Nottingham me recherchent pour me faire exécuter car j'ai meurtri ceux qui me voulaient du mal. Je vous supplie de ne pas me livrer. Je ferai ce que vous voulez, je vous en prie.

Il afficha un sourire satisfait.

— Je savais qui tu étais. J'ai entendu parler de la fameuse Egelina qui manie si habilement l'arbalète. Aussi, quand le sergent m'a dit que tu étais une femme, j'ai tout de suite pensé à toi.

Elle sanglotait, toujours aux pieds du boiteux, incapable de s'arrêter tant elle était terrorisée de son sort à venir.

— Maintenant, prête-moi hommage. Tu deviendras mon bien, tu seras moins qu'un serf, mais en échange, je ne te livrerai pas.

— Que Dieu vous bénisse, seigneur.

Elle lui tendit ses mains jointes qu'il prit dans les siennes. Celles de Baudric étaient chaudes et moites, celle d'Egelina glaciales.

— Je suis à vous, vous promets en ma foi d'être fidèle et sans tromperie. Que le Seigneur Dieu me damne pour l'éternité si je mens.

Le serment, pourtant bien sommaire, parut satisfaire le boiteux.

— Relève-toi, prends tes affaires, et accompagne-moi. Ne tente pas de fuir ou de te parjurer.

Ils sortirent. Le sergent se trouvait devant la tente.

— Rends-toi à la loge du prince et préviens un des écuyers. Qu'il aille dire à monseigneur l'archevêque d'York que j'ai retrouvé l'arbalétrier et viendrai le voir plus tard pour tout lui raconter.

Ils rejoignirent une écurie de planches. Là, il fit seller un destrier et l'aïda à monter derrière sa selle.

— Tu te tiendras à moi, dit-il en s'installant devant elle.

Ils se dirigèrent vers un autre portail, opposé à celui par lequel elle était venue et qui communiquait avec le pont permettant de se rendre à l'abbaye. Comprenant qu'il allait la mener chez lui et la mettre dans sa couche, elle resta silencieuse, réfléchissant à la façon dont elle pourrait fuir, car elle ne comptait nullement respecter son serment. Elle songeait avoir une chance s'il la conduisait dans sa chambre. Quand il tenterait de l'esforcer, elle le tuerait avec le couteau gardé à sa taille.

Alors qu'ils franchissaient le pont, il lui adressa à nouveau la parole. Elle devina qu'il ne l'avait pas fait plus tôt pour ne pas qu'on surprenne leur conversation.

— Qu'as-tu fait depuis que tu as quitté Lincoln ?

— Je suis allée à Durham, j'espérais qu'on perdrait ma trace. Mais Thomas l'Affligeur, au service du shérif, m'a retrouvée. J'ai fui à nouveau, parvenant à l'éviter jusqu'à aujourd'hui. Je voulais gagner le tournoi pour me rendre ensuite en Normandie et vivre libre.

— Cela pourra se faire...

Elle resta interdite par ces paroles énigmatiques.

— ... Si tu fais ce que je te demande. As-tu occis d'autres fois ?

Elle ne répondit pas immédiatement, puis se dit qu'il valait mieux ne pas mentir à nouveau si elle voulait gagner sa confiance.

— Des gueux qui m'ont attaquée sur les chemins. J'en ai meurtri plusieurs.

— Parfait !

Elle ne comprit pas cette remarque mais ne posa aucune question.

Dans l'abbaye, ils ne se dirigèrent pas du côté de l'église et des bâtiments conventuels mais vers une bâtisse isolée, accolée à l'un des murs d'enceinte. Baudric abandonna sa monture à un valet et ils pénétrèrent dans une sorte d'antichambre voûtée en croisée d'ogives. Egelina entrevit une grande salle. Ils se trouvaient dans l'hôtellerie de l'abbaye, se dit-elle.

Baudric logeait au deuxième niveau. Une pièce de médiocre taille contenant un lit de sangles et un coffre. Aucun autre ameublement, des murs nus. Ce n'était qu'une salle pour hôtes de passage.

— Assieds-toi là, dit-il en désignant le coffre, après avoir fermé la porte et poussé le verrou. Je sais ce à quoi tu penses, Egelina de Camville, reprit-il. Tu crains que je ne te viole et, dans d'autres circonstances, j'en aurais été capable. Mais tu n'as rien à craindre de moi. J'exige une soumission complète de ta part, en échange je ne te mentirai pas.

Il resta silencieux un instant, comme hésitant à poursuivre. Ce

qu'il fit pourtant.

— Je suis resté trois ans en Palestine, j'ai été capturé et libéré contre rançon, mais les infidèles m'ont pris ma virilité, comme ils le faisaient à beaucoup de leurs prisonniers et comme nous-mêmes agissions avec les infidèles[39]. Je ne me plains pas. Ils ne m'ont ni énucléé ni tranché une main comme ils l'ont fait à plusieurs de mes amis. Ils ne m'ont pas tué, non plus, ajouta-t-il en songeant à son frère.

De nouveau, un sourire sans chaleur.

— Les choses étant claires entre nous, tu resteras un garçon pour tout le monde. Le sergent m'a dit que tu te faisais appeler Cédric.

— Oui, seigneur, acquiesça-t-elle, émue et ne sachant plus que penser.

— Maintenant, entends bien ceci : je te sauve pour tes talents d'arbalétrier et parce que personne ne te connaît. Laisse-moi d'abord t'expliquer ce qui se passe ici. Mon maître, l'archevêque d'York, a été saisi de force par les gens du Grand chancelier, tiré hors d'une église où il s'était réfugié, indignement traîné dans les rues, enfin jeté en prison. Cette infâme agression a fait se lever le peuple d'Angleterre contre Longchamp.

— On me l'a raconté, seigneur, dit-elle sans comprendre où il voulait en venir.

— Le prince Jean a convoqué les barons et les évêques du royaume pour parler de la suite à donner à cette affaire. Ils seront tous là dans deux ou trois jours et se rassembleront samedi. Dimanche, les évêques se réuniront dans l'église de l'abbaye et décideront de l'excommunication de ceux qui ont porté la main sur mon maître. Le prince Jean et l'archevêque de Rouen, le noble Gautier de Coutances, ont demandé à Longchamp, qui se trouve à Windsor, de venir se justifier lundi. L'entrevue aura lieu dans l'abbaye. Pour preuve de sa bonne foi, notre noble prince a fait remettre un sauf-conduit à l'évêque d'Ely.

Il se tut un instant avant d'ajouter :

— Seulement, cette rencontre ne doit pas avoir lieu.

— Pourquoi, seigneur, puisque c'est le prince Jean qui la souhaite ? s'étonna-t-elle.

— La politique pourra t'apparaître retorse, Egelina. Rien ne serait pire pour Jean qu'un accord boiteux avec Longchamp. Ce qu'il souhaite, c'est que le chancelier, déjà bien affaibli, refuse cette rencontre, de sorte que les barons et les évêques décident de sa révocation pour lâcheté et parjure. Malheureusement, Longchamp a flairé le piège et a accepté l'entretien.

Pourquoi lui disait-il tout cela ? s'interrogeait Egelina, éprouvant un sinistre pressentiment.

— Mon maître a alors proposé à son frère un moyen définitif

pour empêcher Longchamp de venir.

Elle écarquilla les yeux, comprenant cette fois qu'il parlait du meurtre du chancelier. Elle commençait à percevoir ce qu'on voulait d'elle et en fut terrorisée : Jean voulait agir comme son père, quand Henri II avait laissé assassiner le chancelier Thomas Becket[40].

Elle ouvrit la bouche pour protester mais n'en eut pas le temps.

— Tu te trompes, dit-il en l'observant. Il ne s'agit pas de recommencer ce qui a été fait avec Becket.

Décidément, ce diable d'homme lisait dans ses pensées ! s'affola-t-elle.

— Pour que Jean soit satisfait, il suffirait que Longchamp prenne peur et ne vienne pas à l'entrevue. Donc, il suffira de l'effrayer. Ce sera ton rôle.

— Comment, seigneur ?

— Nous irons demain sur le chemin de Windsor et tu trouveras un endroit où te dissimuler. Tu agiras ensuite comme tu l'as fait pour Foulques de Tancarville. Simplement, tu garderas le choix de la cible.

Elle resta interdite, muette de saisissement.

— Tu as bien compris. Tu choisiras qui tu veux dans le proche entourage de l'évêque d'Ely, et tu le tueras. Longchamp prendra peur, croyant avoir été visé, et fera demi-tour. Cela suffira pour lui faire perdre la partie.

— Mais... seigneur... bredouilla-t-elle. Je ne peux occire un être que je ne connais pas... Ce serait un crime !

— Et alors ? Tu es déjà damnée pour ce que tu as fait, répliqua-t-il durement.

Elle le considéra avec un mélange d'horreur et de désespoir, ne sachant que répondre.

— Je ne peux pas...

— Je ne te laisse pas le choix, Egelina, insista-t-il d'une voix abrupte. Envisages-tu déjà d'être relaps ? Mon seigneur est en guerre contre Longchamp et ses gens. Tous ses féaux doivent se battre avec lui, tu en fais partie ou tu deviens félonne.

— Me battre, oui, mais meurtrir des gens sans défense ! s'insurgea-t-elle.

— Je l'ai fait cent fois dans des embuscades. Décide-toi, maintenant !

Comprenant qu'elle n'avait pas le choix, elle murmura :

— Entendu, messire.

— Si l'entreprise réussit, tu recevras les vingt nobles que tu aurais pu gagner au tournoi. Ensuite, je partirai pour la Normandie et t'emmènerai.

Elle hocha la tête, incapable d'argumenter. L'argent n'avait plus d'intérêt pour elle, désormais.

— Pour l'instant, tu resteras Cédric, le garçon. Inutile d'attirer l'attention de proches de Camville qui pourraient te reconnaître. En Normandie, tu reprendras ton sexe, mais sous un autre nom. Tant que je resterai ici, tu logeras dans cette chambre où tu passeras pour un valet aux yeux de tous. Pour l'heure, je retourne raconter ce que j'ai fait à monseigneur. Je te ferai porter du vin et des viandes et installer ta couche. Demain, nous rejoindrons la route de Londres, comme je te l'ai dit.

Le lendemain, ils quittèrent l'abbaye à l'aube crevant. Egelina avait peu dormi, incapable de trouver le sommeil sur sa couchette de sangles. Baudric était rentré dans la nuit et l'avait ignorée.

A l'écurie, comme il faisait mettre une selle double à sa monture, elle demanda qu'on lui donne des cordes et un grappin. Un peu plus tard, ils passaient le pont sur la Loedon et filaient sur la route de Windsor.

Ils avancèrent ainsi sans se presser, n'étant pas seuls sur ce chemin fréquenté par d'autres cavaliers, des moines, des colporteurs et quelques marchands avec ânes et charrettes. Bien que la route fût longée de bois, Egelina ne trouvait pas d'endroit favorable pour exécuter ce qu'exigeait son maître.

Ils pénétrèrent sous le couvert d'une forêt de vieux chênes et la jeune femme aperçut un arbre à sa convenance. Dès lors, ils s'éloignèrent du chemin avant de faire une halte. Egelina se dirigea vers l'arbre choisi et lança le grappin dans les frondaisons. Avec la corde, elle accéda facilement à une branche qui offrait une bonne vue sur le chemin et disposait d'un feuillage suffisant pour s'y dissimuler.

De là, elle distingua même la massive silhouette du château de Windsor construit par Guillaume le Conquérant pour servir d'avant-poste défensif à la ville de Londres. Le château où se trouvait justement Longchamp.

Elle avait gardé une seconde corde enroulée autour de son torse et, de la branche où elle se trouvait, elle se déplaça jusqu'à un arbre mitoyen dans lequel elle lança le grappin, mettant en place une seconde corde pour sa fuite. Une façon de faire apprise à Sherwood.

Ils revinrent à l'abbaye où elle resta à nouveau enfermée les trois jours suivants. Le samedi soir, jour de la Saint-Michel, elle se rendit compte qu'elle attendait le retour de Baudric avec impatience. Il ne revint pourtant que dans la nuit, après le banquet avec les barons, et fut étonné de la trouver éveillée. Il lui raconta que les seigneurs avaient tous approuvé le prince Jean.

Le dimanche, elle se rendit à la messe avec lui et aperçut le comte de Mortain en compagnie de son demi-frère Geoffrey qui présidait l'assemblée des évêques. Les deux fils d'Henri II paraissaient se vouer une sincère affection.

Elle fut cependant fort surprise quand Jean, au sortir de la chapelle, s'approcha de Baudric pour le prendre chaleureusement par l'épaule. Sous les regards envieux des autres favoris, les deux hommes

s'éloignèrent afin de converser discrètement.

Le lundi, ils quittèrent l'abbaye bien avant le lever du jour. Eclairés par un valet portant une torche, ils passèrent le pont de Loedon, puis, seuls, prirent la route de Windsor.

La nuit touchait à sa fin et l'aube naissante permettait à Baudric de guider son destrier. Il abandonna Egelina au pied du chêne qu'elle avait choisi, la corde se trouvant toujours en place. Plutôt froidement, il lui souhaita bonne chance et retourna à Reading.

La jeune fille grimpa dans l'arbre avec son arbalète dans le dos, le crochet, deux viretons et son sac attachés à la taille. Arrivée sur la branche, elle s'installa et attendit le lever du soleil annoncé par une luminosité rougeoyante.

Elle n'éprouvait ni peur ni honte, ressentant surtout une immense excitation. Après ces derniers jours enfermée, après son séjour à Sherwood et les semaines pesantes avec Withold et ses enfants, elle retrouvait avec bonheur les puissantes sensations qui avaient les siennes en guettant Etienne de Camville et Foulques de Tancarville. Un grisant mélange de plaisir et d'anxiété. Peu lui importait maintenant de tuer un innocent, sire Baudric l'ayant convaincue que les gens du Grand chancelier étaient ses ennemis. Elle serait sans miséricorde.

Mais l'attente se prolongeant, elle en vint à s'interroger sur son avenir. Baudric la garderait-il près de lui, où chercherait-il à la faire disparaître afin de ne laisser aucune trace de la forfaiture qui se préparait ? Elle ne savait que penser. Durant les nuits précédentes, elle n'avait cessé de réfléchir à la véritable nature de Baudric d'Orbec.

Ce dessein tortueux d'empêcher Longchamp de se justifier auprès des barons anglais n'était né ni dans l'esprit de Jean ni dans celui de son frère. Certes, le comte de Mortain possédait une solide réputation de fourbe, mais on le savait aussi d'une telle lâcheté qu'il préférerait laisser ses amis agir, quitte à les désavouer ensuite. C'est en tout cas ce qu'elle avait entendu dire à Lincoln. Quant à Geoffrey, il ne possédait aucun talent dans la cautèle. Donc, toute l'entreprise avait été imaginée par un proche des deux princes. Peut-être ce Dinant qu'on lui avait désigné le jour de son arrivée, ou le fils du chambellan, cet Alard qu'on disait sans scrupule, ou encore les frères Malvoisin. Mais si elle les avait tous aperçus à la messe dimanche, aucun n'avait approché Baudric d'Orbec. En revanche, ce dernier avait longuement parlé, et fort amicalement, avec le prince Jean.

Son sentiment était que Baudric avait seul conçu cette entreprise, et qu'il était bien plus proche du comte de Mortain qu'il ne le laissait paraître.

Pour l'instant, elle avait décidé de faire confiance à cet homme à

qui elle avait donné sa foi. Si elle ne s'était pas trompée sur lui, s'il était vraiment loyal, sa vie basculerait. Après ce nouveau meurtre, plus rien ne serait pareil. Au service de Baudric, elle commettrait peut-être d'autres crimes, mais cette perspective ne l'effrayait plus. Au contraire. Elle prenait conscience qu'elle éprouvait une forme de plaisir à donner la mort.

Le soleil se trouvait déjà haut quand elle entendit les bruits d'une cavalcade. Grimant plus haut dans l'arbre, elle découvrit en vérité une immense armée. En tête, une troupe d'arbalétriers à cheval qui passèrent sous le chêne, puis ce fut au tour de centaines de cavaliers entourés d'un corps de Brabançons équipés de guisarmes, de fauchards et d'épieux. Suivit alors le gros des troupes avec l'évêque d'Ely au centre. Ses chevaliers portaient tous haubert et bassinot. Longchamp lui-même arborait une cotte de mailles, un camail et un casque à nasal, avec des gants de fer et des chausses en métal. Deux écuyers tenaient son écu et sa masse d'armes. Tout ce monde progressait lentement, ce qui lui laissa le temps de viser. Elle choisit le chevalier le plus proche du grand chancelier, de façon à ce qu'il croie que le trait lui était destiné. Pour être certaine que la troupe fasse demi-tour, elle avait préparé un second vireton.

Elle appuya sur la queue de la noix quand sa cible se trouva à une trentaine de toises. Visant la poitrine, elle ne pouvait le manquer, mais peut-être en réchapperait-il. Devait-elle le souhaiter ?

L'homme sursauta sous le choc quand il reçut le carreau perce-mailles. Il chancela, puis glissa de sa selle sans que personne prenne conscience qu'il venait d'être mortellement atteint. Debout sur la branche, invisible, sans se préoccuper de sa victime, Egelina retendit le nerf avec le crochet et plaça soigneusement le second vireton.

Portant son regard plus loin, elle remarqua que la confusion s'emparait de l'escorte. Les cors avaient sonné l'arrêt du cortège et ceux en tête s'étaient immobilisés, mais plusieurs dans l'entourage de Longchamp avaient filé se mettre à l'abri sous les arbres. Sergents et maréchaux d'armes lançaient des ordres contradictoires. Un servent détacha l'écu de l'évêque pour protéger son maître.

Egelina visa longuement le cheval de l'homme placé à côté du Grand chancelier. Atteinte, la bête hennit, se cabra, puis s'écroula d'un seul coup, faisant tomber son cavalier.

Cette fois ce furent des gestes éperdus, un roulement de jurons et d'insultes :

- Guet-apens !
- Trahison !
- En arrière !
- Maudit soit Jean !

— Demi-tour !

Un trompette sonna le boute-selle, mais déjà plusieurs hommes avaient attrapé les brides du palefroi du grand chancelier et l'entraînaient en direction de Windsor.

Satisfaite, Egelina grimpa à la branche supérieure du chêne et gagna la corde de fuite. Suspendant l'arbalète à son épaule, elle se laissa glisser vers le second chêne en utilisant sa ceinture de cuir, puis trancha la corde derrière elle. Ensuite, au lieu de rejoindre la terre ferme, elle monta au plus haut de la ramure et attendit.

Mais, contrairement à ce qu'avait envisagé d'Orbec, une grande partie de l'armée poursuivit vers le pont de Loedon. Les chevaliers passèrent en tête, d'abord au trot, puis au galop. Le sol trembla sous le martèlement de ses sabots. L'air retentit du tonnerre de leurs cris de vengeance.

Trahi, Guillaume de Longchamp avait dû donner des ordres pour que son armée anéantisse le prince Jean et ses suppôts. Cependant, l'évêque d'Ely avait tourné bride et c'est ce que voulait Baudric. Ce serait maintenant aux armes de décider du destin de l'Angleterre.

Le calme revenu, Egelina descendit de son perchoir et démontra l'arbalète dont elle rangea les éléments dans le sac. Ensuite, par de longs détours à travers bois, elle regagna les alentours du pont de Loedon, son bâton de marche à la main.

La bataille se terminait dans une confusion totale. Egelina découvrit des chevaux qui ruaient, des hommes tombés au sol qui tentaient désespérément de fuir le carnage, partout des corps étripés. En vérité, elle l'apprit plus tard, Jean avait prévu que Longchamp ne se laisserait pas faire et avait placé nombre d'archers et de frondeurs le long du chemin. Les tireurs avaient anéanti les troupes du chancelier et le combat s'était achevé par le massacre des chevaliers.

Elle resta dissimulée dans des bosquets avec d'autres voyageurs et n'en sortit que quand tout fut fini. Les fidèles de Jean se regroupaient, se félicitant de leur victoire. Parmi les cavaliers, elle reconnut Baudric d'Orbec à la croix sur son surcot, son visage partiellement masqué par le nasal de son casque rond. Il se trouvait avec l'archevêque d'York qui brandissait une masse d'armes ensanglantée en plaisantant joyeusement sur leur victoire.

Egelina s'approcha, le bourdon levé, un signal convenu. Baudric alla à sa rencontre après avoir abandonné son écu à un écuyer. Un sourire satisfait illuminait le visage de l'ancien croisé. Il lui tendit la main et la hissa derrière sa selle.

L'archevêque d'York avait rejoint son frère Jean qui était resté prudemment de l'autre côté du pont de Loedon.

— Tout s'est passé comme prévu ? demanda Baudric.

— Oui, seigneur.

— Ce félon de Longchamp n'est pas venu et a tenté de nous prendre au piège. Le Grand chancelier payera fort cher cette nouvelle forfaiture ! déclara-t-il d'une voix forte pour qu'on l'entende, avant de se diriger vers le pont tandis qu'elle lui rapportait ce qu'elle avait fait.

Dans les jours qui suivirent, elle resta à l'abbaye, mais elle était désormais libre de ses déplacements. L'assemblée des prélats se réunit et excommunia, dans la forme la plus terrible, Guillaume de Longchamp et tous ceux qui avaient donné conseil, aide ou ordre pour que l'archevêque d'York fût tiré hors de l'église, indignement traîné dans les rues et jeté en prison. Quant au chancelier d'Angleterre, terrorisé par ce qu'il croyait être une tentative de meurtre sur sa personne et affaibli par la défaite et la fuite de ses partisans, il abandonna Windsor pour se réfugier dans la tour de Londres avec ce qui lui restait d'hommes d'armes.

Pendant ce temps, Jean présenta aux barons deux lettres du roi Richard dont on apprit plus tard qu'elles étaient fausses : dans l'une, le roi établissait un conseil de régence présidé par l'archevêque de Rouen, et dans l'autre, il autorisait Geoffrey à visiter son diocèse de York.

Ainsi, tous les obstacles à la destitution de Longchamp étaient levés. Satisfait, le comte de Mortain se rendit à Londres afin d'obtenir le soutien des bourgeois de la ville. Baudric l'accompagna, mais, avant son départ, il eut une discussion avec Egelina.

— Je suis satisfait de toi, jeune dame de Camville, lui dit-il, et je te rends ta liberté. Dans cette escarcelle, tu trouveras les vingt nobles à la rose promis.

— Je souhaite rester avec vous seigneur, lui répondit-elle avec humilité.

— Si tu demeures à mon service, le comte de Mortain fera peut-être à nouveau appel à tes talents. Es-tu prête à accepter cette vie, Egelina ? demanda-t-il avec une douceur inhabituelle.

Elle hésita à peine.

— Oui, seigneur.

Pour la première fois, Baudric reconnaissait être au service du prince Jean.

— Tu es libre, donc, mais ne sors pas de l'abbaye. N'oublie pas que les gens du shérif de Nottingham sont toujours à tes trousses. Ici, tu demeures en sécurité. J'ai donné des ordres. Mais dehors, tu n'obtiendras aucun secours et je ne pourrai plus rien pour toi.

Il ajouta :

— Durant mon absence, rends-toi au scriptorium. J'ai prévenu l'*armarius* [41]. Tu m'as dit que tu savais lire. Je veux que tu consultes les chartes, les registres et les codex concernant les familles et les

domaines de Normandie. Tu en auras besoin, prochainement.

Après le départ de la cour, l'abbaye retrouva son calme et les moines reprirent leur vie de prière, même si le prince Jean y avait laissé une importante garnison.

Le prieur avait reçu ordre de traiter Cédric comme un écuyer. Durant un mois, elle passa donc ses journées dans la bibliothèque, n'y trouvant aucun plaisir mais s'efforçant de retenir tout ce qu'elle lisait sur les lignages normands, dont elle connaissait heureusement déjà une partie. Elle ne chercha pas à sortir mais avait hâte que sa vie d'aventures recommence.

Baudric fut de retour à la fin du mois d'octobre, visiblement satisfait de la retrouver. Il lui raconta les événements auxquels il avait assisté ou qu'on lui avait rapportés.

A Londres, le comte de Mortain avait tenu une conférence dans le cimetière de l'église de Saint-Paul en présence des archevêques, des évêques, des comtes et des barons. Guillaume de Longchamp avait été contraint de s'y rendre. Après de longs débats, tous avaient juré fidélité au roi Richard.

Ensuite, les Normands s'étaient réunis avec les bourgeois de Londres, pour la plupart saxons, sur le parvis de l'église. Une assemblée inhabituelle, car les Normands se comportaient toujours en maîtres avec les Anglais d'origine. Après moult harangues, le rassemblement avait proclamé la déchéance du Grand chancelier. En échange de leur soutien, Jean avait concédé aux bourgeois saxons le droit de former commune, une liberté que Richard leur avait toujours refusée.

Le jeudi suivant, une nouvelle entrevue avait eu lieu dans la tour de Londres. Cette fois, barons et prélats soutenant le prince Jean avaient imposé leurs conditions au Grand chancelier. Unaniment ils avaient décidé qu'il n'était plus possible de laisser le gouvernement de l'Angleterre à un homme qui couvrait de honte l'Eglise de Dieu et réduisait le peuple à la misère par ses épouvantables rapines. Le Trésorier avait affirmé que le pillage du trésor était tel qu'il n'y avait plus que des sacs vides dans les coffres.

Il avait donc été décidé que tous les châteaux dont le chancelier avait confié la garde à ses proches seraient restitués, à commencer par celui de Windsor et la tour de Londres. Vaincu, l'évêque d'Ely avait juré de se plier à toutes les conditions et de renoncer à sa charge. Jean était le grand vainqueur de cet affrontement.

— Accompagné de l'évêque de Rochester et du vicomte de Kent, Longchamp a quitté la tour de Londres le jeudi de la semaine suivante,

ajouta Baudric. Il assurait gagner Canterbury pour prendre la croix de pèlerin. Mais bien qu'il eût juré de ne pas quitter le pays, il a pris une petite escorte et a filé vers le château de Douvres dont le gouverneur a épousé sa sœur. Il emportait avec lui ses richesses les plus faciles à transporter.

» A Douvres, il a cherché une barque pour rejoindre Calais mais, craignant d'être reconnu, il s'était habillé en femme, cachant son visage sous un voile et transportant sa fortune dans un ballot comme l'aurait fait une pauvre marchande.

» Assis sur une pierre, il attendait que le vent permît de mettre à la voile quand un matelot s'est approché pour badiner. Mais, remarquant que la femme portait des chausses, il devina un déguisement et ameuta les gens. Plusieurs femmes se rapprochèrent et posèrent des questions au chancelier, en saxon bien sûr. Or l'évêque d'Ely ne connaissait que le français et ne put répondre. Finalement, l'une d'elles tira sur son voile et découvrit sa barbe qui avait poussé.

» Le grand chancelier fut alors déshabillé par la foule, jeté au sol, traîné ignominieusement sur les cailloux et dépouillé. Quelques-uns de ses serviteurs essayèrent de le protéger en déclarant qu'il était, mais, à son nom honni, la populace l'accabla de nouveaux outrages, le couvrit de crachats et finit par l'enfermer dans une cave. Celui qui avait maltraité l'archevêque d'York a donc subi un pire sort ! Prévenu de sa capture, le prince Jean a jugé qu'il avait suffisamment payé et a donné l'ordre qu'on le laisse partir, mais privé de ses biens. Gautier de Coutances, l'archevêque de Rouen, a été nommé Grand justicier à sa place.

Egelina jugea Baudric particulièrement satisfait. Mais après tout, n'était-il pas celui qui avait provoqué la chute de Guillaume de Longchamp ?

Protégés par une importante escorte, d'Orbec et Egelina de Camville prirent le bateau pour la Normandie, le quatrième des nones de novembre[42]. Ils demeurèrent quelque temps à Rouen. Dans sa maison, Baudric le Boiteux reçut nombre de chevaliers, de bourgeois, d'hommes d'armes et même de colporteurs, mais il ne livra aucune explication à Egelina quant aux raisons de ces visites, lui demandant seulement d'écouter un clerc qui venait souvent l'informer sur la situation en Normandie, en Bretagne, en Touraine et en Aquitaine.

Désormais connue par toute la mesnie sous le nom de Rowena, nom choisi en souvenir de la fille de Withold, Egelina disposait d'une chambre et d'une servante mais trouvait le temps long.

Heureusement, au bout d'une semaine, ils partirent pour la maison forte de Baudric située à Orbec : une bâtisse à pans de bois avec une tour d'angle. Là, le Boiteux demanda à Egelina de s'entraîner

avec son arbalète dans un bois proche. A cette occasion, il lui remit de nouveaux carreaux qu'il avait fait fabriquer, tous marqués d'une corne de licorne.

Ils restèrent quelques jours à Orbec avant de s'installer à nouveau à Rouen. En février, alors qu'ils se trouvaient à la messe, il lui désigna une nouvelle cible, lui précisant qu'il s'agissait de Gauthier de Saint-Sauveur, un fidèle du roi Richard qui s'opposait au comte de Mortain.

Dans la semaine, elle se rendit dans une maison vide sur le parvis dont Baudric lui avait donné la clé. Elle y étudia longuement les lieux. Le dimanche, elle s'y trouvait avant l'office. Quand elle vit arriver Saint-Sauveur, elle tira, démonta l'arbalète et sortit par une porte de derrière, gagnant un enclos puis une ruelle.

Le soir, elle demanda à son seigneur comment il se faisait que tant à Tours qu'à Rouen elle ait bénéficié d'une maison devant le parvis. Il lui répondit qu'il les avait fait acheter sous un prête-nom, quelques semaines plus tôt. Elle s'en doutait, bien sûr, et cela lui confirmait que Baudric disposait d'une organisation et de moyens importants. Il lui annonça alors leur prochaine séparation. Il la conduirait à Paris où elle commencerait une nouvelle vie entourée de gens à son service.

Elle resterait là-bas plusieurs mois, peut-être plusieurs années. Il serait nécessaire que personne n'ait de doute à son sujet. Une fois établie, il viendrait la voir avec de nouvelles instructions. Pas avant un an, précisa-t-il en ajoutant que, désormais, elle se trouvait au service du prince Jean.

Ils partirent tôt pour assister à la messe à l'abbaye de Saint-Germain. Guilhem n'éprouvait aucun besoin d'assister à l'office divin, mais ce n'était pas le cas de Gilbert qui attendait toujours des réponses du Seigneur Dieu.

Certes, pour entendre la divine parole, ils auraient pu se rendre à la chapelle proche du Riche Laboureur, fréquentée d'ailleurs par Jeanne de Thury et les gens de l'hôtellerie, mais Guilhem était curieux de connaître cette abbaye réputée et espérait rencontrer quelques hommes d'armes pouvant le renseigner sur la façon d'entrer au service du roi.

Basilic et Maud les accompagnèrent. Les deux jongleurs savaient qu'ils ne pourraient présenter un spectacle dans l'enclos de l'abbaye, les saltimbanques et autres farceurs étant considérés par l'Eglise comme des suppôts du diable et des ministres de Satan. Pierre le Chantre[43], lui-même, ne les avait-il pas qualifiés d'espèce monstrueuse qui ne réparait ses vices par aucune vertu ?

Mais cette règle n'était guère respectée. Bien des évêques et des abbés acceptaient volontiers les divertissements s'ils honoraient la religion. Après l'office, sous le porche des églises, musiciens et chanteurs de rondeaux étaient les bienvenus, tant qu'ils ne se livraient pas à des facéties et des bouffonneries.

Etant à Paris depuis longtemps, Basilic et Maud savaient qu'on tolérait leur spectacle devant la porte fortifiée de l'abbaye, à quelques pas du pilori, et parfois même sur le champ de foire attenant. Nombreux étaient d'ailleurs les moines qui venaient y assister.

L'enceinte de Saint-Germain n'était qu'une clôture de pierre de peu de hauteur que l'on franchissait par deux portes fortifiées encadrées de tours, une du côté oriental et la seconde sur le flanc occidental.

La porte du levant était souvent nommée la porte du pilori, expliqua Gilbert à son maître, car c'est devant elle que se dressait l'échelle de justice de l'abbé. D'ailleurs un serf s'y trouvait attaché.

— C'est l'abbé qui possède le plus de serfs à Paris, et il ne transige pas sur ses droits, poursuivit l'écuyer. Les serfs travaillent à l'abbaye sans recevoir de gages et ne peuvent s'unir avec une femme non servile. Aussi beaucoup s'enfuient, mais quand ils sont rattrapés l'abbé les expose au pilori huit jours, ainsi que ceux qui les ont aidés.

Guilhem considéra son écuyer avec attention et remarqua les

larmes qui perlaient à ses yeux.

— As-tu connu des serfs ici ?

— Mes parents, laissa tomber Gilbert.

Puis il eut un triste sourire.

— Mais rassurez-vous, seigneur, je me suis enfui il y a si longtemps qu'on m'a oublié. Le Seigneur Dieu m'a depuis toujours protégé, même s'il ne m'a jamais dit pourquoi.

Laissant les jongleurs hors de l'abbaye, tous deux franchirent la porte avec d'autres fidèles. Une poignée de sentinelles porteurs d'hast surveillaient les passages et refusaient ceux qu'ils jugeaient ne pas mériter d'assister à l'office divin ou ceux qui n'étaient vêtus que de guenilles.

Le sergent d'armes qui commandait la garde attira l'attention de Guilhem car il portait un surcot peint d'une croix et qu'il était manchot de la main droite.

— Dieu te dit bonjour, mon compère, as-tu été croisé ? lui demanda-t-il.

La question n'était en fait qu'une affirmation déguisée.

— Oui, messire, répondit l'autre après l'avoir examiné. Je servais mon roi. Et j'y ai laissé ça !

Il leva son bras droit, montrant son moignon.

— J'aurai plaisir à vider un pot de vin avec toi, je suis curieux d'en savoir plus sur la Terre Sainte.

— Si vous voulez vous croiser, messire, le Seigneur Dieu vous protégera, sinon durant cette vie, en tout cas dans l'au-delà. Quant à vider un pot ou deux, je serai toujours votre homme. Surtout avec cette chaleur qui m'accable !

Guilhem se mit à rire.

— J'arrive seulement à Paris. Où peut-on boire et ripailler ici ?

— A l'hostellerie de l'Arbalète, ils ont un vin bien gouleyant.

Il désigna la direction, entre le pilori et la rue du Four de Saint-Germain.

— Après l'office, j'irai donc avec mon écuyer. Pourras-tu nous rejoindre ?

— Certainement, messire.

Guilhem lui adressa un grand sourire satisfait, persuadé que l'homme lui apprendrait beaucoup sur le roi Philippe. Il poursuivit son chemin dans l'abbaye, longeant l'enceinte intérieure pour accéder au porche-clocher et au parvis où se pressait déjà une foultitude considérable. Gilbert, qui connaissait les lieux, racontait à son maître, qui n'écoutait pas, que le chœur de l'abbatiale avait été reconstruit trente ans plus tôt avec de nouvelles chapelles, et qu'à cette occasion le pape lui-même était venu de Rome.

Enfin la messe se termina. Guilhem, qui brûlait de retrouver le sergent, demanda à Gilbert de le conduire à l'hostellerie de l'Arbalète. Pour ce faire, ils sortirent par l'autre porte et contournèrent l'abbaye.

L'auberge se situait non loin du champ de foire et, en chemin, un bourgeois qui se rendait aussi à l'Arbalète, leur expliqua que des jeux s'y dérouleraient dans l'après-midi. Guilhem avait entendu Basilic et Maud parler de ces festivités organisées par la société des Douze apôtres, fondée par un abbé de Saint-Germain et devenue depuis la Grande Confrérie Notre-Dame. L'un de ses membres éminents en était maître Gautier, le chambrier de Philippe Auguste, qui serait présent pour l'occasion. Guilhem décida de s'y rendre, ce serait un autre prétexte pour faire des connaissances.

Le sergent d'armes les attendait devant la porte de l'auberge, laquelle était pleine de monde car l'établissement fermerait après haute none. Mais, sous son autorité, ils obtinrent une place à l'une des tables.

Bien que nombreuses, les servantes ne savaient où donner de la tête et les convives durent attendre longtemps pour qu'on leur porte deux pots de vin à se partager dans des hanaps de bois. Guilhem demanda de la soupe et deux des canards qui rôtaient à une broche de la cheminée.

Dans le brouhaha infernal, il expliqua ensuite au sergent qu'il arrivait de Cluny.

— Et vous voulez vous croiser, beau sire ?

— Peut-être pas si tôt. Pour l'heure je souhaiterais me mettre au service du roi de France, et puisqu'il vient de rentrer de Terre Sainte où tu t'es trouvé aussi, j'ai pensé que tu pourrais me donner des conseils.

— Certes, je pourrais, se rengorgea le sergent. J'ai plusieurs fois aperçu notre bon roi Philippe. Mais quant à entrer à son service, je ne crois pas qu'un chevalier y parvienne aisément sans lettre de recommandation. Le noble abbé de Cluny vous en a-t-il fait une ?

— Non, dit Guilhem qui regrettait de ne pas en avoir demandé.

— En disposez-vous une de quelque seigneur, abbé, évêque ?

— Je n'ai rien, dit Guilhem en écartant les mains. Sinon ma bonne épée !

L'autre grimaça en balançant la tête.

— C'est fâcheux. Je doute que vous puissiez approcher le roi tant au Palais qu'à Vincennes.

— On m'a dit qu'il se trouvait avec son armée en Normandie.

— C'est vrai, au château de Gaillon qu'il vient de prendre avec la troupe de Lambert de Cadoc.

— J'ai entendu parler du sire de Cadoc. Il s'agit d'un des barons du roi.

— Il le dit et voudrait l'être, certainement. Mais ce n'est qu'un archer adroit arrivant du pays de Galles et venu en Normandie avec quelques compagnons engagés par Richard Cœur de Lion. Il se raconte qu'il n'a pas pu supporter les Normands, alors lui et ses gens sont passés au service de Philippe Auguste. Sa troupe comporterait maintenant plus de trois cents fredains et le roi lui accorde une telle confiance qu'il a pris quelques-uns de ses hommes pour sa garde personnelle.

Cadoc n'était donc qu'un routier comme Mercadier. Or, lui-même avait non seulement approché Mercadier, mais ce dernier l'avait adoubé chevalier, songea Guilhem. Il ne devrait donc pas être trop difficile d'approcher ce capitaine.

— J'irai voir le sire de Cadoc, décida-t-il.

— Vous rendre à Gaillon pour le rencontrer sera périlleux, seigneur. On dit que messire Lambert a pour habitude de pendre d'abord et de poser les questions ensuite.

Il éclata de rire à son bon mot.

— Pendrait-il un chevalier ? s'insurgea Gilbert.

— Il pend qui il veut ! De surcroît, comment saurait-il que vous n'êtes pas un espion anglais à la solde du comte de Mortain, ou même un chevalier de Mercadier ?

Guilhem resta impassible. Certes, si quelqu'un le reconnaissait chez Cadoc, son sort serait scellé.

— De plus, tous les proches du roi craignent la Licorne et se méfient des inconnus. D'ailleurs, possédez-vous une arbalète ?

— Evidemment, comme mon écuyer et n'importe quel guerrier qui voyage. Mais qui est donc la Licorne ?

A ce moment, les deux jongleurs entrèrent dans le cabaret. Gilbert, assis face à la porte, leur fit signe et héla bruyamment Maud. Les saltimbanques s'approchèrent, hésitant devant le sergent.

— Maud la Chimère et Basilic sont nos amis, expliqua Guilhem. Mettez-vous avec nous, compaings, on va se serrer.

Basilic s'installa à côté de Gilbert et, comme Guilhem poussait son voisin, Maud s'assit près de lui, pressant sa cuisse contre la sienne, ce qui le fit frissonner et provoqua un froncement de sourcils chez Gilbert.

— Avez-vous donné spectacle ? demanda Guilhem.

— Devant le pilori. Avec un bon public, ma foi. Même pauvre, il nous a baillé quelques pièces de cuivre, un flacon de vin, des pâtés et une escarcelle de soie, sans compter un demi-denier d'argent donné par un chanoine généreux. Tout est dans ma besace. Et cet après-midi, nous participerons aux jeux car il y aura un tournoi de tir à l'arbalète et Maud est fine archère.

— Je vous ai vus, voici quelques semaines quand vous avez fait

spectacle devant l'abbaye, intervint le sergent. J'avoue avoir frémi quand vous avez tiré sur la pomme.

— Sur quelle pomme ? intervint Guilhem en mâchonnant une cuisse de canard.

— Je place une pomme sur ma tête, dit Basilic, haussant les épaules. A dix toises, Maud la coupe en deux avec un carreau.

Gilbert écarquilla les yeux.

— C'est folie ! s'exclama-t-il.

— Juste facile, répliqua Maud avec insouciance. Il suffit de ne pas trembler, ce qui n'est certes pas à la portée de tout le monde.

Guilhem s'était arrêté de manger pour la regarder avec un intérêt nouveau.

— N'avez-vous pas eu d'ennui à cause de la Licorne ? demanda le sergent. On dit que le prévôt de Paris fait arrêter et interroger tous les arbalétriers.

Avant que Basilic ait pu répondre, Guilhem intervint à nouveau :

— Cela fait deux fois que vous évoquez cette Licorne. De qui s'agit-il ?

— L'ignorez-vous, beau sire ? ironisa Maud en se pressant un peu plus contre lui.

— Je viens d'arriver à Paris.

— Au cours des derniers mois, deux des chevaliers les plus proches du roi ont été meurtris d'un trait d'arbalète, sans raison apparente. L'un à Vincennes, près de la maison du roi, et l'autre devant le Palais. Chaque fois, le crime a été commis avec une audace inouïe et l'arbalétrier a disparu. Les deux carreaux étaient marqués d'une corne de licorne. C'est tout au moins ce qu'on raconte.

— Etonnant ! Mais il doit bien y avoir des raisons à ces crimes, observa Guilhem.

— Il se murmure que ce serait une nouvelle félonie du prince Jean qui a envoyé ses proches à Philippe Auguste pour négocier la paix, mais qui en même temps ferait disparaître ceux qui conseillent à notre roi de profiter de l'absence de Richard Cœur de Lion pour envahir toute la Normandie.

Le vacarme ambiant couvrant trop leurs paroles, le silence s'installa entre eux un moment. Guilhem ne s'intéressait plus à la Licorne et la cuisse de Maud accaparait toute son attention.

— Vous ne m'avez pas répondu, intervint le sergent en s'adressant à Basilic. Le prévôt de Paris ne vous a-t-il pas interrogés ? Il a bien dû entendre parler de votre adresse.

— Pour vous dire la vérité, on nous a accusés d'être la Licorne, déclara Maud d'une voix égale.

Le sergent la regarda d'un drôle d'air et Guilhem plissa le front en se tournant vers elle. La cuisse s'écarta.

— Cela s'est passé voici bientôt deux mois, nous donnions notre spectacle devant l'abreuvoir Macon, au débouché du petit Pont, quand le prévôt de Paris est arrivé avec des archers. Il nous a saisis, conduits au petit Châtelet et nous a jetés dans un cachot. Le soir même, nous étions interrogés par des gens du Palais et on nous avait promis la question pour le lendemain. J'ai prié toute la nuit, demandant l'aide du Seigneur et dans Sa bonté Dieu est venu à notre secours.

— Comment cela ? demanda Gilbert qui questionnait souvent Dieu mais sans jamais recevoir de réponse.

— Le matin, on nous a menés dans une salle où se trouvait un chevalier hospitalier avec le prévôt de Paris et d'autres personnes. L'hospitalier examinait notre arbalète. Il m'a demandé si j'en avais une autre et j'ai répondu non. Nous avions acheté la nôtre déjà fort cher l'année précédente, et, auparavant j'en possédais une bien plus simple, sans croc pour tendre la corde. Il m'a demandé où nous étions durant la semaine et je lui ai dit que nous faisions notre spectacle devant l'abreuvoir Macon et parfois la place de Grève ou devant le marché des Champeaux.

» Il a alors montré un carreau au prévôt et aux autres personnes présentes, et leur a demandé de le placer dans la fente de l'arbrier, ce qu'ils ne sont pas parvenus à faire...

— Les carreaux utilisés par la Licorne, comme celui-ci, ont une section en triangle. Ils ne peuvent se glisser que dans une arbalète possédant un sillon de même dimension, déclara Nicolas de Mailly. C'est cette forme en triangle qui confère sa diabolique précision à l'arme. On ne peut avoir tué les sires de Noyers et de Cugnac avec l'arbalète de ces saltimbanques.

— Mais cette femme tranche une pomme à dix toises ! s'exclama le prévôt. Je n'ai jamais vu ça !

— Hier au soir, quand vous m'avez prévenu, je suis venu ici avec le meilleur arbalétrier du Palais, expliqua Nicolas de Mailly. Il a essayé l'arme de cette femme dans la cour. Si elle reste précise à dix toises, ce n'est plus vrai à vingt. L'arc n'est pas assez puissant. Or, Clérambault de Noyers a été atteint à vingt toises et Adhémar de Cugnac à trente. Impossible d'y parvenir avec cet engin, et de surcroît les carreaux de la Licorne n'y entrent pas.

— Elle peut posséder une autre arbalète, objecta un des prud'hommes, peu convaincu.

— Je me suis aussi rendu hier soir au Riche Laboureur où logent ces deux-là. J'ai fouillé leur mansarde. Ils ne possèdent rien d'autre que ce qu'ils ont sur eux. J'ai interrogé l'aubergiste, personne ne les a vus avec une autre arbalète. Où l'auraient-ils cachée ?

— Il n'empêche... bougonna le prévôt.

— Pour éviter les injustices, notre très haut et gracieux roi prescrit que chaque prévôt soit assisté dans ses jugements de quatre prud'hommes, loyaux et de bon témoignage, poursuivit Mailly en désignant de la main les quatre juges. Les forfaitures, s'il en reste, doivent entraîner des plaintes à traiter devant la cour. Punir ces deux-là à tort en serait une. Notre vénéré roi Philippe chérit la justice comme sa propre mère. Il demande que triomphe la miséricorde dans tous les jugements et refuse que l'on dérobe la vérité. A vous de prendre la juste décision.

Les quatre prud'hommes restèrent muets mais le prévôt déclara :

— Je propose quand même que le Seigneur Dieu nous indique où se trouve la vérité après une ordalie. Que la saltimbanque porte une barre de fer rougie sur neuf pas ou aille chercher un anneau béni dans de l'eau bouillante. Si ce n'est pas elle qui a tué, le Seigneur Dieu empêchera que sa plaie s'infecte.

Deux des prud'hommes approuvèrent du chef.

— C'est en effet un bon moyen, reconnut l'hospitalier. Vous-

même, sire prévôt, n'êtes pas celui qui a tiré... n'est-ce pas ?

— Evidemment ! s'insurgea l'autre en haussant les épaules.

— Donc, vous pourriez vous plier à cette ordalie sans péril.

— Que voulez-vous dire, frère de Mailly ?

— Qu'avant de vérifier la culpabilité ou l'innocence de la jeune fille, il serait bon de s'assurer que notre Seigneur Dieu prendra véritablement parti. Rien de mieux que d'essayer avec ceux dont on est assuré de l'innocence. Vous et les prud'hommes supporterez l'ordalie par le feu sans la redouter, et quand ce sera le tour de la dame, nous serons ainsi certains du jugement de Dieu.

— Pour ma part, je suis persuadé de son innocence, intervint l'un des prud'hommes qui n'avait pas opiné. Vos arguments m'ont totalement convaincu, mon frère !

— Moi de même, fit un autre.

— Je le suis aussi, assura un troisième.

— Et moi tout autant, dit le quatrième.

— Je me fierai donc à la majorité, décida le prévôt, terrorisé par l'ordalie.

Juillet 1193, à l'hôtellerie de l'Arbalète, près de Saint-Germain

— Qui était cet hospitalier si fin et si habile ? s'enquit Guilhem.

— Quand le prévôt nous a délivrés, je le lui demandé et il m'a seulement répondu qu'il s'agissait d'un proche du roi. Et au Riche Laboureur, l'aubergiste m'a dit qu'il s'était présenté comme le frère Nicolas de Mailly. Il était venu avec une escorte de sergents et d'hommes d'armes à la fleur de lys.

— Vous avez eu de la chance d'être tombés sur lui, observa Guilhem.

— Nous remercions chaque jour le Seigneur.

— Tout de même, la portée d'une arbalète n'est pas telle qu'on n'ait pu voir et saisir le maraud lors de ses crimes, intervint Gilbert, mâchonnant un morceau de canard avec la hargne de celui qui n'a rien mangé depuis huit jours. De plus, on ne cache pas si facilement ce genre d'armes.

Il désigna celle de Maud qu'elle avait posée sur la table, à côté de l'épée de Guilhem.

Le sergent à la main coupée intervint, un ton plus bas :

— Il se murmure que la Licorne aurait maille avec l'Autre... Qu'il pourrait se rendre invisible... Sinon, pourquoi ces marques diaboliques sur les carreaux ?

Il se signa.

— Pourquoi l'Autre ? s'enquit Gilbert, blêmissant.

Le sergent jeta un regard inquiet autour de lui avant de révéler :

— Je l'ai entendu dire dans l'abbaye. Le roi serait rentré trop vite de Terre Sainte, sans vraiment vouloir libérer le tombeau de Notre

Seigneur... Le Malin serait chargé de le punir, ainsi que ceux qui se trouvaient avec lui là-bas, comme Clérambault de Noyers et Adhémar de Cugnac. A Paris, le moine bourru[44] tord le cou la nuit à ceux qui ont péché. La Licorne serait en vérité le moine bourru des chevaliers du roi.

Guilhem se sentit troublé. Il lança un regard à Basilic, comme pour quêter son avis, et fut surpris par le visage défait du saltimbanque. Non, pas vraiment défait, terrorisé. Tournant la tête, Guilhem regarda Maud qui restait impassible, indifférente, avec même une sorte de sourire sur les lèvres.

Il l'interrogea :

— Comment meurtrir quelqu'un devant le palais du roi sans se faire prendre ?

— Tout dépend de l'endroit où se trouvait le tireur, répondit-elle.

— Mais des témoins doivent avoir vu le tireur ! Gilbert a raison, on ne dissimule pas une arbalète.

D'un signe de tête, il montra la leur. Mais seul le silence lui répondit. Aussi haussa-t-il les épaules.

— Après tout, peu m'importe ! Que me conseilles-tu pour mon affaire ? demanda-t-il alors au sergent.

— Patientez jusqu'au retour du roi à Paris. Et en attendant, essayez de rencontrer un de ses barons, qui peut-être vous engagera.

— Mais quand le roi reviendra-t-il ?

— Avant l'hiver, certainement.

Guilhem grimaça. Il voulait se couvrir de gloire et il refusait de passer des mois à attendre dans une auberge.

— Je ne connais aucun de ses barons, fit-il.

— J'ai appris que le sire de Saint-Pol, un de ses proches, est revenu de Gaillon pour se faire soigner une maladie des boyaux par le médecin du roi. Pourquoi ne pas le rencontrer ?

— J'ignore où il loge.

— On vous renseignera facilement au Palais.

Après le repas, durant lequel Guilhem resta silencieux, méditant sur les avantages et les inconvénients de partir, ils se rendirent ensemble au champ de foire. La foule s'y pressait, accourue de toutes parts. Diable, les moments de récréation étaient rares pour les serfs de l'abbaye qui supportaient journellement fatigues et privations. Une telle fête les consolait de leur misère.

Les concours organisés par la confrérie avaient commencé. Ceux souhaitant y participer devaient s'acquitter d'une obole et les prix attribués aux vainqueurs étaient minimes, sauf pour l'un des jeux au papegaut[45], celui de l'abbé, dont le vainqueur serait exempté des

impôts dus à l'abbaye pendant un an.

Il s'agissait d'une bonne cause, répétaient des crieurs qui allaient de groupe en groupe pour trouver des candidats : les gains serviraient à dire des messes pour sauver des âmes.

Sur le champ de tir, archers, frondeurs et arbalétriers se pressaient nombreux, échangeant force vantardises devant les femmes et les jeunes filles admiratives. Guilhem tenta sa chance à la fronde, car il se savait adroit, et ayant donné une maille de cuivre d'un demi-denier pour participer, il atteignit la cible représentant un écu de bois, empochant un denier d'argent. Quant à Maud et à Gilbert, ils concoururent au tir à l'arbalète. Maud l'emporta en touchant le papegaut, un oiseau de bois peint en vert au bout d'un mât, et Gilbert perdit, bien qu'il eût auparavant longuement prié le Seigneur de le faire gagner. Tous deux ne purent cependant participer au jeu de l'abbé, réservé aux habitants des censives de Saint-Germain.

Le sergent prit part à un combat à la canne qu'il remporta, malgré sa main unique. Ils s'installèrent ensuite sous une tonnelle dressée près d'un arbre et burent force pichets de vin et d'hydromel en écoutant des musiciens jouer du luth et de la musette. Guilhem obtint un franc succès en interprétant un chant religieux, ce qu'il n'avait plus fait depuis des années.

Ils rentrèrent à la nuit, après cette belle journée.

Le lendemain lundi, Guilhem et Gilbert partirent pour Paris. Comme Maud et Basilic s'y rendaient aussi, Ussel leur proposa de les prendre en croupe, et ce fut Maud qui monta devant lui, le guidant en riant et chantonnant, se pressant parfois contre lui avec effronterie.

Il l'interrogea sur sa vie mais la jeune fille resta évasive, déclarant seulement venir de Picardie. En revanche, il apprit que Basilic n'était nullement son amant comme il le pensait, mais son cousin. Comment devait-il interpréter cette déclaration ? se dit-il.

Le chevalier et l'écuyer laissèrent les saltimbanques à l'abreuvoir Macon. Après le petit Pont, Guilhem aperçut la cathédrale Notre-Dame en construction mais n'éprouva pas le besoin de s'y recueillir comme le suggérait son compagnon. Aussi se rendirent-ils au Palais où Ussel voulait apprendre où logeait le sire de Saint-Pol.

Devant la porte Saint-Michel, Gilbert descendit de sa monture et expliqua à un sergent d'armes que son maître – Guilhem étant resté à cheval – arrivait de Cluny et souhaiter rencontrer le seigneur de Saint-Pol, mais qu'il ignorait où il logeait.

Le garde considéra longuement les deux hommes, leur belle monture, la vêtue et la prestance de Guilhem qui portait sa robe de velours de soie brocart avec des braies et des soliers hauts auxquels étaient attachés ses éperons de chevalier. A un double baudrier en

daim pendait son épée et il portait une coiffe de feutre. L'examen dut satisfaire l'homme d'armes car il déclara :

— Le sire de Saint-Pol ne loge pas dans sa maison du Monceau Saint-Gervais. Pour être au plus près du médecin du roi, il a pris chambre à l'hôtellerie Saint-Nicolas. Elle sied rue de la Colombe, non loin d'ici.

— Je connais ! assura Nicolas.

— Mais le seigneur ne vous recevra peut-être pas, ajouta le sergent.

Guilhem le remercia d'un sourire accompagné d'un signe de tête. Gilbert remonta en selle et ils repartirent par la rue de la Calandre puis prirent la rue Saint-Christophe jusqu'à Notre-Dame.

La rue de la Colombe suivait l'enceinte du Cloître[46] jusqu'à la rivière. Ils s'arrêtèrent devant une petite auberge dont la porte basse était surmontée d'une statue de Saint-Nicolas. A quelques pas se trouvait une écurie située devant une autre hôtellerie dont l'enseigne en fer peinte représentait un cygne blanc surmonté d'une croix : le Signe de la Croix.

Ils abandonnèrent les chevaux à l'écurie et se rendirent à pied à la taverne Saint-Nicolas.

La salle au sol paillé ne disposait que de deux tables auxquelles étaient assis des hommes d'armes, casque à nasal, épées et haches à portée de main sur le plateau. Un cabaretier nettoyait des pots près d'un dressoir.

— Salut la compagnie ! lança Gilbert.

Les têtes, guère amicales, se tournèrent vers eux.

Guilhem s'avança vers l'homme d'armes le plus proche :

— Je viens pour rencontrer le seigneur de Saint-Pol, annonça-t-il. On m'a dit au Palais qu'il loge ici.

— Je peux vous conduire à sa chambre, proposa un des hommes en se levant. C'est le roi qui vous envoie ?

Guilhem opina puis demanda à Gilbert de l'attendre.

Un escalier de bois montait à un palier où se trouvaient trois portes. L'homme d'armes alla gratter à l'une, donna son nom et l'huis s'ouvrit.

— Seigneur Raoul, un chevalier qui vient du palais souhaite parler à messire Saint-Pol.

Ledit Raoul devait avoir l'âge de Guilhem. Haut de taille avec des épaules carrées, un visage triangulaire au menton pointu, il portait un justaucorps de toile et tenait une hache normande à fer arrondi.

Ayant examiné le visiteur de haut en bas, il lui fit signe d'entrer.

La chambre était occupée par un grand lit à rideaux sur lequel un homme, la trentaine, se tenait assis, le regard interrogateur. Barbe tirant sur le roux, poil roussâtre sur les mains, il avait des bras

robustes et un large torse mais un visage émacié aux traits creusés. Il était revêtu d'une robe lie-de-vin avec un galon argenté.

— Loué soit Jésus-Christ, chevalier... Mais je ne vous connais pas, affirma-t-il avec méfiance.

Raoul avait gardé sa hache.

Guilhem plia un genou, comme le voulait la déférence.

— Dieu vous garde, très honoré seigneur. Je me nomme Guilhem d'Ussel. J'arrive de Cluny. Avant d'être chevalier, j'étais l'écuyer du sire de Brancion.

— Vous avez dit venir du Palais. Est-ce le roi qui vous envoie ?

— Non, messire. Je viens du Palais, c'est vrai, mais on m'y a seulement renseigné sur votre logis. En vérité, je cherche un engagement.

— N'avez-vous pas de maître ?

— J'avais le sire de Brancion, mais il est mort.

L'autre hocha du chef, montrant qu'il connaissait cette noble famille.

— Avez-vous toujours été à son service ?

— Non, seigneur. Et si vous me prenez avec vous, vous devez connaître la vérité : avec le seigneur de Brancion, nous sommes restés deux ans au service de Mercadier.

Un silence pesant s'installa. Raoul s'était approché, imperceptiblement. Saint-Pol, raidi, avait posé la main sur son épée qui se trouvait sur le lit.

Guilhem n'eut aucun geste pouvant être interprété comme hostile. Toujours genou au sol, il poursuivit :

— Nous nous trouvions tous deux au château de Levroux. Le sire de Brancion recherchait une relique volée à l'abbaye de Cluny. Durant notre séjour, Mercadier a attaqué le château, et, malgré notre défense, l'a pris. Les survivants ont été aveuglés ou écorchés, et quand ce fut notre tour d'être suppliciés, le sire de Brancion a révélé qui il était et promis de payer rançon.

Saint-Pol hocha lentement la tête.

— Un accord s'est fait, mais Mercadier a exigé que nous lui prêtions hommage et que nous restions à son service si la rançon n'était pas payée. L'abbé de Cluny devait le faire, et ne l'a pas fait.

— Pourquoi ?

— A cause de la relique que nous recherchions. Elle avait été volée par un proche de l'abbé, et c'est cet homme qui avait reçu notre demande. Il ne l'avait pas transmise. Nous sommes donc restés chez Mercadier, jusqu'au jour où nous avons eu un engagement en Provence. Là, le sire de Brancion a été touché à mort et m'a fait promettre de me rendre à Cluny afin de découvrir pourquoi l'abbaye n'avait pas payé. Je l'ai fait et j'ai découvert le félon qui avait trahi

l'abbé. Après quoi, désormais libre, je suis venu à Paris, car je recherche un engagement dans l'ost du roi.

— Pourquoi ne pas retourner chez Mercadier ?

— Il n'est pas le suzerain que je souhaite et je ne veux pas être au service des Plantagenêt.

Saint-Pol échangea un regard avec Raoul.

— As-tu une lettre de l'abbé de Cluny ? interrogea Raoul.

— Non, seigneur.

— L'abbé viendra prochainement à Paris rencontrer le vénéré évêque de Sully, je pourrais vérifier tes dires.

— Je ne le crains pas. Je vous ai dit toute la vérité, seigneur.

Le silence se fit un moment. Saint-Pol manquait d'hommes, et celui-là paraissait solide. Pourquoi ne pas le garder ?

— J'ai été atteint d'un mal des boyaux à Gaillon quand je m'y trouvais avec le roi. Le médecin de Cadoc m'a donné de l'eau après qu'un cheval avait bu dans le même seau et m'a prié de garder au cou l'os d'un pendu. Malgré ces bons remèdes, j'ai cru mourir. Le roi Philippe m'a alors envoyé ici pour être au plus près de son médecin qui est chanoine et loge dans le Cloître. Je dois reconnaître que ce médicastre m'a guéri bien qu'il ne m'ait fait avaler que des tisanes. Quoi qu'il en soit, mes forces reviennent. Sais-tu où sont mes fiefs ?

— On me l'a dit, seigneur, dans les Flandres.

— Entre l'Artois et la Picardie. Je possède deux châteaux à Saint-Pol. Mais j'ai aussi une maison et une grange près de la Seine, hors de la nouvelle enceinte, sur la route de Vincennes. Je m'y installerai samedi pour m'y reposer et attendre le retour du roi. Reviens donc ici samedi à la relevée. Tu m'accompagneras et je te mettrai à l'épreuve là-bas. Nous verrons ensuite.

Il fit signe à Guilhem de se mettre debout. L'entretien était terminé.

— Raoul, raccompagne-le.

— Dieu vous donne bon repos, seigneur, dit Guilhem en saluant.

Au matin, la chaleur était déjà écrasante. Guilhem et Gilbert sellaient leurs montures pour une chevauchée autour de Paris quand Jeanne de Thury sortit de chez elle. En bliaud grège à manches évasées serré par une ceinture argentée à laquelle pendaient son escarcelle, une force et des clés, elle resta un moment en haut de l'escalier, observant le chevalier et l'écuyer. Plusieurs fois, Guilhem coula un regard vers elle, tandis qu'il bouclait bride et sangle de selle. Dès qu'il eut terminé, il alla la rejoindre pour la saluer.

— Comment avez-vous fait la nuit, seigneur d'Ussel ? lui demanda-elle, tandis qu'il s'approchait.

— Très bien, gente dame, votre merci.

— Trouvez-vous votre chambre confortable ?

— Je n'aurais pu obtenir mieux, noble dame. Mais je dois vous annoncer que je vais peut-être entrer au service du sire de Saint-Pol.

Elle resta silencieuse un instant avant de s'enquérir :

— Vous allez donc partir en Flandre ?

— Pas tout de suite, gente dame. Pour l'heure, je dois rejoindre messire samedi à sa maison de Paris. Sachez que cette décision me brise le cœur.

— Reviendrez-vous me voir ? s'enquit-elle avec une tristesse non feinte.

— Certainement, si vous m'y autorisez. Tant que je logerai à Paris, je ne serai pas loin, sourit-il.

— Peut-être devrions-nous faire mieux connaissance, beau sire.

— C'est mon plus cher souhait, gente dame.

— Venez souper ce soir, je vous attendrai.

Elle lui offrit alors un sourire et Guilhem remarqua pour la première fois la jolie fossette de son menton.

Après cette invitation, il changea d'avis sur la chevauchée prévue.

— Gilbert, connais-tu les étuves de Paris ?

— Plusieurs, seigneur.

— Les plus proches ?

— Il s'en trouve près du petit Pont.

— Allons-y, nous avons besoin de nous décrasser. Ce soir, je dîne avec la dame de Thury.

Ils firent donc route vers la Seine.

Non loin de l'abreuvoir Macon, Gilbert conduisit son maître à

travers un lacs de ruelles jusqu'à ce qu'ils entendent un crieur qui lançait :

Seigneur, vous allez baigner

Et étuver sans délai

Les bains sont chauds

C'est sans mentir.

Avisant une petite écurie[47], Gilbert proposa d'y laisser leurs montures et de rejoindre à pied les étuves. A quelques pas, les vapeurs et les fumées sortant de cheminées et de fenêtres désignaient les lieux de bains.

La maison à l'enseigne de l'Arbalète proposait des cuves pour les hommes tandis que celle mitoyenne, dite des Deux-Bœufs, était réservée aux étuves pour femmes. Mais si les hommes n'étaient pas autorisés dans les étuves de l'autre sexe, l'inverse n'était pas vrai.

Dans une salle à la chaleur étouffante trônaient deux énormes fourneaux en brique devant lesquels s'activaient des valets qui les alimentaient en bûches. Ils payèrent deux deniers à l'étuveur et un valet barbier les conduisit dans une seconde salle dans laquelle se trouvait une grande cuve circulaire faite de douelles de bois. Quatre petits cuiviers pour une ou deux personnes se trouvaient dans les coins.

Dans le grand baquet rempli d'eau chaude se tenaient plusieurs couples nus, riant et caquetant. Des servantes s'affairaient autour d'eux, leur proposant boisson, collation de pâtés et gâteaux.

Un des cuiviers était occupé par un gros bonhomme qu'une servante savonnait énergiquement, et un autre par un vieillard. Le valet barbier proposa à Guilhem et Gilbert la troisième cuve qui pouvait contenir deux personnes.

Tandis qu'il les aidait à se déshabiller, sous les regards curieux et amusés des dames, d'autres valets apportèrent des seaux d'eau chaude pour remplir le baquet.

Ils se plongèrent ensuite dans la cuve et une servante leur offrit de mettre des fleurs de saponaire dans leur eau, pour les dégraisser et les parfumer, tandis qu'elle les laverait avec un gant et du savon gallique[48].

Une fois récurés et propres, ils se firent laver la tête et le barbier vint les raser. Guilhem perdit ainsi la barbe qu'il laissait pousser depuis des semaines. On leur proposa ensuite de dîner, soit dans la cuve comme leurs voisins, soit dans les chambres du premier étage, ce qu'ils firent en refusant cependant la compagnie de garcelettes.

En sortant des étuves, ils repassèrent devant l'abreuvoir Macon. Tout un charivari de cris discordants et d'interjections émanait d'un attroupement de badaudaille.

Intrigués, ils approchèrent leurs montures. Maud et Basilic

faisaient spectacle avec toutes sortes d'instruments de musique qu'ils échangeaient avec agilité tout en chantant :

*Je suis jongleur de vielle
Aussi de muse et de frestèle[49]
Et de harpe et de chifonie[50]
De la gigue et de l'armonie*

Les jongleurs s'arrêtèrent pour faire la quête mais ne récoltèrent que quelques maigres oboles, une oublie, deux pâtés, une tranche de pain et un ruban de soie. Devant ce faible gain, Maud déclara avec effronterie :

— Si je récolte trois deniers, Basilic ici présent m'enlèvera la tête et vous la montrera !

Chuchotements d'effroi, mais aussi d'intérêt dans l'assistance, tant la populace aime le sang et la mort. Voir décapiter une fraîche jeune fille comme la jongleresse tentait le public, même si beaucoup devinaient qu'il ne s'agirait que d'une illusion.

Maud entreprit donc une nouvelle quête sous le regard amusé de Guilhem qui lui-même donna un denier d'argent.

Cette fois, la collecte fut meilleure. Maud disparut derrière un drap tendu entre deux perches et en revint au bout d'un instant, toujours avec sa guimpe autour du visage. Gilbert observa qu'elle avait remplacé ses soliers à hauts talons de bois par d'autres très bas et que son sourire semblait figé. De sa bouche ouverte sortit alors une fumée tellement intense qu'elle lui cacha la tête et les épaules. Basilic s'approcha d'elle, muni d'un grand couteau sorti d'on ne sait où, et sous les cris d'effroi de l'assistance, lui trancha le cou sans grand effort. Attrapant le chef de la pauvre fille par la coiffe, il le brandit devant lui en riant tandis que Maud restait debout, son col étant seulement taché de sang.

— As-tu ma tête ? cria le corps.

— Oui, de par Dieu ! Dois-je la lui rendre ? s'enquit Basilic.

— Oui ! Oui ! martela le public, terrorisé et amusé à la fois.

Basilic donna la tête à Maud qui la prit dans ses mains et retourna derrière le rideau.

Elle revint peu après, toute souriante, pour saluer l'assistance qui marqua son admiration par des cris de joie et de soulagement.

Le spectacle se poursuivit en musique mais Guilhem décida de ne pas rester plus longtemps. Il aurait d'autres occasions de revoir Maud et il ne pouvait s'empêcher de songer à Jeanne de Thury et à son invitation.

Gilbert proposa alors à son maître de le conduire jusqu'à Sainte-Geneviève, ce que Guilhem accepta.

— Maud est une femme très adroite, dit-il à son compagnon, comme ils poursuivaient vers la rue de la Bûcherie.

— Je connais ce tour, objecta Gilbert avec dédain. Elle a utilisé une tête en carton.

— Je me suis douté que ce n'était pas sa véritable tête, ironisa Guilhem, mais durant un instant, je n'y ai vu que du feu.

Il ajouta après un moment de réflexion :

— Qu'a-t-elle connu pour savoir manier aussi bien l'arbalète, la vielle et la flûte, et jouer la comédie ?

— Une vie errante, comme la nôtre, seigneur.

Il poursuivit en décrivant à son maître les lieux qu'ils traversaient, mais Guilhem n'écouta guère ses explications. Il s'interrogeait sur ces deux femmes qui venaient de faire irruption dans sa vie. Maud la saltimbanque joyeuse et pleine de talents et Jeanne, distante et mystérieuse.

Gracieuses, toutes deux se ressemblaient étrangement, sans pour autant posséder la beauté de Marion à laquelle il pensait chaque nuit. Il savait pouvoir devenir l'amant de Maud et pourtant Jeanne éveillait davantage ses sens. Pourquoi ?

En y songeant, il comprit que c'était le mystère flottant autour de la dame de Thury qui l'attirait. Pourquoi vivait-elle seule dans cette maison ? D'où venait-elle, puisqu'elle n'était là que depuis un an ? Il souhaitait en savoir plus sur cette noble dame bien qu'il s'agisse d'une curiosité irrationnelle.

Dans l'après-midi, ils allèrent se désaltérer au Riche Laboureur où Isabelle ne se trouvait pas. Guilhem aurait aimé l'apercevoir et en ressentit une curieuse contrariété. Cependant, il chassa vite ce sentiment absurde. Isabelle ne représentait rien pour lui. Elle n'était qu'une fille de salle sans racine et sans talent.

Fâché par ses sentiments qu'il ne comprenait pas, de retour dans sa chambre, il se lava à la bassine d'eau fraîche que la servante avait apportée, puis passa une chemise propre, sa robe de velours de soie brocart, noua son baudrier en daim auquel il suspendit seulement une dague et son escarcelle. Après quoi, il mit à son cou un collier d'argent et se coiffa d'un bonnet de feutre à plume de faisan.

Les vêpres de la Sainte Vierge sonnaient à la chapelle quand il descendit. La porte de la chambre de Jeanne étant ouverte, il entra.

Revêtu d'une robe de satin galonnée de broderies, avec des manches longues et étroites attachées devant par un rang de boutons, le visage encadré d'une guimpe laissant deviner ses cheveux tressés et serrés en macarons, la maîtresse de maison l'attendait, une servante debout derrière elle.

Guilhem balaya rapidement la pièce des yeux avant de s'abîmer

dans une révérence. Couverte d'un épais tapis blanc, la table portait des écuelles en étain et un valet préparait des vins dans des pots différents. La servante montra au visiteur la bassine d'eau parfumée pour se laver les mains, ce qu'il fit avant de s'asseoir comme Jeanne l'en pria, se plaçant près de lui.

Ils restèrent un moment muets. Le valet était parti chercher les plats. La servante déposa des pots de vin blanc de Montmartre et l'un et l'autre vidèrent le leur entièrement comme l'usage l'exigeait.

— Avez-vous fait bonne promenade, beau sire ? demanda finalement Jeanne, les joues légèrement rosies.

— Très bonne, gente dame. La campagne de Paris est belle.

Il ne s'était jamais senti autant embarrassé.

— Je ne sais pas grand-chose sur vous, chevalier, commença-t-elle.

— Je ne suis pas très intéressant, gente dame. J'ai mené jusqu'à présent une vie difficile, dit-il, sur le qui-vive.

— D'où venez-vous ?

Il hésita à travestir les faits avant de décider de n'en rien faire.

— Je ne cèlerai pas la vérité, noble dame. Je suis fils d'ouvrier. Mes parents étaient de pauvres tanneurs. J'ai quitté Marseille après avoir vengé ma mère. Poursuivi comme meurtrier, j'ai mené la vie d'un routier...

Il sentit son déplaisir et se tut.

Le serviteur revenait, accompagné d'une servante, et ils déposèrent des tranchoirs de pain chaud cuit sous la cendre dans les écuelles, sur lesquels la servante servit l'épaisse soupe aux choux et aux fèves.

Les domestiques avaient aussi placé sur la table un chapon en blanc mangier, des boudins et des choux pommés ainsi que des gaufres et des dragées. Ils devaient avoir reçu des ordres avant le repas car ils se retirèrent tous sur un signe de la maîtresse de maison.

— Vous êtes pourtant chevalier, objecta Jeanne quand ils furent partis.

— C'est une longue histoire.

— Il me plairait de l'entendre, beau sire.

— Entendu...

Guilhem se lança, racontant sa jeunesse, la façon dont il avait meurtri celui qui avait martyrisé sa mère, un crime qu'il n'avait jamais raconté auparavant, sa fuite, sa vie avec Simon l'Adroit, ses nouveaux meurtres Son refuge chez les routiers, sa rencontre avec Marion, la mort de son fils, sa rédemption avec Joceran d'Oc, l'accusation envers lui, sa rencontre avec Arnuphe de Brancion, son séjour chez Mercadier, son adoubement par le capitaine des routiers, puis la mort de Brancion et comment il avait découvert le voleur de la fausse

Sainte Lance[51].

Pourquoi donna-t-il tous ces détails ? Il l'ignorait ; simplement il avait choisi d'accorder sa confiance à la jeune femme. Le seul fait qu'il n'aborda pas fut sa halte à Chissey[52].

Durant tout le récit, elle ne l'interrompt point, se contentant de porter sa soupe à la bouche avec une cuillère.

— Vous ne mangez rien, déclara-t-elle quand il eut terminé.

— M'avez-vous en horreur, noble dame ? s'inquiéta-t-il.

— Non point, gentil sire. Je connais cette vie. Maintenant, buvez, nourrissez-vous et entendez la mienne... Quel âge me donnez-vous ?

— Le même que le mien, dix-huit ou dix-neuf ans, répondit-il en s'étonnant de cette question.

— J'en porte dix de plus malgré les apparences. A quatorze ans, j'ai épousé le sire Guillaume de Crèvecœur, un cousin de Thury et un fidèle de Geoffroy Plantagenêt. Savez-vous qui était Geoffroy ?

— Le frère du roi Richard.

— De Richard, d'Henri et de Jean. Il était surtout duc de Bretagne et ami du roi Philippe. Onques ne vit homme plus aimable et chevaleresque. Geoffroy, qu'on surnommait fort justement le Beau, défendait ses droits sur l'Anjou, dont il était comte, et voulait étendre son duché en Normandie dont mon époux était son premier baron. Les premières années furent heureuses. J'ai eu un fils que j'aimais plus que tout.

» Mais lors de la guerre qui éclata voici quelques années entre Henri II et ses quatre fils, Geoffroy choisit de demander l'aide du roi de France. Celui-ci l'accueillit avec beaucoup de grâce et donna un tournoi en son honneur. Seulement, par une affreuse circonstance, Geoffroy trouva la mort dans cette joute. Je me trouvais alors à Paris avec mon mari. Nous avons vite regagné notre château de Crèvecœur, mais, à peine arrivés, Richard, qui ne perdait jamais de temps, y avait envoyé une de ses armées commandée par Ferrand de Beaumont.

— Pourquoi ?

— Richard Cœur de Lion agissait à la demande de son père Henri qui voulait écarter les féaux de Geoffroy en Normandie, craignant un remariage de sa veuve Constance, laquelle aurait fait valoir les droits de son fils Arthur.

» Le siège dura un mois. Crèvecœur était bien fortifié, mais hélas, mon époux n'avait pas envisagé qu'il puisse être attaqué, aussi disposait-il de peu de vivres. Sauf à laisser ses gens mourir de faim, il dut capituler et abandonner son château. En échange, Beaumont laissa partir nos gens avec ce qu'ils pouvaient porter sur eux, offrant cependant dix pièces d'or à ceux qui lui prêteraient hommage. Quant à mon époux et moi, nous ne pûmes emporter qu'un coffre sur nos

chevaux.

— Et votre fils ?

— Il avait sept ans et fut gardé comme otage, pour que Guillaume ne puisse demander de l'aide au roi de France et revenir, répondit-elle d'une voix terne.

Guilhem n'ajouta rien. C'était souvent l'usage. Si Guillaume de Crèvecœur avait tenté de reprendre son fief, son fils aurait été tué.

— Nous gagnâmes un moulin sur la Thue que je possédais. Nous y restâmes cinq ans, ayant parfois des nouvelles de notre fils. Il avait été confié à Robert de Courcy, neveu du sénéchal de Normandie.

Elle resta un moment sans mot dire. La regardant, il vit ses larmes sourdre.

— Quelques serviteurs et un chevalier étaient restés avec nous. Le moulin nous permettait de vivre. Jusqu'au jour...

Elle réprima un sanglot.

— Des pillards venaient parfois par la mer. Mon mari fut avisé de leur arrivée. Ils étaient conduits par Eustache le Noir, un brigand redouté. Guillaume partit avec nos gens mais tomba dans une embuscade. On ramena son corps, un soir. Ceux qui l'avaient accompagné étaient passés aussi. J'étais au désespoir quand l'intendant de Robert de Courcy vint me proposer de m'acheter le moulin, arguant que si je refusais, Richard me reprendrait le fief, me jugeant incapable de le défendre.

— Mais vous aviez votre famille.

— Les Thury n'avaient pas suivi mon mari quand il avait donné sa foi à Geoffroy. De quel choix disposais-je ? J'ai tout cédé pour trois cents sous d'or[53] et je suis venue à Paris. J'ai vu le roi et lui ai expliqué ma misère. Thibaud le Riche, un bourgeois qui avait sa confiance et à qui il avait confié sa ville quand il s'était croisé, construisait ces maisons ici, en accord avec l'abbé Hugues de Saint-Germain. Le roi a obtenu qu'il me loue celle-ci pour dix livres par an. Je vis sur le pécule qui me reste.

— Et votre fils ?

— Il va vers ses quatorze ans. Peut-être est-il écuyer. Mais se souvient-il seulement de moi ?

— N'avez-vous pas essayé de le voir ?

— Je l'envisageais, puis j'ai appris que mon mari n'avait pas été tué par des pillards...

Sans savoir pourquoi, Guilhem s'attendait à cette révélation.

— Voici quelques semaines est venu un de mes anciens serviteurs passé au service de Ferrand de Beaumont.

— Celui qui a pris votre château ?

— Oui. Ce félon m'a dit que son maître souhaitait m'épouser. Qu'il me cherchait depuis des mois et qu'il venait d'apprendre où je

vivaïs. Qu'il m'enverrait une escorte pour me conduire à Crèvecœur. Le prince Jean voulait ce mariage aussi, en récompense, mon fils me serait rendu.

— Et ?

— J'ai refusé. Ferrand de Beaumont me fait horreur, lui ai-je répondu.

» Mon ancien serviteur ne s'attendait pas à cette réponse. Il est resté embarrassé et m'a révélé que c'était la volonté de Jean... et il a ajouté que le comte de Mortain arrivait toujours à ses fins.

» Je lui ai dit que Jean le maudit ne pouvait plus m'atteindre, mais il a secoué la tête. Il m'a répondu que si je persistais, je connaîtrais le sort de mon époux, et que mon fils épouserait la fille de Beaumont, ce qui reviendrait au même. Comme je ne comprenais pas, ou plutôt ne voulais pas comprendre, il a ajouté : « Ne devinez-vous pas que le sire de Beaumont ne pouvait pas vous épouser tant que vous étiez mariée, noble dame ? »

— Vous voulez dire que c'est Jean qui aurait fait tuer votre époux, et non ces rôdeurs ?

— Richard ne l'aurait pas fait, mais il était parti à la croisade et Jean n'a pas ces scrupules. Eustache le Noir se trouvait au service de Jean, m'a-t-il révélé.

Guilhem avait cessé de mastiquer à ces dernières révélations. Il se sentait transporté par une sorte d'allégresse. Venu à Paris pour chercher l'aventure, il venait de la trouver. Il se mettrait au service de Jeanne de Crèvecœur et lui rendrait son fief et son fils. Il avait à nouveau l'occasion d'honorer le serment proféré lors de son adoubement :

S'il vous arrive de trouver dans la détresse, homme, dame ou demoiselle, aidez-les, si vous en voyez le moyen et si ce moyen est en votre pouvoir.

Il songeait aussi à ce que lui avait dit Jeanne de Chandieu, voici quelques années, alors qu'il venait de déclarer à l'ancienne abbesse :

— J'ai seize ans et je ne compte plus les gens que j'ai tués. Certains avaient mérité leur mort, mais pas tous. J'ai cru être sauvé en rencontrant Marion, et j'aurais pu me racheter avec elle, mais Dieu a jugé que je n'étais pas assez puni. Je ne crois plus en sa miséricorde.

Elle l'avait écouté, submergée de tristesse et lui avait répondu :

— Tu ne peux pénétrer les voies du Seigneur, Guilhem. Personne ne les devine. Mais moi, j'ai lu dans ton cœur. Tu n'es qu'un jeune homme et la vie t'attend, tu seras un homme juste, loyal et bon, et plus tard tu remercieras le Seigneur de t'avoir forgé tel que tu es.

Dieu l'avait-Il envoyé ici pour qu'il efface les taches de son passé et sauve Jeanne de Crèvecœur ? Il voulait le croire.

— Je suis ridicule de vous avoir parlé de mes malheurs, de ma

tristesse et de mes plaintes, déclara alors Jeanne.

— Ma dame, ne soyez plus affligée, dit-il. Si Dieu le veut je vous aiderai. Un chevalier n'hésite jamais à voler au secours d'une dame en détresse.

— Non, messire ! s'écria-t-elle, comme terrorisée. Je vous conjure d'abandonner cette idée ! Vous ne me consolerez pas et ma peine sera redoublée si par ma faute vous perdiez votre jeune vie. De plus, vous allez entrer au service d'un seigneur honorable. Vous ne pouvez vous dédire.

Il retint une grimace. Qu'avait-il exactement promis à Saint-Pol ? L'accompagner sur ses terres, certainement. Mais il n'avait pas prêté hommage. Il pourrait trouver un prétexte pour se raviser. Il se promit d'y réfléchir.

Ignorant ses regrets et ses hésitations, elle lança un regard derrière lui.

— Vous transportez une viole, m'avez-vous dit.

— Une vielle à roue.

— Alors égayez-moi plutôt un moment en me chantant quelque chose, suggéra-t-elle avec un triste sourire.

Elle lui désigna la viole sur un coffre, dans son dos.

Il se leva pour aller la prendre, fit sonner quelques cordes et commença, debout près d'elle :

*En chevauchée près de Paris;
Trouvai pastourelle gardant brebis,
Descendis à terre, près d'elle m'assis,
A une amourette je la requis.
Elle me dit : Beau sire, par saint Denis !
J'aime plus beau que vous et autre n'aimerais.
Je suis jeune et sage assez
Très douce damoiselle, vous m'occirez
Se vous voulez me déconforter
Ma très doucette sœur
Vous avez tout mon cœur.
Ma pastourelle au col m'a mis
Ses bras et m'a jeté un ris
Je la baisai et embrassai
Sur l'herbe et dans le pré*

C'était une pastourelle entendue il ne savait où et dont il avait changé quelques mots pour elle. Son chant fut si joyeux que Jeanne ne put se retenir d'éclater de rire aux dernières paroles.

— Je n'avais plus ri depuis la mort de mon mari, s'excusa-t-elle.

Elle tendit la main pour qu'il lui donne l'instrument puis se leva,

chantant à son tour d'une voix mélodieuse :

*La pastourelle qui était sage,
Répondit Sire, serait folage
De perdre ainsi mon pucelage
D'autrui ne veut que bon mariage.
Il lui reprit la viole et poursuivit :
Marions entre vous et mi
Vous conduirai à la chapel
Et au doigt vous mettrai l'anel
Ainsi serez avecque mi
Maintenant vous en ai levée
Sur le col de mon palefroi.
Vous emportai avecque moi
Estroitement accolée*[\[54\]](#)

Elle planta ses yeux dans les siens et resta immobile à le regarder.

— Je serai votre servant, ma dame, dit-il, la gorge nouée, s'attardant sur la délicatesse de son visage.

Jeanne fut prise de vertige. Elle ignorait tout de ce garçon et il lui offrait si tendrement son aide et sa vie. Pouvait-elle refuser ? Vaincue par un flot d'émotions confuses, elle ne prit pas tout de suite conscience qu'il s'approchait et l'embrassait.

Ce baiser fut comme semblable à la foudre, enflamma son corps. Ivre de désir, elle l'embrassa à son tour et se laissa faire quand il l'entraîna sur sa couche.

Après avoir quitté précipitamment la tente dans laquelle ils avaient cru enfin saisir Egelina, les trois hommes du shérif de Nottingham avaient déguerpi au plus vite.

Thomas l'Affligeur ne pouvait contenir sa rage. Moins d'ailleurs contre Egelina que contre lui-même. Il avait sous-estimé la diablesse. A la prochaine rencontre, et il ne doutait pas qu'elle aurait lieu, il la daguerait d'abord, puis lui trancherait les oreilles. Tout ceci proprement et sans cris. Les oreilles suffiraient pour la récompense.

Mais pour l'heure, il fallait retrouver la fille Camville.

Les chasseurs n'étaient pas sortis ensemble du camp. Thomas et Godon avaient pris la porte du côté de la Loedon et Ladre celle vers Reading. Là, chacun s'était dissimulé. Quand Egelina sortirait, l'un d'eux la suivrait, repérerait son logis, puis irait chercher les autres. Revenus dans la nuit, ils lui régleraient son sort.

Ce fut donc Ladre qui la vit partir en croupe avec Baudric le Boiteux, qu'il ne connaissait pas. Comme ils prenaient la route de l'abbaye, il alla prévenir ses complices.

Thomas l'Affligeur lui reprocha de ne pas les avoir suivis, mais Ladre expliqua qu'il craignait d'être repéré. Au demeurant, il était certain de reconnaître l'homme à la grande moustache qui portait un surcot avec une croix rouge brodée. Certainement les armes d'York ou de l'archevêque. Peut-être quelqu'un au service du frère de Jean. Pourquoi celui-là avait-il emmené Egelina ? Aucun des agents du shérif de Nottingham n'imaginait d'explications.

Le lendemain, ils restèrent à proximité des portes de l'abbaye. Mais, arrivés trop tard, ils ne virent pas partir Baudric et Egelina. En revanche, ils les virent revenir dans l'après-midi. Où étaient-ils allés ? Mystère.

Thomas l'Affligeur tenta alors de pénétrer dans l'abbaye en assurant être au service de Guillaume de Wendeval. Après tout, celui-ci n'était-il pas un des meilleurs amis du roi Jean ? Or, contre toute attente, on ne le laissa pas passer. Messire Baudric d'Orbec avait demandé à être prévenu si des gens du shérif de Nottingham se présentaient, lui dit-on.

Thomas préféra se retirer sans insister, mais fort soucieux.

Ils s'installèrent dans une auberge proche et se renseignèrent sur Baudric d'Orbec. Etrange personnage ! Chevalier croisé ayant fait preuve de beaucoup de courage en Palestine, on le surnommait le Boiteux et ses ennemis le Fendu[55]. Il avait la réputation d'être

calculateur et hardi. Féal de Geoffrey, l'archevêque d'York, on racontait que ce dernier, jusqu'à présent superficiel et querelleur, avait changé depuis que Baudric se trouvait près de lui. On rapportait aussi que c'était Baudric qui l'avait convaincu de rentrer en Angleterre et de gagner son siège archiépiscopal de York, malgré l'interdiction du Grand chancelier.

Quand Geoffrey avait été capturé par les gens de Longchamp, c'est Baudric qui avait rameuté les barons, prévenu l'évêque de Londres et surtout son frère Jean. Certains murmuraient – mais devait-on les croire ? – que Baudric avait tout manigancé, qu'en vérité il n'appartenait pas à Geoffrey mais à Jean.

Que pouvait-il y avoir de vrai là-dedans ? Qui était vraiment Baudric d'Orbec ? Pourquoi avait-il gardé Egelina près de lui ? Autant de questions sans réponse.

Par des indiscretions, en interrogeant adroitement les serviteurs de l'abbaye qui venaient à l'auberge où ils logeaient, Thomas et ses gens apprirent le départ de Baudric pour Londres. Avait-il emmené Egelina ?

Rien n'était moins sûr, car un de ses serviteurs, un nommé Cédric, était resté, et d'après les descriptions entendues, celui-là pourrait bien être la fille Camville. D'ailleurs, n'était-ce pas sous ce nom qu'Egelina avait concouru comme arbalétrier ?

Thomas l'Affligeur enrageait de ne pouvoir pénétrer dans l'abbaye. Il aurait si facilement tué la fille, s'il s'agissait de Cédric. Et après lui avoir coupé les oreilles, il serait rentré enfin à Nottingham toucher la prime.

Là, les semaines s'écoulèrent jusqu'au jour où ils apprirent que Baudric était revenu et reparti vers le sud avec une lance de six guerriers et accompagné d'une dame.

Les trois sbires du shérif de Nottingham prirent aussitôt la direction de la côte et apprirent, trop tard, que Baudric et ses gens avaient embarqué pour la Normandie.

Ils firent de même.

Mais, en France, l'Affligeur et ses compères perdirent la trace du cortège. Ils écumèrent villes et villages de Normandie, se rendant à Caen et à Rouen, et même en Anjou, jusqu'au jour où ils apprirent, par le plus grand des hasards, qu'un seigneur tourangeau hostile au prince Jean avait été tué à la sortie d'une église, quelques mois auparavant.

Une mort provoquée par un carreau d'arbalète marqué d'une licorne.

Egelina !

La piste étant trop ancienne, ils ne découvrirent rien et retournèrent en Normandie. Comme leurs ressources s'épuisaient,

Godon Sixdoigts partit pour l'Angleterre se faire payer par Camville et expliquer où en était leur quête. Ils avaient besoin de clicailles pour continuer.

Il revint à l'hiver 1192, et retrouva ses compagnons à l'auberge où il les avait laissés. Thomas l'Affligeur avait du nouveau. Il avait découvert qu'un baron normand avait aussi été tué par un carreau d'arbalète, en janvier, devant la cathédrale de Rouen. Redoublant d'effort, les trois chasseurs cherchèrent à se saisir de Baudric, se rendant même à sa maison forte d'Orbec, mais il ne s'y trouvait pas.

En revanche, ils apprirent qu'il possédait une maison à Rouen. Désireux d'en finir, ils capturèrent un serviteur qu'ils interrogèrent avec force violence.

Sous les coups et les mutilations, l'autre avoua que son maître s'était rendu à Paris avant de regagner l'Angleterre. Qu'il était parti avec une dame nommée Rowena et n'était pas revenu avec elle.

La fille Camville se trouvait donc à Paris.

Philippe Auguste ayant envahi le Vexin normand en février puis entamé le siège de Rouen[56], les chasseurs du shérif de Nottingham ne purent gagner Paris qu'à la fin du mois de mai, après le retrait des armées.

La capitale du royaume de France n'était guère différente de Rouen, Londres, Nottingham ou York. Les maisons à colombages se serraient dans des rues étroites où bien souvent un cavalier et un piéton ne pouvaient passer de front. Leurs étages supérieurs se rejoignaient de part et d'autre, formant une voûte sombre au-dessus de la chaussée.

Si quelques voies étaient dallées de pierre, les plus étroites consistaient en chemins creusés d'ornières et pleins de trous. Mais quel que soit le sol, il restait fangeux, glissant et parsemé d'ordures avec un ruisseau d'excréments au milieu. Parfois, les habitants épandaient de la paille pour que cette boue ne dégage pas une odeur pestilentielle.

La chance sourit à l'Affligeur dès leur arrivée. Ayant pénétré dans l'île de la Cité par le petit Pont, ils erraient à la recherche d'une auberge pour passer la nuit. Contournant l'église de la Madeleine, Godon Sixdoigts aperçut une enseigne représentant une licorne de bois pendue à des chaînes. Ils s'approchèrent et découvrirent une auberge au chevet de l'église. La Pomme de Pin[57], d'après son enseigne. Pourquoi ne pas loger là ? se dit l'Affligé qui avait déjà un plan en tête.

On leur proposa une chambre en soupente avec un lit où il pourrait dormir à trois. La pièce était envahie par la vermine, mais Ladre savait faire la chasse aux punaises.

Leurs chevaux dans une écurie proche, ils soupèrent avec d'autres convives et très vite l'Affligeur parla de l'enseigne à la licorne, sur la maison d'en face, expliquant en voir aussi beaucoup en Normandie, d'où il venait.

— Elle nous fait honte, en ce moment ! gronda l'aubergiste[58].

— Pourquoi donc ?

— L'ignorez-vous ?

— Je ne sais ce dont vous parlez, j'arrive de Rouen pour vendre de la laine.

Ce fut un de leurs voisins qui raconta :

— Un chevalier, le noble Adhémar de Cugnac, un ami et un fidèle du roi qui l'avait accompagné en Terre Sainte, a été tué à Vincennes par un arbalétrier. Le carreau portait gravée une corne de licorne. Et voici deux mois, un autre chevalier, croisé aussi avec notre roi, a été tué pareillement, à quelques pas d'ici, devant le Palais.

— Etonnant ! s'exclama l'Affligeur en cachant sa jubilation.

— Diabolique ! rugit l'hôtelier en se signant.

— Pourquoi diabolique ? demanda l'Affligeur, persuadé qu'il s'agissait d'Egelina.

— Personne n'a vu l'archer. Seul un ensorcelé peut ainsi rester invisible.

A la table des traqueurs de Nottingham quelqu'un d'autre intervint :

— Il s'agit d'une licorne prenant une apparence humaine pour tuer. Mais les licornes ne se laissent jamais capturer vivantes. Que Dieu nous protège du mal !

Il se signa.

— Les licornes ne sont pas invincibles. Une vierge peut la vaincre, objecta son voisin. Lorsqu'une licorne voit une jouvencelle, elle se couche devant sa virginité et alors les chasseurs peuvent la tuer.

Mal à l'aise, l'Affligeur refusait d'entendre ces balivernes. Egelina n'était pas une licorne, d'ailleurs peut-être était-elle même vierge ! Mais les meurtres qu'elle venait de commettre à Paris le dérangeaient. Jusqu'à présent, cette femme agissait pour Baudric d'Orbec, homme lige de Geoffrey. Or, il était vassal du shérif de Nottingham, féal du prince Jean.

Dans le passé, les deux frères, Geoffrey et Jean, s'étaient souvent opposés. Poursuivre et tuer Egelina ne contrariait donc en rien les engagements de l'Affligeur envers son suzerain. Mais les deux chevaliers du roi de France ne pouvaient avoir été meurtris que sur ordre du comte de Mortain. Son frère Geoffrey ne s'intéressait certainement pas à ce qui se passait à Paris. Cela impliquait que d'Orbec était passé au service de Jean, à moins qu'il ne l'ait toujours

été.

Ce changement de fidélité compliquait tout. Retrouver la Camville et la faire passer de vie à trépas pouvait être une action contre les intérêts de son maître. Or, en prêtant hommage, n'avait-il pas juré de ne jamais causer de dommage à son suzerain, de ne jamais lui nuire ?

Les conversations se poursuivaient autour de lui dans une sorte de brouhaha. Devait-il renoncer si près du but ? Il se souvint alors que, quand Godon Sixdoigts avait rencontré le sire de Camville en Angleterre, il lui avait fait part de leur quête. Camville avait appris que sa fille était au service d'Orbec, or il ne leur avait pas demandé d'abandonner. Donc, ils pouvaient continuer la traque.

Retrouver Egelina dans cette ville immense se révélait pourtant une gageure. D'ailleurs, bien que disposant de moyens quasiment illimités, le roi et son prévôt n'étaient pas parvenus à trouver la Licorne. Mais l'Affligeur possédait un avantage sur eux. Il savait que la meurtrière était une jeune fille blonde de vingt ans. Ils pourraient reconnaître son visage bien qu'ils ne l'aient vue que rapidement et dans la pénombre. De plus, ils connaissaient la forme particulière de ses oreilles.

Ils s'étaient donc séparés, chacun explorant une partie de la capitale. Ils en profitaient pour se renseigner, posaient des questions dans les auberges où aux marchands bavards prêts à caqueter dans leur boutique quand ils n'avaient pas de clients. Ils avaient tous trois une grande expérience de ces recherches.

Deux jours après leur arrivée, ils eurent la visite du prévôt qui vint les questionner et encaisser la taxe des aubains[59]. L'Affligeur raconta être marchand lainier à Rouen. Il faisait venir la laine de York en bateau et en avait trop. Il cherchait donc des drapiers ou des tisserands parisiens qui pourraient la lui racheter. Il aurait souhaité venir plus tôt, mais le siège de Rouen par le roi de France l'en avait empêché.

— La guerre est toujours mauvaise pour les marchands comme moi, confia-t-il au prévôt. Heureusement les escarmouches sont terminées et les affaires vont pouvoir reprendre. Pour ma part, peu me chaut que le Vexin soit anglais ou français ! Je dois même reconnaître que si Rouen appartenait au roi de France, cela serait meilleur pour mes affaires, car le comte de Mortain nous pressure d'impôts !

Ces explications parurent satisfaire le prévôt qui ajouta savoir qu'une bonne et belle paix serait bientôt faite entre Jean et le roi Philippe.

Deux semaines après leur arrivée, les trois hommes du shérif de

Nottingham n'avaient pas la moindre piste bien qu'ils aient questionné des centaines de personnes. Paris était si grand !

Ce mardi-là, Ladre revenait du faubourg Saint-Victor et la seule rencontre intéressante avait été avec une poignée de gueux qu'il avait mis en fuite à coups d'épée.

Il se dirigeait vers Saint-Germain quand il entendit des cris et des interjections provenant de l'abreuvoir Macon. Un attroupement masquait les raisons de ce rassemblement. Il se trouvait à pied, ce qui s'avérait plus facile pour aborder les gens, aussi, pris de curiosité, il se fraya un passage dans la foule grouillante et bigarrée.

— ... Maintenant que dame Maud la Chimère a retrouvé sa tête, elle va vous montrer son adresse à l'arbalète. Sachez d'abord que la fameuse Licorne n'est qu'une balourde devant la Chimère...

Des exclamations de protestation, quelques des signes de croix et les visages fermés, apeurés même, montrèrent à Basilic que l'assistance s'inquiétait de ses paroles. On ne pouvait plaisanter de la Licorne, sur le point de devenir aussi crainte que le moine bourru !

Ayant entendu le mot licorne, Ladre s'était approché plus avant. Sans savoir pourquoi, il avait rabattu le capuchon de son sayon sur sa tête.

— ... Mais dame Maud ne fera preuve de son adresse que si la quête est suffisante !

Une jeune femme passa alors dans les rangs avec une besace, souriant à chacun et récoltant toutes sortes d'objets ou de gourmandises, mais peu de clicailles. Gardant la tête baissée, Ladre remit une obole en observant la fille. Elle ressemblait fort à l'Egelina vue dans la tente, songeait-il. Il tenta de mieux la distinguer, mais sa coiffe cachait en partie son visage.

Malgré la pingrerie du public, la saltimbanque dut juger sa collecte suffisante car elle alla chercher une arbalète derrière la toile tendue entre deux perches, tandis que Basilic prenait une vieille pomme toute ridée dans un panier. Il se plaça à une trentaine de pas de Maud et déclara d'une voix de stentor :

— Dame Maud la Chimère va couper cette pomme posée sur ma tête. Si elle rate sa cible, je recevrai le carreau dans le visage. Gardez-vous donc, par paroles, cris ou gestes, de la déranger.

Il attrapa un objet pendu à son cou et ajouta :

— Cette dent de loup éloignera la crainte de mon cœur et m'empêchera de trembler.

Le silence se fit et devint même si profond qu'on eut l'impression que la foule ne respirait plus.

Maud tendit le câble avec un crochet, puis plaça un carreau dans le sillon de l'arbrier et épaula. Elle visa avec attention tandis que la

populace attendait dans un silence inquiet.

Basilic, aussi immobile qu'une statue, avait posé la pomme sur sa tête.

Soudain retentirent le claquement la corde qui se détendait et le bruit de la pomme qui éclatait, fendue par le carreau. Immédiatement, Basilic s'inclina pour saluer et un cri immense monta des spectateurs, ponctué d'un tonnerre d'acclamations et d'applaudissements. Maud posa l'arbalète et se mit à jongler avec des boules de cuir tandis que son compagnon faisait plusieurs cabrioles fort impressionnantes.

Ladre en avait assez vu. Nul doute que la fille était Egelina. Il ne connaissait aucun arbalétrier possédant un tel sang-froid et une telle adresse.

Vêpres sonnaient quand les saltimbanques quittèrent l'abreuvoir Macon, transportant tout leur matériel dans des sacs. Ils prirent la direction de l'oratoire Saint-Andéol[60], puis poursuivirent par des chemins bordés de rares maisons jusqu'au hameau où se situait le Riche laboureur. Ladre suivait le couple à bonne distance sans courir le risque de le perdre de vue, car le regard portait loin.

Il les vit pénétrer dans l'auberge et s'approcha. Egelina pouvait-elle le reconnaître ? Possible. Il baissa donc son capuchon sur ses yeux et fit le tour de l'hôtellerie, traversant plusieurs cours et repérant les lieux.

Les deux logeaient là, c'était certain. Il ne lui restait plus qu'à aller prévenir l'Affligeur. A trois, ils n'auraient aucun mal à la saisir et à lui trancher les oreilles.

Comme il circulait entre les maisons pour en apprendre plus sur le quartier, une femme l'aperçut par une fenêtre ouverte. La démarche de cet homme en braies et sayon, porteur d'une lourde épée, lui parut familière. Il paraissait rôder. D'où tenait-il cette arme ? Et pourquoi gardait-il ainsi son capuchon rabattu ? Elle le vit parler à un serf se rendant au Riche Laboureur.

Elle se leva et s'approcha pour essayer de mieux le distinguer, mais il s'était éloigné.

Tourmentée, elle sortit précipitamment et aborda le serf devant la porte de l'hôtellerie.

— J'ai cru voir un ami, lui dit-elle. Celui avec qui vous avez parlé.

— Il ne m'a pas dit son nom, mais il était normand.

— N'avez-vous rien remarqué chez lui ? Son visage ?

— Un visage terrible... Pas de nez comme celui d'un lépreux.

Egelina frémit.

Guilhem se leva à l'aube crevant. Il avait quitté la couche de Jeanne dans la nuit. Gilbert était déjà sorti et il le rejoignit au Riche Laboureur où l'écuyer mangeait sa soupe.

Il se fit servir par un marmiton. Isabelle n'était pas là. Il hésita à demander à l'aubergiste Coquebert où elle se trouvait avant de juger que cela ne le regardait pas. Il demanda ensuite à Gilbert, qui ne fit aucune allusion à sa nuit, s'il avait vu les saltimbanques. L'écuyer lui répondit qu'ils partaient quand il était arrivé. Ils voulaient donner leur spectacle sur un champ de foire de la rive droite de la rivière. Un endroit, à l'intérieur de l'enceinte, appelé les Champeaux[61], près d'un cimetière.

Guilhem cessa de questionner. Il lui faudrait prendre une décision avant samedi. Pouvait-il devenir le chevalier servant de la dame de Thury ? Elle le lui avait refusé, mais même si elle avait accepté, que pourrait-il faire ? Lui rendre ses biens se révélerait impossible. Seul, comment s'emparer d'un château fortifié ? Et plus encore, comment le garder en plein pays normand ? Peut-être serait-il plus facile de libérer son fils. Mais le garçon se souvenait-il encore de sa mère ?

Il fallait qu'il parle à Jeanne, décida-t-il. Il se leva pour se rendre chez elle et Gilbert l'imita.

Dans la cour, il la vit qui faisait préparer un cheval par un palefrenier sous la surveillance de son homme d'armes.

Ferrand portait une longue barbe avec une chevelure clairsemée dégageant un large front. La cinquantaine, bourru, taciturne, Guilhem avait compris qu'il était le dernier serviteur de Guillaume de Crèvecœur. Sur sa jaque de cuir de bœuf, le serviteur avait passé un camail de mailles. Voyant approcher Guilhem, il inclina sa tête protégée par un casque rond.

— Puis-je vous accompagner, gente dame ? demanda Guilhem.

— Je vous remercie, chevalier, mais Ferrand suffira pour m'escorter. Je me rends chez maître Thibaud le Riche, mon loueur.

Elle s'éloigna de quelques pas, désireuse de lui parler sans être entendue.

— Je ne tiens pas à ce que maître Thibaud vous connaisse, reprit-elle. Je veux lui demander une baisse de mon loyer en échange de volailles de mon poulailler.

Comme Guilhem ne disait rien, elle ajouta :

— J'ai eu tort... pour cette nuit. N'en parlons plus, je vous en

prie.

La gorge nouée, il s'inclina.

Elle retourna à sa monture. Ferrand avait placé un escabeau et l'aida à monter en selle. Au moment où ils partaient, elle se tourna vers Guilhem et lui offrit un triste sourire.

— Cette chevauchée que nous devons faire autour de Paris... n'est-ce pas le moment ? proposa Ussel à Gilbert.

— Oui, seigneur. Je vais chercher vos armes.

— Prends aussi les gourdes, nous ne rentrerons qu'à la vêprée.

Ils partirent un peu plus tard.

A leur retour Guilhem constata que le cheval de la dame de Thury se trouvait à l'écurie et que Ferrand vaquait dans la cour. Mais il ne tenta pas de voir celle qui avait été sa maîtresse.

La chaleur était encore écrasante et la soif les torturait. Ils se rendirent donc au Riche Laboureur.

Sur le seuil de la salle à moitié remplie, Guilhem passa en revue les clients attablés. Les saltimbanques n'étaient pas là. Les serfs non plus, leur journée de travail n'étant pas terminée. Isabelle, en blouse de toile verte et cheveux noirs serrés dans sa coiffe, se tenait près de la cheminée, s'occupant de la cuisson de la soupe. Un marmiton, Antoine et maître Coquebert assuraient le service. Quant aux autres buveurs, il s'agissait des habitués de l'auberge, déjà présents les jours précédents.

Sauf trois, seuls à la même table, la plus éloignée de la cheminée et la plus proche de la porte d'entrée.

Guilhem fronça légèrement les sourcils en examinant ces nouveaux venus. Leurs fourreaux d'épée, en écorce et en cuivre lacés de cuir, traînaient sur le plateau. Des armes de guerrier à en juger au pommeau large et lourd. Ils discutaient entre eux, assis sur le même banc, le dos au mur, ayant ainsi une vue d'ensemble de la salle.

L'un d'eux dut se rendre compte qu'on le regardait et tourna la tête vers la porte d'entrée. Guilhem croisa son regard et perçut une assurance dédaigneuse et vaguement menaçante.

Celui-là arborait une jaque de drap d'étamine sombre, un double baudrier avec une dague et portait un chapel en velours agrémenté d'une plume rouge. Cheveux coupés très court, imberbe, mais pas rasé depuis plusieurs jours, c'était le chef, sans nul doute.

Les autres, barbus comme des croisés, portaient des justaucorps, l'un couleur lie-de-vin et l'autre en peau de cerf. C'étaient des hommes brutaux, certainement malveillants, mais leurs yeux vifs laissaient paraître leur habileté ou leur malice. Le plus laid possédait une peau squameuse comme celle d'un lépreux et on lui avait tranché le nez.

Intrigué et d'un naturel curieux, Guilhem se serait volontiers

assis à leur table pour en savoir plus, mais il aurait dû prendre le banc et garder le dos à la salle. Or, cela ne lui convenait pas. Il alla s'installer à une autre table, près de la cheminée, face aux nouveaux venus pour les observer.

— Salut la compagnie ! dit-il aux vilains et au moine déjà attablés, déposant son épée près de lui.

Gilbert imita son maître, tandis que Coquebert apportait deux pots de cervoise.

— Quelle chaleur ! laissa tomber l'écuyer, vidant son pot en quelques gorgées.

Guilhem se retourna. Isabelle s'affairait avec un marmiton. Était-elle fâchée contre lui pour ne pas venir le saluer ? Ayant bu son pot, il se leva afin d'aller interroger maître Coquebert qui s'apprêtait à mettre un tonneau en perce.

— Les trois, là-bas, qui sont-ils ?

Les inconnus poursuivaient leur discussion à voix basse.

— Des marchands normands, répondit le cabaretier.

Guilhem haussa les sourcils. Drôles de marchands ! Mais après tout, pourquoi pas ? Voici peu, Philippe Auguste avait assiégé Rouen avec son armée. Des troupes de routiers en maraude devaient encore errer sur les routes normandes. Ce qui expliquait les armes des voyageurs.

Entrèrent Maud et Basilic qui portaient sacoches et besaces contenant leur matériel et leurs instruments de musique. La jongleresse aperçut Guilhem et Gilbert et leur envoya des baisers, puis les deux saltimbanques filèrent vers l'escalier pour monter déposer leurs affaires dans leur soupente.

Les trois inconnus se levèrent et glissèrent leur fourreau dans leur baudrier. Celui sans nez se dirigea vers la porte d'entrée, son compère vers l'escalier et le troisième s'approcha de la fenêtre ouverte d'où il pouvait embrasser la salle entière.

Mis en alarme par ces mouvements inattendus, Guilhem revint lentement à sa table. Il percevait la tension qui émanait des trois marchands. Que préparaient-ils ?

— J'espère que la journée a été bonne pour Maud, lui dit Gilbert en désignant l'escalier.

— J'espère...

Guilhem ajouta un ton plus bas :

— Gare aux trois.

Il héla maître Coquebert pour qu'il vienne remplir leurs pots. Toujours debout, il vit Basilic descendre. Le jongleur se dirigea vers leur table. Le marchand normand se trouvait maintenant à quelques pas. Regardant sa main, Guilhem fut stupéfait de découvrir qu'elle possédait six doigts.

Maud apparut en haut de l'escalier. Elle le descendit rapidement, tenant son bリアud relevé pour ne pas se prendre les pieds dedans.

Au moment où elle passait près du marchand aux six doigts, celui-ci l'attrapa par la taille et l'entraîna vers la porte de l'auberge avec une rapidité incroyable. Maud cria. En même temps, celui près de la fenêtre s'élançait à son tour vers la sortie. Dans la salle, le silence tomba d'un coup, chacun restant pétrifié par l'agression.

Mais déjà Guilhem avait tiré un couteau de son baudrier et l'avait lancé dans le dos du marchand. La lame s'enfonça dans sa nuque et l'homme aux six doigts relâcha son étreinte. Maud se dégagea en hurlant encore plus fort pendant que son agresseur s'affaissait.

Aussitôt, le marchand qui dirigeait l'équipée se précipita à la rescousse de son compagnon et parvint à saisir un morceau d'étoffe du bリアud de la jeune femme tandis qu'elle fuyait vers l'escalier. La robe se déchira et la jongleresse cria encore plus fort en perdant son vêtement. Le Normand la saisit à deux mains et tenta de l'entraîner.

Cependant, plusieurs hommes bondissaient au secours de la pauvre fille avec force clameurs, Guilhem et Gilbert, bien sûr, brandissant leur épée, Basilic, qui n'avait pas d'arme sinon un couteau, et surtout maître Coquebert qui avait saisi une lardoire.

Découvrant ces adversaires inattendus, le marchand normand lâcha sa prise pour tirer son épée. Maud parvint à se dégager complètement et s'enfuit en retenant les pans de son bリアud. Pendant ce bref affrontement, les clients apeurés s'étaient glissés sous leur table ou avaient décampé par la petite porte vers le cellier.

Coquebert estoqua le marchand, mais l'autre évita sa lardoire et abattit son épée, lui tailladant l'épaule et le bras. Le coup fut cependant amoindri par la lame de Guilhem, qui écarta à temps celle du Normand.

Ce dernier, désormais face à Guilhem et Gilbert, renversa un banc pour empêcher ses adversaires de l'approcher et, rejoint par son compère, l'homme sans nez, il rompit le combat et recula vers la porte.

Guilhem les aurait volontiers pourchassés s'il n'avait vu Isabelle se précipiter sur l'aubergiste ensanglanté. Mieux valait défendre la place que prendre le risque d'une bataille dehors, jugea-t-il. Qui sait si ces fredains n'avaient pas des compagnons à l'écurie.

Les Normands sortis, il cria à Gilbert de fermer la porte et de mettre la barre. Lui-même rejoignit la fenêtre et poussa le lourd volet. Basilic s'élança pour clore la porte du cellier.

Désormais, ils se trouvaient en sécurité.

Dans la semi-obscurité, car la pièce n'était plus éclairée que par le foyer, Guilhem s'approcha de maître Coquebert qui s'était assis. Une profonde estafilade au bras saignait abondamment mais son tablier

aux épaules maclées et la lame de Guilhem lui avaient sauvé la vie.

Isabelle demanda de l'eau chaude à Antoine et entreprit de laver la plaie. Quand à Maud, réfugiée dans les bras de Gilbert, elle ne cessait de sangloter.

Guilhem s'approcha d'elle.

— Que vous voulaient-ils ?

— Je l'ignore, seigneur... Je n'avais jamais vu ces gens.

— A coup sûr l'emporter et en faire leur esclave, intervint un vilain sorti de dessous la table.

Peut-être, songea Guilhem. Cela arrivait souvent. Mais pourquoi s'en prendre à Maud et pas à Isabelle ? De plus, les trois semblaient l'attendre.

— Basilic ! Allez chercher l'arbalète de Maud, on va sortir, dit-il.

Il fit signe à Gilbert de l'accompagner. A la porte, un judas permettait de voir à l'extérieur. La cour paraissait vide. Il attendit l'arrivée de Basilic avec l'arbalète, corde tendue et carreau en place. Le jongleur avait aussi glissé une dague à sa taille.

Gilbert ôta la barre et tira les verrous. Devant l'écurie, deux valets semblaient terrorisés. Ils se précipitèrent en voyant les trois hommes sortir.

— Que s'est-il passé, seigneur ? On a été bousculé par deux Normands qui ont filé.

— Etaient-ils seuls ?

— Oui, seigneur. Mais ils ont pris le cheval de leur compère. Où est-il, celui-là ?

— Il est resté en notre compagnie, répondit Guilhem avec un sourire féroce. Gilbert, Basilic, faites le tour des maisons, assurez-vous qu'il n'y a plus péril, poursuivit-il.

Il revint dans la salle. Plusieurs vilains, agglutinés, commentaient les événements. Ils le considérèrent avec un respect mêlé de crainte.

Quelques clients parlaient avec Antoine. Maître Coquebert et Isabelle avaient disparu. Deux hommes allongeaient le marchand à six doigts sur une table.

Guilhem s'approcha de lui. Celui-là était bien trépassé. Il récupéra sa lame, l'essuya aux vêtements du mort et la glissa dans l'étui à son baudrier. Puis il prit l'escarcelle de la dépouille. Elle contenait une poignée de pièces d'argent et même six en or. Des nobles. Une monnaie anglaise. Il mit les pièces d'or dans sa propre bourse et attacha celle du Normand à sa ceinture.

— Qu'en fait-on, seigneur ? demanda un des valets.

— Portez-le dans l'étable. Que demain quelqu'un prévienne le prévôt. Où se trouve Isabelle ? s'enquit-il.

— A l'étag, avec maître Coquebert et dame Maud.

Guilhem se dirigea vers l'escalier. Il n'était jamais monté dans les chambres et le dortoir.

Celui-ci s'étendait sur la gauche. Il contenait deux grands lits. Quelques moines, debout ou assis, chuchotaient leur inquiétude. Guilhem les ignora et se dirigea de l'autre côté. Une échelle grimpait dans la soupente, où logeaient les jongleurs, et une courte galerie, aux volets donnant dans la cour, distribuait trois portes. Il ouvrit la première et surprit un couple de marchands qui se préparait pour la nuit. Il passa à la deuxième.

L'aubergiste était couché sur un grabat, Isabelle près de lui. Pas de Maud.

— Comment va-t-il ?

— Il survivra, répondit Isabelle en levant les yeux. Vous lui avez sauvé la vie.

— Il n'aurait pas dû intervenir.

— Vous ne le connaissez pas. Il ne craint personne.

L'aubergiste le regardait sans bouger, les traits crispés. Guilhem connaissait cette expression. Il devait souffrir atrocement. Pourtant Coquebert parvint à articuler :

— Grâce vous soit rendue, seigneur.

— Où se trouve Maud ? s'enquit Guilhem.

— Elle est allée passer une autre robe et chercher la dame de Thury. Dame Jeanne sait soigner et possède des grains d'opium.

Guilhem resta debout, bras ballants, ne sachant que dire. Son regard allait du blessé à la jolie meschinete. C'était la première fois qu'il se trouvait près d'Isabelle si longtemps. Elle gardait son air distant, mais avec dans le regard une lueur de reconnaissance et d'admiration qu'il ne lui avait jamais vue.

— Si vous n'aviez rien fait... souffla-t-elle. Maître Coquebert aurait trépassé, et je ne sais ce qui me serait arrivé.

— Ils en voulaient à Maud.

— Peut-être, mais pourquoi ne s'en seraient-ils pas pris à moi ensuite ?

— En effet, grimaça Guilhem.

— Je vous croyais comme les autres guerriers qui viennent ici, persuadés de leur force et de leurs droits. Vous êtes différent.

— Je ne crois pas être différent, gente Isabelle. Vous ne connaissez rien de ma vie.

Son passé lui revint dans une marée d'images sanglantes. Les villages qu'il avait pillés avec Malvin le Froqué, Louvart et Mercadier... Les cris des gens massacrés. Qu'il tuait. Il les entendait toujours.

Le silence s'installa de nouveau et de nouveau ce fut elle qui le rompit :

— Hier, dame Jeanne m'a parlé de vous.

— Ah ! fit-il, sur le qui-vive.

— Elle aussi m'a dit que vous étiez différent.

Guilhem se sentait embarrassé.

— Je crois qu'ils vont revenir, ajouta-t-elle.

— Les Normands ?

— Oui. Je ne sais ce qu'ils voulaient à Maud, mais vous avez tué l'un des leurs. Ils reviendront se venger, et surtout prendre ce qu'ils désirent.

Il n'avait pas eu le temps d'y songer.

— Vous avez sans doute raison, dit-il. Je passerai la nuit ici. S'ils reviennent, je les recevrai.

— Je n'osais vous le demander. Je vous laisserai ma chambre qui se trouve à côté de celle-ci. Moi, je veillerai mon maître.

Il hocha du chef.

— Je vais vous la montrer, vous pourrez y porter vos affaires... La dame de Thury m'a dit que vous alliez partir, ajouta-t-elle.

— Sans doute. Je vais peut-être entrer au service du seigneur de Saint-Pol.

— Saint-Pol...

Elle plissa imperceptiblement le front.

— Peut-être servirai-je ainsi le roi.

Elle parut soucieuse et lui prit la main. La sienne était glaciale.

— Venez !

Ils sortirent et Guilhem entendit des paroles venant de la salle. Il reconnut la voix de Jeanne de Thury et, sans savoir pourquoi, se sentit soulagé de ne pas la croiser en présence d'Isabelle.

La chambre de la servante n'était qu'un galetas minuscule sans fenêtre avec une couchette de sangles, un matelas de laine et une couette. A part le lit, la pièce ne contenait qu'un gros coffre à serrure. Rien ne traînait, sinon une gibecière. Les vêtements et les possessions d'Isabelle devaient se trouver dans le coffre. En découvrant le modeste galetas, Guilhem pensa à l'opulence de la chambre de Jeanne de Thury et en fut mal à l'aise.

— Mon écuyer dormira dans la salle. Il n'y a pas de place pour lui ici, dit-il en constatant la largeur du grabat.

Elle approuva et fit un pas pour ramasser sa gibecière, peut-être pour la ranger dans le coffre. Mais le passage entre le mur et le lit était si étroit qu'elle heurta Guilhem et trébucha. Il la rattrapa par la taille et la sentit frissonner. Comme elle ne se dégageait pas, il la serra un peu plus et elle se laissa faire. Leurs regards se croisèrent et il lut dans celui de la jeune femme un mélange de désir et de peur. Elle laissa pourtant aller sa tête contre épaule. Il lui caressa les cheveux, puis baisa ses lèvres entrouvertes.

— Non ! dit-elle en se dégageant doucement.

Ils ressortirent et Isabelle retourna dans la chambre de l'aubergiste où Jeanne de Thury venait d'entrer avec la femme de Ferrand. Gilbert étant parti chercher leurs bagages, Guilhem décida d'aller interroger Maud qui ne s'était plus montrée. Il grimpa dans la soupente et déboucha dans un grenier encombré par les fermes posées en travers pour soutenir le toit. On ne pouvait tenir debout qu'au milieu. Maud était assise sur le plancher mal équarri, la tête entre les mains. Elle était en chemise et jupon. Basilic cousait devant un trou dans le torchis qui dispensait un peu de lumière. Sur une poutre, un pigeon roucoulait.

— Je sais que vous avez eu peur, dit Guilhem à la jongleresse.

Elle leva des yeux pleins de larmes.

— Plus que peur, messire ! J'ai compris tout de suite qu'ils allaient m'enlever, que je deviendrais serve.

Elle étouffa un sanglot.

— Sans vous, sire d'Ussel, ma vie s'achevait. Que le Seigneur vous accorde toutes les grâces que vous souhaitez.

— Qui étaient-ils ?

— Eux ? Je l'ignore. Je ne les avais jamais vus.

Basilic s'était approché.

— C'est vrai, seigneur, moi non plus je ne les avais jamais vus. Diable, j'aurais pas oublié un homme à six doigts.

Guilhem se contraignit à sourire.

— Ils étaient là depuis l'après-midi. Ils vous attendaient, observa-t-il.

Maud parut encore plus terrorisée.

— Pourquoi ? Mais pourquoi ? Que me veulent-ils ?

— Où étiez-vous avant de venir à Paris ?

— A Rouen.

— Ils étaient normands.

— On croise des Normands partout, même en Angleterre, ironisa Basilic.

— Je resterai à l'auberge jusqu'à samedi, ajouta-t-il, mais pas plus longtemps.

— Nous partirons demain, seigneur d'Ussel.

— Pour aller où ?

— Ce n'est pas un signe de défiance envers vous, seigneur. Bien au contraire car ma vie vous appartient. Mais si personne ne l'apprend, ces Normands ne me trouveront jamais.

Il opina et détacha de sa ceinture l'escarcelle du Normand qu'il avait tué. Il la plaça dans la main de Maud.

— Pour votre voyage.

Ils soupèrent dans la salle. Isabelle remplaçait le maître et dirigeait la maisonnée, donnant des ordres aux marmitons et emplissant les hanaps de vin. Il y avait moins de monde que d'habitude. Les moines étaient restés dans le dortoir, Maud et Basilic dans leur soupente. Gilbert s'était placé près de l'entrée, arbalète et masse d'armes à portée de main. Guilhem avait demandé aux valets d'écurie de sonner une cloche si des cavaliers arrivaient.

A sa table, il suivait des yeux Isabelle, s'interrogeant sur la servante et ses relations avec maître Coquebert. Était-il un parent ? Son père ? Elle semblait lui porter beaucoup d'affection.

Il songeait aussi à Jeanne. La dame de Thury devait savoir qu'il avait débarrassé ses affaires. Il faudrait qu'il lui parle demain, se promit-il. Mais ses pensées revenaient le plus souvent à Maud. Que lui voulaient les Normands ? Il restait persuadé qu'elle lui avait menti ou au moins dissimulé une partie de la vérité. Elle ne voulait plus qu'il l'interroge, c'était la raison pour laquelle elle n'était pas descendue dans la salle. Une question le taraudait : Maud avait été accusée d'être la Licorne, ce mystérieux arbalétrier meurtrier, et il se demandait si ces trois-là n'en étaient pas aussi persuadés. Et s'ils voulaient l'interroger et la punir pour venger les meurtres des deux chevaliers du roi ? Auquel cas, ils n'étaient pas normands, mais au service de Philippe Auguste.

Mais après tout, que lui importait ? Maud n'était rien pour lui, et dans trois jours, il aurait quitté cet endroit.

La nuit vint et les clients partirent. Ceux qui logeaient sur place étaient déjà allés se coucher. Isabelle apporta une épaisse couverture à Gilbert et lui montra la paille dans le cellier. Il s'y installa comme il put, en ronchonnant.

Ensuite Guilhem prit la lanterne et monta avec Isabelle. Elle ouvrit la chambre de maître Coquebert, constata qu'il dormait. Le pavot avait agi. Elle prit alors la main de Guilhem et l'accompagna dans sa chambre.

Ce fut l'appétissante odeur de la soupe envahissant la chambrette d'Isabelle qui le réveilla. La servante n'était plus dans sa couche.

Il endossa sa chainse et attacha ses braies, puis enfila ses chausses et serra les jarretelles. Le cœur léger, il boucla ceinture et baudrier, glissa le fourreau dans sa loge, vérifia que ses couteaux étaient en place, noua son escarcelle et sortit. Passant devant la porte de l'aubergiste, il l'ouvrit. Maître Coquebert était éveillé et lui dit qu'un des moines de l'abbaye avait promis de faire venir l'infirmier de Saint-Germain qui soignerait sa blessure.

Guilhem descendit.

Maud et Basilic se trouvaient attablés avec Gilbert. Il s'installa avec eux, à côté de Maud.

Lui prenant la main, celle-ci murmura :

— Merci.

Aussitôt après, elle se leva et déclara :

— Nous partons tout de suite, avant qu'il ne fasse trop chaud. Je prierai le Seigneur pour qu'Il vous conduise à la félicité et vous conserve sauf.

Les jongleurs se chargèrent de leurs besaces, elle suspendit l'arbalète dans son dos et, ayant accolé leurs amis, ainsi qu'Isabelle et Antoine, ils s'en allèrent. Gilbert resta sombre et taciturne.

— Chevalier, comment avez-vous porté votre nuit ? demanda alors Isabelle à Guilhem avec un sourire engageant.

— Très bien, gente damoiselle, votre merci, lui répondit-il en lui baisant la main.

— Moins bien pour moi, grommela à voix basse Gilbert, ce qui fit rire la servante.

Guilhem termina sa soupe et quitta l'auberge, suivi de son écuyer. Il se rendit chez Jeanne de Thury mais Ferrand lui expliqua que sa maîtresse, fatiguée, ne voulait pas de visite.

Se doutait-elle pour Isabelle ? s'interrogea Guilhem.

— Gilbert, selle les chevaux. Nous allons à Paris.

Ayant passé le petit Pont, il interrogea son écuyer :

— Où puis-je acheter une chaîne, Gilbert ?

— Un bijou, seigneur ?

— Oui, en bel or et sans tromperie.

— Au pont au Change, seulement je ne connais pas un changeur

honnête.

— Crois-tu qu'on cherchera à me voler ? s'enquit Guilhem en frappant le fourreau de son épée de la main.

— Forcement, seigneur ! rétorqua l'écuyer dans un rire. Mais s'ils sont tous voleurs, on trouve aussi des Lombards vers le Monceau Saint-Gervais.

— Commençons donc par le pont au Change.

Sur le pont, les boutiques n'étaient pas différentes de celles des autres rues de Paris sinon plus étroites. Toutes disposaient d'un étal et d'un auvent suspendus par des chaînes, ces deux volets servant de fermeture la nuit. Derrière se tenait le marchand, ou sa femme, s'occupant des marchandises et des clients. Une seconde pièce, sorte d'arrière-boutique, faisait office d'atelier avec parfois un compagnon ou un ouvrier. Une échelle permettait de monter à l'unique étage où se trouvait la chambre.

Les boutiques d'orfèvres n'exposaient rien sur leur étal et l'artisan, sur un escabeau, travaillait généralement sur des bijoux, bien à l'abri de voleurs. En revanche, les autres commerces, des tailleurs, des boursiers et des chasubliers, exposaient quelques pièces et n'hésitaient pas à héler le badaud.

Guilhem s'adressa au premier marchand, un tailleur :

— L'ami, qui est le plus honnête orfèvre de ce pont ?

— Ils sont tous honnêtes, seigneur, répondit l'autre, interloqué.

— Je n'en crois rien !

Malgré le monde qui se pressait, plusieurs orfèvres avaient entendu la question et cessèrent leur travail pour l'interpeller :

— Mes bijoux sont les moins chers, seigneur.

— Je ne vends que de l'or et de l'argent pur ! lança un autre.

— Venez voir ma marchandise, beau sire !

Du haut de son destrier, Guilhem observa un artisan qui continuait à travailler, indifférent à ces invites. Il s'approcha.

— Vends-tu des chaînes en or, l'ami ?

— Oui, seigneur, voulez-vous les voir ?

Guilhem descendit de cheval et sortit les six nobles à la rose.

— Montre-moi ce que tu as pour ça.

L'autre alla à un coffret au fond de sa boutique et revint avec deux chaînes.

— Elles sont en or parfaitement pur. Je peux les peser devant vous et peser vos pièces. Bien sûr, vous payerez mon travail en différence.

— Quel est ton nom ?

— Henri l'Alemant.

— Pèse donc.

L'autre le fit sur sa balance à chaînette.

— Pour la plus grosse, vous me devriez un denier d'argent, mais je veux bien vous l'offrir.

— Qu'en dis-tu, Gilbert ?

L'écuyer l'avait rejoint et examinait la balance.

— L'Aleman me paraît honnête, seigneur, et s'il ne l'est pas, nous reviendrons lui couper les oreilles.

— Topons-la ! décida Guilhem.

L'homme lui remit la chaîne dans un petit sac de toile.

Le prévôt de Paris arriva à none avec une troupe d'hommes en armes. A l'aube crevant, Isabelle avait envoyé un valet prévenir l'abbé de Saint-Germain dont dépendait la censive pour la justice, mais comme il y avait eu mort d'homme, elle avait aussi fait prévenir le prévôt de Paris, le roi s'étant attribué la justice pour les crimes et les rapt. Cependant, elle n'imaginait pas que le prévôt viendrait lui-même, et surtout si vite.

Elle ignorait qu'il avait déjà rencontré un Normand à six doigts.

Quand le valet avait été introduit dans l'appartement du prévôt, au Grand-Châtelet, celui-ci écoutait ses sergents d'armes raconter leur affrontement avec une bande de gueux qui s'en prenait aux bourgeois dans le Monceau Saint-Gervais. Plusieurs avaient été capturés et seraient essorillés au carrefour Guigne-Oreille, d'autres seraient pendus.

« Seigneur, avait annoncé le clerc qui recevait les plaignants dans la salle des gardes du Grand-Châtelet, cet homme vient du Riche Laboureur. Trois Normands ont tenté d'enlever une jongleresse. Un chevalier et des clients l'ont défendue et un Normand a été tué. Les autres ont fui.

— Le Riche Laboureur ! » s'était exclamé le prévôt.

Il avait immédiatement songé à Maud dont il restait persuadé qu'elle était la Licorne. Le clerc s'était fait la même observation, connaissant l'affaire.

« Oui, seigneur. La jongleresse est Maud la Chimère, que vous avez fait enfermer quelque temps au petit Châtelet.

— Dieu tout-puissant ! Raconte ! » avait-il ordonné au valet.

Celui avait obtempéré, et quand il avait décrit la main du Normand, celle à six doigts, le prévôt avait deviné être sur le point de résoudre l'affaire de la Licorne.

Il était immédiatement parti avec une poignée d'hommes et le valet, s'arrêtant en chemin à l'auberge de la Pomme de Pin pour apprendre que les marchands normands étaient partis.

Au Riche Laboureur, le prévôt alla d'abord voir la dépouille du Normand. Aucun doute, il s'agissait de celui vu à la Pomme de Pin. Il s'était fait ensuite raconter les événements par Isabelle et l'aubergiste et avait ainsi appris le départ de Maud, mais personne ne savait où elle était allée. Il se promit d'envoyer des messagers aux prévôts d'île de France. Les deux jongleurs étaient à pied et on les retrouverait facilement. Quant aux Normands, il les signalerait aussi, surtout celui sans nez, mais ceux-là étant à cheval, il doutait de les attraper.

Curieusement, le prévôt ne posa aucune question sur celui qui avait sauvé Maud. Un voyageur de passage, avait-il compris. Il rentra satisfait au Grand-Châtelet. Dès le roi de retour, il lui dévoilerait tous les éléments de l'affaire. Maud la Licorne se trouvait au service du prince Jean, mais avait dû exiger quelque gratification pour son silence. Le comte de Mortain avait donc envoyé ces trois hommes pour s'emparer d'elle ou la tuer. L'entreprise avait échoué. Maud et son complice avaient fui Dieu sait. Si on l'avait écouté, il aurait pu tous les saisir. La faute en revenait à ce maudit hospitalier : Nicolas de Mailly.

Plus tard, l'infirmier de Saint-Germain et le prévôt de l'abbaye arrivèrent au Riche Laboureur. Le premier pensa l'aubergiste et le second se fit raconter l'affrontement. Il donna ordre qu'on mît en terre le Normand et jugea n'avoir rien d'autre à faire.

S'il s'était plus intéressé à l'affaire, s'il avait fait un tour à l'auberge de l'Arbalète, près de l'abbaye, il y aurait découvert les deux Normands.

En effet, les gens du shérif de Nottingham, après avoir quitté le Riche Laboureur, n'étaient pas revenus à Paris, à la Pomme de Pin. Filant vers Saint-Germain, l'Affligeur avait aperçu l'enseigne de l'hôtellerie de l'Arbalète et décidé d'y passer la nuit.

La perte de Godon Sixdoigts était un rude coup. Cela faisait des années que les trois hommes travaillaient ensemble. Malgré cela, l'Affligeur n'envisageait pas d'abandonner. Il avait commis la même erreur qu'à Windsor, se reprochait-il : tenter de prendre vivante Egelina. Il ne recommencerait pas. Dès le lendemain, avec Ladre, ils se placeraient sur le chemin des jongleurs et les tueraient.

Guilhem revint à basse none[62]. Coquebert se trouvait dans la salle, son bras blessé bandé. Il bavardait avec un inconnu, un chevalier en robe pourpre galonnée de vert portant un surcot brodé d'une croix rouge.

Guilhem salua l'inconnu d'un signe de tête et félicita l'aubergiste pour son rapide rétablissement.

— Restez-vous cette nuit, chevalier ? demanda Coquebert.

Guilhem opina :

— J'ai quitté la maison de la dame de Thury.

— J'ai appris que votre écuyer avait passé la nuit dans le cellier. Mon lit n'est pas grand, mais il pourra le partager avec moi.

— Merci, maître Coquebert, sourit Gilbert.

Il s'installa à une autre table avec Gilbert et, en attendant qu'on leur porte à boire, examina discrètement le nouveau venu.

De taille moyenne avec un buste large et droit, le chevalier en robe affichait un visage rugueux, au nez cassé, avec des sourcils sombres et épais alors que ses cheveux courts et sa moustache tiraient sur le gris.

Un croisé, certainement. Un rude combattant sans doute, mais qui avait perdu l'habitude de se battre : il avait gardé son épée à la taille. Deux hommes d'armes l'accompagnaient. Ceux-là, qui buvaient leur pot de cervoise en silence, gardaient leur hache à portée de main, sur la table.

Avaient-ils un rapport avec les Normands de la veille ? Sans doute pas puisque l'attitude de Coquebert envers eux était amicale. Mais où se trouvait Isabelle ?

Enfin, elle apparut, sortant du cellier. Elle vit Guilhem et afficha un joli sourire, mais ne vint pas le voir. Il en fut déçu.

Ce fut Antoine qui leur apporta à boire. Un vin frais, juste mis en perce.

Le croisé se leva pour aller dire quelques mots à Isabelle qui lui montra l'escalier. Il fit signe à ses hommes et ils montèrent ensemble. Guilhem observa qu'il boitait. Allaient-ils loger au Riche Laboureur ?

Isabelle étant restée en bas, Guilhem l'appela.

— Qui est ce chevalier, douce Isabelle ?

— Un voyageur normand qui se rend en Bourgogne. Avec ses hommes, il a pris la chambre occupée par les marchands qui viennent de partir.

— Je m'interrogeais... Pourrait-il y avoir un rapport entre leur présence et la venue des fredains d'hier.

— Aucun ! répondit-elle vivement.

Elle ajouta :

— Le prévôt de Paris est venu ce matin. Il a posé beaucoup de questions. Surtout sur Maud.

— C'est lui qui l'avait mise en prison, non ?

— Oui, elle me l'avait raconté.

Même s'il souhaitait se convaincre que cela ne le regardait pas, Guilhem n'avait cessé d'y songer. Maud pouvait-elle vraiment être la Licorne ? Il aurait aimé en savoir plus sur la façon dont les deux chevaliers du roi avaient été occis. Il avait quand même du mal à imaginer Maud tuant comme un routier. Mais que connaissait-il aux femmes ?

— J'espère qu'elle échappera aux uns et autres, dit-il.

— Moi aussi, sourit tristement la servante.

Elle repartit s'occuper de la cuisson de la soupe et des canards en broche. Peu après, le boiteux et ses hommes descendirent, traversèrent la salle et sortirent.

Malgré ce que lui avait dit Isabelle, ces Normands préoccupaient Guilhem. Ils allaient passer la nuit à l'auberge. Et s'ils s'étaient des complices de ceux de la veille ? S'ils envisageaient de les venger ? Peut-être avait-il l'imagination trop fertile mais il glissa à Gilbert :

— Va vérifier si nos chevaux sont bien soignés.

Comme l'écuyer haussait les sourcils de surprise, Guilhem ajouta :

— Profites-en pour regarder ce que font le boiteux et ses compagnons.

Cette fois, Gilbert avait compris. Il se leva et quitta la salle.

— Je les ai vus. Le boiteux parlait à Ferrand, dit-il une fois de retour.

— Chez la dame de Thury ?

— Oui, dans leur cour. Je me suis éloigné. Je n'ai pas vu dame Jeanne.

Pourquoi ce Baudric rencontrait-il Ferrand ? Il était vrai qu'ils étaient tous deux normands. Peut-être que Ferrand demandait des nouvelles de son pays.

— Tu n'as rien vu d'inquiétant ?

— Non, aucune trace des fredains d'hier.

Guilhem envisagea un moment d'aller chez Jeanne de Thury, mais comme la veille, Ferrand risquait de l'éconduire. Il resta donc à l'auberge.

Le boiteux et ses hommes revinrent. Un peu plus tard arriva un remouleur ambulant. Il n'y avait plus de place dans les lits de l'auberge mais Coquebert lui proposa le cellier. L'homme en fut ravi. Il paraissait être bon vivant, faisant sans cesse des mots d'esprit.

La soupe fut servie et le repas se déroula dans une belle euphorie, ceux présents la veille se satisfaisant du retour au calme. Chacun riait aux bons mots du colporteur et Gilbert ne fut pas en reste, racontant force histoires paillardes faisant sourire les Normands.

La nuit arrivant, Gilbert joua de son luth et l'un des moines s'avéra de bonne compagnie, narrant une historiette qui obtint un franc succès, surtout parce qu'il la mimait :

— Il s'agissait de trois amis : Robin, Jean et Tassin qui dînaient ensemble chaque mois et décidèrent d'une gageure. Ils se transporteraient dans la demeure de chacun d'eux et celui qui aurait une femme assez sage et aimante pour consentir à compter jusqu'à

quatre ne payerait pas l'écot de leur prochain souper.

— Qui peut perdre à un tel jeu ! intervint d'Orbec, haussant les épaules.

— Attendez, messire, sourit le moine. Il fut entendu que celui dont l'épouse se montrerait impatiente, moqueuse ou hargneuse, payerait sa part de la dépense et celle du vainqueur. La compagnie s'en vint tout gaiement chez Robin, dont la femme, qui se nommait Marie, faisait fort la glorieuse. Le mari lui dit, devant tous : « Marie, dites après moi ce que je dirai.

— Volontiers, mon sire.

— Marie, dites : En preu[63].

— En preu.

— Et deux!

— Et deux.

— Et trois ! »

Mais cette fois, Marie, impatientée, reprit :

« Et sept, et douze, et quatorze ! Allez donc, vous moquez-vous de moi ? »

Ainsi Robin perdit la gageure. La compagnie se rendit ensuite chez maître Jean, dont la femme, nommée Agnecat, savait très bien faire la dame. Jean lui dit :

« Répétez avec moi : En preu. »

Mais Agnecat, par dédain, répondit :

« Et deux ! »

Jean perdit la gageure. Tassin dit à son tour à dame Tassine :

« En preu. »

Tassine répondit :

« Je ne suis pas un enfant, pour apprendre à compter ! »

La salle s'esclaffa

— Ainsi les maris perdirent tous la gageure. Si au contraire ils avaient épousé des femmes bien soumises, ils auraient eu leur écot payé et s'en seraient allés joyeux[64].

— Vous saurez quoi répondre si on vous demande de compter jusqu'à quatre, dit alors d'Orbec à Isabelle.

Elle inclina la tête pour déclarer :

— Mais je ne suis pas mariée, messire.

Chacun ayant fait à son tour ses propres commentaires, Guilhem fit chercher sa vielle à roue et chanta plusieurs cansons[65] mélancoliques que tout le monde écouta avec recueillement.

Il termina par celui-ci :

Oncques homme de mon lignage,

Ni de beaucoup plus grand mérite, n'aima telle, ni en fut aimé

Je veux qu'on me coupe la langue, si jamais touchant elle,

Bien que la salle soit alors dans une quasi-obscurité, à peine éclairée par les braises de la cheminée, Guilhem vit les larmes sourdre aux yeux d'Isabelle.

Le silence s'installa, troublé seulement par le crépitement du feu. Puis le boiteux le complimenta, lui demandant d'où il venait pour connaître de si beaux chants. Guilhem répondit : de Cluny. L'autre lui dit s'appeler Baudric d'Orbec et être normand. Il partirait demain, ajouta-t-il.

Les derniers clients s'en allèrent, et ceux qui logeaient à l'auberge montèrent dans leur chambre. Guilhem retourna dans celle d'Isabelle qui le rejoignit peu après.

Elle lui parut distante, malheureuse. Sans doute à cause de son prochain départ. Il lui remit alors la chaîne en or mais elle fondit en larmes.

Comme il la consolait, elle lui dit :

— Je ne veux pas que tu t'attaches à moi. Je suis une servante, à peine plus qu'une serve. Demain, tu m'auras oubliée. Sinon, nous souffrirons inutilement.

Le matin du vendredi, quand il se réveilla, Isabelle n'était plus dans leur couche. Il s'habilla et descendit. Seul Gilbert et les moines se trouvaient dans la salle, avec le jeune Antoine et l'aubergiste.

Guilhem s'adressa à Coquebert pour s'informer sur sa blessure.

— Toujours douloureuse, mais supportable, seigneur. J'ai connu pire.

— Avant d'être aubergiste ?

— Avant, j'étais arbalétrier pour le roi Henri.

— Je l'ignorais. Comment êtes-vous arrivé ici ?

— Le hasard. Le frère de ma pauvre femme, Dieu ait son âme, m'a proposé de lui racheter l'auberge. Il voulait finir ses jours dans un monastère et n'avait pas d'argent. Je disposais de la somme que j'ai offerte au monastère. J'ai quitté la Normandie pour venir ici.

— Je n'ai pas encore vu Isabelle.

— Elle est partie.

— Où donc ? s'étonna Guilhem.

D'un geste, Coquebert lui proposa de s'éloigner pour ne pas être entendus.

— Vous a-t-elle parlé de sa sœur ?

— Non.

— Elle est moniale au monastère Saint-Pierre de Montmartre. Isabelle est allée la voir.

— Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ? Je l'aurais conduite à cheval.

— Elle n'y tenait pas. Elle voulait rester seule pour réfléchir et choisir la décision qui s'imposait. C'est ce qu'elle m'a annoncé.

A mon sujet ? s'inquiéta Guilhem.

— Quand reviendra-t-elle ?

— Peut-être ce soir, peut-être demain. Il arrive qu'elle reste quelques jours là-bas, à prier.

Guilhem songea qu'il ne la reverrait plus, sauf s'il demeurait à Paris. Etait-ce cela qu'elle voulait lui faire comprendre la veille ?

— Et le sire d'Orbec ?

— Parti aussi, avant le lever du jour.

Guilhem mangea sa soupe en silence. Quand il eut terminé, il se rendit chez Jeanne de Thury.

Cette fois, elle le reçut dans sa chambre.

— Je voulais vous voir plus tôt, ma dame, dit-il après s'être agenouillé.

— J'ai eu moult soucis, messire.

— Avez-vous obtenu ce que vous souhaitiez de Thibaud le Riche ?

— Il s'est montré conciliant. Je rencontrerai l'abbé aujourd'hui pour mettre notre accord par écrit.

Elle se tut un instant avant de reprendre :

— J'ai appris comment vous aviez sauvé la jongleresse et vous remercie pour elle.

— Soyez certaine, ma dame, que j'en aurais fait autant pour vous, et même plus, certainement.

Elle afficha un triste sourire.

— Je n'aurais pas dû vous raconter ma vie. Mais soyez assuré que j'apprécie votre promesse. S'il doit m'arriver malheur, je garderai espoir en sachant que vous viendrez à mon secours.

— Je le ferai, je le jure devant la benoîte Vierge et tous les saints. Mais aucun péril ne peut vous toucher dans le royaume de France.

— Je l'espère.

— Je n'ai rien décidé sur mon service auprès du sire de Saint-Pol.

Elle s'approcha de lui et lui prit les mains :

— Guilhem, si vous aimez Isabelle, gardez-la. Vous ne trouverez pas meilleure épouse. Maintenant, laissez-moi.

Il partit, déconcerté. Epouser Isabelle ? Il n'y avait pas songé. Il ne savait rien d'elle. Elle n'en savait pas plus sur lui.

Gilbert l'attendait dans la cour.

— Sellons les chevaux, j'aimerais aller au monastère Saint-Pierre de Montmartre. Le connais-tu ?

— Oui, seigneur.

Ils ne rentrèrent de leur chevauchée qu'à la vêprée. Guilhem n'avait pas aperçu Isabelle comme il l'espérait.

Il se coucha son souper terminé.

Demain commencerait une nouvelle vie avec le sire de Saint-Pol.

Rue de la Colombe, dans l'auberge du Signe de la Croix, devant la fenêtre ouverte pour laisser entrer un peu de fraîcheur après l'écrasante chaleur de la journée, Egelina songeait. Le seigneur d'Orbec était sorti retrouver ses hommes de main. La journée du lendemain serait rude.

Ils étaient arrivés avant none, expliquant à l'aubergiste venir d'Amiens. Baudric s'était présenté comme drapier. Maintenant qu'Amiens avait été rattaché au royaume de France, il souhaitait ouvrir un étal aux Champeaux, ces halles que le roi de France avait créées dix ans auparavant et où une travée était réservée aux drapiers, avait-il raconté à l'aubergiste.

Elle songeait à Guilhem. Elle en avait parlé à Baudric qui lui avait rappelé son serment et elle lui avait répondu qu'elle le respecterait. Mais elle avait tué cinq fois pour lui. Demain serait la sixième. N'aurait-elle pas payé sa dette ?

Il lui avait répondu qu'il y réfléchirait. Au demeurant, elle ne pouvait plus rester à Paris. Ils partiraient après l'exécution du lendemain. Le roi Jean voulait encore faire disparaître quelques personnes qui le gênaient. Mais après, il se pourrait qu'il lui rende sa foi.

Si ce Guilhem voulait d'elle, pourquoi pas ?

Mais Guilhem voudrait-il d'elle ? songeait-elle. Après la vie qu'elle avait connue, et après les crimes qu'elle avait commis ?

Pourrait-elle se racheter ?

Elle s'agenouilla et pria la benoîte Vierge.

Ne devant retrouver Saint-Pol qu'à la relevée, Guilhem ne se pressa pas. La chaleur devenait de plus en plus étouffante et des orages s'annonçaient. Il transpirait déjà sous sa robe de velours. Après avoir avalé une soupe et mangé quelques fruits, il s'apprêtait à rejoindre Gilbert, déjà à l'écurie où il faisait charger leurs bagages, car ils ne reviendraient pas au Riche Laboureur.

C'est alors qu'entra une bruyante troupe d'hommes en armes. Une douzaine de guerriers en broigne et haubert court, coiffés de casque rond ou d'une cervelière malgré la chaleur. Hache ou estramaçon ballottait à leur baudrier.

S'exprimant haut et fort, ils s'installèrent à une table et commandèrent à boire. Leur chef, en haubert, dans la trentaine, imberbe et cheveux courts, balaya la salle de ses yeux gris et son regard s'arrêta un instant sur Guilhem avant de se détourner.

Isabelle n'étant pas rentrée, ce fut maître Coquebert qui leur porta des pots de cervoise. Guilhem resta à écouter les nouveaux venus qui parlaient surtout de la longue chevauchée qu'ils venaient de faire. D'après leur accent et leur vocabulaire, c'étaient des Normands. Encore.

Gilbert entra et s'approcha de son maître.

— Les chevaux sont prêts, seigneur.

Guilhem se leva pour se rendre à la cheminée devant laquelle se trouvait Coquebert.

— Voulez-vous que je demeure ici encore un peu ?

Il coula un regard circonspect vers les Normands.

— Inutile, mon ami, répondit l'aubergiste en le gratifiant d'un sourire affable. Ils ne restent pas, m'ont-ils dit. Ils ne font que se désaltérer et vont poursuivre leur route vers la Normandie. Vous seriez hôtelier, vous verriez des gens comme eux tous les jours !

Guilhem opina. L'aubergiste avait raison et il s'inquiétait à tort. Qu'auraient pu chercher ces gens ici ?

— Que le Seigneur Dieu vous garde et vous donne bonne rencontre. J'aurais aimé revoir Isabelle. Vous lui direz que j'essayerai de revenir. Que la benoîte Vierge la protège.

— Dieu vous garde aussi, noble chevalier.

Dehors, la cour était une fournaise. Pourtant, none était encore loin. Vérifiant rapidement que l'écuyer n'avait rien oublié : sa rondache à l'arrière de la selle, la boîte contenant sa vielle, sa seconde épée et son fléau d'armes, il monta en selle et mit son destrier au trot.

Gilbert suivait avec le roussin en longe.

Dans l'île de la Cité, ils filèrent dans la rue de la Colombe et laissèrent leurs chevaux dans la même écurie que lors de leur premier passage. Avant d'aller à l'hôtellerie Saint-Nicolas, ils s'arrêtèrent au Signe de la Croix pour se désaltérer, puis Guilhem abandonna Gilbert afin de se rendre seul chez le sire de Saint-Pol.

Passant la porte basse surmontée d'une statue de saint Nicolas, il vit les hommes d'armes de Hugues de Saint-Pol attablés. Comme il s'approchait, celui qui l'avait mené à son seigneur le reconnut et se leva.

— Je vous attendais, noble sire, lui dit-il. Messire Raoul m'a prévenu de votre venue. Laissez-moi vous conduire au seigneur.

Dans la chambre où on avait dressé une table, Hugues de Saint-Pol dînait avec Raoul. Il fit un signe amical à Guilhem en le voyant entrer.

— Dieu vous dit bonjour, chevalier.

— Dieu vous donne bonjour et bonnes heures, messires.

— Assoyez-vous avec nous, chevalier, nous commençons juste à dîner. Vous nous parlerez plus longuement de votre vie chez Mercadier. Cela pourrait intéresser le roi.

Le garde parti, Raoul emplit son pot d'un vin clair et le passa à Guilhem. Puis il poussa devant lui une volaille rôtie.

Ayant découpé un morceau du volatile avec sa dague, Guilhem commença son récit par la façon dont il avait été capturé par Mercadier, avec Brancion. Bien sûr, il travestit la vérité, inventant être entré au service du chevalier de Cluny quelques mois plus tôt.

En revanche, il raconta forces anecdotes véridiques sur les combats menés avec les brabançons et comment il avait été adoubé chevalier, puis il narra la mort du sire de Brancion, lors d'un affrontement.

Il en était au vol de la Sainte Lance et à son voyage à Cluny quand on frappa à la porte.

C'était le même homme d'armes accompagné d'un clerc âgé.

— Thibaud ? s'exclama Saint-Pol en s'adressant au clerc.

— Seigneur, un grave événement. La grange a pris feu !

— Que dis-tu !

— Ce matin, il y a peu. Sans doute à cause de la chaleur... Tous les gens du quartier sont venus nous aider, mais impossible d'éteindre le foyer.

— Les récoltes ?

— Brûlées, seigneur... Seule votre maison n'a pas été atteinte.

Saint-Pol, livide, se saisit de son épée qu'il glissa au baudrier.

— Partons ! Il faut que je me rende compte. Viens avec nous ! ordonna-t-il à Guilhem.

Ils descendirent l'escalier quatre à quatre. Raoul ordonna aux gardes de le suivre et ils se précipitèrent vers l'écurie.

Guilhem se trouvait à quelques pas derrière Saint-Pol. Passant devant le Signe de la Croix, il distingua une silhouette féminine dans l'ombre de la fenêtre. Elle tenait un objet, mais il n'y prêta pas attention. Il abandonna Saint-Pol un instant pour entrer dans l'auberge et appeler Gilbert.

A la fenêtre, Egelina venait de reconnaître Guilhem qui sortait avec celui qu'elle était censée tuer. Elle blêmit et resta interdite, indécise.

Certes, elle savait que Guilhem devait se mettre au service de Saint-Pol, mais le voir là, près de sa prochaine victime, lui enlevait toutes ses forces. Et si elle le touchait ?

— Tire, mais tire donc ! ordonna Baudric.

Elle ne pouvait pas. Elle déglutit, sa salive avait un goût acide.

— Tire ! Tire ou je te tue !

Elle reprit ses sens, visa et appuya sur la queue de l'arme.

Gilbert buvait un vin bien frais, l'air béat et satisfait. Guilhem attrapa son pot et le vida d'un coup.

— On part, l'ami, tu boiras plus tard.

A cet instant, des cris d'effrois retentirent dans la rue. Lâchant le pot, Guilhem s'élança dehors.

Saint-Pol se trouvait étendu par terre. Guilhem aperçut le carreau qui sortait de sa poitrine. Le sang commençait à rougir la robe du chevalier.

Raoul venait de crier :

— La Licorne !

— J'ai vu quelqu'un à une fenêtre de l'auberge ! lui lança Guilhem. Je suis sûr que c'est le tireur ! On peut encore le saisir. J'y vais !

Il désigna la fenêtre.

— C'était cette chambre ! Faites le tour par-derrière au cas où il s'enfuirait par le jardin.

Gilbert arrivait à son tour.

— La Licorne a tiré depuis l'auberge sur messire de Saint-Pol. Reste devant et empêche les sorties !

Déjà Raoul était parti. Guilhem, lui, se précipita dans l'hôtellerie.

Traversant la salle en courant sous les regards éberlués des clients, des servantes, des valets et de l'aubergiste, il grimpa l'escalier

aussi vite qu'il le put, épée dégainée.

Sur le palier, trois portes. Il poussa la première, c'était la pièce dans laquelle il avait vu la silhouette de femme, mais elle était vide.

La porte d'à côté était fermée à clé, il l'enfonça d'un violent coup de pied. Vide aussi. Il revint au palier. Avisant un passage du côté du jardin, il tira le panneau de bois qui le fermait et découvrit un grossier escalier de planches. Surtout, il aperçut Raoul qui courait dans un verger entouré de murs. Or, derrière un gros cerisier, il distingua un homme qui attendait, épée à la main. Avant que Guilhem ait eu le temps de crier pour prévenir Raoul, l'agresseur surgit et frappa le chevalier en pleine tête, le décapitant presque. Immédiatement le meurtrier s'enfuit vers le fond du jardin où l'attendait une autre personne. Une femme, d'après sa silhouette. Elle tenait une arbalète.

Un frisson glacial parcourut Guilhem en prenant conscience que l'homme à l'épée boitait. Sa taille, sa robe pourpre galonnée de vert, nul doute qu'il s'agissait de Baudric d'Orbec ! Qui était la femme ? La Licorne, forcément !

Il n'eut pas le temps de se poser plus de questions car il entendit dans son dos une galopade suivie de cris et de vociférations.

— Il est là ! hurla une voix.

— La Licorne est en haut !

— On le tient ! Mortaille !

Une dizaine de furieux armés de piques et de cotels surgirent de l'escalier en le désignant.

— Vous vous trompez ! cria Guilhem.

Mais à la folie brillant dans leurs yeux, à leurs bouches tordues par le besoin de massacrer la créature diabolique qui les terrorisait depuis des semaines, il devina l'inutilité qu'il y avait à vouloir se justifier. L'un des furieux, plus audacieux que les autres, se jeta sur lui avec une lardoire. Refusant de le frapper de son épée, Guilhem lui lança un de ses couteaux dans la cuisse. L'autre s'écroula, gênant les autres poursuivants et lui laissant le temps de se précipiter dans l'escalier du verger.

En bas, il tomba sur deux des gardes de Saint-Pol. Peut-être ne le reconnurent-ils pas, peut-être le crurent-ils complice, mais ils tentèrent de l'arrêter en s'agrippant à lui.

Dans un enchevêtrement furieux, frappant l'un de son poing et l'autre de son genou, il parvint à les bousculer et décala comme un forcené, le cœur battant à tout rompre.

Passant près du corps de Raoul, il vit le sang du chevalier qui s'écoulait en flot épais.

Dans son dos, les hurlements s'amplifiaient, d'autres poursuivants se joignaient à la curée.

Parvenu au bout du verger, l'endroit par où il avait vu s'enfuir

Baudric et la fille, il n'aperçut aucune issue. Cependant, une sorte de traverse courait sur la droite. Il s'y engouffra. Au bout se trouvait un portail qu'il poussa brutalement.

Il découvrit un autre verger de forme irrégulière et bordé de maisons à pans de bois. Désert. Où aller ?

Comme un boyau s'ouvrait sur sa gauche, il s'y engagea pour s'éloigner le plus possible de l'auberge. Dans cette course, il découvrit une échelle menant à une galerie. Il y grimpa, haletant, entendant la meute pénétrer dans le second verger.

Un couloir branlant courait le long de la maison. Vermoulu, moussu, instable. Son pied se prit entre deux planches qui dégringolèrent. Au bout, pas d'issue ! Il sauta.

Il tomba dans une autre cour et vit une forge. C'était l'atelier d'un maréchal-ferrant. L'homme martelait des fers de chevaux sur une enclume tandis qu'un apprenti manipulait la chaîne du soufflet. Tenant son fourreau d'épée pour ne pas s'embroncher dedans, Guilhem leur passa sous le nez, les poumons brûlants, et arriva dans une ruelle où circulait du monde. Il l'ignorait, mais il s'agissait de la rue du Chevet-Saint-Landry. Devant lui : la porte d'une église. Il se trouvait au chevet du lieu de culte. Il le traversa en galopant et sortit par un porche. La rue qu'il découvrit était plus large que la précédente et bordée d'échoppes. Se mêlant à la foule, il la remonta et se rua dans la première ruelle à main droite. Il courut encore, puis emprunta une voie à gauche. Ne connaissant pas la ville, il allait au hasard, se fiant uniquement à son instinct pour gagner le petit Pont.

Dans le dernier passage, il se remit à marcher. Rapidement certes, mais sans se faire remarquer. Les vociférations et les avertissements derrière lui avaient disparu, fondus dans le vacarme de la ville, dans les appels des marchands et des artisans, des crieurs de vin et des animaux.

Brusquement, la voie fut barrée par une procession. Il se glissa dans le groupe, jouant des coudes malgré les protestations, pour parvenir au premier rang, et, de là, dépasser le cortège. Il tourna, tourna encore dans un labyrinthe de ruelles jusqu'à déboucher devant le parvis de Notre-Dame.

Reconnaissant la cathédrale en construction, il sut où aller.

Il traversa le parvis, bousculant une prostituée en robe rouge qui voulait le retenir, et se faufila entre les marchands qui tenaient étal. Il contourna rapidement le pilori où se trouvait un condamné flagellé la veille. Des badauds caquetaient à son sujet avec l'homme d'armes de l'évêque chargé de la surveillance du supplicié.

Ecartant à nouveau ceux qui ralentissaient sa marche, Guilhem fila vers le petit Pont.

Devant l'édifice, il observa un moment les lieux. Ne voyant rien

d'inquiétant, il s'engagea lentement, avec une insouciance forcée, regardant les étals de marchands de rubans et des tailleurs.

Au petit Châtelet, on le laissa passer sans l'interpeller. Il poursuivit vers l'abreuvoir Macon et décida alors de retourner au Riche Laboureur.

Après cette fuite éperdue, le calme revenait dans son esprit et dans son corps. Il songeait qu'il venait de découvrir la vérité sur la Licorne, ce meurtrier que la justice royale cherchait en vain à identifier. Mais par une ironie du sort, il ne pouvait se rendre au Palais pour tout révéler puisque quelques sottards l'avaient accusé d'être lui-même la Licorne.

Pouvait-il facilement se disculper ? Avec la mort de Saint-Pol et de Raoul, ce ne serait pas si facile, car personne ne le connaissait. On l'avait vu courir dans l'auberge, épée à la main. Et pour ce que Maud lui avait raconté sur le prévôt, il subirait la question avant toute chose.

Il devait donc quitter Paris au plus vite. Il songea alors qu'un moyen de s'innocenter serait de saisir lui-même la Licorne et de la livrer. Ce mystérieux criminel était-il Baudric ou la femme qui tenait l'arbalète ? S'il s'agissait de Baudric, le Normand n'aurait pas eu besoin d'elle. Donc la Licorne était la femme et il pensa à Maud. A Maud qui logeait au Riche Laboureur, qui tirait si bien à l'arbalète, qui avait été accusée d'être la meurtrière et que trois hommes avaient essayé d'enlever. Ces trois-là devaient connaître son rôle. Etaient-ils au service du roi ? Mais alors, pourquoi ne pas avoir envoyé le prévôt ?

Toutes ces questions sans réponse se bousculaient dans son esprit.

Il essaya d'ordonner les faits. Baudric d'Orbec était venu la veille au Riche Laboureur. Certes, Maud était déjà partie, mais sans doute le Normand l'ignorait-il. Comment aurait-il pu savoir qu'on s'en était pris à sa complice ? Il avait sûrement retrouvé plus tard les jongleurs en un autre lieu. Quoi qu'il en soit, ils s'étaient rendus ensemble au Signe de la Croix pour attendre que Saint-Pol quitte sa chambre. Peut-être même Baudric avait-il provoqué sa sortie en faisant mettre le feu à sa grange par ses hommes de main ou par Basilic.

Où se trouvait la bande maintenant ? Certainement sur la route de la Normandie ou de l'Angleterre si Baudric était au service du comte de Mortain. Pouvait-il les poursuivre ? Sans cheval ni bagage, impossible.

Gilbert restait son seul espoir. Son espoir mais aussi sa crainte. Si son écuyer n'avait pas été pris, il chercherait son maître et retournerait certainement au Riche Laboureur avant la vêprée, avec les chevaux et les bagages.

Mais s'il avait été pris, et n'avait pu prouver son innocence, il serait torturé. Combien de temps avant qu'il ne révèle que son maître logeait au Riche Laboureur ?

Un petit moment, certainement. Gilbert avait prouvé sa fidélité et pouvait mentir avec aplomb. Malgré tout, si à la nuit, il n'arrivait pas, Guilhem décida qu'il partirait.

Seulement il ne disposait pas de chevaux.

En se pressant, sur le chemin du Riche Laboureur, il songea que la seule personne qui pourrait lui en céder un était Jeanne de Thury.

La cour était déserte, hormis deux poules qui sommeillaient à l'ombre d'un tas de fumier. Aucun valet dans l'écurie, mais le cheval de la dame de Thury s'y trouvait. Guilhem grimpa quatre à quatre l'escalier extérieur et frappa à l'huis.

Pas de réponse.

Il frappa à nouveau et s'annonça. Par une ouverture dans le mur, la femme de Ferrand l'interrogea d'un ton craintif :

— Etes-vous seul, chevalier ?

— Oui, je dois parler à dame Jeanne, c'est important.

Les verrous furent tirés et le battant s'écarta.

La servante affichait un visage défait.

— Entrez vite, seigneur.

Elle referma et poussa les verrous.

— Où est mademoiselle de Thury ? interrogea-t-il en pénétrant dans la chambre où se trouvait une autre servante, assise sur une chaise, et un valet, debout près d'une fenêtre.

La domestique pleurait. Les custodes du lit étaient tirées, dévoilant le désordre de la couche.

La femme de Ferrand éclata en pleurs :

— Enlevée, seigneur.

— Enlevée ? Par qui ? Quand ? questionna-t-il, stupéfait.

— Ce matin...

La femme ne pouvait retenir ses sanglots. Guilhem, excédé, s'adressa aux deux autres :

— Vous, expliquez-moi !

Entre deux reniflements, la servante s'exprima :

— Un chevalier est venu ce matin. Il a affirmé à maître Ferrand être envoyé par le fils de notre dame qui avait retrouvé sa liberté. Ferrand a ouvert l'huis, mais, à peine entré, le chevalier l'a frappé avec une masse de fer. Ensuite il a soufflé dans un sifflet, et toute une troupe a dévalé. En un instant, ils sont entrés, nous ont bousculés et ont entravé notre dame avant qu'elle ait pu crier. Le chevalier a fouillé partout, volé des chartes, puis ils sont partis avec notre maîtresse attachée sur une selle.

— Qui étaient ces maraudeurs ? la pressa Guilhem, bouillant de rage.

La servante haussa les épaules, montrant son ignorance.

— Et vous, savez-vous qui ils étaient ? demanda Guilhem à la femme de Ferrand.

Elle secoua la tête, le valet fit de même.

— Votre mari ? Où est-il ?

— Là-haut. Il a repris conscience, voici peu. Il a beaucoup saigné, de la tête, du nez... Je l'ai cru mort, sanglota l'épouse.

— Je vais retrouver la dame de Thury, décréta Guilhem qui avait déjà oublié ses propres ennuis.

Il se dirigea vers la porte de l'escalier dans la tourelle, l'ouvrit et gravit rapidement les marches.

Ferrand était allongé sur son lit. Un linge sanglant lui entourait la tête. Il sommeillait, ou était inconscient. Une autre domestique se tenait près de lui.

— Ferrand, m'entendez-vous ?

Le blessé ouvrit les yeux mais ne dit mot.

— Vous me reconnaissez ? Je suis Guilhem d'Ussel. Je pars à la recherche de votre maîtresse, mais j'ai besoin de savoir qui étaient ceux qui vous ont agressé.

— Je ne sais, seigneur, répondit l'homme d'une voix pâteuse.

— La dame de Thury m'a parlé de Ferrand de Beaumont, qui avait pris son château de Crèvecœur. Jean voulait qu'elle l'épouse. Est-ce lui ?

Le blessé ne répondit pas tout de suite. Sans doute parler, ou même penser, lui coûtait-il beaucoup.

— Ma maîtresse craignait une entreprise du prince Jean.

— Ecoute-moi, Ferrand. J'ai aussi des ennuis. Cet après-midi, je me trouvais avec le sire de Saint-Pol, dans la rue de son auberge. La Licorne lui a tiré dessus depuis une hôtellerie proche et l'a tué. Je l'avais vue et je l'ai poursuivie, mais on m'a accusé d'être complice. J'ai dû fuir. Je n'ai plus de destrier. Si mon écuyer n'arrive pas avec nos montures, je prendrai le cheval de dame Jeanne. Et si le prévôt vient ici, tu ne sais rien sur moi, compris ?

— Oui, seigneur... Avez-vous vu qui était la Licorne ?

— Non, mais elle se trouvait avec un Normand qui se trouvait ici, voici deux jours : Baudric d'Orbec.

Le domestique resta silencieux un moment avant de déclarer :

— Que le Seigneur Dieu vous donne bonne aventure, noble chevalier.

— Je vais explorer la chambre de la dame de Thury, peut-être y trouverai-je quelque indice.

— Ce sera inutile, chevalier. Ma maîtresse ne possédait rien.

— Que Dieu te sauve, Ferrand.

Guilhem le laissa et redescendit.

Il répéta aux deux femmes et au valet ce qu'il venait de dire puis entreprit d'examiner le contenu des meubles.

A son regard contrarié, il était clair que l'épouse de Ferrand n'approuvait pas cette intrusion. Mais peu lui importait.

Il ouvrit le premier coffre qui contenait une robe et deux biaux de velours, plusieurs chemises, des chausses, des coiffes et des pièces d'étoffe. Tout était sens dessus dessous, certainement l'œuvre des marauds qui avaient enlevé Jeanne.

Rien de révélateur. Il s'en prit à l'autre coffre qui contenait des flacons, des pots, des coupes, des ceintures, une bourse et un coffret de cuivre, vide. Un manteau et des bonnets de fourrure. Pas de chartes, pas de papiers. Pourtant, au fond, il vit une épaisse pièce d'étoffe jaune. Il la déroula. Il s'agissait d'une bannière avec, brodé dessus, un lion vert, debout, tenant épée. Les armes des Crèvecœur ? Des Thury ? Il ne savait.

Il referma le coffre et fit le tour de la chambre. La vaisselle d'étain ne lui révélerait rien. Un des bancs faisait coffre, il l'ouvrit. Il contenait d'autres pièces de tissu et une dague. Le buffet fut à son tour exploré. Pas de chartes, pas de parchemins. Étonnant, se dit Guilhem. Jeanne de Thury devait bien avoir gardé des documents de son ancienne vie.

— Où votre maîtresse rangeait-elle ses parchemins ?

— Dans ce buffet, seigneur. Il y en avait trois, mais ceux qui l'ont enlevée les ont pris.

Sans doute des chartes prouvant les droits de Jeanne sur des terres. Comment les reprendre ?

Un faible espace entre le mur et les tapisseries représentant les sept vices et les sept vertus attirèrent son attention. Il s'approcha de la première et la souleva.

Derrière, grâce à deux crochets, était attachée une magnifique corne de licorne. Il resta stupéfait devant l'ivoire jauni légèrement strié.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il sévèrement à la femme Ferrand.

— Une corne divine, seigneur. Elle appartenait au mari de notre dame. Quand on a parlé de la Licorne, elle a préféré la cacher.

Dérouté, il passa sa main sur l'ivoire qui lui sembla tiède. Il n'avait jamais vu de licorne, ni de corne de cet animal, mais il savait son immense valeur. La corne guérissait tous les maux, disait-on. Comment le sire de Crèvecœur l'avait-il obtenue ? L'avait-il achetée ou avait-il tué lui-même la bête. On racontait que seule une vierge pouvait attirer le mystérieux animal.

L'esprit en désordre, il se souvenait que Jeanne lui avait assuré manquer d'argent. Elle aurait pu obtenir une fortune du roi en lui cédant cette corne. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait ? Cet objet possédait-il à ses yeux une telle valeur qu'elle refusait de s'en séparer ?

Il lâcha la tapisserie et se retourna. Les trois domestiques le considéraient avec une inquiétude non dissimulée. Son regard passa

sur la seconde tapisserie. Qu'allait-il trouver derrière ?

Mais il n'y avait rien. Il avait tout examiné. Il balaya une nouvelle fois la pièce des yeux et s'arrêta sur le lit dans lequel il avait aimé Jeanne. Le cœur serré, il se demanda où elle se trouvait à cette heure.

Le lit était placé sur une estrade, avec un épais matelas de laine. Une idée lui traversa l'esprit. Pouvait-il dissimuler une cachette ?

Sous les regards surpris des serviteurs, il examina les trois côtés visibles, mais ne découvrit ni porte ni tiroir. A moins que...

Il attrapa un coin du matelas à deux mains et le souleva, découvrant une sorte de plancher surélevé. Piqué par la curiosité, il tira entièrement le matelas, le fit basculer avec sa literie. Puis il se pencha vers le fond. Ce n'étaient que des lattes de bois. Il parvint à en saisir une et à la déplacer, puis retira les suivantes.

Au-dessous se trouvaient des armes. Une belle épée dans un étui de bois, de cuivre et de cuir ; un baudrier ; un haubert avec cervelière ; des gants et des chausses de mailles ; un grand écu triangulaire peint du lion vert ; et surtout une arbalète avec une trousse de carreaux et un double croc pour tendre le câble.

Il prit la trousse. Elle contenait des viretons perce-mailles.

Il se tourna vers l'épouse de Ferrand.

— A qui sont ces armes ?

— Je ne sais, messire. Notre maîtresse interdisait qu'on touche à son lit. Mais elles devaient appartenir à son époux.

Guilhem planta ses yeux dans les siens, l'autre les baissa et il fut persuadé qu'elle mentait.

Décidément, Jeanne gardait bien des secrets : la corne de licorne, l'arbalète. L'idée absurde qui lui avait déjà traversé l'esprit lui revint. Et si c'était elle ?

Impossible ! Elle n'était pas là quand Baudric était arrivé.

Puis il se dit qu'il n'en savait rien. Baudric pouvait loger ailleurs, depuis plusieurs jours.

Impossible ! se répéta-t-il. Il s'efforça de chasser cette idée funeste née de son imagination fertile.

Quels autres secrets lui avait cachés Jeanne de Thury ? De nouveau, il se morigéna. Elle ne lui avait rien scellé, elle n'avait rien à lui révéler, il n'était rien pour elle. De plus, il l'avait abandonnée pour Isabelle.

Mais il réparerait cette faute. Dût-il y perdre la vie, il la retrouverait et la ramènerait dans sa maison.

— Je vais attendre mon écuyer. S'il ne vient pas, je prendrai le cheval de dame Jeanne pour partir à sa recherche. Je la libérerai et je la ramènerai. Si Gilbert arrive plus tard, dites-lui que je suis à Crèvecœur.

La femme de Ferrand ouvrit la bouche, pourtant elle ne proféra aucun mot.

— Vous vouliez me dire quelque chose ?

— Non, seigneur, rien. Je vous remercie pour ce que vous ferez.

Troublé, il fut convaincu qu'elle ne lui avait pas dit la vérité, mais il devinait qu'il ne pourrait rien en obtenir de plus. Il la salua froidement d'un signe de tête puis quitta la chambre.

Dans la cour, la chaleur était toujours aussi étouffante. Il alla à l'écurie. Vérifia la présence des brides, de la selle, puis décida d'aller à l'auberge dire adieu à Coquebert et surtout à Isabelle. Peut-être l'aubergiste en saurait-il plus sur les Normands.

Pas grand monde dans la salle du Riche Laboureur. Il ne vit pas Isabelle et trouva Coquebert qui préparait la perce d'un tonneau.

— Je vous croyais parti, chevalier, dit celui-ci.

— J'ai dû revenir. J'avais raison de me méfier des Normands.

— On est venu me parler du rapt, tout à l'heure. J'ai envoyé un valet au prévôt de l'abbaye.

— Que savez-vous sur eux ?

— Rien, sinon que leur chef se nommait Foulques. C'est le nom que lui donnaient les autres. Je vous l'ai dit, ils filaient en Normandie. J'ignore pourquoi ils s'en sont pris à dame Jeanne, mais je sais qu'elle possède un fief. Sans doute veut-on la marier.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Je pars pour la retrouver.

— Vous ? Seul ?

— Moi, seul. Ou avec Gilbert, s'il arrive à temps.

— Vous abandonnez Saint-Pol ? s'enquit Coquebert après un instant.

— Oui. Isabelle est-elle là ?

— Elle n'est pas rentrée. Où se trouve votre écuyer ?

— Il va arriver. Servez-moi un pot de vin.

Il alla à une table, contrarié de l'absence d'Isabelle.

L'aubergiste lui porta un hanap et un cruchon de vin blanc frais que Guilhem vida en quelques gorgées. Combien de temps devait-il attendre ? Et que ferait-il en Normandie ? Il ne connaissait ni le pays ni personne. Il ignorait même où se situait Crèvecœur.

Il se leva et retourna voir Coquebert.

— Vous venez de Normandie, m'avez-vous dit l'autre jour. Où se trouve Crèvecœur ?

— Allez à Rouen, puis poursuivez vers Lisieux. Crèvecœur se situe à mi-chemin.

— Quel genre de château est-ce ?

— Je l'ignore, car je n'y suis jamais allé. On m'a parlé d'une tour, d'une enceinte sur une motte, d'un fossé. Il y aurait des artisans dans la basse-cour, un hameau sans doute.

— Combien de jours me faudra-t-il pour m'y rendre ?

— Trois, quatre. Mais attendez-vous à des mauvaises rencontres. Dans le Vexin, Cadoc fait la loi et met à la hart ceux qu'il ne connaît pas. Et en Normandie, les prévôts surveillent les étrangers.

— J'ai l'habitude de jouer au chat et à la souris. Vous saluerez Isabelle et lui direz combien je regrette de ne pas l'avoir revue. Mais je reviendrai.

Coquebert resta silencieux.

— Depuis combien de temps dame Jeanne vivait-elle ici ? demanda-t-il encore, venant juste de songer à la question. .

— Un an, peut-être. J'étais là quand elle est arrivée.

C'était ce qu'elle lui avait dit. L'arme découverte sous le lit lui revint alors à l'esprit.

— Savez-vous si elle, ou Ferrand, savait tirer à l'arbalète ?

Coquebert ne répondit pas. Il remplissait un hanap en bois.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? s'enquit-il enfin.

— J'ai trouvé une arbalète, chez elle.

Le cabaretier opina.

— Je l'ai vue l'utiliser, en effet. L'année dernière. Lors d'une joute. J'avoue avoir été surpris, car elle était adroite et l'arbalète bien lourde pour elle.

Pourquoi dame Ferrand ne me l'a-t-elle pas dit ? s'interrogea Guilhem.

Il n'eut pas le temps de poser d'autres questions car Gilbert entra.

— Mon seigneur ! J'ai prié tout au long du chemin et Dieu vous a sauvé ! Béni soit-il ! s'écria-t-il, en regrettant quand même que Dieu ne l'ait pas rassuré avant.

— J'ai veillé à aider Dieu, Gilbert ! plaisanta Guilhem. Rien ne peut me faire plus plaisir que de te revoir, mon bon compagnon ! Je te revaudrai ça, Gilbert ! Sois-en sûr, maintenant filons.

Les chevaux attendaient devant l'écurie, sellés. La boîte à vielle se trouvait à sa place ainsi que la châsse contenant ses vêtements sur le dos du roussin avec leurs rondaches, les arbalètes, les haches et la masse d'armes. Guilhem vérifia rapidement qu'il ne manquait rien, emplit les autres gourdes au puits et monta en selle.

A cet instant sortit dame Ferrand. Elle s'arrêta sur le palier en voyant Guilhem à cheval. Il approcha sa monture et lui lança :

— Vous m'avez menti, dame Jeanne utilisait son arbalète !

Sans attendre la réponse, il piqua des deux et fila sur le chemin.

Il entendit pourtant ce cri : Non !

Les montures trottaient l'une à côté de l'autre, Guilhem demanda :

— Raconte ce qu'il s'est passé.

— Je suis resté devant le Signe de la Croix, comme vous me l'avez ordonné. Quelqu'un a crié que le sire de Saint-Pol respirait encore, alors je l'ai examiné, car j'étais le seul à connaître quelques recettes pour soigner les blessures. Le seigneur n'était pas mort, mais à mon avis il allait passer. J'ai quand même demandé qu'on aille chercher un chirurgien ou un médecin. Un badaud a filé mais un autre connaissait un barbier dans la rue. Il est revenu très vite avec lui.

» Seulement le barbier a déclaré qu'il n'avait pas le droit de soigner le blessé, seulement de le panser et d'empêcher l'écoulement du sang. Il a regardé la plaie sans vraiment y toucher et ordonné qu'on aille chercher les gens du prévôt.

» Je suis alors retourné devant l'auberge où régnait un épouvantable vacarme. Quelqu'un est sorti et m'a dit qu'ils avaient vu la Licorne, qu'il s'agissait d'un homme qui s'était enfui par le jardin. J'étais sûr que vous alliez le rattraper et je vous attendais quand un groupe a rapporté un corps. Je me suis approché, j'ai entendu qu'il s'agissait de sire Raoul.

» La confusion régnait dans la rue, avec un attroupement de servantaille. Une domestique m'a expliqué que le sire Raoul avait été tué par la Licorne. Tout le monde avait vu ce meurtrier : il s'agissait d'un chevalier qui s'était enfui par le jardin et que l'on poursuivait. Chevalier, il l'était car quelques-uns avaient remarqué ses éperons d'or et décrivaient son épée au grand pommeau. Je me demandais comment il se pouvait que je n'aie pas vu ce meurtrier, puisque j'étais dans l'auberge mais, quand j'ai entendu quelqu'un décrire sa robe comme étant en velours de soie brocart et un autre affirmer que la Licorne avait lancé un couteau sur l'un des serviteurs, lui meurtrissant la cuisse. J'ai alors compris qu'ils parlaient de vous ! J'ai voulu vous défendre, nier, mais ils paraissaient si convaincus, si enragés que j'ai deviné que mes dénégations seraient inutiles.

— En effet. J'étais à l'étage d'où je sortais de la chambre où se trouvait la Licorne. Elle fuyait dans le jardin quand des forcenés de l'auberge s'en sont pris à moi. J'ai dû lancer un de mes couteaux sur l'un d'eux pour pouvoir m'échapper. Ils ne m'écoutaient pas. En bas, j'ai eu aussi affaire à des gens de Saint-Pol qui avaient entendu que j'étais la Licorne. Ensuite j'ai couru à perdre haleine et j'ai réussi à leur échapper.

— J'avais envisagé de vous rejoindre pour vous aider, seigneur, mais j'ai pensé qu'il valait mieux que je m'occupe des chevaux et des bagages. Que vous vous étiez sorti de pires situations et que, si je ne vous retrouvais pas, je reviendrais plus tard après avoir mis vos montures à l'abri.

— J'étais certain que tu choisirais la bonne décision.

— Je me suis fait discret, seigneur, car je craignais que

quelqu'un se souvienne que vous m'aviez parlé. Je suis allé à l'écurie. J'ai récupéré les bêtes et filé dans la rue, par la partie pas trop encombrée. Au petit Pont, je craignais qu'on l'ait déjà barré mais le passage était libre. Ensuite, je suis venu ici, pensant que vous y viendriez aussi. Mais que va-t-on faire maintenant, seigneur ? Ce ne devrait pas être si difficile de vous disculper. Les gens de Saint-Pol vont se souvenir de vous.

— Pour l'heure, ce n'est pas ce que je recherche. Il y a plus grave. On a enlevé dame Jeanne de Thury...

Le souper terminé, Philippe Auguste était monté dans sa chambre, au premier étage du donjon du château de Gaillon. Il avait pris la forteresse quelques semaines auparavant et s'apprêtait à la quitter pour regagner Gisors, la seconde citadelle conquise dans le Vexin durant son offensive de printemps. Avec Beauvais, qui appartenait à son cousin, ces deux châteaux et quelques castels de moindre importance, le roi de France verrouillait la Normandie dont la défense du Vexin se trouvait déplacée au-delà de l'Epte, sa frontière naturelle.

Quelques-uns de ses chevaliers et barons l'avaient accompagné, car il avait encore plusieurs sujets à débattre. Se trouvaient donc près de lui, assis sur des coffres et des bancs : Pierre de Thillay, le jeune chevalier à qui il allait confier le château, Lambert de Cadoc, le chef de la troupe de routiers qui avait eu un rôle décisif dans la campagne militaire, Robert de Meulan, premier de ses baillis, et enfin son cousin Philippe de Dreux, évêque de Beauvais et rude combattant qui l'avait suivi en Terre Sainte.

Pierre de Thillay se trouvait aussi avec le roi à la croisade. Seigneur du fief de Thillay, savant comme un clerc, fin juriste, il s'était toujours conduit avec courage et fidélité, aussi le roi avait-il décidé de le récompenser en lui laissant le château conquis, à la grande déception de Lambert de Cadoc.

Certes, la prise du château n'aurait pu se faire sans le mercenaire et sa bande de brabançons, mais le Gallois n'était pas chevalier. Ce n'était qu'un archer roturier, un ribaud, un de ces malfaisants soudoyers qu'on lâchait sur les villes et les abbayes pour terroriser les faibles gens. De plus, les barons du roi le tenaient pour un renégat, car il avait longtemps ravagé le Poitou et le Limousin pour le compte de Richard Cœur de Lion avant de le trahir et de rejoindre le roi de France.

Malgré cela, Philippe Auguste l'appréciait, peut-être pour sa valeur, surtout parce qu'il lui offrait sans barguigner la moitié de ses rapines. De plus, Lambert n'était pas inutilement cruel comme Mercadier ou Louvart. En vérité, ce n'était qu'un larron qui cherchait à faire fortune. La veille, le roi lui avait parlé seul à seul. Il lui avait demandé de prêter hommage à Pierre de Thillay, de lui être fidèle et de l'aider à conserver Gaillon. S'il se comportait comme un loyal vassal, et si l'entreprise qu'il lui confiait aboutissait, il lui donnerait Gaillon plus tard, car il voulait faire de Pierre de Thillay un de ses

baillis.

Cadoc avait fait serment de réussir.

Pour l'heure, il était assis sur un banc, justement tout près de Pierre de Thillay. Ce dernier, en robe de velours cramoisie aux manches larges laissant voir celles de sa chainse, portait une courte épée à la taille. Il attendait les derniers ordres de son roi qui lui laisserait une garnison de seulement quelques hommes. Ensuite, il dépendrait donc de Cadoc et de ses brabançons, ce qui l'inquiétait, même si le chef de bande lui avait juré sa foi.

Regard calculateur, avec un air bonhomme qui cachait une violence retenue, Cadoc portait des braies avec un corselet de cuir de cerf recouvert d'écailles de fer. Une courte épée pendait en travers de son torse et un bonnet en peau de martre couvrait en partie son crâne largement dégarni.

Devant le lit du roi, dans un large faux esteuil, se tenait Robert de Meulan. Illustre représentant de la nombreuse famille des Beaumont issue d'un compagnon de Guillaume le Conquérant, possesseur de nombreux fiefs tant en Ile-de-France qu'en Angleterre – même si les terres anglaises de sa famille avaient été reprises à son père par Henri II Plantagenêt –, Robert de Meulan était l'un des premiers baillis du roi de France et on louait sa fidélité sans faille. Par le traité de paix avec le prince Jean, il venait de récupérer ses biens anglais. Ce soir, il arborait une ample robe azur avec un surcot à ses armes. Le vêtement ne cachait rien de sa corpulence. Son visage au double menton était celui d'un bon vivant.

Enfin, sur la cathèdre royale se trouvait Philippe de Dreux, évêque de Beauvais et cousin germain de Philippe Auguste. Revêtu d'une légère chemise en mailles d'argent qui lui descendait jusqu'aux cuisses, l'évêque ne portait pas d'épée, seulement une belle dague à son baudrier.

Curieux prélat que Philippe qui considérait le roi comme son frère aîné. Il avait passé sa vie à se battre pour lui, présent à ses côtés sur tous les champs de bataille. Cinq ans plus tôt, il avait conduit plusieurs raids sur la Normandie afin d'affaiblir Henri II, pillant et massacrant avant de revenir chargé d'un immense butin. Ensuite, il avait accompagné son royal cousin en Terre Sainte. Ardent combattant contre les infidèles durant le siège de Saint-Jean-d'Acre, il s'était aussi sourdement opposé à Richard Cœur de Lion quand celui-ci voulait imposer son candidat sur le trône de Jérusalem.

Pour l'heure, il revenait d'Allemagne où Philippe Auguste l'avait envoyé afin qu'il obtienne de l'empereur Henri VI la prolongation de l'emprisonnement de Richard.

Dès son arrivée, le roi de France lui avait fait part de son dernier projet : quelques jours plus tôt, Cadoc avait appris qu'un convoi

transportant la rançon de Richard se rendrait à Fontevrault où se trouvait Aliénor. S'il s'en emparait, non seulement le roi d'Angleterre resterait dans sa prison allemande, mais une nouvelle offensive contre Rouen pourrait être engagée avec de plus importantes troupes. Le sénéchal Robert de Leicester, qui défendait la ville, serait alors submergé par l'armée française.

Seulement Philippe Auguste venait de recevoir une mise en garde du pape. Il voulait donc que son cousin parte à Rome défendre sa politique et éviter qu'il soit excommunié. Evidemment le voyage était suspendu à la réussite de Lambert de Cadoc.

Le Gallois paraissait sûr de lui, Dreux et Beaumont restaient plus réservés, car le mercenaire devrait s'enfoncer profondément en Normandie sans se faire repérer, ce qui leur paraissait difficile.

Soudain, on frappa à la porte.

Un escalier courait dans la muraille du donjon. Des gardes du roi et des gens de Cadoc en empêchaient toute entrée. Qui osait déranger le conseil royal, à cette heure ?

Cadoc se leva et alla tirer l'huis. C'était un de ses sergents d'armes.

— Un messenger arrive de Paris, messire. Il porte un pli important pour le roi.

Cadoc allait répondre mais Philippe le devança :

— Qu'il entre !

Cadoc fit donc entrer le porteur mais sans le laisser approcher du roi. Il aurait été trop facile de planter un couteau dans le ventre de son maître qui ne portait ni cuirasse ni jaque de mailles.

— Qui t'envoie ?

— Frère Guérin, sire. Il m'a remis ce pli.

Le courrier, en cuirasse avec un chaperon de mailles rabattu sur les épaules et un cabasset sur la tête, tendit un parchemin. Cadoc le prit et lui fit signe de reculer jusqu'à la porte avant de donner la missive au roi.

Philippe Auguste examina le sceau, le brisa et déroula la lettre. S'approchant du chandelier posé sur un coffre contre le lit, il commença la lecture.

Stupéfaits, Meulan et Philippe de Dreux le virent soudain chanceler, comme étourdi. Ils échangèrent un regard inquiet. Que contenait ce pli ?

Un silence inquiet s'installa, personne n'osant parler. Le roi de France leva alors les yeux. Dreux y vit des larmes.

— De mauvaises nouvelles, sire ? osa-t-il.

Philippe Auguste lui tendit le parchemin. Dreux le lut à son tour et sa grimace n'échappa à personne.

— Dis-leur, cousin. Je n'ai pas la force, murmura le monarque.

— Hugues de Saint-Pol vient d'être tué par la Licorne, annonça l'évêque de Beauvais.

— Quoi ! cria Cadoc, une main sur son épée et l'autre sur le fourreau.

— Impossible, balbutia Pierre de Thillay.

— Le diable est derrière ces crimes, annonça solennellement Meulan.

— Le diable a un nom, lui répliqua le roi. Il s'appelle Jean, comte de Mortain. D'un côté, ce fourbe me laisse les mains libres en Normandie, me promet ses richesses si j'obtiens que son frère reste prisonnier, mais par-derrière, il tue mes amis pour m'affaiblir. A-t-on déjà vu attitude plus infecte ? Mais je ne vais pas me laisser faire.

— Que sais-tu de plus ? demanda l'évêque au messager.

L'homme d'armes raconta alors ce qu'il avait appris, ce que lui avait révélé frère Guérin : le crime dans la rue de la Colombe, devant l'auberge Saint-Nicolas. Qu'on avait identifié plusieurs des meurtriers : un boiteux, une femme et un jeune chevalier. Mais aucun n'avait été pris.

— Je ne pars plus à Gisors, décida Philippe Auguste. Robert, tu me remplaceras, là-bas. Lambert, on ne change rien à ce qui est prévu. Emmène les gens qui te seront nécessaires et laisse les autres ici sous les ordres de Pierre.

Il s'adressa à Pierre de Thillay :

— Veille sur mon château ! Je veux garder Gaillon, quel qu'en soit le prix. Attends-toi à tout ! Jean joue le jeu de la félonie et prépare certainement quelque infâme intrigue. Toi, Philippe, tu m'accompagneras à Paris. Que ton archidiacre regagne Beauvais et que tes gens restent en alerte. Nous pourrions partir ce soir pour Paris, mais ce félon de Jean l'a peut-être envisagé. Mieux vaut ne pas voyager de nuit. Le départ se fera à la pique du jour. Je veux qu'on soit dans ma ville avant none.

Lundi 12 juillet

En effet, la troupe royale arriva au Palais peu après haute none. Immédiatement, Philippe Auguste reçut frère Guérin et le prévôt dans la chambre des Plaid. Son cousin l'évêque de Beauvais se trouvait près de lui.

D'un ton neutre, frère Guérin livra quelques informations préliminaires, montrant le mortel carreau, identique aux précédents. Mais ce fut le prévôt qui raconta le crime et l'enquête qu'il avait conduite.

Dans la chambre de l'auberge du Signe de la Croix, d'où le funeste vireton avait été tiré, logeaient deux personnes arrivées la veille. Des soi-disant marchands drapiers. L'un boitait et l'autre était sa

filles. A peine Saint-Pol était-il atteint par le carreau que les gens de l'auberge avaient vu sortir un troisième individu de cette chambre. Celui-là avait poignardé un des serviteurs et s'était enfui par le jardin, frappant les gens d'armes de Saint-Pol. Il avait rejoint ses complices et, d'une fenêtre, un client avait vu le boiteux tuer de son épée messire Raoul, le compagnon d'armes de Saint-Pol.

Tandis qu'il écoutait ces faits avérés, Philippe Auguste serrait les poings à s'entrer les ongles dans la chair.

— Voici donc tout ce que j'ai appris en arrivant rue de la Colombe, dit le prévôt. Le sire de Saint-Pol, soigné par un chirurgien, venait de trépasser. J'ai fait fermer les ponts et fouiller l'île ; sans succès. Evidemment, la présence de cette femme dans l'auberge m'a fait penser à une saltimbanque habile à l'arbalète, une nommée Maud, que j'avais arrêtée et enfermée au petit Châtelet. A ce moment-là, j'étais certain qu'il s'agissait de la Licorne, mais sire Nicolas de Mailly l'a fait libérer.

En disant ces mots, le prévôt regardait frère Guérin avec sévérité.

— Est-ce vrai, Guérin ? demanda le roi.

— C'est vrai, sire. Nicolas de Mailly a commis une terrible erreur de jugement. Cette fille, Maud la Chimère, faisait des tours fort adroits à l'arbalète devant l'abreuvoir Macon. Elle a effectivement été arrêtée, mais Mailly ne croyait pas à sa culpabilité car sa balestre ne pouvait tirer les carreaux de la Licorne. De plus, il jugeait impossible que la Licorne se fasse remarquer en pratiquant l'arbalète en pleine ville.

En même temps, il montrait le carreau qu'il tenait à la main.

— Où se trouve cette femme ? s'enquit Philippe de Dreux.

— Dès que l'on m'eut tout raconté, je suis retourné à son auberge où je m'étais déjà rendu deux jours auparavant à cause d'un crime. Puis-je vous le narrer, sire ?

— Vas-y.

— Cette fille et un autre jongleur logeaient au Riche Laboureur, qui se trouve sur une tenure de l'abbaye de Saint-Germain. Trois guerriers normands sont arrivés. Des gens que j'avais déjà vus en ville, à l'auberge de la Pomme de Pin. Au Riche Laboureur, ils s'en sont pris à cette Maud, tentant de l'enlever. Mais des gens de l'auberge sont venus à son aide et l'ont libérée. L'un des Normands a été tué dans l'altercation. C'est pour cette raison qu'on m'a prévenu.

— Qui sont ces impudents qui s'en prennent à mes sujets ? s'enquit durement le roi.

— Je n'ai pas retrouvé les deux autres, mais, selon moi, la jongleresse était la Licorne. Je pense qu'elle se trouvait au service du prince Jean et qu'elle a exigé quelque récompense pour son silence. Le comte de Mortain a alors envoyé ces trois-là pour la saisir ou la tuer.

Mais quand je suis arrivé, Maud et son complice avaient fui.

— Elle ne devait pas être loin, puisqu'elle a tué à nouveau samedi.

— Certainement, sire. J'ai immédiatement envoyé un courrier aux prévôts et aux baillis de France pour qu'on la retrouve.

Le roi hocha la tête pour marquer sa satisfaction.

— Mais voici ce que j'ai appris samedi soir au Riche Laboureur, poursuivit le prévôt. Maud n'était pas revenue, je m'en doutais, bien sûr. Mais ayant interrogé un moine dans la salle, il m'a dit avoir vu un boiteux. L'hôtelier me l'a confirmé. Il s'agissait d'un chevalier normand.

Il lança un regard de victoire en direction de frère Guérin qui parut s'affaïsser encore plus. Il ignorait ce détail.

— Qui était ce boiteux ?

— Personne ne le connaissait mais quelqu'un a entendu son nom : Baudric.

— Tout cela me paraît bien confus. Quel rapport pourrait-il y avoir entre les trois premiers Normands et ce Baudric ? interrogea l'évêque de Beauvais.

— Et qui serait le troisième homme présent dans l'auberge Saint-Nicolas ? demanda frère Guérin.

— Pour ce dernier, il s'agit certainement du compagnon de Maud, affirma le prévôt.

— Mais pourquoi les trois premiers Normands s'en sont-ils pris à elle, puisqu'elle a continué à tuer pour Jean ? intervint Guérin. Le comte de Mortain aurait pu en effet vouloir la faire taire, mais dans cette conjecture elle n'aurait pas tué messire de Saint-Pol.

— Je ne sais, messire, reconnut le prévôt. Peut-être les deux Normands survivants l'ont-ils retrouvée et contrainte à meurtrir messire de Saint-Pol. A moins que ce ne soit le boiteux qui l'ait convaincue. Ou alors un accord a été scellé entre eux.

— Possible... Quoi qu'il en soit, il faut tous les retrouver, décida le roi.

— J'ai fait crier leur description à son de trompe dans tout Paris.

— Bien, le félicita le roi.

Il se tourna vers frère Guérin.

— Ton homme, Mailly, n'a pas été à la hauteur. Sans lui, mon gentil Saint-Pol serait toujours près de moi, à me donner de bons conseils, et cette Maud pourrait dans mes cachots.

— Je sais, sire, pardonnez-moi, je vous en supplie. Quant à Nicolas de Mailly, je le ferai sanctionner pour ses erreurs de jugement.

— Je ne veux pas d'aveugles près de moi, Guérin. Ton homme sera plus utile en Palestine à combattre les infidèles.

— Oui, sire, fit humblement l'hospitalier. Il partira demain en

Terre Sainte racheter ses fautes.

Un peu plus tard, frère Guérin alla trouver Nicolas de Mailly qui se trouvait dans le scriptorium. Il lui rapporta l'enquête du prévôt et lui annonça la décision du roi. Il quitterait le Palais sans attendre pour regagner la commanderie de l'ordre d'où il partirait pour Acre avec le prochain navire de l'ordre.

Le sergent ne chercha pas à se défendre. Il était habitué à obéir sans discuter.

Mailly avait été prévenu peu après le crime. Il s'était précipité rue de la Colombe où le prévôt venait d'arriver. Celui-ci lui avait affirmé que c'était Maud qui avait agi : les meurtriers étaient une femme et un boiteux, avec sans doute un troisième homme. Puis il avait ignoré l'hospitalier.

Celui-ci avait donc eu le temps d'interroger les témoins. Hélas, le prévôt avait raison. La description qu'on lui avait faite de la femme ayant logé dans la chambre avec le boiteux correspondait à Maud. La ressemblance était frappante. Dès lors, Mailly savait que son sort était scellé.

Il était donc revenu au Palais, le cœur empli de désespoir, et avait fait une confession complète à frère Guérin, lequel avait aussitôt envoyé un messenger auprès du roi.

Le dimanche, Mailly était revenu rue de la Colombe pour interroger les serviteurs des hôtelleries Saint-Nicolas et du Signe de la Croix, ce que n'avait pas fait le prévôt.

On lui décrivit le troisième homme. Il portait une robe écarlate et était venu à l'auberge Saint-Nicolas où il avait été conduit chez Saint-Pol. Personne ne savait son nom, mais il était à l'évidence complice des meurtriers car il avait attiré Saint-Pol dehors. Ensuite, il avait rejoint Maud et le boiteux.

Nicolas de Mailly avait alors découvert que cet inconnu était accompagné d'un écuyer et avait laissé ses chevaux dans l'écurie. L'écuyer était parti plus tard sans son maître.

L'hospitalier avait eu du mal à comprendre ces faits nouveaux, et tout s'était encore plus emmêlé quand il s'était rendu à la maison de Saint-Pol, sur la route de Vincennes, où on avait porté les dépouilles. Là, il avait appris d'un des hommes d'armes que le chevalier en robe rouge avait déjà rencontré le seigneur de Saint-Pol.

Mailly était rentré fort songeur au Palais. Les choses semblaient plus compliquées qu'elles ne semblaient. Mais en même temps, le sergent hospitalier savait que cela ne changerait rien à son sort. Il avait failli et était la cause de la mort de deux vaillants chevaliers. Le roi Philippe le punirait, sans nul doute. Certes, étant hospitalier, il ne

subirait pas de peine infamante mais serait chassé, et certainement contraint à un pèlerinage lointain.

Après le départ de frère Guérin, Mailly se rendit dans la chambre qu'il partageait avec d'autres clercs. Il rassembla ses affaires dans un sac – il ne possédait pas grand-chose à part un camail, des gants de mailles, deux chaines de laine, un second bliaud noir, des chausses et la coiffe de fer cabossée qu'il avait rapportée de Palestine. Il glissa son épée et sa miséricorde dans son baudrier auquel était attachée une escarcelle contenant un briquet, quelques pièces de cuivre et onze deniers d'argent de taille à l'once différent. Toute sa fortune. Il roula sur son épaule l'épais manteau noir avec la croix de toile blanche à huit pointes représentant les huit béatitudes.

Jetant un dernier regard à cette pièce où il avait vécu près de cinq ans, il murmura une courte action de grâces et sortit.

Il aurait dû se rendre directement à Saint-Jean-de-Latran, la commanderie des hospitaliers située rue Saint-Jacques, mais il décida d'aller au Riche Laboureur.

Frère Guérin lui avait rapidement raconté l'incident avec les Normands et il voulait en savoir plus, certain que le prévôt se trompait. Cependant, en agissant ainsi, il désobéissait, chose qui ne lui était jamais arrivée. Pourquoi résister ainsi ? s'interrogeait-il.

Voulait-il découvrir la vérité pour se disculper ? Agissait-il par orgueil ? Désirait-il éviter de nouveaux crimes, car nul doute qu'il y en aurait ? Tout cela à la fois, certainement.

Il songeait aussi à la douce vie qu'il quittait. Une chambre avec une cheminée, des compagnons agréables, des repas copieux, un maître qu'il aimait. Retourner en Palestine serait une douloureuse épreuve. Il y avait passé cinq ans, dans des conditions éprouvantes, et il savait que la situation y serait encore pire. Sans doute finirait-il ses jours là-bas.

Avant de quitter le Palais, il s'arrêta à la chapelle Saint-Michel et pria le Seigneur de l'éclairer. Mailly n'était pas prêtre comme la plupart des sergents de l'ordre. En revanche, il était clerc, ayant été oblat. Surtout, sa foi dans le Seigneur guidait ses décisions, même s'il se révélait rationnel et raisonneur.

Quand il sortit, la troupe royale d'hommes d'armes et d'officiers passa devant lui à cheval. Philippe Auguste partait pour Vincennes où il serait plus en sécurité qu'au Palais. Mailly vit frère Guérin parmi les gens du roi, mais ce dernier n'eut pas un regard pour son ancien serviteur.

Il approchait du Riche Laboureur quand il aperçut plusieurs hommes d'armes, dont l'un brandissait le penon de l'abbé de Saint-Germain ; ils venaient dans sa direction. Ces gardes accompagnaient le prévôt de l'abbaye qui chevauchait une mule grise au poil lustré et à la bride avec des clochettes d'argent. Comme l'hospitalier et le prévôt se connaissaient, ils se saluèrent amicalement en se croisant.

— Sire de Mailly, où allez-vous ainsi à pied par cette chaleur ?

— Au Riche Laboureur dont je veux interroger l'hôtelier.

— Est-ce en rapport avec l'enlèvement ?

— Quel enlèvement ?

— L'ignorez-vous ? Dame Jeanne de Thury, qui logeait près de l'auberge dans une maison de l'abbaye, a été enlevée samedi.

— Je ne connais pas cette dame, mais dites-moi ce qu'il s'est passé.

— Une bande de Normands a forcé sa porte. Ces gens l'ont enlevée. Je n'ai rien découvert de plus.

— Mais pourquoi ?

— Pour la marier ! Parbleu ! Cette dame est la veuve d'un seigneur normand, le sire de Crèvecœur. Elle s'était réfugiée à Paris pour qu'on ne lui prenne pas sa dot. L'abbé lui avait même accordé sa protection. Pour ma part, je ne peux rien faire. J'espère pour elle qu'elle aura un bon mari, plaisanta le prévôt.

— En effet.

Mailly ne savait que penser, mais il ne croyait pas aux coïncidences. Cet enlèvement, près du Riche Laboureur, avait certainement un rapport avec les événements de ces derniers jours et la Licorne. Soucieux d'en apprendre, plus, il décida de se rendre d'abord chez cette dame de Thury.

Il poursuivit sa route en transpirant abondamment. Arrivé à destination, il but jusqu'à plus soif l'eau proposée par un valet qui tirait un seau du puits. Le domestique lui désigna ensuite la maison de la dame.

Ayant grimpé les marches, Mailly fit tinter la cloche. Par le judas, on l'interrogea et il se présenta comme venant du Palais enquêter sur l'enlèvement. Immédiatement un homme lui ouvrit. Derrière lui se trouvaient deux femmes aux traits tirés.

— Je suis Ferrand, déclara l'homme, le serviteur de la noble dame de Thury. Mon épouse et sa cousine, ajouta-t-il en désignant les

deux femmes.

— Nicolas de Mailly, au service de frère Guérin.

Les trois domestiques gardaient les yeux baissés, marquant leur respect. Au bリアud noir à croix blanche et à l'épée, ils avaient deviné un sergent de l'ordre des hospitaliers.

— Vous savez qui est frère Guérin ? demanda Mailly.

Les serviteurs hochèrent la tête.

— Il veut savoir ce qu'il s'est passé. Racontez-moi tout, dit-il en déposant son manteau et sa besace sur un coffre.

La plus âgée des femmes s'exécuta. Mailly posa quelques questions sur les Normands et sur Jeanne de Thury, mais rien dans les réponses ne semblait avoir de lien avec les crimes de la Licorne. Peut-être s'agissait-il vraiment d'une coïncidence.

Il s'apprêtait à repartir pour se rendre à l'auberge quand il demanda si dame Jeanne connaissait Maud la Chimère.

— Elles se sont parlé, seigneur, mais la jeune Maud n'est jamais entrée ici.

— Et un boiteux ? Votre maîtresse connaissait-elle un boiteux ?

— J'ai aperçu récemment un chevalier boiteux, seigneur. Il se trouvait dans la cour, voici trois jours, ou quatre. Mais j'ignore s'il a rencontré notre dame, répondit la jeune servante, tandis que Ferrand et sa femme restaient silencieux.

— Dame Jeanne recevait-elle des visiteurs ?

— Il y a eu le chevalier Guilhem d'Ussel, seigneur, avec son écuyer, répondit la même servante.

— Qui est Guilhem d'Ussel ?

Cette fois, ce fut Ferrand qui répondit, parlant de la chambre louée et expliquant que ce visiteur n'était resté que quelques jours.

— Ce chevalier possède-t-il une robe de robe de velours cramoisie ?

— Oui, seigneur.

Mailly sentit des picotements dans son dos. Il sut qu'il était sur la bonne piste.

— Où se trouve-t-il ?

— Il est parti seigneur.

— Quand ?

— Samedi.

— Le matin ?

— Oui, seigneur, avec son écuyer, il devait entrer au service d'un noble seigneur à Paris. Il avait fait ses adieux à notre maîtresse. Mais il est revenu après dîner. Il était seul et à pied, et quand il a appris l'enlèvement de dame Jeanne, il m'a dit qu'il partait à sa recherche et qu'il prenait le cheval de notre maîtresse, dans l'écurie.

— Et son écuyer, où était-il ?

— Il est finalement revenu le soir, avec leurs propres montures.

Le troisième homme ! Il venait de trouver le troisième homme ! devina Mailly, brusquement exalté. Il fallait qu'il en sache plus sur cet Ussel.

— Parlez-moi de lui. Quand est-il arrivé ici ?

Les domestiques racontèrent ce qu'ils savaient, et la servante, qui sans doute parlait trop de l'avis de Ferrand, déclara dans le fil du récit :

— C'était un homme bon, seigneur. Il a pris la défense de Maud quand des marchands de passage s'en sont pris à elle. Il a même tué l'un d'eux.

— Quoi !

Comprenant qu'il s'agissait de l'affaire dont frère Guérin lui avait parlé, et sur laquelle le prévôt avait enquêté, Mailly se fit narrer l'incident.

Ainsi, c'était ce Guilhem qui avait sauvé Maud des Normands. L'hospitalier fut contrarié d'apprendre que le prévôt avait raison : ce chevalier et les jongleurs étaient complices.

Il venait de découvrir beaucoup de choses, mais, somme toute, rien sur la Licorne, se disait-il, dépité. Et surtout rien de ce qu'il avait découvert ne pourrait le faire rentrer en grâce auprès du roi. Au contraire, les faits recueillis confirmaient toutes les affirmations du prévôt.

— Où est parti ce chevalier ?

— Il nous a dit se rendre à Crèvecœur.

C'est à ce moment que Mailly songea à le rattraper. Le retrouver lui apparut comme le seul moyen de connaître la vérité. Mais comment aurait-il pu faire, sans cheval ni harnois ? L'hospitalier chassa cette idée, décidant plutôt d'en apprendre plus sur Jeanne de Thury.

— Je vais examiner les affaires de votre maîtresse, déclara-t-il.

— Vous ne trouverez rien, seigneur, protesta Ferrand. Les Normands ont pris tout ce qu'elle possédait.

— D'ailleurs, le seigneur d'Ussel a aussi fouillé et n'a rien trouvé, ajouta la servante, tandis que Ferrand lui lançait un regard lui ordonnant de se taire.

Ne tenant aucun compte ce que l'on venait de lui dire, Mailly commença par le premier coffre. Il n'insista pas devant le désordre : s'il avait contenu quelque chose d'intéressant, cela n'y était plus. Dans le second coffre, c'était la même chose, mais Guilhem n'avait pas remis à sa place la bannière des Crèvecœur. Le sergent hospitalier la déroula, y jeta un bref coup d'œil, la reposa. Il connaissait suffisamment les armes des barons normands pour savoir de quoi il s'agissait. Néanmoins, cette affaire de Crèvecœur le troublait. Il aurait

aimé interroger frère Guérin, et surtout frère Martin qui s'occupait des chartes royales. Mais c'était impossible.

Le lit arrêta son regard. Pouvait-il dissimuler un coffre ou des tiroirs ? Il en fit le tour, cherchant une poignée, puis il souleva un coin du matelas et vit le sommier en planches. Un espace apparut. Comme Guilhem l'avait fait, il poussa couette, draps et matelas, puis ôta quelques lattes du sommier et découvrit les armes et l'équipement de guerrier. L'arbalète attira immédiatement son attention. Il la prit et l'examina.

Il s'agissait d'un modèle différent de celui de Maud. L'arc était en corne, difficile à tendre avec le croc. Mais, plus intéressant, Mailly fut certain que les viretons triangulaires de la Licorne pénétraient dans la rainure de l'arbrier. Se pouvait-il que ce soit l'arme utilisée ? Qu'il ait découvert la vérité ? Ce qui voudrait dire que la Licorne était Jeanne, et non Maud.

Maîtrisant difficilement son excitation, il lança un regard interrogateur aux serviteurs, mais ceux-ci restaient impassibles. Savaient-ils ?

— Connaissiez-vous cette cache et son contenu ?

— Oui, seigneur, dit Ferrand. Ces armes sont celles de l'époux de dame Jeanne.

— Le sire de Crèveœur ?

Ferrand hésita avant de répondre par l'affirmative.

Mailly exhuma le reste de l'équipement. La lame de l'épée était nette et avait été nettoyée souvent, car on n'y voyait aucune trace de rouille, mais ce fut l'écu qui attira son attention. Ce lion vert n'était pas celui des Crèveœur.

Le mystère s'épaississait.

— Dame Jeanne a-t-elle sorti ces armes récemment ? Les a-t-elle prêtées ?

— Non, seigneur, répondit Ferrand.

Mailly considéra les deux femmes, mais elles gardaient les yeux baissés.

A l'évidence, le serviteur mentait. Il aurait aimé les arrêter et les interroger, mais il n'avait plus les moyens de le faire. Il se comporta donc comme si de rien n'était.

— M'avez-vous tout dit ? demanda-t-il cependant à Ferrand.

— Tout ce que je sais, seigneur, répondit l'autre d'un ton égal.

C'est alors que Mailly remarqua les tapisseries et songea à la chambre du commandeur des hospitaliers à Acre, dans le Manoir des Frères, ainsi que l'on appelait l'hôpital. Il y avait pénétré une fois. Derrière une bannière de l'ordre, le commandeur dissimulait un coffre.

Pourquoi pas ici ?

Sous l'œil maintenant empli de crainte de Ferrand, il s'approcha

de la première tapisserie, la souleva. Rien. Son imagination lui jouait des tours. Son regard croisa alors celui de Ferrand et il y lut la crainte. Il décida donc de regarder derrière la seconde tapisserie, et il découvrit la corne.

Comme Guilhem deux jours plus tôt, il resta stupéfait. Il n'avait jamais vu de licorne, mais il en connaissait les cornes, que l'on vendait parfois en Palestine. Il savait surtout qu'elles valaient dix fois leur poids d'or, qu'elle soignait bon nombre de maladies et de douleurs, qu'elles guérissaient la lèpre et neutralisaient les poisons.

Mais il était quasiment impossible de tuer une licorne. L'abbaye de Cluny possédait une corne, offerte par un calife à Charlemagne. C'était le bien le plus précieux que puisse posséder un roi. Comment la dame de Thury pouvait-elle posséder un tel trésor ?

Il se tourna vers Ferrand, le regard dur.

— D'où vient-elle ?

— Elle appartenait au mari de notre dame qui n'a pas voulu s'en séparer. Mais elle l'a cachée depuis les crimes de la Licorne. Par peur.

Il n'en croyait pas un mot. Il avait l'impression que la vérité s'imposait. Dame Jeanne était la Licorne...

— A quel moment les Normands sont-ils venus enlever votre maîtresse ?

— Peu après le départ du seigneur d'Ussel. Entre laudes et prime, seigneur.

Saint-Pol avait été tué vers none et, selon le prévôt, le boiteux et la femme ressemblant à Maud se trouvaient à l'auberge du Signe de la Croix. Donc, impossible que la femme soit la dame de Thury... sauf si son enlèvement n'était qu'une mystification. Auquel cas ses ravisseurs auraient agi avec son accord et l'auraient conduite à Paris. Ils en avaient eu le temps. Seulement, la veille, la femme et le boiteux se trouvaient déjà à l'auberge du Signe de la Croix.

— Dame Jeanne était-elle là vendredi à la relevée ? s'enquit-il.

— Oui, seigneur, le soir. Un peu plus tôt, elle s'est rendue à l'abbaye.

Ou à Paris... songea Mailly. Tout restait possible. Il faudrait vérifier à Saint-Germain.

— Vous ne toucherez à rien, décréta-t-il. Je reviendrai et si découvre que vous avez enlevé quelque objet, je vous ferai pendre.

Il quitta la chambre sans une autre parole et se rendit à l'auberge.

La salle n'était pas pleine et il s'attabla. A son premier passage, pour examiner les affaires de Maud et rechercher une autre arbalète, il s'était contenté de fouiller la soupente où logeaient les jongleurs et de poser quelques questions à l'aubergiste. Cette fois, il examina les lieux

avec attention. L'aubergiste s'activait dans le cellier. Deux servantes portaient les pots. Un garçon surveillait les pigeons qui rôtaient.

Une servante vint vers lui et posa d'autorité sur la table un pot de vin. Même si elle était brune, il fut frappé de sa ressemblance avec Maud. Il ne l'avait pas remarqué lors de sa précédente visite.

— Quel est ton nom, gente meschinete ? demanda-t-il.

— Isabelle, mon sire.

— Je cherche Guilhem d'Ussel.

Le sourire de la fille s'effaça.

— Il est parti, seigneur.

— Quel genre d'homme est-il ?

— Le meilleur qui soit, seigneur. Je prie Dieu pour qu'il le garde dans Sa grâce et le protège du mal.

— Quel âge a-t-il ?

— Vous ne le connaissez pas, mon sire ?

— Non, mais je souhaite lui parler.

— Il doit avoir dix-huit ans, ou un peu plus.

— Il est chevalier, m'a-t-on dit.

— C'est la vérité, seigneur. Il arrivait de Cluny.

— De l'abbaye ?

— Oui, gentil sire. Il connaissait l'abbé, il me l'a affirmé.

Que venait faire l'abbé de Cluny dans cette histoire ? se demanda Mailly, interloqué par ce qu'il venait d'entendre.

— Sais-tu où il est allé ?

— En Normandie, m'a-t-on dit, mais je n'étais pas là le jour de son départ.

— As-tu vu ici un chevalier boiteux du nom de Baudric ?

— Je n'ai pas fait attention, seigneur. Il vient tant de monde.

— Et Maud la Chimère, la connais-tu ?

— Oui, mon sire, elle est restée ici plusieurs mois, mais elle est partie, elle aussi.

— On m'a dit que Guilhem d'Ussel l'avait défendue.

— C'est aussi vrai. Il a risqué sa vie pour elle. Trois marchands normands voulaient l'enlever.

— Incroyable ! Des marchands normands ! Que s'est-il passé ? demanda Mailly qui voulait en savoir plus sur les trois ravisseurs.

— Pardonnez-moi, mon sire, mais j'entends qu'on m'appelle...

La servante s'éloigna.

Mailly tentait de rassembler sa moisson de découvertes en un ensemble cohérent mais n'y parvenait pas. Pourtant une évidence s'imposait : ce quartier du Riche Laboureur était le repaire de la Licorne. Mais qui participait à la sinistre entreprise ? Ferrand ? Jeanne de Thury ? Maud ? D'autres encore ? Quel dommage qu'il n'ait pas posé plus de questions quand il était venu la première fois !

Pour l'heure, Guilhem d'Ussel en savait certainement beaucoup. Il devait l'interroger. A cette occasion, il découvrirait aussi certainement Jeanne de Thury et peut-être ce Baudric. Mais comment rattraper ce chevalier, sans cheval, sans harnois ?

Il songea un moment à retourner au Palais. Peut-être parviendrait-il à prendre un destrier à l'écurie royale en racontant avoir un courrier à porter à frère Guérin. Mais s'il se faisait prendre, ce serait la corde et une fin infamante.

Il n'avait pas de temps à perdre. Pour calmer sa faim, un morceau de pain suffirait. Il laissa une pièce de cuivre près de son pot vide, se leva et rejoignit la cheminée. Le garçon arrosait les pigeons avec la sauce du landier. Le fumet lui chatouilla ses narines et raviva sa faim, torturant son estomac.

— Tu as connu Guilhem d'Ussel, compère ? demanda-t-il au marmiton. .

— Oui, mon sire. Un bien noble chevalier.

— Comment cela ?

— Il défendait les pauvres gens comme nous, il a toujours été bon pour moi, et en plus, il chantait comme un ange, seigneur.

— Il chantait ?

— C'était un trouvère, mon sire. Il jouait de la chifonie. Son écuyer jouait avec lui et ils chantaient ensemble. Mais il savait se battre aussi, je n'ai jamais connu quelqu'un plus hardi et plus valeureux.

L'aubergiste s'approcha et le reconnut.

— Maud et son cousin ne sont plus ici, lui dit-il sèchement.

— Je le sais, maître aubergiste. Mais aujourd'hui je suis ici pour Guilhem d'Ussel. On m'a parlé de son combat contre des marchands, ici même, et mon ordre recherche de valeureux chevaliers laïcs.

— Il mériterait en effet de rejoindre votre ordre, sire hospitalier.

L'aubergiste s'éloigna, ne voulant visiblement pas en dire plus.

Le portrait de ce Guilhem ne correspondait pas à l'idée que Mailly se faisait d'un soudoyer du comte de Mortain. Il fallait qu'il le trouve, qu'il lui parle et qu'il se fasse sa propre opinion.

Mais comment ?

C'est alors qu'il se souvint de ce que lui avait dit Ferrand. Revenu à pied de Paris samedi à la levée, Guilhem d'Ussel s'apprêtait à partir avec le cheval de dame Jeanne. Pourquoi ne pas faire comme lui ?

Une idée en amenant une autre, il pensa aux armes et à l'équipement du mari de Jeanne. Et s'il les empruntait aussi ?

Sa décision fut vite prise. Il s'adressa à l'aubergiste :

— Vendez-moi une gourde.

— Pleine de vin ?

— De l'eau suffira. Et vous me mettrez avec un pain ou un sac de farine d'orge ainsi qu'un bol en bois et une cuillère.

L'autre le considéra avec surprise mais alla chercher ce qu'on lui demandait dans le cellier.

Pendant ce temps, Mailly s'adressa à nouveau au jeune garçon :

— Tu te souviens d'un chevalier boiteux présent ici, voici quelques jours ?

— Oui, mon sire. Baudric d'Orbec.

— D'Orbec, dis-tu ?

— C'est le nom qu'il a donné à messire d'Ussel. J'étais près d'eux et je l'ai entendu.

— Ussel ne connaissait pas Baudric ?

— Non, messire. Ils se sont rencontrés ici. Le seigneur d'Ussel avait chanté un très beau chant et le chevalier boiteux l'a complimenté, lui demandant d'où il venait. Le seigneur d'Ussel a dit arriver de Cluny et c'est alors que le chevalier boiteux lui a révélé être normand et s'appeler Baudric d'Orbec.

— Et ces Normands avec qui le sire d'Ussel s'est battu, il en a tué un, c'est cela ?

— Oui, mon sire.

— Que sont devenus les autres ?

— Ils ont fui, craignant le même sort.

— Comment étaient-ils ?

Le garçon réfléchit un instant avant de répondre :

— Ils disaient être des marchands, mais ils portaient leurs épées dans des fourreaux de cuivre. C'étaient des lames avec de lourds pommeaux. Des armes de bataille, mon sire, je le sais. Ils paraissaient assurés, menaçants et cruels. Celui qui commandait portait une plume de coq rouge à son chapel.

— Barbe ?

— Lui non, et une chevelure taillée courte. Mais les deux autres étaient barbus. Celui tué par le seigneur d'Ussel possédait six doigts à la main droite.

— Six ! s'exclama Mailly horrifié.

— Oui, je vous le jure ! Même le prévôt l'a vu.

— Et l'autre ?

— Laid, mon sire ! Avec la peau d'un lépreux, ce qu'il n'était pas puisqu'il voyageait avec les autres. Mais on lui avait tranché le nez.

Le gamin s'arrêta de parler, car l'aubergiste revenait. Il demanda quatre sols que Mailly paya sans barguigner.

La gourde était vide et il mit matériel et provision dans sa besace. Saluant l'hôtelier, il quitta l'auberge pour retourner chez la dame de Thury. En même temps, il s'interrogeait : pourquoi la servante de l'auberge avait-elle affirmé ne pas se souvenir d'un

boiteux ? Le garçon s'en rappelait bien, lui. Peut-être était-elle absente ce soir-là, peut-être y avait-il une autre raison. Il se rendait compte qu'il aurait dû s'attarder plus longtemps et poser bien d'autres questions. Mais il n'avait plus d'autorité pour le faire et, sous peu, il serait recherché quand frère Guérin apprendrait qu'il n'avait pas rejoint la commanderie. Il n'avait pas de temps à perdre.

Il frappa à l'huis de la maison de Jeanne de Thury et, s'étant fait ouvrir, déclara abruptement :

— Je viens chercher les armes et l'équipement du mari de votre maîtresse. Mon maître frère Guérin voudra les voir. Je vous les rapporterai demain.

— C'est... c'est impossible, seigneur ! protesta Ferrand.

— Dans ce cas, je reviendrai avec le prévôt. Je suis certain qu'il aura des questions à vous poser... au Châtelet.

Le serviteur regarda son épouse terrorisée.

— Rendez-vous le harnois de notre maîtresse, seigneur ?

— Vous avez ma parole, mais je vais même vous en faire serment sur ce crucifix.

Il montra la croix accrochée entre les deux fenêtres.

— Je suis clerc, et que le Seigneur Dieu me foudroie si je mens.

S'approchant de l'objet saint, il s'agenouilla pour déclarer :

— Seigneur, j'emprunte pour Ta gloire les armes et le harnois de Jeanne de Thury. Je fais vœu de les rapporter, et seule la mort pourrait me délier de mon serment.

Dès lors, les domestiques ne pouvaient que s'exécuter. Il leur fit défaire le lit et porter l'épée, l'arbalète et le haubert auprès du cheval, expliquant avoir besoin de la monture pour transporter le tout. Ferrand s'exécuta.

Pendant ce temps, il remplit la gourde au puits. Il pourrait chevaucher encore deux bonnes heures avant la nuit et dormirait n'importe où, à la belle étoile. Il songea à faire parvenir une lettre à frère Guérin pour s'expliquer. Il avait vu des plumes d'oie, de l'encre et des parchemins vierges chez la dame de Thury, et Ferrand aurait pu porter son pli au palais. Mais agir ainsi aurait été en contradiction avec ce qu'il venait de déclarer. De plus, frère Guérin préviendrait le prévôt qui reprendrait son enquête et pourrait fort bien découvrir ce qu'il venait d'apprendre. Et ça, il ne le voulait pas, même s'il se rendait compte qu'il péchait par vanité.

Il en demanda pardon au Seigneur et se dit qu'il enverrait une lettre à Paris en s'arrêtant à la première commanderie d'hospitaliers sur son chemin.

— Comment éviter Gaillon pour gagner Rouen ? demanda Guilhem à Gilbert.

Ils s'étaient installés dans une forêt touffue, de l'autre côté de la Seine, pour passer la nuit. Guilhem avait tué une biche dont ils avaient dévoré les cuissots cuits sur la braise de leur feu. S'ils venaient à être pris par des forestiers, ils seraient pendus pour ce forfait, mais Guilhem n'en avait cure. Il était recherché pour des crimes bien plus graves, qui lui vaudraient d'être éventré s'il était capturé. Se rendre coupable de braconnage ne lui semblait donc pas bien grave en comparaison. De surcroît, des gardes-chasses qui s'en prendraient à lui ne l'emporteraient pas. La dernière fois que cela lui était arrivé, ne les avait-il pas fait passer à trépas[66] ?

Appuyé contre un arbre, épée et arbalète à portée de main, Gilbert lui répondit :

— Je ne suis allé à Rouen qu'une fois, seigneur, et je connais mal le pays, mais je sais où passe la rivière de Seine. En restant sur cette rive, on pourrait aller jusqu'à Gisors, mais rien ne dit que le roi ne s'y trouve pas. Je connais un château à peine plus éloigné, une seigneurie nommée Baudemont dont le maître a la confiance des rois de France et d'Angleterre, car il a refusé de prendre parti. Il pourrait nous accorder l'hospitalité dans sa basse-cour. De là, on gagnera Rouen si on parvient à éviter les troupes royales et celles de Lambert de Cadoc. Seulement, on n'échappera pas aux routiers du prince Jean et, surtout, nous traverserons plusieurs seigneuries dont les châtelains demanderont péage. De plus, il y a beaucoup de prévôts en Normandie, nous serons interrogés s'ils nous arrêtent.

Guilhem haussa les épaules, tant ce genre de malaventure ne l'inquiétait pas.

— Combien de temps pour aller à Baudemont ?

— En se pressant et si on ne fait pas de mauvaise rencontre, on pourrait y arriver demain soir.

— Entendu. Et pour Rouen ?

— Une fois passé l'Epte, une autre journée certainement. Mais je crois que Caen se situe beaucoup plus à l'écart vers le sud. On devra se renseigner, peut-être sera-t-il plus rapide d'éviter Rouen.

— Ce qui aurait l'avantage de nous éviter des rencontres avec les gens du comte de Mortain et de contourner quelques prévôts.

— Je crains qu'on ne puisse y échapper, hélas, mais je vais prier le Seigneur pour qu'Il me conseille.

— Crois-tu qu'il te répondra cette fois ? plaisanta Guilhem.

— Ne vous moquez pas, seigneur. Un jour, il me parlera. Je le sais.

Ils arrivèrent effectivement à Baudemont le lendemain soir. Le château, qui dominait la vallée de l'Epte, était construit sur une motte au milieu d'une épaisse forêt avec un très large fossé entourant une enceinte de pierre flanquée de tours que l'on franchissait par un pont-levis érigé dans une barbacane. Guilhem raconta aux gardes qu'il arrivait de Toulouse et se rendait en Flandre pour des affaires de famille. Le chevalier de service lui posa quelques questions, mais Ussel et Gilbert avaient tellement voyagé qu'ils avaient réponse à tout. Le château appartenait à Guillaume de Longchamp, expliqua le chevalier, qui l'avait confié en fief à un de ses fidèles : Goël de Baudemont. Ils pourraient loger dans la salle commune de la basse-cour, utilisée pour les gens de passage et les serviteurs du château.

Il s'agissait d'un bâtiment rectangulaire, en bois et torchis, adossé à la courtine. La paille de l'écurie voisine leur servit pour se faire des paillasses. Quelques artisans et serviteurs, qui occupaient de petites maisons dans la cour, vinrent les voir pour apprendre les nouvelles fraîches. On leur offrit du pain, du vin et des cochonnailles, mais comme ils se mettaient à table, l'intendant du château vint les chercher. Le seigneur, qui avait appris leur arrivée, voulait les connaître.

Guilhem prit sa vieille et Gilbert son luth. Tous deux savaient que les châtelains et leurs dames raffolaient des chants de troubadours, et qu'en ces temps troublés ménestrels et trouvères se faisaient rares. Ils seraient ainsi plus facilement acceptés.

Par un pont dormant, ils franchirent un second fossé intérieur ceinturé d'un double mur et entrèrent dans la cour du château où se dressait le donjon, massive construction appuyée à l'enceinte et dominant le plateau.

On y pénétrait par un escalier de bois extérieur, aussi raide qu'une échelle. La chambre du seigneur était située au deuxième niveau auquel ils accédèrent par un autre escalier

Dans la salle, éclairée par des flambeaux et dont les ouvertures n'étaient que des archères, se tenait le seigneur Goël, vieil homme à la crinière blanche et à la barbe de même couleur, entouré de chevaliers, d'écuyers et de quelques dames et jeunes filles. Il s'agissait visiblement de la mesnie familiale réunie pour une veillée, avant de trouver le sommeil.

Si le seigneur était assis dans son lit, ses gens et ses enfants se tenaient dans les coussièges des embrasures d'archères. La salle était peinte du sol à la voûte avec un motif à fleurs sur fond turquoise. Sur un pan, une fresque représentait le paradis avec des animaux

fabuleux, dont une licorne blanche.

Guilhem se présenta comme étant un chevalier chargé par le comte de Toulouse de porter un message à un échevin de Douai. Face aux questions du châtelain concernant les affaires de son suzerain, il resta évasif, mais il s'inventa une fausse vie comme il l'avait fait si souvent, donnant des détails que nul ne pouvait vérifier. Comme il proposait d'ébanoyer[67] leur soirée par quelques cansons du Midi chantés avec son écuyer, il conquit vite le cœur des damoiselles. Il s'agissait d'un numéro bien rodé entre lui et Gilbert, et la bonne humeur gagnant l'assistance, un chevalier et la petite-fille de Goël les accompagnèrent à leur tour avec une vielle et un psaltérion[68].

Acceptés par la mesnie du châtelain, et comme celui-ci faisait servir du vin à la cannelle, Guilhem expliqua qu'au retour de Flandre ils devraient se rendre à Lisieux, toujours pour leur seigneur le comte qui avait un autre message à transmettre à l'évêque. Le seigneur Goël leur fit observer qu'il aurait été plus facile pour eux de s'y arrêter à l'aller mais Guilhem, qui avait réponse à tout, raconta qu'ils avaient dû passer par Cluny dont il décrivit la grandeur avec moult détails. Il parla aussi de l'abbé Hugues comme s'il était un de ses parents, ce qui força le respect de ses interlocuteurs.

Ils partirent le lendemain, chargés de provisions offertes par Goël de Baudemont. Après un détour vers le septentrion pour laisser croire qu'ils se rendaient bien en Flandre, ils reprirent la route vers la Seine en direction de Pont-de-l'Arche dont les gens de Baudemont leur avaient assuré qu'il s'agissait du passage le plus facile pour se rendre à Lisieux. Poursuivant leur chemin, ils pénétrèrent dans une sombre forêt. Au soleil resconsant, ils cherchaient où passer la nuit quand ils découvrirent un hameau clôturé par une palissade de gros pieux de chêne entrelacés d'aubépines. A l'intérieur se trouvaient trois maisons en bois et torchis, une étable et une grange. Entre les bâtisses s'étendaient un petit verger, un jardin planté de choux et une mare abreuvée par un ruisseau. Poules, canards et cochons erraient en liberté.

Le portail était clos et Gilbert doutait qu'on leur ouvre, ce qui les contraindrait à passer la nuit dans les bois. Mais, contre toute attente, les vilains les firent entrer quand ils se furent présentés.

Le chef du village leur offrit l'hospitalité dans la grange et un repas à sa table. C'est ainsi qu'ils apprirent que le hameau dépendait de la seigneurie des Beaumont de Neubourg. Si on les avait laissés entrer, c'est parce qu'ils n'étaient pas des gens sans aveu, affirma le maître des lieux. D'ailleurs, aucune bande de pendants ne se risquait à s'en prendre à eux. Les villageois étaient bien protégés par leur clôture épineuse et le seigneur de Beaumont faisait respecter l'ordre dans sa

seigneurie avec une sévérité qui décourageait larrons et écorcheurs. Les derniers routiers passés dans le pays avaient fini à la hart, ventre ouvert et viscères pendantes. De plus, tous les manants étaient bons archers et bons frondeurs.

— J'ai entendu parler d'un Ferrand de Beaumont, observa Guilhem, que ce nom intriguait.

— Le seigneur de Neubourg se nomme Henri de Beaumont, Ferrand, c'est son cousin. Celui-là est seigneur de Crèvecœur. Un château vers Caen.

C'était bien ce que lui avait dit Jeanne de Thury, songea Guilhem, satisfait.

Le lendemain, ils trouvèrent à Lisieux une auberge accueillante et ils arrivèrent le vendredi à Crèvecœur, peu après none.

Vendredi 16 juillet

Le château s'étendait devant eux, sur une motte. Un donjon seigneurial et une enceinte entourée d'un fossé rempli d'eau avec, devant, une basse-cour ceinturée d'un talus sur lequel se dressait une palissade de pieux et de planches.

Dans sa disposition, le manoir ressemblait à Baudemont, mais sa basse-cour paraissait vulnérable avec son enceinte de bois. Cependant, la largeur du fossé compensait cette faiblesse.

Sur la courtine, au sommet d'une hampe, flottait un étendard représentant un lion vert, debout. Le même que celui sur l'écu et la bannière de Jeanne.

Ils s'étaient arrêtés à un quart de mille, après avoir longé plusieurs fermes et des champs d'orge et d'avoine moissonnés. Les vilains dans les champs semblaient bien nourris et ils avaient croisé moult charrettes tirées par des mules ou des bœufs. Le pays était riche aussi Guilhem comprenait-il pourquoi Richard s'était approprié le fief.

— Que faisons-nous maintenant, seigneur ? interrogea Gilbert.

— Jeanne de Thury est enchartrée[69] ici.

— Certes, mais d'après sa taille, ce château doit abriter cinq ou six douzaines d'habitants, dont au moins la moitié de guerriers.

— Nous allons demander l'hospitalité, comme à Baudemont. La salle à côté du donjon est peut-être suffisamment grande pour qu'on nous loge. Ensuite, il ne sera pas difficile de savoir où est enfermée dame Jeanne.

— Possible.

Le ton de l'écuyer exprimait tout le scepticisme du monde.

— Dans la nuit, nous nous lèverons, nous irons la délivrer et nous partirons.

— Facile, en effet, mais on pourrait vouloir nous en empêcher, seigneur.

— On verra. Ceux qui s'y risqueront y perdront la vie. As-tu un meilleur plan ?

Gilbert grimaça. Le dessein de son maître était insensé. Mais ils avaient déjà réussi tant d'entreprises aussi folles qu'il répondit, fataliste :

— Entendu, seigneur. Seulement, il est tôt pour demander un lit.

— Tu as raison.

Guilhem descendit de cheval et demanda à Gilbert de faire de même. Ensuite, soulevant une jambe arrière du roussin de bât, il fit sauter les six clous de ferrage avec un couteau.

— Voilà un cheval à ferrer, dit-il avec un sourire satisfait.

Remontés en selle, ils s'avancèrent vers une porte fortifiée, un châtelet de planches et de pierre encadré de deux tours en bois.

Le pont-levis était baissé, les deux battants du portail ouverts, mais la lourde herse était descendue à moitié, si bien que les piétons ne pouvaient passer qu'en se courbant. Quant aux cavaliers, ils devaient attendre qu'on la lève d'un pied ou deux pour entrer.

Le corps de garde était constitué d'un chevalier en haubert – malgré la chaleur –, d'un sergent d'armes et de trois hommes en broigne maclée porteurs d'épieux et de haches normandes. De plus, sur le chemin de ronde intérieur, une poignée d'arbalétriers surveillaient la campagne. C'est d'ailleurs l'un d'eux, en sonnant de la trompe, qui les avait signalés. Ferrand de Beaumont n'était pas un seigneur négligent et sa vigilance s'expliquait aisément par l'acte de violence qu'il venait de commettre en enlevant Jeanne de Thury. Pourtant, Guilhem ressentait un vague trouble. Il s'attendait à une garde plus nombreuse et plus méfiante. Certes, le pays était tranquille et Crèvecœur ne devait pas craindre d'attaques de routiers, mais Jeanne avait dû arriver ici lundi ou mardi. On était vendredi et, à la place de Beaumont, il aurait redouté des représailles, voire un coup de main audacieux du roi de France.

Cependant, cette inexplicable confiance du maître des lieux arrangeait Guilhem qui raconta au chevalier de garde la même fable que la veille. Un de leurs chevaux boitait et avait besoin d'un nouveau fer, ajouta-t-il. A cette occasion, il demandait l'hospitalité pour son écuyer et lui, un jour ou deux, car, venant de Toulouse, ils avaient besoin de repos.

Le chevalier, un guerrier d'une trentaine d'années imberbe avec une longue moustache et des cheveux courts, l'écouta placidement en considérant le train de voyage des visiteurs.

Le cheval de bât portait une huche recouverte de cuir, de solides sacoches de cuir et des armes. Les cavaliers montaient des destriers de prix. Il ne s'agissait pas de vagabonds, mais bien d'un honorable chevalier avec son écuyer, conclut-il de son examen. Certes, ils

venaient de Toulouse, un comté plusieurs fois en querelle avec le roi Henri et ses fils, mais les conflits s'étaient résorbés depuis le départ du roi Richard à la croisade.

— Vous pouvez entrer dans la basse-cour, seigneur, décida-t-il. Vous y trouverez un maréchal-ferrant. Le sellier fait aussi gargotier. Il pourra vous donner un lit et le couvert si le maître ne vous offre pas l'hospitalité au château. Mais je pense qu'il le fera, notre sire est toujours curieux de savoir ce qui se passe dans le Midi, ayant guerroyé avec le noble roi Henri en Poitou et en Périgord.

» Pour l'heure, il se trouve à Caen, mais il sera de retour aujourd'hui. Il arrivera certainement dans l'après-midi.

Le chevalier accompagna ces dernières paroles d'un sourire chaleureux qui augmenta le malaise de Guilhem. Cet homme ignorait-il que son maître avait commis un rapt dans le royaume de France ? Guilhem s'attendait à plus de questions et même à être placé sous étroite surveillance. De plus, il était surpris de l'absence de Beaumont quelques jours à peine après son forfait. Mais peut-être s'était-il rendu à Caen où siégeait l'échiquier au sujet de son prochain mariage.

Alors qu'on levait la herse à l'aide du treuil, le regard de Guilhem tomba sur un écu accroché au mur intérieur du châtelet. Sur le métal était peint un lion de couleur verte, debout et couronné. Mais il ne tenait pas d'épée.

Ce n'était donc pas exactement le même dessin que sur la bannière et le bouclier aperçus chez Jeanne de Thury. Son trouble augmenta et il se demanda s'il ne faisait pas erreur.

La herse levée, ils entrèrent dans la cour et se dirigèrent vers la forge. Le maréchal-ferrant n'était pas le seul artisan, la maison mitoyenne à la sienne étant celle d'un haubergier. Plus loin, contre l'enceinte, se succédaient un potier en train d'enfourner ses pots et un fourbisseur coutelier qui aiguisait une lame. Leurs ateliers se trouvaient devant des maisons en bois aux toitures de bardeaux.

L'endroit respirait le calme et la sérénité. Pourtant, quelques années auparavant, cette place forte avait été prise après un siège douloureux. Le seigneur avait été occis et son épouse chassée, puis enlevée, et elle se trouvait maintenant dans quelque chambre du château. Pourquoi tous ces gens semblaient-ils si indifférents au sort de leur damoiselle ? se demandait Guilhem. Les anciens habitants avaient-ils tous été chassés et ceux-là étaient-ils venus avec leur nouveau maître ?

Gilbert, lui, ne paraissait pas préoccupé par la tranquillité des lieux. Au contraire, elle l'apaisait et c'est d'un ton jovial qu'il expliqua au maréchal-ferrant que le cheval de bât avait perdu un fer et qu'ils resteraient ici un jour ou deux.

L'artisan promit de s'occuper tout de suite de la monture et de

vérifier les fers des autres. Il leur demanda s'ils logeraient chez le sellier, puis, à leur réponse affirmative, il proposa de faire porter leurs affaires par quelques gamins.

La maison de leur futur hôte se situait près du fossé intérieur rempli d'eau séparant la basse-cour du château. Un bâtiment au toit de chaume et aux murs en torchis et poteaux de bois. Un homme en tablier de cuir travaillait dehors, sous un auvent. Il découpait des brides et des ventrières. Quelques peaux étaient suspendues derrière lui.

C'était un petit vieillard maigrichon édenté. Gilbert présenta son maître, expliquant qu'ils passeraient chez lui une nuit ou deux. L'autre en parut réjoui et leur répondit avec un accent si prononcé que Guilhem ne comprit qu'un mot sur deux. Gilbert qui maîtrisait mieux le normand expliqua à son maître qu'ils partageraient le lit commun avec la femme de l'artisan et un valet. Sauf bien sûr si le seigneur de Beaumont les hébergeait dans le manoir.

Le sellier leur désigna alors une table et offrit de leur servir de la cervoise, ce que les voyageurs acceptèrent volontiers tant ils étaient assoiffés.

Ils s'installèrent donc tandis que l'homme entrait dans sa maison.

— L'enceinte du château est entourée de hourds, observa Guilhem.

— On ne voit pas les sentinelles mais je suppose qu'elles sont nombreuses, remarqua Gilbert.

— Pas certain. Tu ne trouves pas qu'il devrait y avoir plus de remue-ménage après l'enlèvement de la dame de Thury ?

— Peut-être n'a-t-elle pas été enfermée ici.

Guilhem n'y avait pas songé. Et si Jeanne avait été emmenée à Caen ?

— Nous le saurons sous peu, dit-il. Je viens d'avoir une idée : crois-tu que la corde sur le cheval de bât soit assez longue pour descendre depuis le hourd ?

Gilbert examina un moment la muraille percée de quelques archères et grimaça.

— Sans doute. Voulez-vous qu'on fasse échapper dame Jeanne par là, seigneur ?

— Pourquoi pas ? Ainsi, plus de difficultés pour sortir du château.

— Mais nous serions sans chevaux, et nous abandonnerions nos biens.

— Demeurons ici deux jours. Demain, je t'enverrai à Lisieux. Tu partiras avec un cheval chargé de nos affaires. Puis tu reviendras, la nuit tombée, après t'être procuré deux nouveaux chevaux. J'aurai la corde enroulée autour de mon corps, sous ma robe. Je ferai sortir

dame Jeanne et je la ferai descendre par la corde.

— Possible, reconnut Gilbert avec une moue exprimant l'opinion inverse. Mais le seigneur de Beaumont va-t-il nous inviter ? Et dame Jeanne se trouve-t-elle là ? De plus, comment sortirez-vous du donjon ?

Leur conversation s'interrompit quand le sellier revint avec sa femme qui leur laissa un gros pichet de cervoise et un pot de terre.

— La châteltenie est prospère, dit Guilhem à l'artisan.

— Oui, seigneur.

— Vous avez toujours vécu ici ?

— Toujours, seigneur.

— Comme les autres artisans ?

— Comme tous les gens du château, seigneur.

Etrange, songea Guilhem. Mais il n'osa pas poser d'autres questions. Eveiller des soupçons maintenant serait la pire des choses.

La cervoise bue, il décida de faire un tour dans la cour. Avec Gilbert, ils longèrent le fossé intérieur et s'approchèrent du pont-dormant. Ils auraient pu le franchir, mais la herse, à son extrémité, était descendue. Constituée de grosses poutres, on ne voyait qu'une petite partie de la cour intérieure et quelques serviteurs, hommes et femmes. Guilhem remarqua en particulier une dame en robe sombre accompagnée d'une suivante. Trop loin hélas et trop furtivement pour qu'il puisse distinguer son visage. Était-ce Jeanne ? Il en était certain. Sans doute était-elle libre de se promener dans son propre château puisque la herse était baissée et qu'elle ne pouvait s'enfuir.

Des éclats de voix et des hennissements attirèrent leur attention. Ils se retournèrent : on levait la herse du châtelet. Une troupe arrivait.

DEUXIÈME PARTIE

LA VÉRITÉ

Beaumont portait la quarantaine. Bel homme, même si une cicatrice lui barrait une joue et si ses cheveux courts et blonds se clairsemaient. Tête nue, il arborait sur sa chainse de lin une cotte de laine bleue avec de larges galons verts et écarlates aux manches et le long de l'amigaut[70] de l'encolure. Son haubert, son casque et son écu se trouvaient sur le cheval de son écuyer. Sa troupe était formée d'une douzaine de chevaliers, sergents et écuyers, pour la plupart deux par monture. Les sergents tenaient lances et épieux ferrés. Un écuyer brandissait un gonfanon. Si les chevaliers portaient haubergeon, les autres n'arboraient que des cuirasses maclées ou des jaques, quelques-uns avec un camail ou une cervelière. Tous disposaient d'un casque rond, mais plusieurs l'avaient laissé accroché à l'arçon de leur selle. Seuls les chevaliers et les écuyers possédaient une épée, les autres ne détenaient que des marteaux d'armes et des haches normandes.

Guilhem les jugea bien équipés et vigoureux, mais trop confiants. Aucun ne paraissait redouter péril ou malaventure. Il semblait incompréhensible que Ferrand de Beaumont ait laissé son haubert derrière la selle de son écuyer, alors qu'il aurait dû craindre un coup de main.

Le seigneur de Crèvecœur s'avança vers les visiteurs, tandis que sa troupe se déployait autour d'eux.

— Dieu vous donne bon soir, chevalier. Ainsi vous arrivez de Toulouse ?

— Oui, noble sire. Que Dieu vous conserve aussi dans Sa sainte grâce. Je me rends en Flandre pour mon seigneur comte et, ayant perdu un fer, j'ai fait halte dans votre castellerie. Mais après un rude voyage, j'aurais volontiers passé la nuit ici si vous m'accordez l'hospitalité.

— Restez aussi longtemps que vous le souhaitez, beau sire. Votre visite m'enchant, car je suis fort curieux de ce qui se passe dans le Midi. Venez au manoir, tout à l'heure, j'y donnerai banquet en votre honneur.

— Votre merci, seigneur. Nous apporterons vielle et luth pour vous charmer.

— Entendu. J'espère alors que mon épouse pourra se joindre à nous.

Il fit un signe amical et lui et sa troupe franchirent le pont conduisant à la haute-cour, la herse ayant été levée.

Quant à Guilhem, il resta un moment à regarder l'arroi pénétrer dans le château. Le comportement et les dernières paroles de

Beaumont l'avaient laissé décontenancé. Le mariage avait-il déjà eu lieu ?

Deux heures plus tard, un maître d'hôtel vint les chercher. Guilhem et Gilbert s'étaient lavés, taillé la barbe, et avaient revêtu leur plus belle robe, gardant épée, dague et escarcelle. Ils franchirent le pont dormant, gardé par une poignée d'hommes brandissant des guisarmes. En traversant la haute cour du domaine seigneurial, Guilhem parcourut du regard les hourds de bois auxquels on accédait par de longues échelles. Les sentinelles y étaient peu nombreuses et certainement encore moins la nuit. Plusieurs bâtiments à pans de bois s'appuyaient sur la courtine. Un corps de logis à deux étages, une écurie, une grange et un chenil. Le logis était pour les chevaliers, les écuyers et les serviteurs du seigneur, expliqua l'intendant. Le sire de Beaumont vivait avec sa famille dans le donjon.

Celui-ci, rectangulaire et sans ouvertures basses sinon des archères, se dressait contre l'enceinte. On y accédait par un escalier de bois, la porte étant à deux toises du sol. D'un coup d'œil sagace, Guilhem repéra une porte haute communiquant avec le hourd. S'il pouvait sortir par là avec Jeanne, ils pourraient descendre jusqu'aux douves à l'aide d'une corde. Gilbert les aiderait à franchir le fossé.

Par l'estacade, ils pénétrèrent dans une grande cuisine et, ayant gravi un escalier bâti dans la muraille, ils débouchèrent dans une grande salle. Une longue table y était dressée avec une épaisse nappe blanche. Des bancs et une fourme[71] centrale s'étendaient sur le plus long côté. A une extrémité de la pièce, un feu de braises crépitait doucement dans une large cavité aménagée dans l'épaisseur du mur. Malgré la chaleur extérieure et ce feu, l'endroit restait frais. Un peu de lumière pénétrait par les fentes des archères qui s'élargissaient en coussièges. Plusieurs torches de résine produisaient des lueurs rougeâtres en dégageant une âcre fumée, presque aussi épaisse que celle de la cheminée.

Aux murs pendaient une guirlande d'écus, quelques grandes haches normandes, des épieux et des guisarmes. Des bannières aussi, l'une aux armes de Richard avec le léopard d'Angleterre, les autres portant le lion vert debout et couronné. Du côté opposé à la cheminée grimpait un escalier en bois. Le sol était constitué de carreaux de terre vernissés jonchés d'herbe fraîche et de fleurs séchées. Le mobilier se réduisait à des coffres, une haute chaire surmontée d'un dais, un dresseoir sur lequel étaient exposés des coupes et des plateaux d'étain, mais aucune pièce d'orfèvrerie.

Deux douzaines de personnes se tenaient dans la salle, dont une poignée de femmes. Ce fut vers elles que se porta en premier le regard de Guilhem, mais il ne vit pas Jeanne. Les hommes étaient des

chevaliers, un moine – sans doute le chapelain –, quelques écuyers et damoiseaux, des sergents d'armes et des serviteurs, dont un clerc tonsuré.

Dès qu'il vit arriver ses invités, Beaumont s'avança vers eux avec un regard chaleureux.

— Vous avez donc apporté ces instruments pour nous esbaudir !

— Pour votre plaisir et celui de votre mesnie, messire.

— Nous le voulons !

Il prit par les épaules deux jeunes damoiseaux d'une dizaine d'années, dont l'un était tonsuré, et les attira à lui.

— Voici mes fils, Ferrand et Geslain. Ferrand sera seigneur de Beaumont et Geslain chanoine à Caen en attendant d'être évêque, cela a été décidé aujourd'hui. Quant à mes filles, poursuivit-il en désignant trois donzelles bien plus jeunes et serrées près d'une gouvernante, elles sont toutes promises ! Mais prenez place près de moi, chevalier !

Il fit signe à un héraut d'armes qui sonna de la trompe et les convives s'approchèrent des bassines d'eau parfumée posées sur des dessertes afin de se rincer les mains. S'étant lavé, Guilhem s'installa à gauche de Beaumont, dans l'une des stalles, et observa que le siège à la droite du seigneur des lieux restait vide. En même temps, il songeait aux enfants de Ferrand. Il se souvint que Jeanne avait parlé d'une fille. L'épouse de Ferrand avait dû mourir, ce qui expliquait que l'enlèvement n'ait eu lieu que maintenant.

Les femmes et damoiselles étaient regroupées à une extrémité de la table. Le chapelain se tenait à côté du siège vide. Beaumont présenta ses chevaliers à Guilhem qui s'attendait à découvrir le ravisseur de la dame de Thury, mais aucun ne se nommait Foulques. Cette absence augmenta son malaise et il passa discrètement en revue l'assistance pendant que le chapelain entamait un bénédicité. Peut-être Foulques était-il un des sergents d'armes, se dit-il, ou simplement le chevalier de garde au châtelet.

Dès que le moine eut terminé, le maître d'hôtel fit entrer deux serviteurs venant de la cour et portant plats et marmites. Un autre valet emplissait coupes et hanaps de vin, les convives aux extrémités des tables n'avaient qu'un pot pour deux et partageaient aussi leur écuelle.

Guilhem disposait d'une écuelle d'étain, comme le seigneur, et on lui servit une épaisse soupe sur une tranche de pain pendant qu'il vidait son hanap de vin épicé au miel. Mais déjà Beaumont le questionnait :

— Ainsi vous venez de Toulouse, beau sire ? Quelle est la situation dans le Périgord ?

Comme toujours, Guilhem s'inventa une fausse vie, mais ayant passé suffisamment de temps entre le Poitou et le Toulousain, il

pouvait parler de ces contrées avec une belle assurance. Très vite, les conversations entre les chevaliers portèrent sur les exploits guerriers des années précédentes, Beaumont ayant participé à nombre de coups de main avec le roi Henri II et Richard son fils. Guilhem raconta la prise de la forteresse de Malvin le Froqué en se mettant dans le camp de Toulouse, puis parla de Louvart et de Mercadier, sans dire qu'il les avait rencontrés.

— Louvart a rejoint le comte de Mortain, expliqua Beaumont. En Normandie, on l'appelle Lupescar. Il commande les troupes de brabançons du prince.

D'après son ton, Beaumont, ne paraissait guère porter le mercenaire dans son cœur.

Quelques années plus tôt, Guilhem – soi-disant Toulousain – et le châtelain normand se seraient trouvés dans des camps ennemis. Mais après la mort de son père Henri II, Richard s'était davantage préoccupé de la Touraine que du comté de Toulouse, et pour l'heure le comté n'intéressait pas le prince Jean. Pour ces raisons, les fraternités d'hommes d'armes l'emportaient sur les fidélités vassaliques, ce qui expliquait l'affabilité de Beaumont et de ses chevaliers.

Après la soupe, les valets portèrent un second service de gibier bouilli. Les conversations eurent trait alors à la chasse, Beaumont se proposant d'emmener son invité à une battue prévue sur ses terres. Encore un comportement incompréhensible ! se dit Guilhem qui répondit préférer prendre du repos avant de poursuivre le surlendemain sa route vers la Flandre. Peut-être cette chasse et l'absence de Beaumont lui donneraient-elles l'occasion de libérer Jeanne

On servit des volailles rôties et, un peu plus tard, tandis qu'on apportait des fruits confits dans du miel, du pain d'épices et des nougats, Beaumont demanda à Guilhem d'interpréter quelques chansons pour égayer la fin du repas.

Ussel ne pouvait refuser tout en pestant sur cet intermède qui lui ferait perdre du temps. Il n'avait rien appris sur la présence de Jeanne et découvert aucun moyen de la délivrer. Que pourrait-il tenter ?

Malgré sa contrariété, il se rendit de l'autre côté de la table avec Gilbert qui quitta le banc des écuyers et ils entamèrent ensemble un premier canson, puis un second, après les louanges du public.

*Douce clame en gloire élevée
De douceur fontaine et ruisseau,
Reine de loyale lignée
Bien vous doit souvenir de ceux
Dont vous devez être servie
Que le démon par tricherie,*

*Ne soit en sire et damoiseau,
Qu'il a plusieurs envenimés carreaux,
Portant la mort sans un merci.
De tant comme plus approche mon pais,
Me renouvelle amours plus et esprent,
Et plus me semble en approchant jolis,
Et plus li airs, et plus dont sont li gent.*

Il terminait quand il observa que les regards se tournaient vers l'escalier. Se tournant à son tour, il aperçut une dame en biau sombre, drapée dans un manteau cramoisi au col de vair. Elle descendait lentement les degrés, suivie d'une servante. Une guimpe encadrait son visage fatigué. Beaumont se leva pour aller à sa rencontre.

— Dame Adeline, merci d'être venue ! déclara-t-il en s'inclinant.

Il se tourna vers Guilhem.

— Ma chère épouse, Adeline de Clare. Elle est fort fatiguée depuis le début de sa grossesse, mais vous le voyez, vos chants l'ont attirée.

— C'est vrai, mon aimé sire, dit la femme doucement. J'avoue avoir été charmée par votre musique et le ton de votre voix, noble chevalier.

Adeline de Clare n'était pas Jeanne !

Foudroyé, Guilhem resta interdit avant de s'incliner très bas pour cacher sa confusion et surtout sa détresse.

— Votre bonté m'honore, noble et gracieuse dame, fit-il mécaniquement.

En vérité, il avait l'impression de se trouver dans le corps d'un étranger parlant et agissant à sa place. Jeanne lui avait donc menti et il se rendait compte qu'il l'avait toujours su. Il s'était volontairement aveuglé, refusant de reconnaître l'abominable vérité que ce mensonge impliquait.

La dame de Thury n'était pas veuve et n'avait jamais possédé Crèvecœur. Elle était la Licorne, le mystérieux criminel normand qui faisait disparaître les proches du roi de France.

Après son dernier crime, elle avait choisi de disparaître. Or, quel meilleur moyen que de simuler un enlèvement ? C'étaient ses gens, c'est-à-dire les gens de Baudric d'Orbec qui l'avaient soi-disant enlevée.

Tout ceci expliquait la quiétude du château de Crèvecœur. Jamais il n'avait connu le siège de Ferrand de Beaumont ! Et ce dernier ne craignait nullement un coup de main, puisqu'il n'avait commis aucun rapt.

Bien que n'ayant plus le cœur à chanter, Guilhem entama une autre ritournelle, puis ce cansou de Guy d'Ussel en pensant aux

femmes qu'il avait cru aimer :

*Si vous aimiez un peu,
Vous auriez dit la folie grande :
Peu importe au fourbe de prendre
Quelque faveur et de s'enfuir!
Moi, je veux rester, caresser
Ma Dame que j'aime et adore,
Car à bon droit je m'en verrai banni
Si je lui manquais quand elle m'appelle.*

Ensuite, il céda la place à un chevalier et une dame qui chantèrent à leur tour. Guilhem se rassit à table et, tandis que Beaumont parlait à sa femme installée dans la stalle libre, Ussel interrogea son voisin, un chevalier :

— Dame Adeline semble beaucoup aimer le seigneur de Beaumont.

— Ils se sont épousés voici plus de dix ans et notre dame lui a donné cinq beaux enfants, perdant hélas aussi quelques fruits. Notre sire espère un nouveau fils.

— Le seigneur de Beaumont a-t-il toujours possédé le fief ou l'a-t-il reçu ?

— Le fief est à sa famille ! déclara le chevalier. Notre sire est né dans la chambre qu'il occupe toujours avec dame Adeline.

Guilhem n'avait pas besoin d'en apprendre plus pour comprendre qu'il avait été joué, pourtant il demanda :

— J'ai entendu quelqu'un parler d'un sire Foulques, est-ce un des chevaliers ?

L'autre secoua la tête.

— Vous devez vous tromper, seigneur. Il n'y a aucun Foulques parmi les chevaliers ni parmi les écuyers. Ni même parmi les sergents.

Pour Guilhem, le repas se termina dans la morosité. Il déclina l'offre de coucher avec les chevaliers, assurant qu'il pouvait rester chez le sellier, et, dès le lendemain, alors que Beaumont rassemblait ses hommes pour la chasse, il lui annonça avoir décidé de reprendre la route.

Ce fut sur le chemin s'éloignant de Crèvecœur que, pour la première fois depuis le souper, Guilhem s'adressa à Gilbert. L'écuyer avait évidemment deviné que Jeanne de Thury n'était pas enfermée à Crèvecœur, puisque le seigneur du lieu était marié, mais il ignorait que son maître avait découvert qu'elle était la Licorne, aussi n'y comprenait-il rien. Cependant, il n'avait posé aucune question. Quand

son seigneur était ainsi tourmenté, il savait préférable de garder le silence. L'humeur sombre de son maître ne durerait pas et, tôt ou tard, il lui confierait ses peines.

Il ne se trompait pas.

— Elle m'a trompé, Gilbert, comme d'autres. Comme Béatrix de Chissey.

— La dame de Thury ?

— Oui.

— Pourquoi vous a-t-elle dit que son époux était seigneur de Crèvecœur, seigneur ?

— Je l'ignore, mentit Guilhem, se refusant malgré tout à accuser Jeanne sans preuves.

Le silence se fit entre eux et Gilbert ne l'interrogea pas davantage. Il suivait son maître.

A un embranchement, Guilhem prit à dextre.

— Où allons-nous, seigneur ?

— Où la Destinée guidera nos pas.

Submergé par un mélange de dépit et de tristesse, Guilhem se promit ne plus écouter les femmes. Il ne savait que se battre et il s'en tiendrait là.

Désormais sa devise serait : Férir ou périr.

Après la mort de Godon Sixdoigts, l'Affligeur et Ladre avaient passé la nuit à l'hostellerie de l'Arbalète, près de l'abbaye Saint-Germain, hésitant à rester à Paris.

Si l'aubergiste du Riche Laboureur prévenait le prévôt de Paris, ce qui était vraisemblable, et si ce dernier faisait une enquête sérieuse, on les poursuivrait. Ils n'avaient nul endroit où se cacher dans cette ville qu'ils ne connaissaient pas. De plus, Egelina, c'est-à-dire cette Maud la Chimère, n'allait certainement pas rester au Riche Laboureur après leur tentative d'enlèvement. Où pourrait-elle aller sinon chez Baudric d'Orbec pour le prévenir ?

Or, ils connaissaient la maison de Baudric à Rouen. Le mieux n'était-il pas de retourner là-bas et de guetter Egelina quand elle sortirait ?

C'est ce que décida l'Affligeur.

Ils arrivèrent à Rouen le samedi, jour où Saint-Pol était tué par la Licorne.

Nicolas de Mailly fut à Orbec le jeudi 15 juillet. Fondé par des Vikings, Orbec n'était qu'un hameau de quelques habitations éparses en bois, torchis et chaume entourant la maison forte du seigneur du lieu : une bâtisse à pans de bois avec une tour d'angle. L'église était le seul bâtiment de pierre et Mailly s'y dirigea, ayant appris d'un vilain travaillant dans un champ que le seigneur Baudric d'Orbec n'était pas là.

Le curé sarclait son jardinet, devant sa cure.

— Que Dieu vous conserve en Sa sainte et digne garde, mon père. J'arrive de Terre Sainte et je voulais rencontrer le seigneur d'Orbec mais on m'a informé de son absence.

L'autre regarda cet hospitalier à cheval, manteau de l'ordre roulé derrière la selle à cause de la chaleur, mais robe noire fendue pour monter en selle. La lourde épée à son baudrier attestait de son état de guerrier.

— C'est vrai. Etiez-vous avec lui en Palestine ?

La question qu'attendait Mailly : avoir été croisé déliait les langues.

— Evidemment ! Nous étions frères d'armes et plusieurs fois le seigneur d'Orbec m'a sauvé la vie quand nous bataillions contre les infidèles, répondit-il.

— Notre maître est rentré meurtri de Terre Sainte, il a même refusé de parler durant des mois. Mais il semble avoir retrouvé goût à

la vie.

— J'en suis heureux. Comment le rencontrer ?

— Pour l'heure, il peut se trouver dans sa maison forte de Rouen, ou alors en Angleterre près de son seigneur, l'archevêque d'York.

— Merci, mon père... Quand l'avez-vous vu ici ?

L'autre parut réfléchir un moment avant de répondre :

— Cela doit faire un an. Il est resté quelques jours avec sa filleule.

— Il m'a écrit pour me parler d'elle, mentit Mailly. Elle se nomme Marie, non ?

— Pas du tout, mon sire, son nom est Rowena. Une bien charmante jeune femme.

— En effet, Rowena ! Je confonds avec une autre. Mais je ne l'ai jamais vue, comment est-elle ?

— Une fraîche meschinete, blonde, mais je n'ai guère vu son visage, toujours serré dans une guimpe et sous un capuchon, même lors des offices.

Le curé s'appuya sur sa fourche et ajouta, en plissant les yeux et fronçant le front :

— Mais il s'agit d'une personne peu ordinaire.

— Comment cela ?

— Un des manants du village m'a confié l'avoir vue dans le bois, là-bas...

Il désigna une épaisse futaie.

— Elle se trouvait avec notre seigneur. Savez-vous ce qu'ils faisaient ?

— Non, répondit Mailly en secouant la tête et s'attendant à quelque paillardise.

— Elle utilisait une arbalète.

Mailly resta impassible avant de laisser filtrer un sourire. Il était maintenant certain d'être sur la bonne piste. Il trouverait d'Orbec et ensuite il saisisait la Licorne, elle ne pouvait lui échapper.

— Etonnant, en effet, laissa-t-il tomber d'un ton froid.

Il posa encore quelques autres questions, mais ne put en savoir plus.

Avant d'arriver à Orbec, Mailly avait fait halte dans deux commanderies hospitalières. A chaque fois, il avait interrogé prieur et frères au sujet des armoiries découvertes chez Jeanne de Thury. Aussi avait-il vérifié que le lion vert aperçu chez elle n'était pas celui des Crève-cœur. Il savait même à quelle famille appartenaient ces armes, et cela l'avait troublé car il lui paraissait inconcevable qu'un rameau, ou l'épouse d'un rameau, de cette noble race puisse devenir meurtrier

pour le prince Jean, ou un autre.

Cependant, son imagination fertile lui avait fourni une explication et il ne pouvait exclure que Jeanne de Thury soit vraiment la Licorne.

Quoi qu'il en soit, inutile d'aller à Crèvecœur avec ce qu'il venait d'apprendre, aussi gagna-t-il directement Rouen où il arriva le samedi 17 juillet, le jour où Guilhem quittait Crèvecœur. Cela faisait une semaine que l'Affligueur et Ladre surveillaient la maison de logis d'Orbec sans y avoir vu le maître ni Maud la Chimère.

Samedi 17 juillet

Les hospitaliers de Rouen avaient construit leur commanderie le long du rempart nord de la ville. Reçu par le commandeur, Guillaume du Chenay, Nicolas de Mailly fit allusion à une mission secrète qu'il effectuait pour le roi de France. Le commandeur comprit et ne posa aucune question, lui offrant un lit dans le dortoir des frères.

Le lendemain dimanche, Mailly assista à l'office dans la chapelle de la commanderie, puis se rendit à la cathédrale.

Sous le règne d'Henri II, les bourgeois de Rouen avaient obtenu des droits communaux. Ils formaient un conseil qui élisait les magistrats et choisissait les candidats à la mairie. Une assemblée de jurés exerçait l'administration municipale, mais se heurtait souvent à l'Eglise qui possédait la plupart des pouvoirs féodaux de justice.

Un autre motif de désaccord venait du droit d'asile. Autour de la cathédrale s'étendait une place inviolable, en même temps lieu de franchise pour les marchands qui s'y étaient installés. Les maisons capitulaires, c'est-à-dire celles des chanoines, possédaient les mêmes privilèges.

Ce parvis était ceinturé d'une enceinte. En 1188, un incendie l'avait détruit avec bon nombre de ces maisons « franchises ». Les chanoines voulurent reconstruire maisons et enceinte, mais la municipalité s'y opposa. Le roi Henri II donna cependant tort aux élus et les religieux édifièrent un mur crénelé autour de la cathédrale, la transformant en forteresse. A l'intérieur, ils laissèrent s'installer des échoppes où les commerçants pouvaient vendre en franchise de droit, ce qui attirait la clientèle. Le parvis de l'église était devenu marché.

La commune ne pouvait accepter la forteresse et cette concurrence déloyale. Elle demanda aux chanoines la destruction de l'enceinte, ce que les religieux refusèrent. Seul l'archevêque de Rouen, maître Gautier, aurait pu contenir les factions, mais il était en Angleterre pour s'occuper de Guillaume de Longchamp, dont nous avons parlé. Les Rouennais en profitèrent donc pour s'attaquer au mur fortifié, qu'ils détruisirent, ainsi qu'aux boutiques et aux maisons de

chanoines.

Outré, le chapitre déclara solennellement que ces destructions étaient un attentat contre l'Eglise et exigea réparation. La commune de Rouen ayant refusé, le jour de la Sainte-Catherine, 25 novembre 1192, les chanoines annoncèrent une sentence d'excommunication contre les coupables, et jetèrent l'interdit sur toute la ville.

L'interdit était une mesure gravissime. Durant six mois, la ville de Rouen supporta l'impitoyable absence de services religieux mais, pour Pâques, les habitants ouvrirent de force les portes des églises et firent célébrer la messe par des prêtres étrangers.

Le doyen du chapitre et les chanoines, indignés d'un pareil sacrilège, lancèrent de nouveaux anathèmes. Les bourgeois, exaspérés, dévastèrent les maisons des religieux et se livrèrent à des violences sur leurs personnes, en égorgeant quelques-uns et mutilant les autres. Réfugiés dans la ville d'Andely qui appartenait à l'archevêque, les chanoines survivants s'adressèrent au pape Célestin III pour qu'il fasse fléchir la commune. Mais les bourgeois n'en persistèrent pas moins dans leur résistance, même si des négociations se nouèrent finalement entre les partis.

Cependant, en juin de cette année 1193, le pape avait accepté d'adoucir la sévérité des décrets ecclésiastiques. Les offices divins pouvaient désormais être célébrés, mais à voix basse et portes closes.

Mailly savait tout cela, et donc que les portes de la cathédrale seraient closes, mais étant déjà venu à Rouen, il n'ignorait pas que beaucoup de monde se donnait rendez-vous sur le parvis où se produisaient souvent saltimbanques et jongleurs. Ce serait certainement le meilleur endroit pour poser des questions et apprendre où se trouvait la maison du sire d'Orbec, l'hospitalier n'ayant pas voulu le demander à la commanderie pour qu'on ne s'intéresse pas à son affaire.

Le parvis, que les Rouennais appelaient l'atrium, était toujours entouré de ruines calcinées, rien n'ayant été remis en état depuis l'émeute de Pâques. L'absence des chanoines et ces destructions avaient provoqué la multiplication de saltimbanques et autres bateleurs. Habituellement, les religieux n'acceptaient que les chanteurs, mais les religieux n'étant plus là, les jongleurs s'étaient tous donnés rendez-vous, attirant une populace de badauds.

Mailly déambula entre des funambules ayant tendu leur corde entre les arbres, des montreurs d'animaux savants : chiens et chèvres, des farceurs et des pitres, et même des vendeurs de drogues et des arracheurs de dents. Il s'arrêtait parfois devant tel ou tel spectacle qui lui tirait un sourire. Ayant finalement découvert ce qu'il cherchait, c'est-à-dire un groupe de domestiques caquetant, il les aborda :

— Mes compères, que le Seigneur vous donne une belle journée et vous conduise.

— A vous aussi beau sire, répondit une fraîche servante.

— Je suis nouveau à Rouen et je recherche la maison du seigneur Baudric d'Orbec. J'aurai une obole de cuivre pour qui saura me renseigner.

Valets et domestiques s'interrogèrent du regard, mais aucun ne paraissait connaître d'Orbec. Cependant la fraîche meschinete interpella un garçon qui regardait un chien dansant sur ses pattes de derrière.

— Bernard, viens ici !

L'autre obtempéra en traînant les pieds.

— Le sire Baudric d'Orbec, il me semble que tu m'en as parlé un jour...

— Oui-da. Il habite l'une des dernières maisons avant la porte Bataille.

Elle tendit la main à Nicolas de Mailly qui, fouillant sa bourse, lui remit deux oboles de cuivre en la remerciant.

Il s'apprêtait à se rendre à la porte Bataille, au bout de la Grand-Rue, laquelle partait justement de la cathédrale quand il entendit :

— Si on me donne trois deniers, Thibaud la Serre m'enlèvera la tête et vous la montrera !

Stupéfait, il se retourna.

Quelques semaines plus tôt, après avoir fait libérer Maud la Chimère du petit Châtelet, Nicolas de Mailly était allé assister à son spectacle près de l'abreuvoir Macon et avait assisté au tour de la tête coupée. Ce qu'il avait vu avait encore raffermi sa certitude que Maud et Basilic n'étaient que jongleurs. Des meurtriers à la solde du prince Jean ne se seraient jamais travestis en vulgaires saltimbanques.

Dans un angle du mur d'enceinte ruiné de la cathédrale, deux jongleurs, un homme et une femme, essayaient d'attirer des spectateurs en parlant plus fort que les autres bateleurs. Une poignée de badauds s'approchait.

C'était la femme qui avait parlé. Brune, le teint mat, une guimpe autour du visage ne laissant pas voir ses cheveux, elle ne ressemblait nullement à la blonde Maud sinon par la taille et le profil de son nez. Quant à Thibaud la Serre, imberbe et cheveux ras, il n'avait rien de commun avec Basilic qui portait longue chevelure bouclée et barbe imposante.

Pourtant, intriqué, mais ne voulant pas être reconnu, chose facile avec sa robe noire marquée de la croix hospitalière, Mailly s'écarta jusqu'à quelque ruine où il resta plus ou moins dissimulé pour

regarder, de loin, la suite du spectacle.

Les deux jongleurs n'avaient pas une bien grande assistance et quand la jeune fille eut fini sa quête, elle fit une grimace de déception. Elle fila alors derrière un drap tendu entre deux perches et en ressortit au bout d'un instant, sourire figé sous sa guimpe.

Puis, comme à l'abreuvoir Macon, de sa bouche sortit une épaisse fumée. Thibaud s'avança vers elle avec un grand couteau. Sous les cris d'effroi de l'assistance, qui attirèrent un nouveau public, il lui trancha le cou sans effort, tenant la tête par la coiffe. Ensuite, il la brandit en riant de façon démoniaque tandis que la fille restait debout, le cou sanglant.

Mailly avait assisté au même spectacle à Paris. Il ne quittait pas des yeux Thibaud, essayant de l'imaginer avec barbe et chevelure.

— Ma tête ! Ma tête ! cria le corps.

— Je la garde ! plaisanta Thibaud.

— Non, comment mangerai-je ?

— Tu arrives bien à parler !

Le public s'esclaffa.

— Dois-je la lui rendre ? s'enquit Thibaut.

— Oui ! Oui ! martela le public.

Thibaud donna la tête à la jeune femme qui la prit dans ses mains et retourna derrière le rideau.

Elle revint peu après, tête en place, souriante, pour saluer l'assistance qui marqua son admiration par des cris.

Mailly n'avait plus de doute. La fille, c'était Maud qui avait foncé sa peau et coloré ses cheveux blonds. Ainsi les jongleurs étaient venus à Rouen après avoir quitté Paris.

Mais pourquoi avaient-ils choisi cette ville ?

Préoccupé, Mailly les abandonna pour se diriger vers la Grand-Rue.

Cette voie traversait la ville depuis la cathédrale jusqu'à la porte Massacre, située au couchant. L'endroit tenait son nom du grand nombre de bouchers aux alentours.

L'hospitalier s'arrêta à la porte fortifiée, un passage voûté flanqué de deux tours rondes qui conduisait à la seconde enceinte, et examina les maisons proches. L'une d'elles appartenait à Baudric d'Orbec, mais laquelle ? Sur le flanc méridional de la rue se trouvaient une écurie, une grange et une hôtellerie à l'enseigne de Saint-Michel, ensuite quelques enclos avec des bicoques basses et étroites. Deux porcs grognaient derrière une barrière. La maison du sire d'Orbec ne pouvait donc se situer qu'en face.

Or, de ce côté de la rue, seules deux maisons ne disposaient pas de boutique de boucher. Toutes deux avec pignon sur rue, ces bâtisses

présentaient des encorbellements décorés et sculptés. La première, la plus proche de la porte Massacre, était la plus riche. Poutres, consoles et sablières étaient sculptées de représentations de saints, de musiciens et de dragons.

Celle d'à côté, à deux étages, était plus modeste. Les sablières, sculptées de rosaces, étaient décorées de feuillages, de guirlandes et de fruits. Seuls les poteaux cormiers recevaient des sculptures et une vierge Marie trônait sur l'angle de l'étage.

L'hospitalier aperçut alors un moine sortant d'une traverse entre les deux maisons. S'approchant de lui, il l'aborda :

— Que Dieu vous donne le bonjour, mon frère, êtes-vous du quartier ?

— Que le Seigneur vous garde, vous aussi, beau sire. Je suis du monastère de Saint-Ouen, mais je connais bien les lieux. Que voulez-vous savoir ?

— On m'a dit qu'un de ces maisons était à vendre et l'un de mes amis est intéressé.

— Je l'ignore. La première appartient à l'oncle du maire et la seconde à un seigneur : messire d'Orbec.

— Merci, mon frère, je vais tâcher d'en savoir plus.

Laissant le moine, Mailly se dirigea vers l'auberge Saint-Michel. Une sculpture du saint trônait sur la façade. L'hospitalier savait que l'établissement tenait son nom d'une chapelle proche où les abbés du mont Saint-Michel célébraient la messe, lorsqu'ils venaient tenir séance à l'Echiquier.

Avec la chaleur, nombre de clients s'étaient installés dehors, à des tables de fortune, planches à peine équarries posées sur des tonneaux ou des tréteaux. Nicolas de Mailly se joignit à eux. De son siège, il voyait parfaitement la maison du sire d'Orbec. Pouvait-il espérer le voir apparaître ? Ou, mieux encore, découvrir la Licorne ?

Il méditait pour décider s'il restait là jusqu'au soir quand arriva le cabaretier.

— Portez-moi un pot d'ale, mon seigneur, lui demanda-t-il.

C'était l'usage à Rouen de nommer « seigneur » les aubergistes et « dame » leur épouse.

Une servante ayant déposé chopine devant lui, il dégusta lentement la boisson en balayant du regard ses voisins. Tous des gens du quartier : des bouchers discutant du prix du porc, deux drapiers parlant affaires, un savetier se plaignant de ses voisins, des apprentis échaudeurs[72] palabrant pour décider du bordeau où ils allaient se rendre, plusieurs maçons et plâtriers causant de leurs chantiers et enfin deux hommes cachés par leurs voisins. L'un d'eux paraissait être un bourgeois, car Mailly apercevait son chapeau de velours à plume de coq, l'autre sans doute son homme d'armes. Une lourde épée au

fourreau de cuivre entrelacé de cuir était posée sur la table devant eux. Une arme de guerrier inhabituelle pour un bourgeois, observa l'hospitalier.

La maison de Baudric paraissait déserte. Nul n'y entrait ni n'en sortait.

Les apprentis échaudeurs partirent et d'autres clients arrivèrent, principalement des gardes venant de l'enceinte. Mailly demanda qu'on lui serve de la soupe, car celle prise le matin à la commanderie était oubliée depuis longtemps et son ventre criait de malefaim. Pour s'occuper, il continuait à observer et à écouter ses voisins. Il savait par expérience combien la curiosité pouvait être utile.

Plusieurs bouchers s'en allèrent et enfin Mailly put voir les visages du bourgeois au chapeau à plume et de son homme d'armes.

Il tressaillit. L'homme d'armes, barbu, sans nez, avait la peau d'un lépreux.

La description que lui en avait fait le gamin du Riche Laboureur lui revint. Tout correspondait. De plus, ces deux-là observaient, comme lui, la maison de Baudric d'Orbec.

Guilhem n'allait pas totalement au hasard. Il ne pouvait revenir à Paris, et rester en Normandie était périlleux. Comme il voulait oublier Jeanne de Thury, mais aussi Isabelle et Maud, il avait choisi de se diriger vers le levant.

Comme nous l'avons dit, le destin est facétieux, et ni Guilhem ni Gilbert ne savaient qu'ils se trouvaient entre le village d'Orbec et le château de Courcy quand ils pénétrèrent dans une profonde forêt de chênes et d'ormes.

Le relief devint vite vallonné et les voyageurs se tenaient sur leur garde car, comme toutes les forêts, celle-ci devait être un refuge pour ceux que l'oppression ou la misère avait chassés de leur manse ou de leur village. Pourtant la quiétude semblait régner dans les futaies et seul le chant mélodieux des oiseaux se faisait entendre, ponctué parfois par le brame d'un cerf, la frappe des piverts contre les troncs ou l'envol d'une troupe de canards.

Le soleil, qui apparaissait par moments entre les frondaisons, brillait au zénith et les deux cavaliers commençaient à souffrir de la chaleur. Aussi s'arrêtèrent-ils près d'un ruisseau pour se désaltérer et se restaurer, ayant pris la précaution de demander pain et salaison au sellier de Crèveœur avant de partir.

Rassuré par la quiétude des lieux, Guilhem s'était allongé dans l'herbe et sommeillait en songeant à Isabelle quand retentit un lointain hennissement. Immédiatement en alerte, il ouvrit les yeux et s'assit.

— Tu as entendu ? demanda-t-il à Gilbert.

— Oui, seigneur, ça vient de là-bas.

Il montra le septentrion avec nonchalance. Ce cheval se trouvait au moins à une demi-lieue. Quelle importance ?

Ils prêtèrent néanmoins l'oreille un moment, mais le bruit ne se renouvela pas.

— Un voyageur, conclut Gilbert avec insouciance.

Guilhem resta silencieux. Qui voyageait dans ces bois ? Des marchands à dos de mule, des colporteurs à pied, des moines sur des ânes... et des hommes d'armes à cheval.

D'abord, il se persuada que seule la curiosité piquait son esprit, puis il se rendit compte qu'il s'agissait d'autre chose, d'un sentiment plus puissant qui balayait toute rationalité.

En vérité, il éprouvait le besoin de se battre, de se mesurer à des adversaires plus forts que lui, de batailler pour évacuer les rancœurs accumulées. Batailler comme il l'aurait fait contre Baudric d'Orbec qui avait perverti Jeanne, la transformant en meurtrière et en menteuse.

Combattre pour chasser l'amertume qui emplissait son cœur.

— Allons voir ! décida-t-il.

Gilbert ouvrit la bouche pour objecter, mais il la referma sans rien dire, sachant inutile tout raisonnement quand son maître avait pris une décision.

— Mets une bride autour de la mâchoire des chevaux, je ne veux pas qu'ils donnent l'alerte, ordonna Guilhem.

Ils s'aidèrent mutuellement pour enfiler leur haubert, bouclèrent leur ceinturon par-dessus et mirent leur casque à nasal.

Remontés en selle, ils se dirigèrent vers l'endroit d'où leur était parvenu le hennissement.

Aucun sentier n'étant tracé, ils avancèrent très lentement, gagnant les hauteurs de manière à ne pas être surpris et évitant de briser des branches où de faire tomber des pierres. Après quelques centaines de toises dans des sous-bois envahis de fougères, des craquements se firent entendre en contrebas, puis ce furent des paroles dont ils ne purent distinguer le sens. S'étant arrêté, Guilhem fit signe à Gilbert de garder les chevaux et mit pied à terre.

Il alla détacher une rondache sur le cheval de bât, hésita à prendre une hache comme le lui suggérait son écuyer, mais avec les couteaux à son baudrier et sa dague, il se jugea suffisamment équipé. De plus, il préférerait garder une main libre pour s'agripper aux arbres ou aux buissons.

Il descendit la pente avec précaution, se retenant ici ou là à une branche ou une racine pour ne pas glisser sur des plaques de mousse. Dans une forêt, Guilhem pouvait se déplacer aussi silencieusement qu'un renard.

Parvenu au-dessus d'une combe, d'où on apercevait un chemin serpentant entre les arbres, il découvrit le campement : une tente et un auvent, sous lequel s'étaient étalées des paillasses de fougère. A l'évidence, il s'agissait du bivouac d'une herpaille[73]. Armés de masses, d'épieux à sanglier à pointe larges et de guisarmes, deux ou trois douzaines de ribauds étaient assis par petits groupes, jouant aux dés ou clabaudant à voix basse. Même si Guilhem n'aperçut pas de feu, il fut certain qu'ils étaient là depuis plusieurs jours.

Peu portaient épée, cervelière ou camail. La plupart étaient en chainse, parfois en cuirasse de toile et de buffle sur laquelle étaient cousus des plaques de fer ou des anneaux. Des casques étaient accrochés à des épieux plantés dans le sol. Il ne semblait pas y avoir de guetteurs.

Des chevaux étaient rassemblés à l'écart, dans une écurie de fortune construite entre deux arbres, en branchages entrelacés. Selles, brides et ventrières étant posées sur des souches.

L'un des estropiés attira son attention. Il s'agissait à l'évidence

du capitaine des frappeurs, car il s'adressait aux uns et aux autres de façon autoritaire. Jeune, imberbe mais le crâne presque entièrement dégarni, avec de larges épaules, il paraissait sûr de lui. Accoutré d'une tunique verte et de trousses de la même étoffe qui lui descendaient au bas des cuisses, laissant le genou nu, les pieds chaussés de brodequins, il ne portait qu'une dague.

Guilhem observa le chemin proche. Il devait couper celui qu'ils avaient suivi. Qu'attendaient ces maroufles ? Des marchands à piller ? Ou quelques moines transportant le trésor d'une abbaye ?

Couché sur de la mousse et dissimulé derrière une souche, il brûlait d'intervenir, de surgir au milieu de la bande et de la tailler en pièces, mais les estropiés étaient bien trop nombreux, et s'il agissait comme un chien fou, nul doute qu'il y laisserait la vie. Mais n'était-ce pas ce qu'il cherchait ? La devise qu'il s'était choisie lui revint : Férir ou périr. Était-ce le moment ? Et si c'était le Seigneur qui lui faisait un signe, jugeant inutile qu'il poursuive son existence terrestre ?

Il chassa cette idée à l'instant où il entendit un bruissement dans son dos. Il tira un de ses couteaux, prêt à le lancer, mais ce n'était que Gilbert qui l'avait rejoint.

L'écuyer s'allongea près de son seigneur.

— Des soudoyers ? souffla-t-il.

— Ils attendent quelqu'un ou un convoi, lui assura Guilhem.

Gilbert ne savait quoi dire. Son maître voulait-il s'en prendre aux coquins ? Auquel cas, il ne lui restait qu'à prier le Seigneur de lui accorder une mort rapide. Deux contre quarante, c'était beaucoup trop.

Mais son maître et seigneur ne donnait pas l'impression de vouloir les combattre. Il attendait, simplement curieux.

Ils restèrent donc côte à côte, sans parler, écoutant les chants des oiseaux, jusqu'à ce qu'un maraud, arrivant d'une crête dominant le chemin en contrebas, se glisse jusqu'au campement. Cette venue soulagea Gilbert, qui commençait à avoir faim et se demandait s'il allait passer la nuit sur cette mousse humide.

Le nouveau dit quelques mots à celui en cotte verte, lequel donna à voix basse des ordres à ses sergents. Ensuite, aidé d'un écuyer, il enfila un gambison de toile rembourré et un haubert lui descendant aux genoux. Il boucla alors un baudrier à triple ceinturon et attacha le fourreau d'une courte épée au travers de son torse. Ayant coiffé son casque, il alla se saisir d'une arbalète et d'une poignée de carreaux.

Dans les rangs des soudoyers, tout le monde s'était équipé. La plupart brandissaient des rondaches, quelques-uns des arbalètes et l'un des fredains portait même une oriflamme azur à la toile enroulée. Quelques sergents d'armes ou chevaliers avaient fait préparer les chevaux et montèrent en selle mais pas l'homme à l'épée en travers du

torse. Guilhem observa qu'aucun écu des cavaliers n'était peint, tous semblaient couverts d'une peau de cuir.

Au signal de leur chef, la horde descendit vers le chemin en contrebas.

— Suivons-les, décida Guilhem.

— Sans nos chevaux ?

— Nous les retrouverons... après.

Ils contournèrent le campement par la gauche, Guilhem voulant rejoindre les abords du chemin en amont des estropiés de façon à découvrir qui était leur cible et la mettre en garde.

En bordure de la voie, ils se dissimulèrent dans des fourrés juste à temps. Des chariots arrivaient et on entendait déjà le gémissement des essieux.

Quatre cavaliers marchaient en tête. Tous en haubert et coiffés de casques coniques. Seulement, il ne s'agissait pas de gardes ordinaires car le cimier de l'un d'eux arborait une tête d'aigle.

Guilhem connaissait cette sorte d'ornement prisé par les routiers.

Les futaies lui cachaient la suite du cortège et il dut attendre un instant pour voir surgir deux longs chariots de bois aux roues pleines, chacun de deux toises de long, tiré par six énormes mules noires. Que transportaient ces charrois ? Impossible à deviner car les ridelles étaient fort hautes et une toile les couvrait entièrement. Cependant, d'après l'effort demandé aux bêtes de trait, ce devait être lourd. De l'or ? Des objets précieux ? Était-ce un butin que la bande qu'il avait surprise voulait s'approprier ?

Apparurent ensuite quatre autres cavaliers en haubert et Guilhem découvrit qui conduisait cette troupe. En effet, le cimier du casque de celui marchant en tête était orné d'une paire de cornes. Ces mêmes cornes étaient peintes sur son écu et sur le gonfanon porté par l'un des cavaliers. Il avait déjà croisé la route du mercenaire arborant ces armes et ces insignes : il s'agissait de Louvart. Le premier capitaine de Mercadier.

Sa première rencontre avec le routier remontait à quelque trois ou quatre ans. Avec son compagnon d'évasion, La Fourque, Guilhem s'était réfugié dans le camp de Malvin le Froqué, poursuivi par les gens de l'évêque de Rodez et du seigneur de Najac. Louvart était venu proposer une alliance à Malvin le Froqué pour piller les châteaux, villages et abbayes de ceux qui ne reconnaissaient pas l'autorité [74] du duc Richard dans le Périgord et le Quercy.

Avec Tête-Noire et Bertucat le Bel, deux chevaliers de Malvin qui lui avaient tant appris, Guilhem avait participé à ces meurtres, n'épargnant ni femmes, ni enfants, ni vieillards, sans toutefois agir avec la férocité de Louvart qui prenait plaisir à écorcher et torturer ses prisonniers avec la plus atroce sauvagerie. Plus tard, il avait à

nouveau croisé la route de Louvart alors que, au château de Levroux, prisonnier de Mercadier avec Brancion, il attendait qu'on lui coupe les mains et qu'on l'aveugle. Ayant obtenu sa grâce du mercenaire, il avait été affecté avec le sire de Brancion à la compagnie du routier.

Le seigneur de Beaumont lui avait dit que Louvart était désormais au service du prince Jean. Que faisait-il là ? Qu'y avait-il dans ce convoi qu'il escortait ? Et qui étaient les fredains qui s'apprêtaient à fondre sur lui ?

Quelles que soient les réponses à ces questions, Guilhem décida de ne pas intervenir, n'ayant nul besoin de prendre parti entre ces soudoyers. Il fit signe à Gilbert de revenir sur leurs pas. A l'écart, ils assisteraient au traquenard sans s'en mêler.

Revenus jusqu'au campement, ils virent que la bande en embuscade avait pris position. Le chef et quelques autres arbalétriers s'étaient dissimulés derrière des troncs. Les autres étaient rassemblés autour des cavaliers. Mais deux changements avaient eu lieu. Tout d'abord la bannière avait été déployée, ensuite les peaux recouvrant les écus avaient été ôtées.

Gonfanons et boucliers étaient semés de lys d'or.

La troupe de soudoyers était au service du roi de France !

L'embuscade était donc conduite par des gens de Philippe Auguste ! N'était-ce pas une chance pour lui de se disculper ? Pourquoi ne pas leur venir en aide ? songea Guilhem.

Mais avaient-ils vraiment besoin de lui ? Ils étaient près de quarante quand les autres n'étaient que huit. Les gens du roi ne feraient qu'une bouchée de Louvart et sa troupe ! Guilhem fit signe à Gilbert de ne pas bouger.

L'attente fut de courte durée. D'abord, on entendit le bruit des charrois et le martellement des sabots, puis apparurent les quatre premiers cavaliers.

C'est au moment où les chariots passaient devant les gens du roi de France que le chef lança un ordre. Immédiatement les arbalètes lâchèrent leurs traits et les cavaliers lancèrent leurs montures sur le chemin en hurlant :

— Tue ! Tue ! Mortaille ! Pour le roi !

La troupe des piétons les suivait, brandissant épieux et haches en hurlant tout aussi fort.

Curieusement, les viretons n'eurent pas les effets escomptés et un seul homme tomba de sa monture. Pourtant, à courte distance, des carreaux perce-mailles auraient dû pénétrer les hauberts, et d'ailleurs certains y étaient parvenus car quelques traits hérissaient les poitrines des cavaliers. Mais leur force avait été insuffisante. Guilhem devina que les hommes portaient une cuirasse maclée en dessous, ou peut-être des plates de fer articulées qui avaient arrêté les carreaux mortels.

Il n'eut pas le temps d'y réfléchir car, aux premières clameurs, les ridelles des charrois s'étaient abaissées, dévoilant chacun six arbalétriers accroupis.

Leurs traits partirent, faisant mouche à coup sûr, brisant la charge des assaillants car plusieurs chevaux s'écroulèrent, entraînant leurs cavaliers et suscitant un désordre infernal chez les piétons qui suivaient, les arrêtant dans leur élan.

Dans les chariots, d'autres hommes se trouvaient derrière les arbalétriers : des archers qui lâchèrent leur flèche, puis une autre, et une autre encore, provoquant une nouvelle hécatombe chez les gens du roi de France. En même temps, les cavaliers chargeaient et frappaient les assaillants en pleine débandade avec leur lourde hache d'armes et leur masse, navrant, massacrant et étripant sans vergogne.

La confusion devint totale. Les chevaux des gens du roi de France ruaient ; leurs cavaliers s'écroulaient tandis que les piétons survivants tentaient d'échapper au massacre. Quelques-uns fuirent, d'autres poursuivirent un combat sans merci, mais ils se trouvaient en face d'une meute sauvage. Arbalétriers et archers de Louvart, armés maintenant de haches et de masses, se jetaient sur eux avec des yeux de loup, bouches tordues par les clameurs, les jurons et les menaces. Ce fut un enchevêtrement furieux de corps où les vaincus réclamaient vainement merci.

En peu de temps, les assaillants se retrouvèrent étendus dans leur sang tandis qu'une poignée de survivants était en fuite. L'estourmie avait tourné au carnage pour les gens de Philippe Auguste.

A l'abri dans les fourrés, le chef de la troupe et ses arbalétriers avaient compris leur échec dès les ridelles des chariots baissées. Devinant que le convoi était un piège, ils avaient filé dans le bois, cherchant à gagner le campement et les chevaux restants.

Mais Louvart et l'un de ses hommes les avaient vus et s'étaient élancés à leur poursuite. S'étant retourné et ayant constaté qu'ils étaient pourchassés, l'homme à l'épée en travers du torse changea de direction et s'engouffra dans de hauts taillis en grim pant par un escarpement, convaincu que les cavaliers ne pourraient les suivre.

— Aidons-les ! décida Guilhem en tirant son épée.

Il se précipita vers Louvart et son compère qui avaient rattrapé deux des fuyards. Ils venaient à peine de les frapper de leur hache quand ils virent surgir Guilhem et Gilbert, estramaçon au poing et décidés à en découdre. Deux autres fuyards avaient fait demi-tour en voyant qu'on venait à leur aide. Surpris par cette résistance inattendue, Louvart rebroussa chemin afin de chercher du secours.

— Suivez-nous ! cria Guilhem aux hommes du roi de France.

Abandonnant l'idée de reprendre leurs chevaux dans un

campement peut-être aux mains de l'ennemi, les deux soudoyers obtempérèrent.

Déjà, Guilhem et Gilbert grimpaient vers la crête où les attendaient leurs montures. En chemin, ils aperçurent le chef de la herpaille qui filait dans une direction opposée. Ils le hélèrent.

L'autre s'arrêta et, constatant que deux de ses hommes se trouvaient avec ces inconnus, il les rejoignit.

La petite troupe arriva aux chevaux complètement essoufflée. Guilhem et Gilbert prirent chacun un cavalier en croupe tandis que le dernier se faisait une place sur le dos du roussin bête. Immédiatement, ils mirent les bêtes au trot pour regagner le chemin venant de Crève-cœur.

Guilhem avait en croupe le chef de la troupe. Celui-ci l'interrogea :

— J'ignore qui vous êtes, beau sire, mais c'est le Seigneur Dieu ou le diable qui vous a envoyé.

— Ni l'un ni l'autre. Je ne suis qu'un voyageur de passage. Avec mon écuyer, j'ai été attiré par les bruits des chevaux et j'ai assisté à l'estourmie.

— Mais pourquoi nous venir en aide ? demanda l'autre d'un ton méfiant.

— Vous êtes au roi de France, et je connais celui qui commandait l'autre troupe.

— Qui était-ce ?

— Louvart.

— Lupescar ! Maudit soit ce chien ! Mais d'où le connaissez-vous ?

— J'ai été dans sa compagnie, chez Mercadier.

Comprenant avoir affaire à un renégat, quelqu'un comme lui, en quelque sorte, puisqu'il avait abandonné le roi d'Angleterre pour le roi de France, l'homme de Philippe Auguste ne posa pas d'autres questions. Pour l'instant, ce qu'il savait lui suffisait.

Il se retourna. Personne ne les suivait, mais il ne doutait pas que Louvart les retrouverait.

Arrivés au chemin conduisant à Crèvecœur, les fuyards s'arrêtèrent un instant, soulagés de ne pas avoir été poursuivis.

— Nous ne sommes pas encore ensauvés, dit Guilhem. Dans quelle direction devons-nous aller ? Je ne connais pas ce pays.

— Il faut gagner la Seine, lui répondit celui qui partageait son destrier. En deux jours, j'aurai rejoint mes gens et ma place forte à Gaillon.

— Gaillon ? Vous ne m'avez pas dit qui vous étiez, seigneur... Pour ma part, je me nomme Guilhem d'Ussel...

— Beau sire, puisque nous voilà alliés, au moins pour quelque temps, je peux te dire qui je suis. Mon nom est Lambert de Cadoc, fidèle sujet du roi Philippe II de France.

Guilhem s'attendait à ce que son compagnon soit un homme de Cadoc, mais pas le capitaine en personne.

— Je vous connais de réputation, messire, et pour parler rond, quand j'ai abandonné Mercadier, je songeais à vous rejoindre pour me mettre au service du roi de France.

— Ton cauchemar vient donc de se réaliser, beau sire, plaisanta Cadoc. Mais assez cancané, les gens de Louvart arrivaient par Orbec...

Il fit un geste vers le septentrion.

— ... prenons le chemin vers le couchant, on tournera à droite par un sentier que je connais et on filera vers Orbec, en l'évitant, car il y a là une maison forte où Louvart pourrait bien obtenir de l'aide. Il sait certainement que j'étais là et il fera tout son possible pour m'empêcher de gagner Gaillon.

Ils mirent les montures au trot, mais cela ne pourrait durer. Les destriers étaient robustes, seulement ils portaient un poids considérable. De plus, il faisait chaud et ils auraient rapidement besoin de s'abreuver.

Au croisement, ils tournèrent donc à main gauche et découvrirent un ruisseau qui longeait le sentier. Ayant choisi une clairière d'où ils pouvaient facilement surveiller les environs, ils laissèrent les montures boire, sans les desseller, et en profitèrent pour se désaltérer.

Dès que ses hommes eurent éteint leur soif, Lambert de Cadoc les envoya faire le guet sur le sentier. A cette occasion Guilhem apprit qu'ils se nommaient Triboule et La Broquette.

Tandis que les chevaux buvaient, Ussel observait discrètement le capitaine de Philippe Auguste. Corpulent, avec un visage enjoué, Lambert de Cadoc pouvait passer pour un bon vivant, affable et même

accommodant. Mais quand il avait donné des ordres à ses hommes, Guilhem avait noté son ton sans réplique. Quel genre de combattant était-il ?

Se sentant observé, Cadoc se tourna vers lui et un éclair de suspicion traversa son regard.

— Maintenant, beau sire, si tu veux entrer à mon service, explique-moi d'où tu viens et ce que tu faisais dans ces bois.

— C'est une longue histoire, seigneur. Je suis en fuite.

— Qui te cherche ?

— Certainement le prévôt de Paris.

Le mercenaire laissa filtrer un sourire, comme si être poursuivi par la justice l'amusait.

— Comment cela ?

— Avez-vous entendu parler de la Licorne, seigneur ?

— Evidemment ! Voici moins d'une décade, je me trouvais avec mon roi bien-aimé à Gaillon quand on l'a prévenu que la Licorne venait de meurtrir le sire de Saint-Pol, un de ses fidèles.

— Le sire de Saint-Pol avait accepté de me prendre à son service. J'étais près de lui quand la Licorne a tiré un vireton d'une auberge voisine. Je l'ai vue et je me suis élancé à sa poursuite, seulement les gens de l'auberge ont cru que j'étais complice et s'en sont pris à moi. J'ai tenté de me disculper, mais c'étaient des enragés, aussi je me suis enfui, et depuis je suis en fuite.

— Par les tripes de Dieu ! Ton histoire me fait songer aux infortunes de Gauvain[75] !

La comparaison tira à Guilhem un sourire sans joie.

— Je ne sais si j'ai eu autant de malchance, messire, mais, pourchassé, j'ai quitté Paris à la poursuite de la Licorne.

— Tu la connaîtrais donc ?

— Non, seigneur, mentit Guilhem qui ne voulait pas révéler la vérité sur Jeanne. Mais j'ai reconnu son complice. Il s'était arrêté dans l'auberge où je logeais et disait venir d'une seigneurie près de Caen.

— Son nom ?

— Je l'ignore, messire. Ce n'était qu'un voyageur et je n'ai guère prêté attention à lui. Ce n'est qu'après la mort du sire de Saint-Pol que j'y ai songé.

— Qu'espérais-tu en venant ici ? Le retrouver en errant dans la campagne ? ironisa Cadoc, marquant ouvertement son incrédulité.

— Pourquoi pas ? Quel autre moyen avais-je pour me disculper...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus : La Broquette arrivait en courant :

— Une troupe, ils seront là dans un instant ! haleta-t-il.

— Combien ?

— J'ai compté cinq chevaux, mais quelques-uns portaient deux cavaliers.

Davantage de précisions étaient inutiles. Cadoc se tourna vers Guilhem et montra son arbalète.

— On va voir ce que tu sais faire, beau sire. Adroit avec ça ?

— Je sais tirer, seigneur.

— Prends là. Nous nous mettrons ici et là.

Il désigna deux massifs touffus de part et d'autre du chemin.

— Vous trois, à cheval et attendez-les sans vous dissimuler ! Il faut qu'ils foncez sur vous !

Chacun s'exécuta et Guilhem intervint :

— Les cavaliers portaient des plates ou des cuirasses sous leurs hauberts, les carreaux ne les perceront pas.

— Je l'ai deviné, aussi cette fois, on tirera sur les chevaux quand ils chargeront. Je prendrai celui en tête, toi le deuxième.

Guilhem avait compris, il prit son arme, la trousse de viretons et sa hache, car la bataille finale serait rude.

La troupe fondit sur Triboule, La Broquette et Gilbert en vociférant promesses de morts, de supplices et de châtements. Sept cavaliers brandissant haches et épieux, décidés à meurtrir et à massacrer. En face, sur les chevaux qui n'avaient pas été dessellés et sur le roussin auquel on avait levé les bâts, l'écuyer de Guilhem et les hommes de Cadoc attendaient, épée et hache à la main. Tous trois avaient peur, mais ils n'auraient osé fuir avec leurs maîtres à quelques pas.

La horde furieuse se trouvait à dix toises quand les arbalétriers laissèrent partir leur vireton. Les traits atteignirent les deux premiers chevaux au poitrail. Les montures s'écroulèrent, fléchissant leurs jambes avant et désarçonnant ceux qui les montaient. Leur chute provoqua celle des suiveurs.

Guilhem et Cadoc surgirent alors des fourrés et fêrèrent les plus proches, Cadoc avec sa hache et Guilhem à grands coups de taille de son estramaçon, tranchant cuisses et mains avant d'achever en estoquant. Les derniers cavaliers tombèrent sans avoir eu la possibilité de se défendre, car trop occupés à retenir leur monture affolée.

Entre-temps, Triboule, La Broquette et Gilbert avaient chargé. Frappant de leur hache et de leur masse, ils ne laissèrent aucune chance aux fredains de Louvart.

Quant à ceux tombés à terre, qui s'étaient relevés pour fuir le carnage, l'un fut atteint par la hache lancée par Cadoc et le second rattrapé et piétiné par le cheval de La Broquette, lequel le martela à mort.

Ainsi, en un temps plus court que la déclamation d'une

patenôtre, les gens de Louvart furent exterminés.

La clairière ressemblait à une boucherie. Les chevaux mourant hennissaient en se vidant de leur sang, lequel se mêlait à celui des hommes, formant un ruisseau s'écoulant vers le cours d'eau. Quelques membres épars jonchaient l'herbe, ainsi que des corps meurtris, gémissants. Les chevaux survivants avaient fui pour s'arrêter plus loin.

Satisfait, Lambert de Cadoc acheva les blessés avec sa miséricorde puis entreprit de les dépouiller. Une opération ardue car il fallait ôter haubert et broignes. Ayant trouvé les escarcelles, il en retira une vingtaine de pièces d'argent qu'il empocha, puis il rassembla camails, chausses de mailles, casques et vêtements et bijoux présentant de la valeur.

Guilhem, lui, se rendit au ruisseau pour se laver. Il avait frappé de taille avec son épée et ne portait pas de gants pour pouvoir tirer facilement à l'arbalète. Ses mains rougies ressemblaient à celle d'un boucher après avoir détranché un bœuf. Même son visage était sanglant. Quand il se battait ainsi, son corps seul commandait, et comme après chaque fois qu'il avait donné la mort, il éprouvait un mélange de dégoût et de jouissance qui le laissait brisé.

Il rejoignit Cadoc. La violence du capitaine des routiers avait disparu. Ses traits affichaient une bonhomie dont Guilhem comprenait qu'elle n'était qu'un masque.

— Vous les attendiez depuis combien de temps dans votre camp, messire ?

— Trois jours. Mais je n'espérais pas deux chariots de fredains ! plaisanta Lambert.

— C'était malaventureux de venir en Normandie avec votre troupe. Vous avez failli être pris.

— J'ai fait confiance et j'ai eu tort. Les chariots devaient être pleins d'or et d'argent.

Comme Guilhem ne paraissait pas convaincu, Cadoc ajouta :

— Une partie de la rançon de Richard, au moins cinquante mille marcs d'argent. Un homme sûr, ou que je croyais tel, avait appris qu'Aliénor allait recevoir ce chargement. Le convoi passerait par Lisieux et prendrait ensuite la route de la Loire pour rejoindre Fontevrault. Le roi m'a demandé de m'en saisir. Cela aurait empli ses coffres et empêché la libération de ce démon de Richard. Seulement il s'agissait d'un piège pour m'attirer ici.

— Du prince Jean ?

— Qui d'autre ? Jean est un esprit fourbe. En face de notre monarque, nul n'est plus aimable que ce félon, il se dit son ami, lui laisse les mains libres en Normandie et lui promet même une montagne d'or pour que son frère reste emprisonné. Mais, par derrière, dans l'ombre, il commande à la Licorne de tuer les meilleurs chevaliers

du roi de France. Il savait que la Licorne n'aurait pu m'atteindre dans mon camp, alors il a laissé filtrer l'existence de ce transport, avec moult détails. J'ai tout gobé comme un coquart, Philippe m'ayant promis le denier dix, cela a émoussé ma défiance.

» Jean savait que moi disparu, Philippe ne pourrait garder le Vexin.

Guilhem digérait toutes ces informations pendant que Cadoc s'éloignait. Le mercenaire se rendit aux chevaux, toujours apeurés, et choisit le plus beau.

— Triboule, La Broquette, chargez le butin et prenez les autres montures, nous partons.

— Je garde le harnois de celui que j'ai meurtri, annonça alors Guilhem qui avait remarqué que le mercenaire ne lui avait pas proposé de partager les prises. Je veux aussi la moitié des escarcelles.

Cadoc se retourna, plissant le front avant d'échanger un bref regard avec ses hommes.

Gilbert, revenu à son cheval, avait entendu le dialogue et saisi le manche de sa hache, prêt à toute éventualité.

— C'est mon butin, décida Cadoc.

— Sans mon aide, vous n'auriez pu vous sortir du piège de Louvart, expliqua Guilhem, conciliant. Je vous abandonne le reste des prises, mais si vous exigez tout, réglons la chose ici et maintenant.

Cadoc hésita. Ils étaient trois contre deux, mais ces deux-là étaient redoutables. A beau jeu beau retour, se dit-il finalement.

— Entendu, mon sire, mais séparons-nous alors. Nul doute que Louvart va tout mettre en œuvre pour me retrouver et cinq cavaliers avec des chevaux de bât attireront rapidement l'attention des prévôts. Je connais la route de Gaillon, en filant au galop, j'y serai demain. Rejoins-moi, et si tu y parviens, on reparlera de ton engagement.

— Nous nous défendrons mieux à cinq, messire, observa Guilhem. La preuve se trouve sous vos yeux.

Il montra les corps déjà recouverts de mouches bourdonnantes.

— Je sais ce que je fais, répliqua sèchement le mercenaire.

Guilhem hocha la tête. Après tout, mieux valait se séparer après cette querelle.

Chaque groupe termina ses préparatifs et Cadoc partit le premier. Guilhem suivit à quelque distance, ne voulant pas rester dans la clairière qui empestait la mort. Très vite, le chef mercenaire mit sa monture au trot et ils perdirent les trois hommes de vue.

Guilhem arrêta sa monture à un endroit qu'il jugea favorable.

— Prenons cette trouée dans le bois, Gilbert.

— Mais cela nous ramènera vers l'endroit du guet-apens, seigneur, s'inquiéta l'écuyer.

— Combien Louvart avait-il d'hommes ?

— Avec ceux dans les chariots ? Je dirai deux douzaines.

— Nous en avons occis sept et il a dû envoyer plusieurs patrouilles. Il a eu besoin de tous ses gens. Impossible qu'il ait laissé des sentinelles dans le bois. D'ailleurs, pour quelle raison l'aurait-il fait ? C'est une certitude : personne n'aura l'idée de nous chercher ici. Et même si on découvre ceux que nous venons d'occire, on suivra les traces de Cadoc. Essayons quant à nous de ne pas en laisser et passons la nuit tranquille. Nous aviserons demain.

Gilbert grimaça, mais le jugement de son maître était raisonnable. Ils montèrent aussi haut qu'ils le purent et installèrent un bivouac, puis ils redescendirent à pied effacer leurs empreintes.

Le dimanche matin, aux premières lueurs de l'aube, ils repartirent et rattrapèrent le chemin, veillant à rester dissimulés dans le bocage. Louvart et ceux qu'il avait prévenus devaient rechercher une troupe plus nombreuse que deux simples cavaliers. C'était ce qu'espérait Guilhem.

Vers midi, ils contournèrent Orbec où ils aperçurent une dizaine d'hommes d'armes sur la route conduisant à Bernay. Ils continuèrent par un chemin dominant le vallon. L'eau commençait à manquer et ils avançaient dans une fournaise, sans le moindre nuage dans le ciel d'azur.

Ils s'arrêtèrent en vue de l'abbaye Notre-Dame-de-Bernay. Le monastère avait été érigé deux siècles plus tôt par la fille du duc de Bretagne à l'occasion de son mariage avec Richard, duc de Normandie. Une rivière coulait en contrebas, mais s'en approcher, c'était prendre un grand risque. Louvart savait que les fuyards auraient besoin d'eau et il devait surveiller le moindre ruisseau.

— Garde les chevaux, décida Guilhem, je vais m'y rendre à pied avec la gourde.

— Je préfère vous accompagner, seigneur.

— Non, il faut surveiller nos destriers. J'irai en chainse et en braies, comme un vilain. Je cacherais mes couteaux.

Gilbert l'aida à ôter son haubert brûlant et le gambison qui l'étouffait, puis Guilhem prit sa gourde et une branche comme bâton de marche, mais qui pourrait se révéler une arme redoutable.

Il descendit vers le cours d'eau. Contrairement à ce qu'il craignait, il ne vit personne. Il emplit la gourde puis partit explorer les environs. Si tout restait calme, à la nuit tombée ils viendraient abreuver les bêtes.

Il remonta le cours de la rivière qui se démultipliait en ruisselets marécageux. Aucune surveillance ! Cela le troubla, mais Louvart avait peut-être placé des sentinelles plus loin, se dit-il.

Il revint donc sur ses pas et remonta là où il avait laissé Gilbert.

C'est alors qu'il se rendit compte qu'on le pistait.

Son suiveur était discret, mais le craquement d'une branche dans son dos et le roulement d'un caillou avaient attiré son attention. Qui que ce fût, il ne devait pas découvrir Gilbert et les chevaux.

Guilhem obliqua donc, évitant l'endroit où l'attendait son écuyer tout en cherchant des fourrés qui convenaient à son dessein. Les ayant trouvés, il se dissimula derrière et attendit.

C'était un homme, corpulent, en cotte verte avec des trousses de la même étoffe. Guilhem reconnut le vêtement et le crâne dégarni. Soulagé, il laissa passer son suiveur avant de le héler :

— Seigneur de Cadoc !

L'autre se figea, puis se tourna lentement.

— Tu m'as donc entendu, Ussel ?

— A peine, mais suffisamment. Vous êtes seul ? Vos chevaux ?

— Et toi ?

— Gilbert m'attend.

— J'ai perdu Triboule et La Broquette.

— Navrés ?

— Je le crains. Ce matin, nous sommes tombés sur une bande de Louvart. Elle nous a pris en chasse aussi s'est-on séparés pour tenter de les égarer. Deux m'ont quand même poursuivi jusqu'ici et, par malchance, mon cheval s'est blessé. J'ai dû m'arrêter. Je les aurais tout de même vaincus si l'un des marauds n'avait possédé un arc. Il a tiré et ce maladroit a atteint ma monture. L'autre s'est précipité sur moi au galop sans songer que je savais lancer la hache. J'ai atteint sa bête au poitrail et il est tombé devant moi. Seulement, le temps que je l'achève, son compère avait filé. Je me suis retrouvé seul, sans monture. Je me suis débarrassé de mon harnois et je suis allé me cacher, certain que d'autres allaient arriver.

— Sont-ils venus ?

— Oui, mais j'étais sous l'eau, dans une mare verdâtre couverte de nénuphars. Je respirais avec un roseau. Ils sont partis voici une heure ou deux. J'envisageais d'aller à l'abbaye pour tenter de voler un cheval quand je t'ai vu passer. Sur le coup, je ne me suis pas intéressé à toi, croyant à un manant. Mais quand tu es revenu, je t'ai mieux observé, reconnu et je t'ai suivi. Je voulais savoir si tu étais seul avant de t'aborder.

— Venez, seigneur Cadoc, dit Guilhem avec un sourire, un cheval et des armes vous attendent.

Ayant rejoint Gilbert, ils descendirent à la rivière avec les chevaux. Cadoc montait le roussin débarrassé de son coffre et de ses sacoches, les bagages ayant été répartis sur les destriers de l'écuyer et de Guilhem.

Pendant que les bêtes se désaltéraient, Gilbert découvrit des framboisiers aux fruits mûrs. Ils en gobèrent jusqu'à satiété avant de reprendre la route. C'est peu après l'abbaye qu'ils découvrirent les corps de Triboule et La Broquette, nus comme au jour de leur naissance, pendus aux hautes branches d'un chêne.

Lambert de Cadoc, tout rude qu'il était, ne put retenir ses larmes. Il s'agenouilla devant ses compagnons et pria pour leurs âmes.

Gilbert fit de même, profitant de l'occasion pour interroger le Seigneur sur les raisons qui les avaient conduits jusqu'ici. Seul Guilhem resta à l'écart, songeant tristement qu'il finirait certainement pendu, lui aussi.

L'écuyer proposa de dépendre les corps pour les ensevelir, mais Cadoc s'y opposa.

— Ce serait révéler que je suis vivant. Pour l'heur, il semble que Louvart ne me cherche plus ou ait abandonné ma poursuite, puisqu'on n'a vu aucune sentinelle. Inutile de lui apprendre la vérité.

Guilhem approuva et ils repartirent.

La nuit tombée, ils firent une nouvelle fois halte dans un bois mais se couchèrent le ventre vide. Il leur faudrait se procurer des vivres le lendemain.

Deux cents ans plus tôt, Thuroid, normand au service de Robert le Diable, le duc de Normandie, avait construit un château de bois sur une motte. Après la mort du duc Robert en Terre Sainte, Thuroid avait été nommé précepteur de Guillaume le Bâtard, qui deviendrait le Conquérant. Plus tard, le château était devenu un fief des seigneurs d'Harcourt mais l'endroit s'appelait toujours Bourg Théroulde.

C'est ce que Cadoc expliquait à Guilhem.

— Il y a une importante garnison au château et Louvart y aura obtenu de l'aide, même si on doit détester ses fredains qui se croient tout permis.

Ils s'écartèrent donc du bourg et s'enfoncèrent dans le bocage. La chaleur les épuisait mais, heureusement, les ruisselets étaient nombreux, permettant aux chevaux de se désaltérer et aux hommes de se rafraîchir.

Ils chevauchaient le long d'une haie dressée sur une levée de

terre quand ils aperçurent une maison et des granges entourées de mur. Une ferme.

— Bourg Théroulde se trouve à une journée de Rouen et beaucoup de marchands, de pèlerins et de colporteurs s'y arrêtent. Là-bas, on vend certainement des vivres, dit Cadoc en désignant l'exploitation agricole.

La faim les faisant trop souffrir, ils décidèrent de s'y rendre, malgré les risques. Par un champ moissonné, ils gagnèrent le chemin de Rouen qui passait à proximité des bâtiments rustiques.

C'est en bordure de cette voie qu'ils découvrirent les corps.

Quatre hommes nus pendus par les pieds aux branches d'un orme. On leur avait crevé les yeux et ouvert le ventre. Les boyaux pendaient, couverts de mouches noires qui bourdonnaient plus fort que des abeilles.

D'où provenaient ces dépouilles ? Pour quelle raison ces gens avaient-ils subi cet effroyable châtement ? Rien ne l'indiquait.

Les trois cavaliers étaient habitués à la sauvagerie, pourtant, cette boucherie leur retourna le cœur et les alerta. Malgré ce qu'il avait connu et ce qu'il avait fait, Guilhem détestait la cruauté inutile. Gilbert lui ressemblait. Quant à Cadoc, c'était un voleur, et s'il se montrait souvent violent, il ne faisait jamais souffrir par plaisir.

Autour d'eux, la campagne paraissait pourtant paisible. Vers la ferme, un groupe de manants moissonnait à la faucille. Un chien aboya. On devait les avoir vus.

— Mieux vaut éviter d'aller par-là, dit finalement Gilbert, fou d'inquiétude.

— Ton écuyer a raison, approuva Cadoc, même s'il ne s'agit que de voleurs.

— Des voleurs qu'on aurait traités ainsi ? s'enquit Guilhem d'un ton dubitatif.

— On a failli me faire subir ce sort, seigneur, lui rappela Gilbert.

— Non, ce sont des gens de Louvart, affirma Guilhem. Vous avez vu comme les vilains dans le champ nous observent ? Ils savent ce qui s'est passé.

En effet, les moissonneurs s'étaient arrêtés et les regardaient sans aménité.

— Querpissons ! décida Cadoc.

Ils poursuivirent un moment sur le chemin de Rouen, pour l'heure vide de voyageurs, puis pénétrèrent à nouveau dans le bocage par un sentier ne les éloignant pas trop de leur direction, la Seine. Leurs ventres criaient toujours douloureusement famine.

— Si c'étaient des gens de Louvart, ils auraient massacré les paysans, annonça Cadoc après avoir ruminé sur ce qu'ils avaient vu.

— Les vilains des fermes savent se défendre, dit Guilhem.

— Ils s'en prendraient aux gens du duc de Normandie ? s'enquit Gilbert.

— Possible, reconnut Cadoc. Jean n'est guère aimé des Normands.

Soudain une voix se fit entendre dans leur dos :

— Guilhem ? Guilhem d'Ussel ? Gilbert ?

Ils s'arrêtèrent et se retournèrent, Cadoc avait déjà dégainé sa courte épée.

Un homme hagard, aux cheveux et à l'épaisse barbe gris, sortait de la haie. Son surcot rouge, sur lequel étaient peints trois lions passants jaunis, recouvrait une jaque de cuir bouilli, maclée d'anneaux de fer. Il portait un chaperon de mailles, rabattu, et une coiffe de fer, et tenait une dague dans la main gauche. La droite, couverte de sang séché, pendait le long de son corps. Epaules larges, râblé, crocs jaunis, il affichait le visage rude et sauvage d'un vieux sanglier solitaire. Tout un côté de son visage était déformé par une enflure sanguinolente.

— Médard La Hure ! s'exclama Guilhem.

— Tu connais cet homme, beau sire ? s'enquit Cadoc, fronçant les sourcils.

— Oh oui ! Quand je suis entré au service de Louvart, au camp de Nouâtre, chez Mercadier, je me trouvais avec un chevalier : le sire de Brancion. Bien que vaillants guerriers tous les deux, nous nous entraînions souvent avec Médard qui était sergent d'armes de Louvart.

— Tu as donné ta foi à Louvart, l'ami ?

— Oui, seigneur.

Cadoc fit tourner sa monture vers le nouveau venu et, brandissant son épée, il tenta de le frapper.

Mais Guilhem avait devancé son geste. Au dernier moment, d'un coup de pied dans le flanc du roussin, il avait contraint la bête à bouger et l'épée trancha dans le vide.

— Tripes de Dieu ! Que fais-tu, Ussel ? Veux-tu que je te crève ? hurla Cadoc, fou de rage.

— Ne touchez pas à Médard, messire. Il m'a appris tant de ruses pour me battre que je lui dois plusieurs fois la vie. Quiconque s'en prend à lui s'en prend à moi !

Médard, qui s'était reculé, visage fermé et prêt à jouer de sa dague, laissa filtrer un sourire inquiet.

— C'est toi qui as pendu mes gens à Bernay ? lui demanda Cadoc.

— Vos gens, messire ?

Le regard du sergent d'armes de Louvart passa de Guilhem à Cadoc.

— Vous êtes Lambert de Cadoc ! s'exclama-t-il.

— Pour ton malheur, car je vais te mettre à la hart comme tu l'as

fait à mes serviteurs.

— Ils étaient les ennemis de mon maître, comme vous l'êtes, gronda Médard qui ressemblait de plus en plus à un vieux sanglier solitaire acculé par des chasseurs.

— Arrêtez un moment, tous les deux ! Médard, nous sommes en fuite, je suis allié avec le sire de Cadoc. Mais me fais-tu confiance ?

L'autre hésita un instant avant de lâcher :

— Oui, messire. Vous avez toujours été loyal avec moi.

— Sire Cadoc, avez-vous fiance en moi ?

L'autre haussa les épaules.

— Après ce que tu as fait, j'aurais mauvaise grâce à me défier de toi.

— Plus de querelle entre vous, pour l'instant au moins. Rangez vos armes, et toi, Médard, raconte ce que tu fais ici. Étais-tu avec ceux qu'on a vus sur le chemin ?

— Qu'avez-vous vu, seigneur ?

— Quatre dépouilles, nues et éventrées.

Médard parut chanceler.

— Ce sont certainement mes compagnons, seigneur.

— Explique-toi.

— Je suppose que vous faisiez partie de ceux qui ont attaqué notre convoi. J'étais dans un des chariots. Nous devions prendre ou tuer messire Cadoc mais il s'est échappé.

Il le regarda d'un œil mauvais et Lambert émit un ricanement satisfait.

— Louvart nous a répartis pour battre la campagne et vous retrouver. Nous étions huit avec cinq chevaux. Près de Bernay, on a retrouvé trois fuyards. Avec un compagnon, j'en ai rattrapé un. Les autres aussi, mais le troisième nous a échappé.

— C'était moi ! ironisa Cadoc sans cacher sa satisfaction.

— On a pendu les prisonniers, comme le seigneur Louvart nous avait ordonné de le faire. Mais comme on ne retrouvait pas la trace du troisième, on a pris la route de Neubourg, où nous devons nous rassembler. On n'était plus que sept, car l'un de nous avait été meurtri par... vous, seigneur de Cadoc.

— En effet ! ricana le mercenaire.

— Pas loin d'une ferme, on a croisé deux femmes. L'autre sergent, nous étions deux, s'en est pris à elle. Les hommes ont voulu en profiter mais comme elles ne se sont pas laissées faire, l'un d'eux a frappé la plus vieille de sa masse. Seulement, leurs cris avaient attiré les manants des alentours, ils sont arrivés nombreux et deux de mes hommes ont préféré filer au triple galop, soucieux d'éviter un affrontement. J'ai essayé de faire comme eux mais ceux qui voulaient en découdre étaient devant moi. Le temps que je leur passe devant,

une pierre de fronde m'a frappée, là.

Il passa main valide sur sa joue déformée et ensanglantée.

— J'ai dû perdre connaissance et je suis tombé. Quand j'ai repris mes sens, un vilain se précipitait sur moi avec un bâton ferré. J'ai pris appui sur ma main pour me relever et il y a planté son fer.

Il montra son membre blessé. Guilhem observa la plaie noirâtre en grimaçant. Il manquait plusieurs doigts. Pas bon, se dit-il avec inquiétude.

— J'avais perdu mon épée dans la chute, je lui ai planté ma dague dans le ventre et j'ai détalé dans le bocage avec la meute de furieux à mes trousses. J'ai vaguement vu qu'ils avaient fait tomber mes compagnons de cheval et qu'ils les battaient. Les hurlements m'ont poursuivi pendant que je courais entre les haies.

» Finalement, je ne sais comment, je leur ai échappé. Depuis je marche, mais j'ai si mal, si soif aussi.

— Gilbert, fais-le boire. Ensuite, tu déplaceras le coffre et tu le prendras avec toi.

— Par le cul de Dieu ! Tu veux qu'il nous accompagne à Gaillon ? s'emporta Cadoc. Tu es fol ! Je le tuerai avant !

— Il a besoin d'être soigné, sa main est abîmée.

— Qu'il crève !

Epuisé, Médard s'était assis et Gilbert, descendu de cheval, l'aidait à boire.

— Entendu, je vais le conduire moi-même à Rouen pour qu'on le soigne. Filez jusqu'à Gaillon, messire. Vous avez un cheval et les armes que je vous ai prêtées. Vous y serez demain. Je vous y rejoindrai.

Guilhem avait donné sa seconde épée et une hache au capitaine de Richard.

— C'est folie ! Vous n'entrerez pas dans Rouen ! On vous prendra et vous finirez tous comme eux ! rugit le capitaine de Philippe Auguste avec un geste en direction de l'endroit où ils avaient vu les pendus éventrés.

— Je me débrouillerai, j'ai connu pire, lui assura Guilhem.

— Mais pourquoi ? Tu ne lui dois rien ! s'emporta le mercenaire.

— Au contraire, je lui dois tout. L'année dernière, j'étais encore chez Mercadier, je n'étais pas chevalier et la duchesse d'Aquitaine avait annoncé un grand tournoi à Poitiers. Le sire de Brancion, le chevalier dont j'étais l'écuyer, m'avait assuré que, si je m'y distinguais, Mercadier accepterait de faire de moi un miles.

» Brancion et Médard m'ont entraîné à la lance et à l'épée, j'ai remporté plusieurs joutes et Mercadier m'a adoubé.

» Lors de mes vœux de chevalier, j'ai juré de rester loyal. Médard est votre ennemi, mais il m'a servi et je m'engage à ce qu'il ne vous cause aucun dommage. Je ne vous connais guère, messire Cadoc, mais

j'ai observé que vous défendez vos gens et que vous êtes juste.

Lambert planta un regard furieux dans les yeux du jeune chevalier. Il connaissait suffisamment l'âme humaine pour savoir que celui-là ne céderait pas. Il considéra alors le nommé Médard, blessé en plusieurs parts, n'ayant plus qu'un moignon de main qui servait de repas aux mouches. Avec cette chaleur, combien de temps vivrait-il ? Un jour, deux ?

— Laisse-moi Gilbert, alors, j'ai besoin de lui, proposa-t-il.

— Je ne quitte pas mon maître, noble sire, intervint l'écuyer avant que Guilhem ait pu dire quoi que ce soit.

Partir seul ne convenait pas à Lambert de Cadoc. Il avait toujours eu des hommes d'armes près de lui. Qu'il croise la route d'une patrouille de Louvart ou d'un prévôt et la hart l'attendait, ou pire. Qu'un seigneur l'arrête alors qu'il passait sur ses terres et il pourrirait de longs mois dans un cachot jusqu'à ce que le roi de France paye sa rançon. S'il la payait.

— Venez avec nous à Rouen, seigneur, suggéra Gilbert.

La rage l'étouffant, Cadoc les considéra tous d'un regard noir, puis il fit volter sa monture et partit au trot, sans un mot d'adieu.

Après avoir passé la nuit à la commanderie des hospitaliers, Mailly retourna à l'hôtellerie Saint-Michel.

Durant toute la soirée, et une grande partie de la nuit, un plan avait mûri dans son esprit. Certes, sa réussite reposait sur des prémices qui pouvaient se révéler fausses. Auquel cas il payerait son erreur de sa vie. Mais il estimait n'avoir plus rien à perdre. S'il ne découvrait pas la Licorne, sa vie serait celle d'un banni et mieux vaudrait pour lui avoir terminé son existence terrestre.

La présence des deux marchands normands devant la maison de Baudric d'Orbec, qu'ils surveillaient à l'évidence, confirmait l'existence d'un lien entre Baudric et Maud. Les soi-disant marchands, plus le troisième que le jeune Ussel avait occis, avaient tenté d'enlever Maud avant la venue de Baudric d'Orbec au Riche Laboureur. Ce n'était donc pas là-bas qu'ils l'avaient connue et ils savaient que Maud connaissait d'Orbec, puisqu'ils l'attendaient devant cette maison.

La jongleresse était donc une affidée de ce chevalier normand boiteux ; forcément la Licorne, comme le prévôt de Paris l'affirmait. Pourtant, tout son être s'insurgeait devant cette évidence.

Etant seul, Mailly ne pouvait compter que sur lui-même. Le plan qu'il avait élaboré présentait de nombreux risques. Si Maud était la Licorne, elle essaierait de le tuer. Mais lui-même sur ses gardes, il suffirait de lui faire croire qu'il connaissait la véritable Licorne. Auquel cas, elle ne ferait rien, au moins tant que les deux soi-disant marchands ne parleraient pas.

Car ces deux-là connaissaient la vérité sur la Licorne. Mais là encore, peut-être se trompait-il.

Quoi qu'il en soit, il devait d'abord vérifier s'ils se trouvaient toujours à l'hôtellerie Saint-Michel.

Il les aperçut en s'approchant. Seulement, eux aussi le virent. Or, il ne fallait pas qu'ils éprouvent le moindre soupçon.

Il s'installa à leur table.

La même servante que la veille vint le trouver. Il lui demanda de la cervoise et une soupe en expliquant à son voisin, un garde de la porte :

— La commanderie attend un chariot de marchandises venant de Tours, mais ceux qui le conduisent ne savent pas où se trouve notre établissement. Je dois les guider à leur arrivée.

— L'un de nous pourrait s'en occuper, proposa le garde en

désignant ses compagnons devant le passage car il voyait là le moyen de gagner quelques pièces.

— Vraiment ? J'en parlerai au commandeur.

Sur cette réponse évasive, il arrêta là la conversation. Il avait observé que les deux Normands lui avaient prêté un moment attention, puis s'étaient à nouveau intéressés à la maison de Baudric.

En ce lundi, celle-ci connut plus d'activité que la veille. Deux domestiques en sortirent avec des paniers vides et revinrent plus tard chargés de vivres.

Quand sonna none au prieuré Saint-Michel, Mailly s'en alla après s'être rendu auprès du garde de la porte avec lequel il avait parlé. Il lui expliqua ne pouvoir rester et lui offrit un denier pour conduire à la commanderie le chariot qu'il attendait. L'autre accepta sans cacher sa satisfaction. Il lui demanda alors son nom pour se faire annoncer, quand il se présenterait chez les hospitaliers avec le chariot.

Mailly hésita à mentir, mais comme le chariot attendu n'existait pas, le garde n'arriverait jamais à la commanderie. Il décida donc de lui révéler son patronyme pour ne pas être soupçonné si le soldat l'apprenait plus tard.

Après quoi, il fila vers la cathédrale. Les jongleurs y étaient-ils encore ?

Ils ne s'y trouvaient pas ! Les bateleurs étaient d'ailleurs moins nombreux que la veille, et le public rare. Déçu, Mailly s'assit sur un muret en ruine, priant pour leur arrivée prochaine.

Sa prière dut être exaucée car finalement Maud et Basilic arrivèrent et s'installèrent au même endroit que la veille. Cette fois, Mailly s'approcha d'eux. Il vit immédiatement Maud se figer. Elle l'avait reconnu.

— Dieu vous donne le bonjour, Maud, et vous aussi, Basilic, dit-il d'un ton égal.

Ils ne cherchèrent même pas à nier.

— Vous aussi, sire hospitalier, balbutia Maud.

— J'ai besoin de vous parler.

— Vous nous avez suivis depuis Paris !

— Non, je vous ai découverts par hasard. Et heureusement pour vous que je suis le premier.

— Le premier ? répéta Basilic.

— Ceux qui ont voulu enlever Maud vous cherchent. Ils sont à Rouen.

— Impossible... bredouilla-t-elle.

— Vous ne me croyez pas ? Allez à l'hôtellerie Saint-Michel, devant la porte Massacre. Ils sont là.

Les deux jongleurs échangèrent un regard terrorisé.

— Pourquoi voulaient-ils vous enlever ?

— Je l'ignore, seigneur.

— Moi, je le sais. Ils pensent que vous êtes la Licorne.

— Mais pourquoi ? Je ne suis pas ce criminel ! Je vous le jure.

— Je le sais et je vous crois, parce que je connais la Licorne.

— Vous...

— Oui, j'ai découvert qui elle est et je veux maintenant savoir qui sont ces deux-là. Vous allez m'aider.

Maud secoua la tête.

— Ils vont me tuer, ou pire.

— Si vous ne faites rien, ils vous trouveront tôt ou tard, et je ne serai plus là pour vous défendre.

— Que voulez-vous de nous ? interrogea Basilic.

— Pour leur tendre un piège, j'ai besoin de vous.

— Comment ?

— Demain, Maud se rendra à la porte Massacre...

— Non !

— Laissez-moi finir, vous ne courez aucun danger en ville. Donc vous irez à la porte Massacre, vous resterez un moment devant une maison que je vous indiquerai. Il faut qu'ils vous voient, qu'ils vous reconnaissent, aussi vous laisserez apparaître vos cheveux. Qu'ils dépassent de votre coiffe.

Elle hocha la tête, mais la terreur se lisait dans ses yeux.

— Et moi ? Je l'accompagnerai ?

— Non, j'ai besoin de vous.

Il poursuivit à l'attention de Maud :

— Ensuite vous partirez, vous prendrez la rue du Grand-Pont en direction de la porte Sainte-Apolline. Ils vous suivront, sans nul doute. Mais la rue est très fréquentée et, ici encore, vous ne risquerez rien. De plus, ils voudront savoir où vous allez. Vous sortirez de la ville et nous rejoindrez.

— Où ?

— Demain matin, à l'aube crevant, soyez à Sainte-Apolline. Je vous attendrai, nous irons reconnaître les lieux. Basilic, vous avez toujours l'arbalète ?

— Oui, seigneur.

— Vous la prendrez, avec des carreaux.

Il les regarda tour à tour.

— Si vous ne venez pas, si vous fuyez, ils vous retrouveront, ne l'oubliez pas.

— Que ferez-vous demain avec eux ? demanda Maud.

— Je les tuerai.

Sur ces derniers mots, il les quitta et prit lui-même la rue du Grand-Pont jusqu'à la porte Sainte-Apolline qu'on appelait aussi la

porte Beauvoisine. Au-delà s'étendait le faubourg de Rougemare : des champs et des enclos où le duc Richard de Normandie avait écrasé les armées de la coalition d'Othon, le roi de la Francie orientale, de Louis IV, le roi de la Francie occidentale, et d'Arnould, le comte de Flandre, qui assiégeaient Rouen. Une bataille si sanglante que le sol en était resté rouge, donnant le nom au quartier.

Mailly longea d'abord quelques maisons fortes isolées, laissant à sa droite l'abbaye de Saint-Ouen. Puis les bâtiments devinrent rares et les taillis nombreux autour des enclos et des cultures. Une épaisse haie lui parut convenir à son plan. Au-delà s'étendait un petit champ de seigle déjà moissonné. C'était justement le champ de Rougemare, où s'était déroulée la bataille. Dans un angle se dressait une mesure au toit de chaume percé.

Mardi 20 juillet

Viendraient-ils ?

Toute la nuit, Mailly se posa la question, se réveillant sans cesse avec cette interrogation en tête. Si Maud était la Licorne, elle disparaîtrait. Mais la jeune femme pouvait aussi prendre la fuite simplement par peur. Auquel cas, il n'aurait aucune réponse. Resterait, certes, les deux Normands, mais comment les forcer à parler alors que lui était seul ?

Pourtant, à prime, Maud et Basilic l'attendaient à la porte Beauvoisine. Il avait eu raison de leur faire confiance. Maud portait une coiffe de lin lui couvrant la tête, les oreilles et la nuque, mais ses cheveux étaient tressés dans son cou. Ils étaient à nouveau blonds.

Comme convenu, Basilic avait pris l'arbalète. Ils passèrent la porte sans qu'on les interroge. Personne ne posait de questions à un sergent hospitalier.

Ils marchèrent durant un demi-mille, jusqu'aux bosquets que Mailly avait choisis. Là, il expliqua à Maud :

— Vous passerez entre ces arbres. J'espère qu'ils seront derrière vous et j'agirai. Personne ne nous verra.

Elle repartit seule à Rouen, le ventre noué, terrifiée.

Dans la Grande-Rue, elle marcha de plus en plus lentement. Pourquoi ne pas tout abandonner ? Fuir, fuir encore. Mais jusqu'où ? Devrait-elle se cacher toute sa vie et trembler de peur ?

Elle se raisonna. Le plan de cet hospitalier était adroit. Ce Mailly était capable de faire disparaître ceux qui la poursuivaient. Mais ensuite, que ferait-il d'elle et de Basilic ? Elle devinait qu'il envisageait d'autres projets pour eux.

Arrivée en vue de l'auberge Saint-Michel, elle ralentit encore le pas, s'efforçant de ne pas regarder vers l'hôtellerie comme Mailly le lui

avait conseillé. Elle se concentra sur les maisons en face. Il lui avait parlé de celle aux sablières sculptées avec des rosaces et peintes de feuillages. Elle vit la Vierge Marie qui trônait sur l'angle de l'étage et lui demanda sa protection dans une courte mais fervente prière.

Sous la statue, elle s'arrêta, toujours sans regarder l'hôtellerie. Elle resta ainsi un moment, comme si elle attendait quelqu'un, puis alla devant la porte de la maison et y demeura un instant.

Elle avait beau baisser les yeux, elle vit des gens se lever aux tables en face et entrer dans l'hôtellerie. Etaient-ce eux ?

Enfin, jugeant être restée assez longtemps, elle adopta l'attitude rageuse d'une personne lassée d'attendre et reprit le chemin en sens inverse. Elle brûlait de se retourner mais parvint à se maîtriser. En même temps, son cœur battait le tambour, elle s'attendait à tout moment à la douleur glaciale de la lame d'un couteau tranchant ses chairs.

Mais rien ne se produisit.

Elle franchit la porte Beauvoisine. Les gardes la reconnurent et l'interpellèrent narquoisement, lui demandant en rigolant si elle allait retrouver son amoureux. Elle leur sourit avant de leur répondre qu'elle était une honnête fille.

Puis elle fila sur le chemin. Elle n'était pas seule, une charrette la précédait et des moines qui venaient de l'abbaye de Saint-Ouen marchaient derrière elle.

La suivaient-ils ? Comment savoir sans se retourner ?

Elle se força à ne pas avancer trop vite. Elle voyait maintenant la haie bordant le champ où Mailly et Basilic l'attendaient.

Enfin elle arriva au passage qu'elle emprunta. De l'autre côté, personne ! La terreur l'envahit.

Elle s'élança vers le fond du champ, vers la mesure dont la porte était ouverte.

Soulagé, l'hospitalier l'avait vue arriver. Il vit qu'elle se précipitait vers la bicoque, comme il le lui avait ordonné. Il ne distinguait pas Basilic, agenouillé à l'intérieur, l'arbalète à l'épaule, mais il le devinait.

Soudain les deux Normands apparurent. Découvrant le champ désert et la fille seule, ils se mirent à courir dans sa direction.

Thomas l'Affligueur reçut le vireton dans la poitrine alors qu'il se trouvait à une dizaine de toises de la cabane dans laquelle Maud était entrée. Basilic se trouvait au fond, invisible dans l'ombre. Il avait tiré sur le premier homme, comme Mailly le lui avait demandé.

Ladre, voyant s'écrouler son compagnon, crut d'abord qu'il avait trébuché. Mais constatant qu'il ne se relevait pas, il s'agenouilla et découvrit le trait. Le sang s'écoulait à flot du poumon et de la bouche

de son chef, teintant un peu plus le sol rouge de Rougemare.

L'homme du shérif de Nottingham comprit qu'ils étaient tombés dans un piège.

En peu de temps, Ladre fut désarmé et entravé par Basilic et Maud. C'était le moment de vérité, songea Mailly en ne quittant pas des yeux les deux jongleurs.

Ils firent entrer le prisonnier dans la mesure.

— Si tu réponds à mes questions, tu sauveras peut-être ta misérable vie, lui annonça Mailly. Sinon, je te découperai en lanières comme j'ai appris à le faire en Terre Sainte. Ton nom et celui de l'autre ?

— Ladre, mon maître s'appelait Thomas l'Affligeur.

— Pourquoi poursuivez-vous Maud ?

Il désigna la fille.

— Maud ? Elle s'appelle pas Maud mais Egelina de Camville ! On est chargé par son père, le shérif de Lincoln, de la retrouver ! cria le prisonnier avec véhémence. Thomas l'Affligeur a toujours été au service du shérif de Nottingham.

— Mon père ? Le shérif de Lincoln ? répéta Maud, éberluée.

Mailly la dévisagea attentivement. Si elle simulait, elle jouait bien la comédie.

— Dame Maud n'est pas Egelina de Camville, affirma-t-il. Vous vous êtes trompés.

— Non ! J'ai vu Egelina de Camville à Reading, nous avons failli l'attraper et, sans d'Orbec, elle aurait été ramenée à son père. Quand je l'ai vue à Paris, (d'un signe de tête, il désigna Maud), je l'ai reconnue. D'ailleurs, elle est aussi adroite qu'Egelina à l'arbalète.

— Tu te trompes, affirma Mailly, péremptoire. Simplement dame Maud doit ressembler à cette Egelina de Camville. Dis-moi tout ce que tu sais sur elle, et sur d'Orbec.

— Vous me tuerez après.

— On peut conclure un pacte. Raconte ce que tu sais, et je te libère, mais tu me jureras sur la Vierge et tous les saints de ne pas revenir à Rouen et de rentrer en Angleterre.

L'homme au nez coupé n'hésita guère. Quelle importance avait désormais sa quête ?

— Entendu, mais je veux la bourse de l'Affligeur. C'est lui qui gardait l'argent.

— Nous sommes quatre, tu en auras le quart, trancha Mailly. Pas plus. Basilic, va fouiller l'autre, dehors, et rapporte tout ce qui a de la valeur.

Ladre raconta qui ils étaient, avec l'Affligeur et Godon Sixdoigts : comment ils avaient été chargés de retrouver Egelina et qui était la fille du shérif de Lincoln. Ensuite, il détailla leur quête jusqu'à

Durham, puis Reading.

Entre-temps, Basilic était revenu avec la jaque de drap du faux marchand, son baudrier, son épée, sa miséricorde, son chapel de velours et ses soliers. Et surtout, une belle escarcelle, bien lourde.

Mailly lui fit signe de tout poser près de lui.

— Si je comprends bien, tu n'as vu Egelina qu'une fois, dans une tente fermée et sombre, lors de ces jeux ? s'enquit-il.

— Oui, seigneur, mais je suis certain que c'était elle, répondit Ladre d'une voix cependant moins assurée.

— Après que vous avez fui, Baudric d'Orbec l'a donc prise à son service. Qui est exactement ce seigneur ?

Là encore, Ladre raconta tout ce qu'il savait. Comment ils avaient gagné la Normandie et retrouvé la trace d'Egelina et d'Orbec, puis il parla des meurtres commis par la fille du shérif de Lincoln à Tours et à Rouen.

Son récit tira à Nicolas de Mailly un sourire satisfait puisqu'il voyait ainsi confirmer son enquête et la réponse du prieur de la maison hospitalière de Louvières.

Ensuite, Ladre fit le récit de leur séjour à Paris, comment il avait reconnu Egelina alors qu'elle donnait son spectacle.

Là, Maud l'interrompit pour répéter avec vigueur qu'elle n'était pas Egelina, qu'elle n'avait jamais mis les pieds à Lincoln et en Angleterre, qu'elle était picarde et qu'elle ne connaissait pas d'Orbec.

— Elle dit vrai, confirma Mailly même s'il n'en était pas si certain.

Mais pour l'heure, il en savait assez. Avoir découvert la véritable identité de la Licorne avait fait avancer son enquête à pas de géant. Il restait à retrouver Jeanne de Thury et à déterminer si elle pouvait être Egelina. Pour cela, il suffirait de surveiller la maison d'Orbec.

— Si vous aviez attrapé Maud, ici, qu'auriez-vous fait ? demanda alors Basilic qui était resté silencieux.

— On l'aurait tuée, avoua Ladre. C'est ce que nous a ordonné son père.

— Tu n'auras qu'à dire que tu l'as fait, proposa Mailly. Il ne pourra pas vérifier.

— Non, seigneur. Nous devons lui rapporter ses oreilles.

Un silence de mort tomba sur la petite salle.

— Pourquoi mes oreilles ? interrogea alors Maud d'une voix tremblante.

— Je ne sais, mais je devine qu'il y a une marque. Mais seul l'Affligueur la connaissait.

Mailly regarda Maud, et même Basilic le fit. Elle s'en aperçut et cria :

— Mes oreilles sont normales ! Vous voulez les voir de plus

près ?

Elle souleva sa coiffe, dégageant son cou et montrant ses oreilles à Mailly.

Il ne remarqua rien de particulier, mais la pièce était si sombre qu'il n'aurait pu distinguer un détail précis. Cependant, cette information était essentielle. Il fallait qu'il trouve Jeanne, et qu'il regarde ses oreilles.

— Vous autres, gardez ce que vous voulez de ces hardes, dit Mailly aux jongleurs, sauf l'épée.

L'hospitalier saisit ensuite la bourse et la vida dans sa paume. Il répartit à peu près la somme en quatre.

— Maud, dit-il.

Il lui remit sa part.

— Basilic.

Il fit pareil, puis déposa la troisième part par terre, devant Ladre, et glissa le reste dans sa bourse.

Après quoi, il tira la dague du fourreau attachée à son baudrier. Ladre se raidit, mais ce n'était que pour trancher ses liens.

— J'ai respecté ma promesse. Respecte la tienne, sinon le Seigneur Dieu te jugera félon et tu brûleras dans les flammes de l'enfer pour l'éternité.

L'autre resta immobile. Les jongleurs avaient pris tous les vêtements et Basilic tendit l'épée dans son fourreau à Mailly.

Il la prit, puis ils sortirent tous les trois.

Ladre ferait ce qu'il voudrait du corps de son compagnon.

Nicolas de Mailly et les jongleurs rentrèrent à Rouen sans beaucoup parler. Tout en marchant, l'hospitalier ne pouvait s'empêcher de regarder les oreilles de Maud, mais elles restaient couvertes par la coiffe.

Passé la porte, il leur dit qu'il logeait à la commanderie de son ordre et Basilic lui donna l'adresse de leur logis. Un solier dans le toit d'une pauvre maison de la rue aux Ours, non loin de la cathédrale.

Ils regardèrent partir Cadoc. Guilhem ne s'en inquiétait pas. Il avait eu l'occasion d'observer combien le mercenaire pouvait être coléreux, mais également que ses fureurs ne dureraient pas. Il comprendrait sa position et ne lui en voudrait pas. Du moins l'espérait-il.

— Combien de temps pour aller à Rouen, Médard ?

— Un jour, seigneur. Si je tiens le coup et qu'on a de la chance, on y sera demain à la même heure, répondit le sergent d'armes, livide.

— Comment entrera-t-on dans la ville ? demanda Gilbert qui désapprouvait ce déplacement. On nous recherche partout !

Médard porta sa main à son cou, fouilla sous sa cuirasse et en tira une chaîne avec une médaille. Il l'ôta et la tendit à Guilhem.

— On passera partout avec ça.

C'était un méreau[76] de fer. Sur l'avvers était frappé un cavalier casqué tenant une épée et un écu décoré de deux lions passants avec le texte *In nomine Domini* écrit autour.

Guilhem savait qu'il s'agissait des armes d'Henri II. Le père de Jean avait été son parrain d'armes et lui avait transmis ses armoiries. Depuis, Jean les affichait partout pour légitimer les droits qu'il faisait valoir au trône d'Angleterre[77].

— Le prince Jean a fait frapper ce jeton pour messire Louvart. Le méreau signifie qu'on est à son service. Seuls les chevaliers en possèdent, mais Louvart m'en a donné un quand il m'a confié le commandement de ma patrouille.

Guilhem avait compris. En le montrant, il ferait croire qu'il était à Jean et n'aurait qu'à dire que Médard et Gilbert étaient à son service. Il passa la chaîne à son cou.

— Peut-être trouvera-t-on un médecin avant Rouen, suggéra Gilbert.

— Un médecin, j'en doute, fit Médard d'une voix éteinte. Il y en a si peu. Un barbier peut-être à Pont-de-l'Arche, ou l'infirmier d'une abbaye.

— Nous perdrons trop de temps si on s'arrête avant Rouen, décida Guilhem. Et rien ne dit que tu serais bien soigné. J'ai vécu quelques mois avec un mire, je crois te l'avoir dit à Nouâtre. Il me répétait que les barbiers tuaient plus sûrement les malades que la maladie. Pourtant, je peux tenter quelque chose.

— Quoi donc ? demanda Médard, les traits tordus par la douleur.

— Partons. Nous ferons halte dès qu'on trouvera de l'eau.

Ils déplacèrent le coffre de Gilbert sur le cheval de Guilhem, ainsi que les sacoches et les autres bagages pour que Médard puisse monter en croupe derrière l'écuyer.

— Avec le méreau, inutile de perdre de temps, décréta Guilhem. Retrouvons la route de Rouen.

Le chemin conduisait à Neubourg puis longeait la rivière passant à Bernay, peu après Cerquiny. Ils firent une halte au bord de l'eau. Guilhem sacrifia une chainse de lin de ses bagages et nettoya les plaies de Médard. La main, à laquelle manquaient trois doigts, était rouge et enflée, avec les extrémités noirâtres. La gangrène s'installait.

Le mire avec lequel Guilhem avait vécu se nommait Joceran. Ancien infirmier de Cluny, il avait abandonné l'ordre religieux pour partir avec sa maîtresse, Jeanne de Chandieu, abbesse de Marcigny. A la mort des amants, Guilhem avait pieusement conservé sa trousse de cuir qui contenait quelques couteaux, des fers et des pinces pour les interventions sur les malades ainsi que des sachets d'herbes et de petits pots contenant des onguents et quelques graines d'opium. Il n'en n'avait jamais eu l'usage, mais il savait que les baumes guérissaient les plaies et que l'opium calmait la douleur.

Il donna deux graines à Médard avant d'étaler l'un des onguents sur sa plaie. Après quoi, il fit un pansement avec un autre morceau de la chainse. L'homme de Louvart parut soulagé mais il brûlait désormais de fièvre. Quant à la meurtrissure sur sa pommette, peut-être l'os était-il brisé, mais pour cette blessure Guilhem ne pouvait rien faire.

Ils repartirent.

Ils chevauchaient depuis un moment, en silence, quand Guilhem s'adressa à son écuyer.

— A quoi songes-tu, Gilbert ? Je t'ai connu plus bavard.

— Je pense à ce temps pas très lointain, à Paris, où la vie était si douce, seigneur. A la gentille Maud, aussi. Croyez-vous que nous la reverrons ?

Les événements des dernières journées avaient fait oublier la Licorne à Guilhem. Entendre parler de Maud le fit songer à Jeanne, ce qui raviva sa douleur.

— Je ne sais, Gilbert.

Au bout d'un moment, il lui demanda :

— Pourquoi me parler de Maud ?

— Je pense à elle, seigneur. C'est tout.

Et si c'était Maud, la Licorne ? se demandait Ussel. Mais alors, pour quelle raison Jeanne lui aurait-elle menti ?

Au pied du château de Neubourg, ils trouvèrent une sorte de

cabaret où ils se firent enfin servir un copieux repas. Ils n'avaient pas terminé quand arrivèrent des hommes d'armes prévenus de leur passage. Un prévôt les commandait. Guilhem lui montra le méreau, dit se rendre à Rouen pour le comte de Mortain. L'explication suffit et l'homme ne les questionna pas plus.

Au soleil resconsant, ils entrèrent dans Pont-de-l'Arche où on leur indiqua qu'ils pouvaient passer la nuit et souper à l'hôtellerie de l'abbaye de Bonport. Ce qu'ils firent. Ce soir-là, Médard reprit un grain d'opium tant il avait mal.

A l'aube crevant, ils passèrent le pont fortifié et payèrent le péage. Des gens du sénéchal de Normandie les interrogèrent et une nouvelle fois le méreau fit merveille. Ils galopèrent jusqu'à Rouen où ils entrèrent par la porte de Robec[78]. Médard perdait conscience et Guilhem avait dû le prendre sur son propre cheval et l'attacher à la selle.

— Mon homme d'armes est blessé, quel est le meilleur médecin de Rouen ? demanda-t-il au sergent de garde.

— Maître Albéric, certainement. Mais je crois qu'il a quitté la ville. Son frère est aussi médecin, mais moins réputé.

Un autre garde intervint :

— Si vous ne craignez pas la damnation pour avoir approché un juif, seigneur, il y a Joseph Abraham.

— Un bon médecin ?

— Le meilleur, dit-on ! grimaça le sergent, mais je préférerais mourir que d'être souillé par un infidèle.

— Moi non, rétorqua Guilhem. De surcroît, les Juifs ont le même dieu que nous. Où trouve-t-on Joseph Abraham ?

— Rue des Juifs[79], par là, après la cathédrale. Mais on vous renseignera facilement sur l'enclos de ces maudits enfants de Judas, répliqua le garde qui était intervenu, tandis que le sergent s'éloignait, marquant ouvertement son mépris envers ces gens qui considéraient les juifs presque comme des chrétiens.

Ils filèrent dans la direction indiquée et, après avoir demandé parfois leur chemin, arrivèrent dans la rue des Juifs. Là, tout le monde connaissait la maison de Joseph Abraham, une bâtisse à pans de bois avec très peu d'ouvertures en façade, celles-ci toutes fermées de volets ferrés ou de grilles. La porte était flanquée de deux pilastres de bois torsadés surmontés de chapiteaux feuillus peints en vert et noir avec une cloche devant. Gilbert descendit de cheval et alla la sonner.

Rapidement s'ouvrit un guichet de fer pratiqué dans la porte. Gilbert expliqua amener un blessé qui se mourait. Presque aussitôt l'huis s'écarta. Un colosse au front sombre et à la barbe noire, vêtu d'une jaque de cuir bouilli, apparut, suivi d'une femme en simarre de

soie ambre jaune avec un voile de gaze argentée lui passant sous le menton.

La femme sortit dans la rue et découvrit Guilhem à cheval avec Médard. De retour dans l'antichambre, elle demanda à son serviteur de se charger du blessé.

Guilhem ayant détaché son ancien compagnon, le colosse le fit entrer avec l'aide de Gilbert. Médard était maintenant inconscient. Il avait tenu toute la matinée par la seule force de sa volonté mais sa vie s'en allait. Même la souffrance ne le faisait plus réagir.

Guilhem entra à sa suite.

— On m'a dit que Joseph Abraham était le meilleur médecin de Rouen, dit-il.

— C'est vrai, mon nom est Rebecca, je suis sa nièce. Samuel, conduis-les dans la salle. Je vais prévenir mon oncle.

Soulevant une tenture, l'homme pénétra dans une pièce entièrement lambrissée et aux carreaux de sol faïencés d'étoiles à six branches. On y trouvait une banquette ciselée couverte de coussins et une couchette de sangles, sur laquelle Médard fut allongé.

Guilhem examinait les lieux avec curiosité, n'étant jamais entré chez ces mécréants déicides. Mais la pièce se trouvait dans une semi-obscurité, le volet extérieur étant fermé, aussi ne distingua-t-il pas grand-chose. Seules deux lampes d'argent garnies d'huile parfumée brûlaient sur une tablette.

Un homme descendit d'un escalier en limaçon. De haute taille, en robe noire avec un bonnet de feutre de la même couleur, il affichait l'air contrarié de celui qui a été dérangé.

— Mon nom est Guilhem d'Ussel. Que le Seigneur vous accompagne. Etes-vous maître Joseph Abraham ?

— Je le suis. Que voulez-vous ?

La question sonna sèchement.

— Mon camarade est blessé, mourant. On m'a dit que vous seul pourriez le sauver. Je paierai ce que vous demanderez.

Un sourire de satisfaction apparut sur le visage du médecin. Il s'approcha et se pencha sur la pommette enflée de Médard, qui lui déformait la face, puis il vit le pansement à la main.

Il alla alors à une tenture au fond de la pièce et la tira.

La lumière se fit, découvrant une magnifique baie à petits carreaux de verre.

Le médecin revint à la couchette et, détachant les forces[80] qu'il portait à la taille, il découpa le bandage sans que le blessé réagisse. Le linge ôté, une écœurante odeur de putréfaction envahit la pièce.

Le juif ne parut pas incommodé et examina longuement la plaie.

— Quand a-t-il été blessé ?

— Voici deux jours, je l'ai soigné.

— Avec quoi ?

— J'ai été au service d'un mire. Après sa mort, j'ai gardé quelques-uns de ses drogues et de ses baumes.

Le médecin le considéra avec plus d'attention. Ce garçon paraissait bien jeune et il portait haubert (Guilhem et Gilbert n'avaient pas quitté leur harnois depuis leur rencontre avec Cadoc). Son épée, ses éperons, ses destriers, d'après ce que lui avait révélé Rebecca, tout indiquait qu'il était chevalier. Comment avait-il pu être au service d'un mire ?

— Vous l'avez peut-être sauvé, reconnut-il. Plus tard, j'aimerais voir les drogues que vous avez utilisées. Mais il a perdu beaucoup de sang et surtout sa main est corrompue par la gangrène.

— Je le sais.

— Il sera mort demain, sauf si je la lui tranche. Et même ainsi, je ne suis pas sûr de le sauver.

— Non ! hurla alors Médard qui avait repris conscience en les entendant parler.

— Je veux le sauver, dit Guilhem.

Le médecin se déplaça jusqu'au lambris et ouvrit une porte dissimulée. Il en sortit un flacon et un gobelet.

— Faites-lui boire ceci, dit-il en emplissant versant une partie du contenu du flacon dans le gobelet.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un sirop de ma composition, à base de pavot. Cela le fera dormir et l'engourdira.

Guilhem prit le gobelet et, une main sous la nuque de Médard, le fit boire. Dans une demi-inconscience, le sergent d'armes se laissa faire.

— Il faut un moment pour que ce philtre agisse. Ensuite, il ne souffrira pas trop. Voulez-vous rester ?

— Avez-vous besoin de moi ?

— Non, Samuel et Rebecca me suffisent. Mais je vous préviens, quand vous reviendrez, votre ami sera peut-être passé.

— Je comprends.

— Cela vous coûtera deux besants, qu'il vive ou qu'il meure.

Deux besants d'or ! Quasiment une livre ! Une somme extravagante. Le tiers du prix d'un palefroi.

Guilhem souleva difficilement sa cotte de mailles et détacha une des deux escarcelles qu'il portait à la taille, sur son gambison. Il ne manquait pas d'argent depuis qu'il avait quitté Manosque, et il s'était encore enrichi à Chissey, sans compter les quelques pièces prises à la bande de Louvart.

Il sortit un besant, le seul qu'il possédait, puis un florin d'un

moindre poids. Il déposa les deux pièces ainsi que quelques deniers clunisiens en argent sur la tablette où brûlaient les lampes.

Le médecin hocha de la tête.

— Cela ira. Revenez demain.

En entrant dans Rouen, Guilhem et Gilbert avaient suivi un moment le Robec. La petite rivière était bordée de maisons basses, en torchis et en bois, avec des boutiques de pelletiers, de mégissiers et de cordonniers. Après l'église Saint-Maclou, ils avaient vu une belle auberge à l'enseigne de Saint-Maclou, près d'un moulin à eau.

Pourquoi ne pas s'y installer le temps que Médard guérisse, s'il survivait ? avait-il pensé. Aussi, au sortir de la maison de Joseph Abraham, il avait fait part de sa décision à Gilbert. C'est donc dans cette hôtellerie qu'ils avaient soupé et passé la nuit.

Le lendemain, s'étant vêtus d'une cotte légère, car la chaleur se faisait déjà sentir, ils se rendirent à cheval chez le médecin juif.

Apparemment, on les attendait, car ce fut Rebecca qui leur ouvrit. Elle arborait un large sourire.

— Votre ami va mieux, dit-elle avec chaleur.

Pendant que Gilbert gardait les chevaux, la jeune juive conduisit Guilhem dans la même salle que la veille. Médard sommeillait, un pansement à son bras gauche, là où sa main manquait.

Guilhem resta un moment à l'observer, puis lui toucha le front. Si le sergent d'armes paraissait calme, il brûlait toujours de fièvre.

Rebecca avait pris l'escalier en limaçon.

— Compère, comment te sens-tu ?

L'autre ouvrit des yeux vitreux.

— Seigneur... Mieux, certainement mieux, fit-il d'une voix pâteuse.

Il ajouta au bout d'un moment :

— Ma main ?

— Le médecin a fait ce qu'il fallait. Tu vivras.

Justement, Joseph Abraham arrivait.

— Dieu vous donne bon jour et bonne rencontre, lui dit Guilhem.

— Que les douze saints pères de nos tribus vous protègent, répondit le juif d'un ton presque aimable. J'ai coupé la main de votre ami et cautérisé la plaie. Ce sera douloureux durant quelques jours, mais je crois qu'il vivra.

— Puis-je l'emmener ?

— Oui. Je vous ai préparé quelques grains de pavot.

Il tendit une petite boîte en bois.

— Il y en a quatre, un par jour. Après, il devra supporter la douleur. Rebecca va vous remettre un sachet d'herbes pour faire baisser la fièvre. A vous revoir, seigneur, dit-il en s'inclinant.

Guilhem prit la boîte et aida Médard à se lever. S'appuyant sur le chevalier, faisant appel à toute sa volonté, Médard fit quelques pas.

Rebecca les accompagna dans l'antichambre. Elle tendit à Guilhem le sac d'herbes préparé. Il la remercia chaleureusement et sortit.

Gilbert les attendait. A deux, ils installèrent Médard sur la selle.

Peu après, le sergent d'armes était couché dans leur chambre de l'hôtellerie Saint-Maclou.

Ils restèrent trois jours à l'auberge. Guilhem souhaitait partir le dimanche, mais, à la supplique de Gilbert, il accepta de reporter le départ au lundi.

Nous l'avons dit, la ville était en interdit et ni messe ni service religieux n'étaient célébrés. Cependant, Célestin III avait adouci la sentence et autorisé quelques offices divins à voix basse. Tirant parti de cette tolérance, le prince Jean, à Rouen depuis quelques jours, avait exigé des évêques de Normandie la célébration d'une messe pour la fête de saint Jacques le Majeur, justement ce dimanche 25 juillet. Gilbert, qui n'avait plus suivi d'office depuis deux semaines, voulait y assister, craignant que Dieu ne se fâche envers lui pour ne pas l'avoir honoré pendant si longtemps.

L'écuyer s'y rendit donc pendant que Guilhem restait avec Médard dans la grande salle de l'auberge, presque déserte en ce dimanche matin. C'est devant un pot d'hydromel qu'il annonça au sergent son départ pour le lendemain. Il rejoindrait Cadoc à Gaillon, mais avant voulait parler avec lui de son avenir.

— Je vais bien, seigneur, même si ma main absente et ma joue me font toujours mal. Mais la douleur reste supportable. Je partirai aussi lundi pour retrouver Louvart en espérant qu'il me reprendra.

— Non, je m'y oppose pour deux raisons : d'abord Louvart te demandera ce que tu as fait et qui t'a soigné. Il parviendra à te faire parler, quitte à te torturer. Ensuite, même s'il te reprenait, je ne veux pas te retrouver face à moi. J'ai eu du mal à te garder en vie, ce n'est pas pour te tuer dans une estourmie entre les gens de Louvart et ceux de Cadoc.

Médard approuva avec un triste sourire.

— Que puis-je faire d'autre, seigneur ? Je refuse de joindre Cadoc, car j'ai donné ma foi à messire Louvart et lui ai promis de ne jamais lui nuire. Devrais-je mendier devant les églises pour vivre ?

— Les serments à Louvart ne valent rien et je t'en relève, plaisanta Guilhem, qui savait que Médard demeurerait loyal et n'entendrait pas cet argument. Cependant je vais te proposer autre chose.

Médard le regarda, étonné.

— Viens.

Ils se levèrent et sortirent de la salle.

— Tu te souviens de la discussion à notre table avant-hier, au sujet du cabaret voisin qui avait fermé parce que la veuve qui le tenait était morte ?

— Oui, seigneur.

Il ajouta au bout d'un instant :

— J'ai même dit que si je possédais la somme pour l'acheter, je le ferais.

Ils empruntèrent une ruelle sombre et étroite, bordée de maisons basses et pauvres dont les encorbellements formaient un véritable tunnel. Les façades, plus noires que fumier de tourbe, ne présentaient aucune sablière sculptée. L'odeur était pestilentielle à cause des charognes et des ordures un peu partout.

— La maison du cabaret appartenait à l'abbaye de Saint-Ouen, m'a dit notre aubergiste. Je suis allé voir le prieur hier et lui ai demandé combien il en voulait. Il m'a répondu : cinquante livres.

— Cent pièces d'or !

— Je lui ai dit que c'était folie pour une baraque ruinée. Je lui ai offert six pièces d'or, pas plus.

» Il a refusé, on a marchandé et je suis allé jusqu'à dix pièces. J'ai fait l'affaire et leur notaire m'a préparé l'acte. La maison est à ton nom avec le cabaret.

Ils s'arrêtèrent devant une mesure avec une enseigne de bois tellement délavée qu'on ne distinguait ni le motif ni les couleurs.

— Je ne pourrai jamais vous la rembourser, seigneur.

— Tu l'as déjà payée, en m'apprenant à rester vivant.

Guilhem détacha une grosse clé de son baudrier et ouvrit.

Ils entrèrent dans une salle basse puant la charogne et la fumée. Une cheminée, une table faite de planches posées sur deux tonneaux, une seconde pièce dans le prolongement de la première, séparée par des clayonnages. Des bancs, une échelle pour accéder au solier.

Guilhem fit claquer une poignée de pièces sur la table :

— Voilà de quoi acheter ce qui te sera nécessaire et ton premier tonneau de vin.

Médard s'affala sur un banc, terrassé par l'émotion et ne sachant que dire.

A ce moment, la porte s'ouvrit et Gilbert entra, essoufflé :

— Je ne vous ai pas trouvé à l'auberge, seigneur, aussi j'ai pensé que vous étiez ici avec Médard.

Ce dernier comprit que Gilbert était dans la confidence.

— J'ai vu Baudric d'Orbec à la cathédrale. Je l'ai suivi, je sais où il habite.

— Allons-y, décida Guilhem.

En chemin, Gilbert raconta l'office et décrivit l'immense foule venue pour cette messe. Beaucoup n'avaient pu pénétrer dans la cathédrale et lui-même était resté debout, au fond, avec des bourgeois et des artisans. A la fin de la cérémonie, des gardes les avaient empêchés de sortir pour laisser le passage aux amis du prince Jean. C'est ainsi qu'il avait aperçu Baudric dans la suite princière. Sidéré, Gilbert était parvenu à se frayer un chemin dans la populace et à ne pas perdre de vue le complice de la Licorne, malgré la foule sur le parvis. Ensuite, il l'avait suivi. Un valet qui l'attendait l'accompagnait.

— Tu n'as pas aperçu Jeanne ? demanda Guilhem.

— Non, seigneur.

Gilbert n'avait pas plus vu Maud ni Basilic, et ceci pour une raison simple : en ce jour solennel, le prince Jean avait proscrit la présence de jongleurs ou de bateleurs sur le parvis. Ceux qui avaient tenté de braver l'interdit avaient été dispersés à grands coups de boulaie[81].

Ils arrivèrent à la porte Massacre et Gilbert montra la maison dans laquelle Baudric d'Orbec était entré. Guilhem repéra tout de suite l'hôtellerie Saint-Michel d'où il serait possible de surveiller le logis du Normand. Si Jeanne s'y trouvait, elle sortirait tôt ou tard.

Mais s'il s'installait dehors, d'Orbec, qui le connaissait, pourrait le reconnaître en regardant par une fenêtre.

Comme il faisait part à Gilbert de cet obstacle, l'écuyer proposa de rester de faction.

— Je ne lui ai jamais parlé. Pour quelle raison se souviendrait-il de moi ? dit-il.

— Seulement, dame Jeanne te connaît. Qu'elle se mette aussi à une de ces fenêtres ouvertes et elle ne manquera pas de te voir.

— Je peux rester seul, proposa Médard. Si je vois une femme de qualité sortir ou entrer, je la suivrai et vous préviendrai.

— Entendu, décida Guilhem. Demain, nous nous procurerons des sayons à capuche chez un fripier. Cela nous dissimulera suffisamment.

Le soir, quand Médard revint, il n'avait vu personne sortir de la maison.

Ils revinrent le lendemain, cette fois sans Médard. Il était inutile d'être trois et le sergent souhaitait nettoyer son nouveau logis.

Guilhem et Gilbert s'étaient procuré des surcots de toile aux manches larges et garnis de capuchon. Ils s'installèrent à une table, face à la maison à la Vierge.

Tierce venait juste de sonner et peu de clients se trouvaient attablés. Ils virent des serviteurs sortir de la maison d'Orbec et y entrer, mais pas le maître. Puis arrivèrent des ouvriers des boucheries qui avaient terminé les abattages du matin. Bruyants et sales, ils se firent servir des soupes et de la cervoise.

Un peu plus tard, ce fut un hospitalier qui s'installa à leur table. Guilhem l'observa un instant. L'homme portait épée mais ne paraissait pas être chevalier. Sans doute un sergent.

Guilhem songeait que la journée serait longue s'il devait rester ainsi à ne rien faire. Certes, ils auraient pu surveiller la maison à tour de rôle, mais s'ils devaient agir, ce serait plus facile à deux.

Des gardes de la porte Massacre arrivèrent et s'attablèrent avec eux. L'un d'eux salua l'hospitalier.

— Que le seigneur vous accorde une belle journée, sire de Mailly, dit-il. Votre chariot n'est toujours pas arrivé ?

— Hélas ! soupira l'hospitalier. Peut-être aujourd'hui.

Il revint alors en mémoire à Guilhem ce que Maud lui avait dit : emprisonnée au petit Châtelet, elle avait été libérée par un sergent hospitalier nommé Nicolas de Mailly.

Se pouvait-il...

Guilhem tenta de rassembler les faits dont il avait connaissance.

Ce Nicolas de Mailly était un serviteur du Palais, avait dit Maud. Il s'occupait de l'enquête sur la Licorne. Il avait donc dû être prévenu de la mort de Saint-Pol. Avait-il interrogé les gens de l'auberge du Signe de la Croix ? Sans doute. Auquel cas, il devait savoir qu'un boiteux se trouvait parmi les meurtriers. Pouvait-il s'être rendu au Riche Laboureur et avoir demandé si un boiteux y avait logé ? C'était possible, Maud avait pu révéler au cours de ses interrogatoires qu'elle y avait une chambre. Or, si les gens de l'auberge du Signe de la Croix avaient parlé de la femme avec le boiteux, il ne pouvait pas ne pas avoir pensé à Maud. Et au Riche Laboureur, on pouvait lui avoir nommé Baudric d'Orbec et appris qu'il était normand.

Cela faisait beaucoup de suppositions, se dit Guilhem, car après tout d'autres Mailly pouvaient être hospitaliers. Mais rien dans ces déductions n'était impossible et, s'il ne se trompait pas, les faits expliquaient la présence de cet homme devant la maison d'Orbec.

On le voit, il n'était pas loin de la vérité.

Il songeait aussi que s'il s'agissait du Mailly du Palais, cet homme pourrait l'aider. Lui l'écouterait quand il raconterait ce qu'il savait, et l'hospitalier pourrait obtenir sa mise hors cause.

Mais sur ce sujet, nous savons que Guilhem se trompait

lourdement.

Avant de parler à Mailly, le jeune Ussel voulait être certain qu'il s'agissait de celui ayant innocenté Maud. Il médita sur la façon de l'approcher sans prendre de risque, évaluant plusieurs moyens, mais dont aucun ne le satisfaisait pleinement.

Finalement, un procédé lui parut réalisable si Médard l'aidait.

Il en était là de ses réflexions quand il vit sortir Baudric d'Orbec, accompagné d'un damoiseau en armes, peut-être son écuyer.

Il échangea un regard avec Gilbert. L'écuyer proposait implicitement de les suivre, mais Guilhem secoua la tête en constatant que Mailly ne bougeait pas. Si l'hospitalier s'apercevait que Gilbert s'en allait à la suite de Baudric, il aurait des soupçons et son plan serait caduc. De plus, quelle importance de savoir où d'Orbec allait ?

La plupart des clients se firent servir à dîner et Guilhem ne fut pas en reste. On leur porta des charcutailles avec du pain et il demanda du vin. Il s'écoula une couple d'heures jusqu'au retour de Baudric. Guilhem jugea alors qu'il pouvait mettre son plan à exécution. Il glissa à l'oreille de Gilbert qu'ils partaient, mais qu'il fasse attention à ne pas montrer son visage.

Vêpres approchait quand deux hommes d'armes casqués arrivèrent depuis une ruelle longeant la maison de Baudric. Nicolas de Mailly n'y prêta guère attention et les deux guerriers s'attablèrent presque en face de lui.

L'hospitalier observa que l'un d'eux, en jaque de cuir maclée, ne possédait plus de main droite et que son bras était bandé. Sans doute une blessure récente.

Celui-là posa sa hache sur la table et l'autre son épée.

— J'en pouvais plus d'écouter ses explications ! éclata le manchot. Pourquoi répétait-il toujours la même chose ?

— Le seigneur Baudric voulait être certain qu'on ait bien compris. Il a l'air de tenir à la petite !

Baudric ? Mailly prêta brusquement l'oreille.

— Il avait qu'à y aller lui-même, ou envoyer ses gens.

— Tu sais qu'il n'a qu'un écuyer, et notre maître était content de lui rendre service. De plus, on recevra chacun trois deniers. Pour aller au prieuré de la Fontaine qui guérit[82] et revenir, c'est bien payé.

— On devra quand même partir à la pique du jour. Et on sera de retour ici à la nuit tombée.

— Bah, il nous a dit que la dame aurait un cheval, on filera à bonne allure.

— Quand même, c'est une drôle de besogne qu'on nous fait faire.

— Comme si tu n'avais pas l'habitude des affaires singulières de

messire d'Orbec ! Ce n'est pas la première fois qu'on travaille pour lui ! Et puis, cette fois, les choses sont plus simples : la dame a été conduite de Paris à l'abbaye mais personne ne peut l'amener à Rouen. Il faut bien aller la chercher. Elle peut pas venir à pied.

— Et il faut être là-bas avant none, soupira le manchot.

La servante vint leur porter la cervoise qu'ils avaient commandée tandis que Mailly réfléchissait. Ces deux-là semblaient être au service de Baudric d'Orbec, mais il ne les avait pas vus entrer chez lui. Cela le troublait.

Il s'adressa au manchot.

— Dououreux ? demanda-t-il en montrant la main absente.

— Assez, mon sire. J'ai perdu ma main voici huit jours, au service de mon maître, le seigneur Lupescar.

— Vous êtes à Louvart ?

— Dans sa compagnie. Mais il nous a prêtés pour quelques jours au seigneur d'Orbec, expliqua le manchot en désignant la maison.

— J'ai eu l'occasion de rencontrer messire Baudric d'Orbec... Mais je ne vous ai pas vus avec lui tout à l'heure, quand il est sorti.

— Il s'est rendu chez notre maître qui nous a envoyés chez lui recevoir des ordres. Nous sommes arrivés par le jardin.

— Je comprends, dit Mailly en hochant lentement la tête.

Ainsi, la maison possédait une autre entrée. Il aurait dû y penser. Mais cela était sans importance. Nul doute que ces deux-là allaient chercher la Licorne à l'abbaye de la Fontaine qui guérit. Il suffirait qu'il y soit avant eux. Et en cas de bataille, le manchot ne serait pas bien redoutable, quant à l'autre, l'arbalète prise à la dame de Thury en viendrait à bout.

Le mardi, Nicolas de Mailly sortit de la ville par la porte de Robec dès son ouverture. Il connaissait la route pour se rendre à l'abbaye.

Son cheval allait au trot depuis deux heures quand il entendit une galopade dans son dos : trois cavaliers. S'arrêtant pour les laisser passer, il observa qu'ils étaient en haubert et broigne, tous armés, casqués, mais sans bannière et pennons. Certainement des messagers pour quelque châtelain.

Seulement, ils mirent leurs chevaux au trot en s'approchant de lui. Voulaient-ils lui parler ?

Sur ses gardes, il se tint prêt à tirer l'épée. C'est alors qu'il s'aperçut que l'un d'eux n'avait pas de main mais un pansement.

Le manchot de la veille ? Un frisson le parcourut. L'idée d'un piège le frappa comme un coup d'épée : ces trois-là étaient à d'Orbec. Il avait été repéré et ils voulaient savoir pourquoi il surveillait la maison de leur maître. Il s'était pris dans leurs rets comme un coquart.

— Etes-vous Nicolas de Mailly ?

— Pourquoi ? répondit l'hospitalier.

Ce n'était pas la question qu'il attendait.

Il désigna le manchot et son compagnon, qu'il avait aussi reconnu malgré le nasal.

— D'Orbec vous envoie-t-il pour se débarrasser de moi ?

En vérité, malgré la morgue qu'il affectait, Mailly n'en menait pas large. Il ne disposait que de son épée pour se défendre, et ne portait ni haubergeon ni camail. Seulement un casque rond. Or, eux étaient trois. Il ne se faisait pas d'illusion sur l'issue d'une bataille.

— Nous ne sommes pas vos ennemis, dit celui qui lui avait adressé la parole. Au contraire. Maintenant, répondez-moi, êtes-vous Nicolas de Mailly, au service du roi de France ?

Devinant sa fin proche, Mailly choisit de mourir dans l'honneur.

— Je le suis.

— Alors, nous recherchons tous deux la vérité au sujet de la Licorne.

L'hospitalier plissa le front et planta son regard dans celui de son interlocuteur. Un jeune homme qui n'avait pas la vingtaine, mais un chevalier, certainement.

— Qui êtes-vous ?

— Vous ignorez mon nom, donc peu importe. Mais le prévôt de Paris m'a accusé d'être la Licorne, et j'ai besoin d'aide.

— Guilhem d'Ussel ! s'exclama Mailly.

— Comment me connaissez-vous ? s'esbaudit Guilhem.

— On m'a parlé de vous au Riche Laboureur, ainsi que du sire d'Orbec. Vous êtes un complice de la Licorne !

— Non ! Je peux me justifier. Je cherche la Licorne, et peut-être vais-je la trouver. Elle est au service de Baudric d'Orbec, lui-même sans doute féal du comte de Mortain.

— Vous ne m'apprenez rien. Mais je veux bien entendre vos justifications.

— Elles seront longues et il fait si chaud ! Trouvons un endroit frais où parler. Voici mes compagnons, mon écuyer : Gilbert, et un fidèle ami : Médard la Hure.

Rassuré et se sentant plus fort, Nicolas de Mailly désigna un bosquet non loin. Ils s'y rendirent et s'assirent sur l'herbe. Gilbert proposa sa gourde de vin qu'ils partagèrent amicalement.

— Je suis arrivé au Riche Laboureur au début de juillet, sire de Mailly. Je venais de Cluny où j'avais à régler une affaire concernant le chevalier dont j'avais été écuyer...

Sans rien omettre d'important, mais sans parler de ses relations avec Jeanne et Isabelle, Guilhem rapporta les grandes lignes de son séjour à l'auberge, comment il avait approché Saint-Pol qui voulait le

prendre à son service et comment s'était déroulé le crime.

Mailly ne l'interrompit pas, connaissant déjà une grande partie de l'histoire, il savait donc qu'Ussel ne lui mentait pas.

— J'ai vu une femme qui tenait l'arbalète à l'auberge du Signe de la Croix. J'ai pensé à Maud, la jongleresse. Celle-ci m'avait raconté avoir été accusée d'être la Licorne, et que vous l'aviez fait libérer. C'est par elle que je connais votre nom.

Mailly opina du chef.

— Ce funeste samedi, je suis revenu à pied au Riche Laboureur. J'espérais que mon fidèle écuyer me rejoigne, mais il pouvait aussi avoir été pris. Il fallait que je quitte Paris au plus vite et je voulus faire mes adieux à dame Jeanne de Thury qui avait été si bonne pour moi. J'appris alors qu'on venait de l'enlever.

— Je l'ai su aussi.

— Quelques jours auparavant, elle m'avait confié les malheurs de sa vie. Son mari était un fidèle de Geoffroi, le frère de Richard, et, à sa mort, Richard avait pris leur château de Crèvecœur et gardé leur fils en otage. Plus tard, vivant dans un moulin, le seul bien qui leur restait, son mari avait été tué par un brigand nommé Eustache le Noir. Elle s'était réfugiée à Paris, mais le nouveau seigneur de Crèvecœur voulait en faire son épouse. Tout indiquait que c'était lui le ravisseur. Je décidai donc de partir à Crèvecœur la libérer.

— Seul ?

— Seul. Enfin, pas tout à fait, car, entre-temps, Gilbert était arrivé avec nos chevaux. Mais là-bas, j'ai découvert que Jeanne m'avait menti. Le seigneur de Crèvecœur était marié depuis des années. Tout était faux dans son récit. Le doute m'a alors saisi, car, en cherchant des documents sur ses ravisseurs chez elle, j'avais trouvé une arbalète...

Il ne proféra pas d'accusation.

— J'ai alors gagné Rouen avec mes compagnons et nous avons décidé de surveiller la maison de Baudric d'Orbec, en espérant surprendre Jeanne. Si je la voyais là-bas, j'aurais une certitude. C'est ainsi que je vous ai découvert quand un garde de la porte vous a interpellé par votre nom.

Mailly hocha plusieurs fois la tête. Il n'avait aucune raison de ne pas croire ce jeune chevalier. Son honnêteté était évidente et l'avait convaincu. Mais qu'en était-il pour Jeanne de Thury ?

— Que feriez-vous si elle était la Licorne ? La saisseriez-vous pour la livrer au roi de France ?

— Non, déclara fermement Guilhem. Je veux seulement connaître la vérité. Si elle est une criminelle, j'essaierai de l'oublier et je partirai dans le vaste monde.

Mailly resta silencieux. Pouvait-il confier ce qu'il savait à ce

Guilhem d'Ussel ? Ce serait lui accorder une grande confiance, mais n'avait-il pas été loyal envers lui ? De surcroît, il avait besoin d'allié.

— Il se pourrait que Jeanne de Thury soit la Licorne, confirma-t-il finalement.

A cette accusation, Guilhem eut l'impression que son cœur se déchirait.

— Mais dans ce cas, il ne s'agit pas de la véritable Jeanne de Thury car je connais l'identité de la Licorne. Elle se nomme Egelina de Camville. Elle est la fille du shérif de Lincoln.

Devant la surprise de Guilhem, et de Gilbert – Médard restant tout à fait indifférent –, il raconta comment il avait découvert Thomas l'Affligueur et Ladre, les deux Normands qui s'en étaient pris à Maud au Riche Laboureur, eux aussi en surveillance devant la maison de Baudric d'Orbec. Puis il parla de sa rencontre avec Maud et Basilic.

— Sont-ils à Rouen ? le coupa Gilbert.

— Ils donnent leur spectacle devant la cathédrale. Je leur ai parlé. J'ai convaincu Maud de m'aider à mettre hors d'état de nuire ceux qui la poursuivaient.

Il leur dit alors comment il avait tendu son piège, la mort de Thomas l'Affligueur et la confession de Ladre.

— Pourquoi croyez-vous que Jeanne de Thury serait cette Egelina ? demanda Guilhem.

— Il existe, ou a existé, une véritable Jeanne de Thury. Elle a fui la Normandie après la mort de son mari. Cela est vrai. Mais quand elle est venue à Paris chercher la protection du roi de France, sa route a peut-être croisé celle d'Egelina qui l'a tuée et a pris sa place.

Guilhem se sentit perdu. Si Mailly disait vrai, il ne retrouverait jamais la Jeanne qu'il cherchait. Or, l'interprétation de l'hospitalier sonnait juste, il en prenait conscience. La fausse Jeanne avait inventé un conte sur ses malheurs, ce qui expliquait ses mensonges sur Crève-cœur, mais aussi les non-dits de ses domestiques, en vérité des complices de la Licorne.

Comme il restait silencieux et accablé, Nicolas de Mailly voulut le rassurer :

— Mais je peux me tromper, et le seul moyen de savoir où se trouve Egelina, et s'il s'agit bien de Jeanne, est de faire parler d'Orbec. A quatre on parviendra à le saisir et l'interroger.

— Nous sommes donc alliés ? s'enquit Guilhem, reprenant du courage.

— Nous pouvons le devenir, cependant je dois auparavant vous révéler les raisons de ma présence ici.

Mailly raconta donc sa disgrâce et précisa que s'il ne trouvait pas la Licorne, il ne pourrait rien faire pour Guilhem.

— Nos sorts sont donc liés, dit ce dernier avec insouciance. Mais

après, imaginons que nous trouvions la Licorne. Serons-nous toujours alliés ? Je ne livrerai jamais celle que j'ai connue comme étant Jeanne de Thury.

— Je vous l'ai dit. Il n'est pas certain que ce soit elle. Je dois vous avouer que j'ai été troublé en retrouvant Maud ici.

— Mais vous étiez convaincu de son innocence.

— Ce ne peut être Maud ! affirma Gilbert.

— Et pourquoi donc ? lui demanda Guilhem.

— Je ne sais pas, seigneur, mais je le sens au plus profond de moi, répondit naïvement Gilbert. Elle est trop bonne pour avoir tué tous ces gens.

— Nous ne savons rien de cette fille ! intervint Mailly. Je songe aussi à autre chose que m'a appris ce suppôt du shérif de Nottingham. Egelina de Camville a un signe particulier aux oreilles.

— Quoi donc ?

— Je l'ignore, il l'ignorait aussi, mais son père avait demandé qu'on lui rapporte ses oreilles pour être certain de sa mort.

Surpris par cette révélation, Guilhem essaya de se souvenir des oreilles de Jeanne, mais il l'avait approché tête nue seulement dans le lit, et dans l'obscurité.

— Maud vous a-t-elle montré ses oreilles ? s'enquit-il.

— Rapidement, aussi n'ai-je rien vu.

Guilhem se leva, les autres firent de même. Alors Ussel et Mailly s'accolèrent avec grande sincérité. L'alliance était scellée.

Ce même jour où nos amis chevauchaient sur la route de l'abbaye de la Fontaine qui guérit, à la relevée, un valet amena devant la maison aux rosaces trois chevaux superbement harnachés et bien brossés, avec brides en argent et selles à dosseret.

Peu après, la porte s'ouvrit sur Baudric d'Orbec et son écuyer accompagnant Egelina de Camville.

Par leur absence, Guilhem et Nicolas de Mailly les avaient donc manqués.

Le boiteux portait sa robe pourpre galonnée de vert avec le surcot sans manches brodé d'une croix rouge. Son fourreau pendait à sa double ceinture nouée par-devant. Un chapel de couleur feuillage, en forme de mortier, le coiffait.

Egelina arborait une robe de taffetas bleu de perse boutonnée devant, aux manches ouvertes depuis le coude jusqu'à la main. Pardessus, elle portait une surcotte plus claire et un léger manteau ouvert sur les côtés pour y passer les bras, attaché par un troussoir[83]. Une guimpe couleur tannée, serrée autour de sa tête par un bourrelet de tissu, lui couvrait les cheveux et le cou.

Une fois en selle, ils prirent la direction de la cathédrale, puis descendirent la rue du Grand-Pont.

Baudric d'Orbec avait le cœur empli d'allégresse. Après tant d'années de malheur, le diable avait cessé de le torturer. Peut-être le Seigneur Dieu avait-Il enfin reconnu les sacrifices de Son fidèle serviteur.

En se dirigeant vers le château des ducs de Normandie, le passé lui revenait, accompagné de son cortège d'horreurs. Sept ans auparavant, son jeune frère voulant prendre la croix, il l'avait accompagné en Palestine afin de ne pas le laisser seul. Son père était resté à Orbec.

Mais en Palestine les deux frères avaient vite déchanté. Les rudes conditions de vie transformaient les hommes en animaux sauvages et les barons passaient plus de temps à vider leurs querelles qu'à faire la guerre aux infidèles. Certains, comme Raymond de Tripoli, préféraient même nouer des alliances avec les musulmans pour s'enrichir. La plupart ne respectaient ni leur parole ni leur serment. C'est ainsi que, malgré une trêve conclue avec les musulmans, Renaud de Châtillon s'était emparé de plusieurs caravanes, massacrant escortes et caravaniers, sauf ceux pouvant

payer rançon. Et quand Saladin avait rappelé les Francs à leur foi et exigé la libération des prisonniers, Châtillon lui avait suggéré de demander à Mahomet de venir les sauver.

Alors Saladin avait détruit une troupe de templiers près de Tibériade. Pour venger l'affront, les Francs, dirigés par Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, avaient réuni deux mille chevaliers, treize mille fantassins et quarante mille mercenaires. Jamais plus grande armée n'avait foulé ce sol sacré. En face, Saladin disposait de soixante mille guerriers.

La bataille s'était déroulée en juillet 1187 à la Corne de Hattin.

Les chevaliers du Temple et de Jérusalem y avaient fait des prodiges, ralliés autour du bois de la vraie croix, jusqu'à ce que l'évêque d'Acre soit tué dans la mêlée. Mais après la perte de la croix, les plus braves avaient jeté leurs armes.

A la fin de la journée, collines, plaines et vallées étaient couvertes de morts, de drapeaux abandonnés et souillés de sang, de têtes coupées, de membres dispersés et de cadavres. Les prisonniers, innombrables et rassemblés en troupeaux comme des bêtes, avaient été distribués aux vainqueurs. Saladin avait gardé Guy de Lusignan mais fait exécuter les templiers et les hospitaliers, assurant « vouloir délivrer la terre de ces deux races immondes ». Le lendemain, il avait autorisé chacun de ses émirs à tuer de leur main un chevalier franc prisonnier.

Baudric avait échappé à ce carnage. Lui et son frère avaient été cédés à un seigneur sarrasin comme esclaves.

Dans les semaines suivantes, Saint-Jean-d'Acre, Jaffa, Beyrouth, Ascalon, Gaza et Jérusalem étaient tombés aux mains des mahométans ; tout le royaume de Jérusalem.

Pour Baudric et son frère avait commencé un long calvaire. Les demandes de rançon étaient parties pour la France et, en attendant, les prisonniers étaient restés enchaînés dans de profonds cachots. Après deux années de souffrances et de maladie, son frère était mort et son corps avait été jeté aux chiens.

Baudric avait appris le peu de valeur de la vie humaine. Un an plus tard, leur rançon était arrivée. Il avait été libéré mais auparavant mutilé comme l'exigeait Saladin. De retour en France, il avait retrouvé son domaine ruiné et son père mort de chagrin. Des créanciers avaient fait saisir ses terres. Il ne possédait plus rien. Et personne ne s'intéressait aux croisés vaincus.

Désespéré, anéanti, Baudric s'était adressé à son suzerain, l'archevêque de Rouen, pour obtenir de l'aide.

Gautier de Coutances, qu'on appelait Maître Gautier pour son habileté, avait été évêque de Lincoln avant son élection comme archevêque de Rouen. Fin diplomate, juriste éminent, serviteur fidèle

d'Henri II à qui il devait tout, Coutances savait aussi garder de bonnes relations avec tout le monde. Estimé par Philippe Auguste, aimé de Richard Cœur de Lion, il était aussi apprécié par Geoffrey, le frère naturel de Richard, son prédécesseur à l'évêché de Lincoln.

Or, l'archevêque de Rouen s'apprêtait à partir à la nouvelle croisade avec le roi d'Angleterre. Ne pouvant répondre aux sollicitations de Baudric d'Orbec, il l'avait recommandé à Geoffrey devenu archevêque d'York. C'est ainsi que d'Orbec était entré au service du frère naturel du prince Jean.

Nous l'avons dit, Geoffrey était un maître généreux mais brouillon et maladroit. Très vite, d'Orbec avait pris ascendance sur lui. C'était d'ailleurs ce que l'archevêque de Rouen lui avait demandé : Baudric devait être l'homme de Richard Cœur de Lion chez Geoffrey.

Seulement, d'Orbec avait d'autres ambitions. Le roi d'Angleterre parti, le nouveau maître de l'Angleterre et de la Normandie devenait le prince Jean. Aussi Baudric avait-il décidé d'œuvrer dans le rapprochement des deux demi-frères qui ne s'aimaient guère. C'est lui qui avait incité l'évêque d'York à débarquer en Angleterre malgré l'interdiction de Richard. Comme il le pensait, Geoffrey avait été capturé et emprisonné et Baudric était allé trouver le prince Jean.

A ce moment-là, l'archevêque de Rouen était revenu en Angleterre, envoyé par Richard qui s'inquiétait de la façon dont Guillaume de Longchamp conduisait son royaume.

Lors d'une entrevue avec le prince, et en présence de Coutances, d'Orbec avait raconté l'arrestation et l'emprisonnement ignominieux de son maître.

« Tant mieux ! S'il crève en prison, je ne verserai pas une larme ! » avait ricané Jean, à la grande contrariété de l'archevêque de Rouen.

Alors Baudric avait expliqué comment cet emprisonnement inique pourrait faire tomber Longchamp, car tous les nobles anglais condamnaient l'injure faite à un Plantagenêt. Pourquoi le prince ne convoquerait-il pas châtelains et évêques pour demander au Grand chancelier de se justifier ?

« Impossible ! Si je rassemble les barons, il les retournera en ma défaveur. Son armée est plus forte que la mienne et, avec sa fortune, il peut acheter qui il veut.

— Il les retournera s'il vient à votre assemblée, noble prince, mais qu'il ne se présente pas, et vous pourrez l'accuser de forfaiture. Selon les lois féodales, ses vassaux l'abandonneront », avait rétorqué Baudric avec un sourire.

Il avait alors expliqué son plan dont la malice avait séduit le prince Jean.

Seulement, à ce moment-là, Baudric d'Orbec se demandait

encore comment le mettre en œuvre. Il avait alors suggéré à Jean d'organiser un grand tournoi d'arbalétriers, espérant à cette occasion découvrir un archer hors du commun.

Et il avait trouvé Egelina.

Egelina, elle, songeait à Guilhem d'Ussel. Quand, dans la chambre du Signe de la Croix, elle l'avait vu dans la rue de la Colombe, à côté de Saint-Pol, elle était restée pétrifiée.

— « Tire, mais tire donc ! » avait ordonné Baudric.

Elle ne pouvait pas.

« Tire ! Tire ou je te tue ! »

Elle avait appuyé sur la queue de l'arme.

Ensuite, ils avaient fui. Quittant le verger derrière l'auberge, elle avait remis l'arbalète à un complice qui devait les rejoindre plus tard. Puis ils avaient gagné le pont au Change où les gens de Baudric les attendaient. Ils avaient ensuite quitté Paris par la rive droite et, le soir, le complice ayant gardé l'arbalète les avait rejoints à l'auberge dans laquelle ils avaient trouvé refuge.

C'est dans cette chambre que Baudric lui avait demandé de s'expliquer.

« Tu as failli tout faire rater ! » avait-il explosé.

Elle n'avait pas répondu.

« Pourquoi ? J'exige une réponse !

— Je ne veux plus tuer !

— Ce n'est pas la réponse que j'attends. »

Silence.

« Je ne suis pas aveugle, j'ai aussi reconnu ce Guilhem d'Ussel avec qui j'ai parlé au Riche Laboureur. C'est à cause de lui que tu n'as pas tiré !

— Oui.

— Qu'y a-t-il entre vous ? »

Elle était restée muette un moment avant de lâcher :

« Je ne sais pas, mais s'il découvre qui je suis, il me rejettera, alors je n'aurai plus qu'à mourir. »

Curieusement, Baudric avait paru accepter cette explication et n'avait rien demandé d'autre. Il s'était même éloigné d'elle, comme pour réfléchir. Son silence l'avait encouragée :

« J'ai tué un chevalier de Guillaume de Longchamp pour vous, j'ai occis le sire Renaud de Grampé à Tours, Gauthier de Saint-Sauveur à Rouen, puis Adhémar de Cugnac, Clérambault de Noyers, Hugues de Saint-Pol. Je serai damnée pour ces meurtres et je crois avoir payé cher ma liberté. »

Il n'avait rien répondu, lui tournant le dos.

« Je ne tuerai plus ni pour vous ni pour le prince Jean. »

Elle avait ajouté d'une voix étranglée :

« Vous m'aviez promis la liberté. »

Elle se souvenait comme elle avait eu peur, persuadée qu'il allait la punir, mais peu lui importait désormais.

Il s'était retourné et, contre toute attente, lui avait octroyé un sourire.

« Entendu », avait-il dit.

Elle était tombée à genoux et il s'était approché d'elle.

« Tu m'as été fidèle, Egelina. J'ai connu peu de serviteurs aussi loyaux que toi. Je peux te l'avouer, sans toi je ne serai pas ce que je suis devenu. Je n'exigerai donc plus rien et je te doterai si tu te maries. J'en fais serment. »

Comme elle s'était mise à pleurer, il avait déclaré solennellement :

« Dans mon cœur, tu es le fils, ou plutôt la fille, que je n'aurai jamais. »

A mesure qu'ils se rapprochaient de la triple enceinte de la ville qui commandait le passage sur le pont de Mathilde l'Emperesse, la formidable silhouette du château ducal s'imposait.

Construit par Richard I^{er}, duc de Normandie, c'était à l'origine un gros donjon carré sans aucune ouverture, sinon de minuscules fenêtres percées au sommet. Guillaume le Conquérant, puis son fils Henri Beauclerc, et ensuite Henri II et son fils Richard l'avaient habité et surtout agrandi, ceignant le donjon d'une muraille crénelée ponctuée de tours rondes et de douves baignées par le Robec et la Seine. A l'intérieur se dressaient de plus petits bâtiments et une seconde enceinte, s'appuyant sur le donjon, délimitait la grande cour.

La marée montait et les douves boueuses se remplissaient quand d'Orbec, Egelina et l'écuyer franchirent la passerelle de bois, prolongée par un pont-levis qui enjambait les douves.

La herse de bois étant levée, ils débouchèrent dans la première cour. Le chevalier et les sergents de garde, qui connaissaient le boiteux, l'avaient laissé passer avec sa suite.

Baudric attendit cependant au corps de gardes. Il savait que pour pénétrer dans la massive tour noire où logeait le comte de Mortain, un sergent d'armes devait prévenir le chambellan qui avait la garde du château.

Par une poterne ferrée, un sergent conduisit donc les visiteurs dans la seconde cour où se dressait l'escalier de bois utilisé pour gagner l'entrée du donjon, à deux toises du sol. L'endroit puait la vase et la pourriture. Là, reconnu par la garde personnelle de Jean, le sergent grimpa les marches pour prévenir le chambellan, laissant toutefois monter les visiteurs derrière lui.

Baudric d'Orbec connaissait toutes ces procédures et ne s'impatientait pas. Il savait que Jean craignait d'être assassiné par des fidèles de feu son frère Geoffroy.

Egelina, elle, n'était jamais venue. Elle pénétra dans une grande salle obscure, à peine éclairée par des flambeaux en jonc et résine qui dégageaient une épaisse fumée et faisaient danser des lueurs rougeâtres. De petits carreaux vernis couvraient le sol. Aux murs pendaient bannières, oriflammes et tapisseries. L'une d'elles représentait des nefs avec des guerriers à bord.

Une vingtaine d'hommes d'armes veillaient tandis qu'attendaient, debout ou sur des banquettes, une poignée de chevaliers et de bourgeois qui devaient solliciter une entrevue. Parmi eux et à l'écart, quelques templiers conversaient à voix basse. Baudric reconnut Albert de Malvoisin, le commandeur du Temple de Londres, et alla le saluer. Plus loin se tenaient Maurice de Bracy et Brian de Bois-Guilbert, de nobles chevaliers au plus proche du prince Jean.

Devant l'escalier, bâti dans l'épaisseur du mur et menant aux étages, se tenaient deux gardes tenant guisarme et boulaie. Personne ne passait sans leur autorisation.

Curieuse, Egelina fit le tour de la salle. Rangés le long des murs se trouvaient des plateaux de tables, des bancs et des tréteaux. A l'extrémité, sur une estrade et couverte d'un dais brodé de léopards, se dressait une chaise haute et massive dont on disait que Guillaume le Conquérant l'avait fait tailler à sa mesure.

Le chambellan apparut, descendant lentement l'escalier. C'était un homme à la crinière blanche, en robe cramoisie bordé d'un large ruban turquoise finement brodé. Coiffé d'un bonnet de petit vair et portant un pelisson sans manches de la même fourrure, il affichait l'expression patricienne et orgueilleuse de ceux qui se savent au-dessus des autres.

Cet homme, par ailleurs maître de la chapelle, était de fait un personnage considérable car il s'occupait de l'administration domestique du palais et de l'encaissement des deniers domaniaux. Il accompagnait toujours le prince Jean quand celui-ci se rendait en Angleterre.

A son double baudrier aux boucles d'or pendait, dans un fourreau de bois décoré de bandes argentées, une longue et lourde épée à la garde tressée. Il tenait surtout un bâton d'ivoire, signe de sa dignité.

Ses lèvres paraissaient invisibles. D'un regard hautain, il parcourut la salle, mais déjà Baudric s'était approché, rejoint par Egelina. Tous deux mirent genou à terre. Le chambellan du château avait droit de vie ou de mort sur les visiteurs.

— Baudric ! Loué soit Jésus-Christ. Qu'il te conserve sain et sauf,

dit-il d'un ton peu absent.

— Dieu vous donne bon jour et bonnes heures, messire. Laissez-moi vous présenter la gracieuse dame Egelina.

— Vient-elle voir notre noble prince ?

— Oui, messire.

Le chambellan hocha la tête, et comme si parler plus le fatiguait, il se retourna et remonta l'escalier, avant que les hommes d'armes ne le barrent à nouveau.

— Votre épée, seigneur, dit l'un d'eux.

Baudric savait combien Jean craignait d'être meurtri. Il défit son baudrier et le remit.

Au niveau supérieur, ils pénétrèrent dans une salle obscure car éclairée seulement par des chandelles. Il y avait deux fenêtres, mais leurs volets étaient rabattus. De vieux écus de bois et de cuir remontant au temps du duc Richard ou de Guillaume s'étaient sur les murs. C'était là que Jean recevait habituellement ses visiteurs. D'Orbec y était venu plusieurs fois.

Toujours guidés par le chambellan, ils traversèrent la pièce et, passant derrière une tenture, entrèrent dans l'appartement ducal, une salle ogivale éclairée par quelques étroites ouvertures de même forme au fond d'embrasements. Un feu de bois crépitait dans unâtre, simple renfoncement dans l'épaisseur du mur. Un immense lit à courtine occupait une partie des lieux, ainsi qu'un grand bahut couvert de coupes en or, de plateaux d'argent et autres pièces d'orfèvrerie. Sur une table à tréteaux s'étaient les reliefs d'un repas : des assiettes d'étain contenant des restes de viandes, des tranchoirs et des pots de vin et de cervoise.

Sur une estrade de deux marches, siégeait le prince Jean, assis sur une cathèdre couverte d'un dais. Il était revêtu d'une robe écarlate galonnée d'or avec une tunique aux manches fendues, brodée de deux léopards, et, par-dessus, un manteau doublé d'hermine. Sa chevelure bouclée s'échappait du bonnet cerclé d'or qui le coiffait et inondait ses épaules. Sa barbe, bouclée elle aussi, paraissait bien taillée mais tout emmêlée. Le prince ne portait aucune arme et tenait seulement une verge de justice en argent, surmontée d'un globe et d'une croix.

Avec le regard trouble de celui qui vient à peine de sortir des vapeurs du sommeil, il considéra un instant Baudric puis s'arrêta sur Egelina.

Elle baissa les yeux et, agissant comme son maître, elle s'agenouilla au pied du siège ducal et baisa le bas du manteau.

Près du prince se tenait Alard, le fils du chambellan. Ce dernier avait gagné un coin sombre de la salle.

Alard, jeune homme d'une grande robustesse et d'une belle

taille, avait fait ses preuves dans maints tournois, montrant autant de sauvagerie que de hardiesse. Visage triangulaire, bouche ferme, sanguin, avec une barbe courte et une chevelure fort noire comme souvent chez les Celtes, il était réputé pour son habileté, son manque de scrupule et son absence de religion. Abusant de la position de son père et bénéficiant de la confiance du prince, il était craint des faibles et redouté des fidèles de Richard.

En robe de velours lie-de-vin recouverte d'une tunique azur serrée par une double ceinture en peau de cerf à boucle d'argent, il portait son épée par-devant, s'appuyant à deux mains sur la garde comme pour affirmer sa position et défier quiconque douterait de sa valeur.

Imbu de son importance, il considéra les visiteurs avec une évidente indifférence.

— Tu peux te lever, Baudric, ordonna le roi d'une voix lasse. Et dis-moi qui est cette gente mignonnette qui t'accompagne.

Jean était réputé aimer les femmes, contrairement à son frère Richard.

— C'est d'elle que je viens vous parler, très haut et gracieux sire.

— Parle donc, et qu'elle se lève aussi.

— J'ai vu messire Alard, hier, votre grâce. Vous savez donc que Saint-Pol a trépassé. Le roi Philippe a perdu ses trois plus proches chevaliers.

— Je suis satisfait de toi, beau sire. Le plan que tu m'avais proposé s'est déroulé sans anicroche. Mes ennemis sont bien affaiblis grâce à toi. Mon chancelier t'écrit sous peu. Je songe à te laisser le château de Tonbridge.

— Merci, très haut et gracieux seigneur, balbutia d'Orbec.

Tonbridge était une forteresse digne d'un comte.

— Mais tu ne m'as pas dit qui elle est ! badina Jean en désignant Egelina de son bâton.

— Il s'agit de la Licorne, votre grâce.

— Elle... La Licorne... s'exclama Jean en haussant les sourcils de surprise. Mais tu m'avais parlé d'un archer !

Alard lui-même paraissait ébahi.

— Egelina est un archer unique qui utilise une arme extraordinaire qu'elle a élaborée.

— Egelina, c'est donc votre nom, gracieuse dame ?

— Oui, mon seigneur.

— Et tu veux une récompense pour elle, Baudric ?

— Pas exactement, très honoré seigneur. Egelina vient vous supplier de lui accorder votre indulgence et la rémission de ses crimes.

— La rémission ? La dame aurait commis quelque crime ? s'enquit Jean en plissant le front. A mon service ? Auquel cas, je lui

pardonne de bon cœur !

Il se mit à rire, d'un rire de gorge, très désagréable. Alard, en bon courtisan, l'imita.

— Il s'agit d'un crime commis avant qu'elle n'entre dans ma maison, votre grâce. Egelina est poursuivie par les shérifs de Nottingham et de Lincoln.

— Wendeval, Camville ?

— Oui, très haut et gracieux seigneur. Egelina est la fille du sire Gérard de Camville.

— Celle qui a tué son oncle ? intervint Alard, stupéfait.

— Oui, noble seigneur, acquiesça Egelina.

— Je me souviens de ça, dit lentement Jean. Tu le savais depuis toujours, Baudric ?

— Oui, votre grâce. J'ai tiré Egelina des mains des gens du shérif de Nottingham, à condition qu'elle œuvre pour moi et pour vous. C'est un archer unique, je vous l'ai dit.

— La fille Camville, donc vous, jeune dame, n'a pas tué seule celui qui devait devenir son époux et son oncle, remarqua Alard. Que sont devenus vos complices ?

— Il n'y avait pas de complices. J'ai tiré les carreaux moi-même, noble seigneur. J'en suis capable et mon arbalète est puissante. Je crois l'avoir prouvé au service du noble comte de Mortain, répliqua-t-elle avec un brin d'arrogance.

Le prince resta indécis, se frottant la barbe. Alard ne paraissait pas convaincu. Baudric hésitait à plaider la cause de son serviteur.

En vérité, Jean se demandait quel profit tirer de ces révélations. La fille était jolie, il pourrait la mettre dans sa couche. Quant à lui accorder son pardon, ce n'était pas dans ses vues.

— Je pourrai t'accorder ta grâce, assura-t-il finalement. A une condition.

— Laquelle, noble prince ?

— Dans trois jours, je rassemblerai à Caen mes vassaux normands pour leur annoncer que cinquante mille marcs d'argent de la rançon de mon frère sont déjà réunis. Evêques, clercs, comtes et barons, abbés et prieurs ont donné chacun un quart de leur revenu pour rassembler cette somme. Aucune église, aucun ordre religieux ne s'est dispensé de contribuer à cette délivrance. Mais les barons du duché n'ont pas été si généreux. Ils devront donc faire un effort, s'ils ne veulent pas que je saisisse moi-même leurs biens.

» Après mon plaidoyer, Gautier[84] laissera la parole aux barons, qui m'approuvent.

Il eut un sourire cruel.

— Mais un des barons aura l'audace de s'opposer à moi, je le sais. Il se nomme Gui de Brionne.

D'Orbec haussa les sourcils. Brionne était son voisin. Lointain cousin de ce Gui de Brionne qui, cent cinquante ans plus tôt, avait fait valoir ses droits sur le duché et pris la tête de la révolte contre Guillaume le Conquérant, Brionne était l'un des plus puissants seigneurs de Normandie. Et surtout des plus écoutés.

— Quand j'ai annoncé la mort de Richard en prison, poursuivit Jean, comme pour se justifier, Brionne m'a quasiment traité de menteur. Il doit payer le prix de son insolence. Tu l'occiras pour moi, Egelina, et ensuite je parlerai à ton père qui m'écouterà et te pardonnera.

Egelina n'avait jamais envisagé une telle condition. Elle jeta un regard affolé à Baudric qui lui fit signe de s'incliner devant la volonté du prince. Après tout, quelle importance pouvait avoir une mort de plus ?

Elle considéra alors Alard, qui ne laissa filtrer aucune émotion, puis Jean qui lui souriait chaleureusement.

Pouvait-elle lui faire confiance ? Mais si à ce prix elle recouvrait sa liberté... D'Orbec voulait la doter, il posséderait un puissant château... Elle pourrait épouser Guilhem, s'il voulait toujours d'elle. Elle se promit d'être une bonne épouse.

— Je le ferai, votre grâce, s'entendit-elle dire.

Jean hocha la tête avec satisfaction.

— Il faut qu'il disparaisse avant l'ouverture de la séance, intervint Alard, et qu'en aucune manière notre prince ne puisse être soupçonné.

— Agissez avant qu'il quitte Brionne pour se rendre à Caen, laissa tomber le prince.

L'audience était terminée. Baudric le comprit quand il vit approcher le chambellan. Les deux visiteurs s'agenouillèrent, puis se levèrent sur un ordre de Jean.

Quand ils furent partis, Jean secoua la tête.

— Incroyable ! Qui aurait pensé qu'une femme puisse être si adroite un arc à la main !

— En effet, votre grâce. Mais il sera difficile de convaincre Gérard de Camville de pardonner à l'assassin de son frère.

Ouvrant de grands yeux, Jean le considéra avec étonnement.

— Pardonner ?

Comme le fils du chambellan ne disait rien, le comte de Mortain ajouta avec un infâme sourire :

— Tu devrais le savoir, je ne suis jamais avare des faveurs qui ne me coûtent rien.

Il ajouta plus sèchement :

— Il est temps que tout cela finisse, Alard.

— Je le pense aussi, votre grâce. Il y a danger dès qu'un homme devient trop puissant.

— Que Baudric et la fille disparaissent quand elle aura terminé sa besogne. As-tu veillé à ce qu'on éloigne les soupçons de moi ?

— Mes gens ont répandu la rumeur que l'arbalétrier se faisant appeler la Licorne appartient à Henri VI. Qu'il s'en prend aux fidèles de Richard qui songent à faire évader leur maître du donjon de Trifels où il est emprisonné ; que cette même Licorne a tué à la cour de France ceux qui cherchaient à obtenir de la Diète sa libération.

— On croit à cette fable ? ricana Jean.

— Les sots adorent croire les histoires de complot, votre grâce. Plus elles sont invraisemblables, plus elles leur paraissent vraies.

Le lendemain matin, Nicolas de Mailly avait repris sa place à l'auberge Saint-Michel. Il était convenu que Gilbert le rejoindrait, puis que Guilhem d'Ussel le remplacerait à la relevée.

Après les chaleurs des jours précédents, l'orage s'annonçait avec un ciel sombre comme l'enfer. Toute la nuit, le tonnerre avait secoué les murs des maisons et les éclairs déchiré l'obscurité.

Tierce avait sonné quand un palefrenier amena deux destriers harnachés. Mailly s'en inquiéta. D'Orbec se rendait-il quelque part ? Lui-même avait laissé son cheval à la commanderie des hospitaliers. Si le seigneur normand sortait de la ville, il ne pourrait le suivre.

La porte de la maison aux rosaces s'ouvrit et en sortit le même chevalier boiteux qu'il avait vu l'avant-veille. Guilhem d'Ussel lui avait confirmé qu'il s'agissait bien de Baudric d'Orbec. Derrière lui suivait une femme, mais le capuchon de son manteau rabattu empêchait de distinguer ses traits. Sa taille et son maintien ressemblaient pourtant à ceux de Maud. Mailly en fut déconcerté car il avait la certitude qu'il voyait Egelina de Camville, cette femme mystérieuse qui avait tué si habilement les meilleurs chevaliers du roi de France, et bien d'autres.

Avant de monter en selle, aidée par le palefrenier, la femme se tourna vers l'hôtellerie Saint-Michel. S'il s'agissait de Maud, elle l'avait forcément reconnu. Pourtant, rien dans son attitude ne le montrait. Mailly hésita à s'approcher pour en avoir le cœur net, mais cela n'aurait eu que des inconvénients : si c'était Maud, elle disparaîtrait en se sachant découverte. Et s'il s'agissait d'une autre femme, elle se souviendrait de lui, ce qui nuirait à la suite de son enquête. Il resta donc à sa place, forçant sur l'indifférence et priant intérieurement pour que les cavaliers ne quittent pas la ville.

Un autre palefrenier se présenta alors avec un cheval de bât chargé de coffres et il sut que le Seigneur n'avait pas exaucé sa prière.

Effectivement, le roussin fut mis en longe à la selle de D'Orbec et la troupe s'engagea dans la Grande-Rue en direction de la cathédrale.

Mailly leur emboîta le pas, à bonne distance. Mais la badaudaille était si nombreuse qu'il aurait été impossible qu'on le remarque.

A la cathédrale, les deux cavaliers prirent la rue du pont Mathilde encore plus encombrée que d'habitude. Colporteurs et camelots proposaient leurs marchandises, des crieurs de drapiers vantaient brunette et camelin, des chiens jappaient en écho, des drôlesses offraient leurs appâts aux gens d'armes et aux clercs, parfois à des religieux qui déversaient alors sur elles des torrents de

malédiction.

Nullement distrait par cette animation, Mailly ne perdait pas des yeux d'Orbec et la fille. Avec désespoir, il les vit franchir la porte de la première enceinte.

Ils quittaient la ville.

L'hospitalier se maudit de ne pas avoir Gilbert avec lui, ni son cheval. Il fila au plus vite à l'auberge de Saint-Maclou et trouva Guilhem avec Gilbert qui s'apprêtait à se rendre à l'hôtellerie Saint-Michel.

— Egelina se trouvait donc chez Baudric ! Mais depuis combien de temps ? s'exclama Guilhem.

Il n'avait osé la nommer Jeanne.

— D'Orbec se rend peut-être dans sa maison forte. S'il avait voulu partir vers l'Angleterre, il aurait emprunté la porte Massacre, observa Mailly.

— Essayons de les rattraper, proposa Gilbert. Ils n'ont guère d'avance.

— Les directions que l'on peut prendre de l'autre côté du pont sont nombreuses. Même en posant des questions autour de nous, nous pouvons fort ne pas les retrouver rapidement, grimaça Mailly.

— C'est quand même ce qu'on va faire, mais auparavant je vais interroger les palefreniers de l'écurie où d'Orbec laisse ses chevaux. Peut-être leur a-t-il dit où il allait.

— Je vous accompagne.

— Non, on doit commencer à vous connaître là-bas. Quand d'Orbec reviendra, il ne faut pas qu'il vous identifie. Moi, on ne me connaît pas. Allez plutôt chercher votre cheval à la commanderie. Donnons-nous rendez-vous devant la cathédrale.

— Et moi, seigneur ?

— Prends nos affaires et va chercher Médard. Puis retrouvons-nous.

Peu après, ayant sellé sa monture rapidement, Guilhem se retrouva devant l'écurie située quelques maisons avant celle d'Orbec. Là, il avisa un homme qui surveillait un gamin brossant un destrier.

— Dieu vous ait en Sa sainte garde, mes amis.

— Vous aussi, mon sire, répondit le palefrenier.

— Je cherche le sire d'Orbec. On m'a dit chez lui qu'il venait de partir, savez-vous où il est allé ? Je dois lui transmettre un message important.

En même temps, il montrait un denier esterlin[85] en argent.

L'autre écarquilla les yeux. Un denier d'argent pour un renseignement ! Jamais on ne lui avait offert une telle récompense. Seulement, il ignorait où était parti le sire d'Orbec.

Mais Grimault, son cousin, s'était occupé du cheval de bât avec l'écuyer, peut-être savait-il.

— Grimault ! cria-t-il.

Un garçon d'écurie, qui emplissait les mangeoires, se montra.

— Tu sais où est allé le sire d'Orbec ?

— Non, répondit ledit Grimault après un instant de réflexion. Mais j'ai entendu la dame parler de Caen.

— Il est parti pour Caen ? s'enquit Guilhem.

— Je ne sais pas, seigneur, répondit l'autre, inquiet. J'ai juste entendu ce mot quand elle conversait avec messire d'Orbec.

Voyant l'inconnu perplexe et craignant de ne pas recevoir son denier, le palefrenier ajouta :

— Mais, hier, le seigneur d'Orbec s'est rendu au château ducal. Avec la dame qui l'accompagnait tout à l'heure.

Au château ! Était-il allé chercher des instructions ? s'interrogea Guilhem.

Soudain, une idée lui vint et il demanda :

— As-tu entendu le nom de cette dame ?

— Oui, seigneur : Egelina.

Cachant son trouble, Guilhem bailla la pièce et partit. Que pouvait aller faire d'Orbec à Caen avec la Licorne ?

A la cathédrale, il retrouva ses compagnons qui s'étaient pressés. Il leur raconta ce qu'il avait appris.

— Seigneur, si d'Orbec s'est rendu au palais ducal hier et a rencontré le prince Jean, je peux en savoir plus. Laissez-moi aller là-bas me renseigner, proposa Médard.

— Toi ? Mais comment entreras-tu ? Et qui te renseignera ?

— Confiez-moi le méreau, seigneur. Je trouverai des gens de Louvart. Je dirai que j'ai été blessé, qu'on m'a soigné à Rouen et que je cherche mon capitaine pour reprendre du service. Je saurai faire parler les gardes.

Guilhem balança un instant. Mais après tout, pourquoi pas ? Il retira la chaîne qui pendait à son cou et la tendit au sergent.

Au château, ils s'approchèrent de la passerelle de bois enjambant les douves. La herse était relevée. On voyait de l'animation dans la cour, de l'autre côté de l'enceinte : beaucoup de chevaux, des charrettes que l'on chargeait.

Guilhem désigna un des nombreux cabarets où les gardes venaient écluser verres d'ale ou de cervoise.

— On t'attendra là, mais ne traîne pas.

Médard emprunta la passerelle, puis le pont-levis. Guilhem et ses amis s'étaient éloignés vers la gargote. Ils le virent palabrer et entrer.

— Je t'ai déjà vu, toi ! affirma un garde aux cheveux décolorés et au visage rougi par le soleil.

— Mon nom, c'est Médard la Hure. Je suis au seigneur Lupescar. On m'a dit qu'il se trouvait ici.

En parlant, il présenta le méreau au garde qui, l'ayant examiné, appela un sergent. Celui-ci s'approcha avec méfiance, la main sur sa miséricorde. Il se campa les jambes écartées pour affirmer son autorité.

— Où tu as eu ça, compère ? C'est réservé aux chevaliers.

— Je suis sergent d'armes chez le seigneur Lupescar, c'est lui qui me l'a confié. Je dois le voir.

— Pourquoi ?

Médard montra son bras.

— Voici deux semaines, je me trouvais avec le seigneur Lupescar. Il m'a confié une troupe et ce méreau, mais on est tombés sur un parti de gens de Cadoc et on a été écrasés. Ils m'ont laissé pour mort, une main en moins. Heureusement, de braves gens m'ont soigné et sauvé, et, maintenant, je veux retrouver mon capitaine, m'expliquer, venger l'affront et rendre le méreau.

L'histoire convainquit le sergent. Qui aurait coupé sa propre main pour raconter une fantaisie ?

— Le seigneur Lupescar n'est pas là. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours. Peut-être accompagne-t-il notre noble prince à Caen.

— A Caen ? Comment irai-je à pied ?

L'autre haussa les épaules, indifférent aux soucis de son interlocuteur.

— Que va faire le comte de Mortain là-bas ? s'enquit le routier.

— L'assemblée des barons se tiendra dans trois jours à l'Echiquier. On doit y parler de la rançon de notre duc.

Médard soupira.

— Je vais rester à Rouen et attendre son retour.

L'autre leva les yeux vers le ciel noir.

— L'orage sera mauvais, tantôt. Si tu veux un lit et une soupe, reviens ce soir. Il y aura de la place dans les dortoirs avec le départ du prince, proposa le sergent d'un ton bourru.

— Merci, je viendrai sûrement.

Les ayant salués, Médard reprit le chemin en sens inverse et rejoignit le cabaret où les autres l'attendaient.

C'était une gargote humide sans doute fréquemment inondée par les montées du Robec et de la Seine. Deux tables, de part et d'autre d'un foyer éteint dont l'évacuation des fumées se faisait par un trou dans la toiture. Le cabaretier se trouvait dans la cour.

Médard s'installa avec ses compagnons. Il n'y avait pas d'autres clients. Gilbert lui fit glisser le pot de cervoise et son écuelle qui contenait une demi-perche grillée.

Avant de commencer à manger, le sergent fit son compte rendu. Quand il eut terminé, Mailly affirma :

— D'Orbec est bien parti pour Caen.

— Y faire quoi ? s'enquit Guilhem, pas convaincu.

— Egelina se trouvait avec lui, vous ne comprenez pas ?

Guilhem frissonna, ne voulant répondre.

— Avant qu'elle meurtrisse les chevaliers du roi Philippe, elle a tué ici.

— Comment le savez-vous ?

Le ton de Guilhem était agressif.

— C'est l'Anglais, celui au service du shérif de Nottingham, qui me l'a révélé. Lui et ses compères poursuivaient Egelina, ils ont retrouvé sa trace ainsi : voici un an et demi, à Tours, elle a tiré sur Renaud de Grampé qui s'opposait au prince Jean. Quelques mois plus tard, elle a recommencé en tuant Gauthier de Saint-Sauveur devant la cathédrale, ici même. Chaque fois, le carreau était marqué d'une corne de licorne.

Guilhem resta silencieux. Pourquoi cette nouvelle lui faisait-elle si mal ? Après tout, Egelina, ou Jeanne, avait déjà tué d'autres hommes de cette façon. Elle l'avait trahi, lui avait menti, alors quelle importance ? Pourquoi souffrait-il ?

Mailly l'observait, se doutant de l'existence d'une liaison entre lui et la tueuse.

— Les barons normands seront tous à Caen. Jean doit vouloir en faire disparaître un, et d'Orbec est parti là-bas avec elle pour ça, dit-il.

— Je connais le château de Caen, intervint Médard. Si elle tue un baron, elle n'en sortira pas. Il n'existe qu'une porte.

— Elle s'en est toujours tirée ! Croyez-vous que c'était facile à Paris ? C'est un démon, affirma Mailly en haussant les épaules.

— Nous partons pour Caen, trancha Guilhem.

La castellerie de Brionne se dressait sur une motte, avec quelques maisons en contrebas, entourées d'une enceinte de bois. Gros donjon carré de dix toises de côté avec des contreforts aux angles, le château surplombait la vallée. Une enceinte flanquée de tours l'entourait.

Aucune ouverture dans la forteresse, sinon une étroite porte circulaire, à deux toises du sol, et deux petites baies ogivales sur un flanc, sans doute à l'étage seigneurial. Au sommet courait un hourd saillant faisant balcon et recouvert de tuiles de bois.

Les deux cavaliers avaient longé la Rille un moment, puis

contourné la palissade du village aux toits de chaume qui paraissait somnoler. Sans doute les avait-on vus du haut du donjon et ils ne cherchaient pas à se cacher. Au demeurant, rien ni personne ne pouvaient échapper à la vigilance des sentinelles.

Mais d'Orbec connaissait bien les lieux. Ils étaient partis le matin de Rouen et le crépuscule approchait. Il suffisait d'attendre la nuit et de revenir dans l'épaisse forêt s'étendant devant la rivière. Le seul risque était de rencontrer des braconniers ou un garde-chasse, tant pis pour eux alors, avait-il décidé.

Ils passèrent la Rille au guet, non loin de l'endroit où s'était dressé un premier château en bois et dont il restait quelques poutres brûlées. Egelina ne cessait de regarder le ciel. L'orage n'avait toujours pas éclaté, mais le tonnerre avait grondé toute la journée. S'il pleuvait, les choses seraient plus difficiles.

Ils pénétrèrent ensuite dans les taillis par le chemin conduisant à Caen, puis suivirent des sentes en pente douce et traversèrent des taillis jusqu'à parvenir à un massif de hêtres au sommet d'une butte dominant la vallée. De là, invisibles grâce aux arbres, ils voyaient parfaitement le donjon et son pont à chaîne qui franchissait un fossé. Deux autres ponts-gisants ponctuaient l'enceinte extérieure.

Ils attachèrent les chevaux sur un terre-plein herbeux, le long d'un massif de bruyères, avec une quantité de fourrage suffisant pour plusieurs heures et de l'eau dans des écuelles. Tout avait été transporté par le cheval de bât. Puis ils dressèrent leur campement sous un arbre, tandis que commençaient à crépiter les premières gouttes de pluie sur les feuillages.

La pluie devint déluge. Même s'ils avaient érigé une tente de fortune, ils furent vite trempés. Heureusement qu'ils se trouvaient en hauteur. L'eau s'écoulait en cascade en contrebas. D'Orbec ne ferma pas l'œil de la nuit. Il avait prévu d'agir au gué de la Rille, mais dans quel état serait la rivière le lendemain ? Quant à Egelina, elle ne dormit pas plus, priant souvent la Vierge Marie de lui pardonner. Elle songeait aussi à Guilhem. Où se trouvait-il en ce moment ? Pensait-il toujours à elle ?

Bien avant l'aube, ils rangèrent leurs affaires puis revinrent sur leurs pas, progressant lentement pour ne pas tomber dans un fossé boueux ou trébucher sur une racine. Baudric guidait Egelina qui avait pris son sac contenant l'arbalète et les carreaux, ayant veillé à le garder à l'abri de la pluie.

Celle-ci avait cessé et les étoiles brillaient. Cela rassura la jeune femme sur le résultat de leur entreprise.

Ils marchèrent ainsi près d'un demi-mille. Arrivés à proximité du gué, ils virent que la rivière roulait de gros flots, submergeant une partie du chemin. Mais, selon d'Orbec, le passage restait franchissable

pour des chevaux. Ils se dissimulèrent derrière les grosses racines d'un saule.

Egelina commença à monter son arbalète sous le regard attentif de Baudric qui avait aussi apporté la sienne.

Le soleil se levait et des nuages de moucherons voletaient au-dessus des flots charriant des branchages quand ils virent arriver deux hommes sur la rive opposée. Tous deux sur le même cheval. Ils examinèrent la rivière, puis l'un mit pied à terre et l'autre engagea sa monture dans le courant. A un moment, le cheval eut de l'eau jusqu'au poitrail et hésita à avancer, mais un coup d'éperons le fit bondir et, en quelques foulées, il parvint sur la rive où se trouvaient Baudric et Egelina. L'homme descendit de selle, prit une corde qu'il noua à une souche, à peine à quelques pas d'eux. Puis il remonta en selle et refit la traversée en dévidant la corde. Sur l'autre rive, son compagnon en attacha solidement le bout à un arbre. Satisfaits, ils repartirent.

Sexte avait sonné à l'église quand retentirent hennissements et martèlements de sabots dans la boue. Une troupe approchait.

Baudric compta huit chevaux, dont trois portaient deux cavaliers. Deux hommes marchaient en tête. L'un, de petite taille, en cotte de drap écarlate avec un manteau d'étamine galonné d'azur, chapel de velours et soliers de buffle dans ses étriers, arborait au flanc un long braquemart à poignée de fer poli. Son compagnon, en haubergeon et camail, brandissait la bannière de Brionne.

— Gui, c'est le petit, souffla Baudric à Egelina. Je toucherai le cheval de celui qui franchira la rivière en premier.

Elle opina, glissa le carreau sous la fausse corde. L'arc avait été tendu quand la troupe approchait.

Les gens de Gui de Brionne restèrent quelques instants à regarder l'eau tumultueuse et à bavarder, désignant branches et arbustes qui descendaient le courant. Puis l'un d'eux s'engagea en tenant la corde. A mi-course, ce fut Gui qui fit entrer à son tour son cheval dans l'eau. Les autres suivirent.

Le premier cheval se rapprochait de la rive et n'avait plus de l'eau que jusqu'aux jarrets – Gui étant au milieu des flots – quand Baudric appuya sur la queue de son arme, laissant partir le vireton qui atteignit le cheval de tête. Immédiatement, Egelina tira. Gui de Brionne reçut le carreau dans le cœur et, sous la violence du coup, bascula de sa selle.

En un instant, la confusion fut totale. Le cheval de tête avait rué sous la douleur et son cavalier basculé dans les flots. Sa tête alourdie par le camail disparut sous l'eau et il fut emporté.

Gui de Brionne filait déjà dans le courant. Plusieurs de ses

hommes sautèrent dans la rivière pour le rattraper. L'air vibrait des hurlements et cris d'alarme, ponctués par les hennissements de terreur des animaux qui ruaient, faisant tomber leurs cavaliers dans un enchevêtrement furieux.

Déjà Egelina et Baudric s'ensauvaient. Seulement, pour gagner le sentier menant à leurs montures, ils s'étaient démasqués. Un cri retentit :

— C'est eux ! Là-bas !

Ils hâtèrent le pas, le cœur battant. S'agrippant à un buisson, Egelina se retourna et vit que l'un des cavaliers abordait à la rive.

Cela lui donna un regain de vigueur et elle dépassa Baudric. Lui aussi se retourna. Le cavalier était déjà au chemin et piquait des deux. Très vite, il serait sur eux.

Baudric s'arrêta pour tirer son épée, abandonnant l'arbalète.

Il attendait, prêt à l'estourmie, tout en sachant combien le combat serait inégal, lui étant à pied. Le voyant à sa portée, le chevalier, trop pressé, poussa son destrier d'un coup d'éperons. Mais la bête glissa dans la boue et tomba, entraînant son cavalier dans sa chute.

Jugeant inutile d'aller l'étriper, Baudric rattrapa Egelina.

Peu après, essoufflés, ils retrouvaient leurs montures. Plus loin arrivait le cavalier, à pied, braillant des invectives.

Ils mirent leurs chevaux au trot et s'éloignèrent rapidement, regagnant un chemin filant vers le septentrion.

Ils rentraient à Rouen.

Le château de Caen avait été construit par Guillaume le Bâtard, qu'on appelait désormais le Conquérant. Après avoir vaincu une coalition de barons contestant son droit au duché de Normandie, Guillaume avait décidé la création d'une forteresse sur le site de Caen, alors simple habitat rural. Entourée d'une enceinte ponctuée de tours et d'un profond et large fossé, la citadelle contenait un palais ducal, séparé des autres bâtiments par un mur, et une paroisse, véritable village avec son église.

Plus tard, le fils de Guillaume, Henri Beauclerc, construisit un vaste donjon et une salle pour recevoir ses barons et vérifier l'encaissement des taxes : l'échiquier.

Avec la présence fréquente de la cour ducale, le village en contrebas de l'enceinte s'était étendu et les constructions dans la citadelle s'étaient multipliées. Lors du Noël de 1182, le roi Henri II y avait convié ses fils et son gendre : Henri le Lion duc de Saxe, pour une réconciliation familiale. Plus de mille personnes y avaient logé.

Guilhem, Mailly, Gilbert et Médard arrivèrent à Caen le samedi à la relevée. Après deux jours d'accalmie, de menaçants roulements de tonnerre faisaient à nouveau trembler l'air, tandis que de sinistres nuages noirs couraient dans le ciel.

Passé l'enceinte de bois du village, les étroites maisons en bois et torchis paraissaient disposées n'importe comment le long de ruelles tortueuses. Aux carrefours se trouvaient dressées des croix, parfois des potences. Entre les bâtisses s'étendaient des enclos boueux où grognaient des cochons et bêlaient des chèvres. Les chiens baguenaudaient au milieu de la menuaille bigarrée des serviteurs et des valets d'armes qui accompagnait les barons venus à l'Echiquier.

Les gens s'agglutinaient devant les étals des drapiers, tisserands, haubergiers, fourreurs, chapeliers ou orfèvres. Les pièces de cuivre et d'argent passaient de main en main, faisant le bonheur d'un changeur terré dans sa minuscule boutique.

Avec la pluie, des charrettes embourbées gênaient souvent le passage. Des débardeurs transportant tonneaux ou fagots insultaient alors leur conducteur, provoquant des rixes vite réprimées par des gardes. Un peu partout, des drôlesses se laissaient palper par les hommes d'armes et les clercs pour mieux les dépouiller dans un coin sombre. Plusieurs maisons faisaient cabaret, ayant mis des tonneaux en perce dans leur salle basse. Les effluves de vinasse permettaient de

les deviner. Ailleurs, ce n'était que puanteur : les remugles d'excréments brassés par les sabots des mules et des chevaux se mêlaient aux relents de cuisine.

La seule auberge du bourg était tenue par un marchand de vin qui proposait des lits dans son solier et donnait à boire dans une salle basse au-dessous. C'est ce qu'expliqua Médard qui était déjà venu à Caen. A quelques pas de cette gargote, un maréchal-ferrant offrait une écurie aux voyageurs.

Sitôt dans le village, Guilhem expliqua à ses amis qu'il se rendrait seul au château dont on apercevait l'enceinte dépassant des pignons des toits de chaume. Il voulait aborder Jeanne, avoir une explication avec elle sans témoin et tenter de la persuader de ne pas commettre un autre crime. Peut-être accepterait-elle de repartir avec lui.

Mailly essaya de le convaincre de sa folie. Même s'il la découvrirait dans le château, elle ne l'écouterait pas. Mieux valait qu'ils entrent tous ensemble et qu'ils identifient la femme avec Baudric, ensuite ils trouveraient bien un moyen de l'empêcher de nuire.

C'était la voie de la sagesse, mais Guilhem refusa. On ferait comme il avait décidé, dit-il.

Guidés par Médard dans les ruelles boueuses du bourg, ils débouchèrent dans une voie plus large qui longeait l'enceinte du château. L'écurie se trouvait devant une galerie couverte et l'auberge à quelques pas. Mailly s'y rendit pour demander trois places dans un lit.

— Gilbert, détache les sacoches de ma selle, la boîte de ma vielle et prends soin de la châsse.

Tout en parlant, Guilhem prit l'escarcelle rebondie, qu'il portait à l'abri des regards sous sa cotte. Une autre aumônière, plus petite, était suspendue à la ceinture nouée soutenant son épée, sa miséricorde et ses couteaux.

Il tendit à Gilbert la bourse qui contenait plus d'une centaine de pièces d'or et d'argent.

— Je n'en aurai pas besoin et elle sera plus en sécurité avec toi. Je serai de retour ce soir, ou demain si je trouve à me loger là-bas.

— Je ne suis jamais allé au château seigneur, dit Médard, mais je sais qu'on y trouve un cabaret dans la basse-cour. Il doit proposer des lits.

— Par où entre-on ? lui demanda Guilhem en regardant les murailles qui dépassaient des toits, derrière l'auberge, et qui s'étendaient tout le long du bourg.

— Il suffit de suivre la rue jusqu'à la porte que l'on voit là-bas. Je vais vous conduire. Ensuite, on contournera le château en suivant le fossé jusqu'au pont dormant. Le passage se fait dans une tour carrée,

à côté du donjon. Il y a aussi une poterne en ville, mais elle est certainement fermée avec la venue du prince.

Mailly étant revenu avec l'assurance de pouvoir loger chez le marchand de vin, Gilbert prit les bagages de son maître tandis que Guilhem s'éloignait avec Médard.

Une fois de plus, il utilisa le méreau pour franchir le corps de garde dans la tour carrée. Devant lui s'étendait une immense cour. A main gauche se dressait le donjon, massive construction carrée flanquée de contreforts et entourée d'un fossé. Il s'avança pour découvrir l'avant-corps en bois permettant d'accéder à la porte située au premier étage. Des gardes se tenaient nombreux devant l'estacade et il jugea qu'on ne le laisserait pas pénétrer, même en montrant son méreau. Il ne ferait qu'attirer l'attention.

Il se dirigea donc vers une écurie de planches où s'activaient garçons d'écurie et palefreniers. Avisant un gamin plus vif que les autres et à l'œil plus franc, il lui demanda de s'occuper de son destrier, de le brosser, de le nourrir et de veiller sur sa sellerie. Il lui donna une obole d'argent[86] et lui promit de lui couper les oreilles s'il ne retrouvait pas ses affaires ou si sa monture était mal soignée.

L'enfant lui embrassa le bas de sa cotte, jura sur la benoîte Vierge que le noble seigneur serait content de lui. Guilhem lui demanda alors si tous les barons étaient arrivés.

— Ils sont rassemblés dans la salle de l'échiquier, lui répondit le garçon, montrant un bâtiment à deux étages.

Entre la salle de l'échiquier et la porte qu'il avait franchie s'étendait l'ancien palais ducal, avec sa grande salle et sa chapelle. C'est là que logeaient les barons n'ayant pas trouvé place dans le donjon, expliqua le garçon.

De petits groupes se tenaient devant, attendant que les barons sortent. On remarquait surtout des clercs avec leur tonsure et leur froc sombre.

Guilhem s'éloigna de l'écurie pour faire le tour des lieux en espérant apercevoir Jeanne ou Baudric. Il commença par l'ancien palais et observa qu'ici aussi une garde vigilante filtrait les passages aussi ne chercha-t-il pas à entrer.

Il poursuivit jusqu'à la salle de l'échiquier. Un groupe en aumusse bavardait et il s'approcha pour écouter leur conversation. L'un des clercs expliquait avec suffisance que son maître, le noble et vénéré archevêque Gautier de Coutances, avait dû modifier sa harangue après la terrible mort de Gui de Brionne, et que c'est lui, Puchot, qui l'y avait aidé.

Intrigué, Guilhem s'adressa à lui.

— Que Dieu vous préserve, gentil clerc. Je viens de surprendre

vos paroles, pouvez-vous m'éclairer ? J'arrive à l'instant et j'ignorais que le sire de Brionne fût mort.

Il ne connaissait pas ce Brionne mais se demandait si cette disparition n'avait pas un rapport avec la Licorne.

— Mais d'où sortez-vous, beau sire ? s'exclama le clerc, qui zozotait un peu. On ne parle que de cela ici !

Il se rengorgeait comme un paon, fier de connaître quelque chose qu'un chevalier ignorait.

— J'arrive de Tours pour rejoindre un parent.

Les clercs intervinrent tous à la fois :

— Un guet-apens, seigneur...

— Tué par un carreau d'arbalète...

— Encore la Licorne, qui avait déjà frappé à Rouen...

Guilhem leva une main pour les faire taire.

— Chacun son tour ! demanda-t-il.

Le nommé Puchot fit signe aux autres que c'était à lui de raconter. La trentaine, il avait un visage fripé et une mâchoire proéminente. Plusieurs dents lui manquaient. Sa tonsure était très courte et sa barbe n'avait pas été faite depuis la veille.

— Cela s'est passé voici deux jours, mais nous ne l'avons appris qu'hier, messire. Le seigneur de Brionne quittait son château, en passant le gué de la Rille, quand ce démon de Licorne lui a tiré un vireton dans la poitrine. Ses gens ont réussi à tirer leur noble sire de l'eau, mais il est passé peu après. Un de ses hommes s'est noyé.

— Comment sait-on qu'il s'agit de la Licorne ?

— On a apporté le carreau hier au prince Jean. Mon maître l'a eu dans les mains et me l'a montré !

— Incroyable ! Mais ne l'a-t-on pas rattrapé ? La portée d'une arbalète n'est pas si grande.

— Vous oubliez la rivière ! intervint un autre clerc.

— Laisse-moi finir, Bastien ! Oui, un chevalier l'a vu. En vérité, les tireurs étaient deux ! Il les a poursuivis mais avec leurs chevaux, ils l'ont distancé.

— Dis-lui qu'il y avait une femme ! lança un troisième clerc.

— Oui, ce chevalier aurait assuré que l'un des archers était une femme !

— Plus certainement un petit homme, déclara un autre. A-t-on jamais vu une femme tirer à l'arbalète ?

Ses compagnons s'esclaffèrent.

— Mais pourquoi en voulaient-ils au seigneur de Brionne ? s'enquit Guilhem.

— Certains murmurent ici que la mort de Brionne arrange les affaires du prince Jean, mais c'est faux ! Selon mon maître, ce crime est signé de l'empereur.

— Par ma foi !

— Vous savez que cette Licorne a déjà tué...

— Je l'ai entendu. A Tours, voici plus d'un an, et dit-on à Paris où il s'en serait pris à des chevaliers du roi de France.

— Ce n'est pas un on-dit. Il s'agit de la vérité. Il a aussi tué à Rouen. Chaque fois, il s'agissait de seigneurs voulant que notre roi Richard soit libéré rapidement.

— Ce que l'empereur refuse, affirma Guilhem.

— C'est cela, seulement ce démon d'Henri[87] a la Diète de l'empire contre lui, ainsi que notre Saint-Père. Il ne veut pas avoir en plus le roi de France et les seigneurs normands. Alors il fait tuer ceux qui le gênent.

— Je comprends. Votre explication est claire comme l'eau de source.

D'autres clercs, des écuyers et des valets les avaient rejoints pour écouter. Maintenant, chacun donnait son avis. L'un d'eux intervint, expliquant avoir entendu son seigneur dire que le sire Alard, le fils du majordome du prince, avait promis que celui qui se faisait appeler la Licorne serait bientôt pris, et qu'il recevrait un châtiment à la mesure de ses forfaits. Chacun y alla de ses suggestions ou de ses attentes pour punir ce mauvais homme : éventration, mutilation, yeux arrachés, fers chauds, plomb fondu sur les lèvres et les mamelles ou encore démembration.

Tout en les écoutant, Guilhem songeait qu'il devait retrouver Jeanne au plus vite, car nul doute qu'on la prendrait tôt ou tard et il ne voulait pas qu'elle subisse de tels supplices. Mais était-elle au château, son forfait maintenant accompli ? Il en doutait. Pour quelle raison serait-elle venue ?

Baudric, en revanche, pouvait être présent. Peut-être même dans la salle de l'échiquier.

— Quand sortiront les barons ?

— Avant vêpres, certainement, assura le clerc Puchot, car mon maître l'archevêque célébrera l'office dans l'église Saint-Georges.

Il désigna le lieu saint.

— Mais vous-même, beau sire, quel est votre seigneur ? poursuivit le clerc.

— L'abbé de Marmoutier, inventa Guilhem. Mais la soif et la chaleur m'empêchent de parler plus, je vais me rafraîchir le gosier.

Il s'éloigna vers le petit bourg.

Il passa devant l'église et rejoignit les maisons où vivaient artisans et serviteurs du château. Avisant une place à une des tables dressées dehors par l'aubergiste, il s'y installa et se fit servir un hanap de vin avec des beignets.

Il avait décidé de rester jusqu'à la sortie des barons, ensuite, si

Baudric d'Orbec demeurait invisible, il rejoindrait ses compagnons et ils rentreraient demain à Rouen. Jeanne était la créature de Baudric, elle y reviendrait forcément. Il suffisait de la guetter.

Enfin, les premiers barons sortirent de l'Echiquier. Il guetta un boiteux, en vit plusieurs, mais aucun ne ressemblait à Baudric.

Le regard de Guilhem fut alors attiré par la présence d'un damoiseau, jeune d'après son visage imberbe et lisse, mais d'une taille hors du commun car elle dépassait les six pieds. De plus, sa robustesse sautait aux yeux, avec ses épaules larges et un torse puissant.

En vérité, ce n'était pas seulement la taille du garçon qui avait retenu l'attention de Guilhem, c'était surtout le surcot qu'il portait sur son bliaud et qui représentait un lion vert, debout et tenant épée. Le même que celui aperçu chez Jeanne de Thury.

Le jouvenceau accompagnait un noble personnage, un seigneur certainement important car ceux qu'il croisait s'inclinaient devant lui. Celui-là était un homme d'une grande maigreur. Cheveux rares, visage sévère, teint verdâtre, sa bouche formait une moue dédaigneuse et hautaine. Il portait une robe écarlate en brocart avec, par-dessus, un surcot bleu brodé de bandes d'or entrelacées. Deux chevaliers qui exhibaient le même surcot l'escortaient. Tous trois portaient de belles épées dans des fourreaux de cuivre tressés de cuir. Le plus jeune des preux, mine sombre et expression féroce, arborait une barbe lui mangeant presque toute la face. L'autre était imberbe, avec une tête carrée et un front dégarni. Des guerriers à coup sûr redoutables, estima Guilhem.

Le petit groupe se fit faire une place à une table près de la sienne et demanda de l'ale.

Guilhem essaya de saisir leur conversation mais les tablées étaient trop bruyantes. Il se leva pour passer près d'eux, examinant discrètement le garçon. Pas de poil au menton, il ne devait pas avoir plus de quatorze ans, mais avec ses épaules et ses bras robustes il paraissait d'une vigueur peu commune. Son visage démentait pourtant toute brutalité. Il affichait une expression singulière, à la fois triste et douce, en écoutant avec attention les paroles de son seigneur. Il dut cependant se sentir observé car il redressa la tête. Guilhem remarqua alors la fossette au menton, puis détourna les yeux.

Il s'éloigna, troublé et agité. Jeanne de Thury possédait le même regard doux et une fossette identique. Il ne partirait pas ce soir, décida-t-il en se dirigeant vers une des tours de l'enceinte. Il avait besoin de savoir qui était le maigre seigneur et le garçon à la fossette.

S'étant assis sur une souche, il les vit finalement se lever et se diriger vers l'ancien palais ducal. Sans doute pour le souper. Il retourna donc à l'auberge et s'approcha de l'aubergiste qui surveillait ses tablées.

— On peut passer la nuit chez vous ?

— Dans le dortoir. Il reste des places mais vous serez huit par lit, seigneur.

— Ça ira. Qui était le seigneur au surcot bleu avec des bandes d'or ? J'ai l'impression d'avoir déjà vu le garçon qui l'accompagnait, celui à la cotte au léopard vert ?

— Comment pouvez-vous l'ignorer ? Il s'agit du neveu du sénéchal de Normandie, le sire de Courcy !

— J'arrive de Touraine, s'excusa Guilhem.

— Tout de même, grommela le cabaretier.

— Et ce garçon ?

— Lui, je ne sais pas, mais c'est un Bricquebec. Il en porte la cotte.

— Alors je dois me tromper, je ne connais pas de Bricquebec, soupira Guilhem d'un ton fataliste.

Le dimanche était le jour de la Saint-Pierre. Pour les barons, la messe serait dite dans l'église mais quelques-uns y assisteraient dans la chapelle du château avec le prince Jean. Ensuite, la conférence reprendrait et les barons dîneraient dans la salle de l'échiquier. Guilhem avait décidé de parler au garçon au léopard vert. Il chercha donc une occasion de l'aborder, seul à seul.

Dans la cour, il ne le vit pas, sinon au moment où il escortait le neveu du sénéchal de Normandie. Mais une fois dans l'Echiquier, il y resta. Pourtant, le garçon ne devait pas assister à la conférence. Mais sans doute pages, écuyers et chevaliers patientaient-ils dans la pièce du bas.

Guilhem aperçut alors le clerc zozotant en compagnie d'un prélat. Il sortit de son escarcelle un denier d'argent et alla le saluer.

— Comment avez-vous fait la nuit, seigneur ? lui demanda aimablement Puchot en le voyant s'approcher. .

— Très bien, gentil clerc, votre merci.

Ne voulant pas que l'autre l'interroge, il le prit amicalement par l'épaule pour lui glisser :

— Vous savez comme les abbés sont curieux.

— Pour ça oui !

— Mon maître apprécie que je lui rapporte quelques informations. Vous paraissez tout savoir ici...

Il lui glissa le denier dans la main.

— Si je peux vous aider, seigneur, et rendre service au vénéré abbé de Marmoutier, fit l'autre, faisant disparaître le denier avec un grand sourire.

Ils s'éloignèrent, laissant le prélat.

— J'ai rencontré hier le neveu du sénéchal de Normandie...

— Le sire Robert de Courcy.

— Lui-même. Qui est le garçon aux armes des Bricquebec qui l'accompagne ?

— Le jeune Robert Bertran ?

— C'est cela, Robert Bertran.

— C'était un otage, seigneur. Une triste histoire.

— Vous la connaissez ?

— En partie. Le père de Robert Bertran était un féal de Geoffroy, et vous n'êtes pas sans savoir que celui-ci s'opposait à son père, le roi Henri, au point de s'être allié au roi de France chez qui il vivait. A sa mort, dans un funeste tournoi, les parents de Robert Bertran choisirent le roi de France comme suzerain. Ils voulurent entraîner dans leur félonie nombre de seigneurs normands. Henri envoya donc son fils Richard reprendre le château de Bricquebec qui était un fief du duché. Bertran dut céder et se retirer, laissant son fils en otage. Celui-ci a été confié à Robert de Courcy pour qu'il en fasse un chevalier loyal aux Plantagenêt.

— Le père de Robert Bertran se nommait donc Bertran ?

— Oui.

Guilhem se souvenait que Jeanne avait appelé son mari Guillaume.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est mort peu après, j'ignore dans quelles circonstances.

— Et son épouse ?

— Je ne sais, trépassée sans doute elle aussi. Dieu ait son âme.

— Bricquebec est donc redevenu un fief du duc de Normandie.

— C'est cela. Mais son seigneur actuel, le sire Chalon de l'Etang, s'est depuis rapproché du prince Jean. On dit qu'il lui aurait rendu hommage.

— Le seigneur de l'Etang est-il avec les barons ?

— Je ne l'ai pas vu. Je crois qu'il ne pouvait pas venir...

Il eut un sourire narquois et ajouta un ton plus bas :

— On m'a dit qu'il préparait son mariage...

— Ce peut être une bonne raison, reconnut Guilhem. Un grand merci pour m'avoir donné tous les détails de cette triste histoire.

Guilhem s'éloigna, méditatif et satisfait. Ainsi Jeanne ne lui avait pas menti. Elle avait seulement travesti la vérité, faisant croire, sans doute par prudence, être une Crèvecœur et changeant le nom de son époux pour qu'on ignore qu'il s'appelait Bricquebec.

Cela signifiait surtout qu'elle n'était pas la Licorne et qu'elle avait bel et bien été enlevée. Seulement, pas par le sire de Crèvecœur mais par le nouveau seigneur de Bricquebec : Chalon de l'Etang, un fidèle du prince Jean. Et cet homme s'apprêtait à l'épouser de force.

Maily s'était trompé sur tous les points.
Il partirait ce soir pour Bricquebec.

Robert Bertran venait de sortir de la salle de l'échiquier. Il était seul.

Guilhem, qui surveillait le bâtiment depuis une table de l'auberge, se leva et s'approcha. Bien qu'on ne fût qu'au milieu de l'après-midi, le ciel était déjà sombre. Les roulements de tonnerre se faisaient de plus en plus forts et de plus en plus longs. L'orage allait éclater.

— Puis-je vous être utile, seigneur ?

L'ayant reconnu, le jeune garçon s'adressait à lui. Son ton était courtois, avec un brin de curiosité.

— Dieu vous donne bonne soirée, noble damoiseau. J'aimerais m'entretenir avec vous un instant, répondit Guilhem.

— Je ne vous connais pas, messire, mais j'ai remembrance que vous m'avez dévisagé, hier.

— Mon nom est Guilhem d'Ussel. Je souhaite vous parler de vos parents.

La transformation du garçon fut immédiate. Son visage se ferma et une sorte de honte s'afficha sur ses traits.

— En quoi vous regardent-ils ?

La réplique était dure, furieuse.

— Vous souvenez-vous d'eux ?

— Parfaitement, et je supplie chaque jour le Seigneur de m'aider à les oublier.

— Pourquoi donc ?

— Mes parents étaient des félons, et je devrai gagner moult gloire pour qu'on oublie leur forfaiture.

— Vous vous égarez, Robert. Vos parents n'étaient nullement des félons, mais de nobles personnes, fort honorables, guidées par leur foi et l'honneur.

— Il suffit, mon sire ! J'ignore pourquoi vous m'abordez ainsi et je ne souhaite pas évoquer ma famille avec vous.

Il lui tourna le dos pour revenir vers la salle. Plusieurs pages et écuyers, qui étaient sortis, les regardaient, attirés par les éclats de voix.

— Ecoutez-moi au moins !

Le ton de Guilhem avait monté.

— Votre père était un loyal vassal du duc Geoffroy, vous en souvenez-vous ?

— Messire Geoffroy s'était allié au roi de France, l'ennemi de

mon roi, rétorqua le garçon qui lui faisait face à nouveau, signe que la curiosité l'emportait sur sa colère.

— Geoffroy était le frère de votre roi, l'oubliez-vous ? Mais peu importe, votre père avait donné sa foi à Geoffroy et, homme d'honneur, il ne l'a jamais trahi !

Emporté par ses paroles, Guilhem ne portait nulle attention à ceux qui observaient l'altercation.

— Il a été ignominieusement tué sur ordre du prince Jean, poursuivit-il.

— Vous mentez ! gronda Robert Bertran. Mes parents sont morts en refusant de rendre le fief que le roi leur avait confié ! Ils le trahissaient au profit de Philippe de France !

— Que dites-vous ? Vos parents, morts ? Ignorez-vous que votre mère vit, et qu'elle vous pleure chaque jour ?

— Vous mentez ! Vous mentez ! hurla Robert Bertran.

Et alors que Guilhem ne s'y attendait pas, le damoiseau le souffleta avec une telle force qu'Ussel trébucha.

Fou de rage et de honte, Guilhem s'apprêtait à tirer épée quand il fut entouré. Des mains agrippèrent ses bras, saisirent son cou. La colère le submergeait et il allait commettre une folie lorsque la pluie s'abattit d'un coup avec une rare violence. Immédiatement, l'eau froide le calma.

— Pardonnez-moi si je vous ai offensé, noble Bertran, fit-il après avoir inspiré un grand coup.

Se tournant vers ceux qui le tenaient, il reconnut les chevaliers qui se trouvaient, la veille, avec Courcy.

— C'est ma faute et je fais amende honorable, parvint-il à ânonner dans le vacarme du crépitement des gouttes.

Les hommes relâchèrent leur étreinte, et constatant qu'il ne tentait rien, le libérèrent, restant cependant près de lui.

— Nous pouvons vider ce différend maintenant, lui lança Robert Bertran avec bravade. Dans cette cour ! Vous avez une épée.

— Je vous ai demandé pardon.

Ravalant sa honte et son amertume, Guilhem s'écarta du groupe pour se diriger vers l'écurie.

Il s'attendait à tout instant à ce qu'on le rattrape, qu'on lui barre le passage, mais il n'en fut rien. Le gamin qui s'était occupé de sa monture se précipita vers lui.

— Selle mon destrier, vite ! lui fit sèchement Guilhem.

Croyant que le chevalier était pressé à cause de la pluie, l'enfant s'activa et, pour gagner du temps, Guilhem sangla lui-même les ventrières, observant du coin de l'œil Robert Bertran qui discutait avec les chevaliers.

Enfin, il monta en selle et trotta jusqu'à la porte du château qu'il

franchit sans qu'on tente de le rattraper ou le retenir.

Dans le bourg, il gagna l'écurie, confia son cheval à un valet et arriva trempé dans l'auberge. Il s'agissait d'une longue salle basse noircie par la fumée d'un foyer central. La pluie, qui passait par le trou servant d'évacuation aux fumées, provoquait une vapeur rendant les lieux encore plus obscurs. Seules quelques torches de jonc graisseux, calées dans des godets chevillés aux colombes des murs, fournissaient une lumière vacillante.

A cause de la pluie, la pièce était emplie de monde. Ignorant où se trouvaient ses compagnons, Guilhem passa entre les tables mais ce fut Gilbert qui le vit en premier.

— Seigneur ! J'étais si inquiet, fit-il en le rejoignant rapidement.

Guilhem l'accola comme le bon compagnon qu'il était. Il s'approcha des autres, attablés avec des gens du village.

— On s'en va ! annonça-t-il à mi-voix, ne souhaitant pas être entendu.

— Maintenant ? Mais la pluie va transformer les chemins en torrents.

— Tant pis !

— Où va-t-on ? demanda Médard.

— Bricquebec, répondit Guilhem.

— Même à cheval, il vous faudra deux jours pour vous y rendre, seigneur, intervint un bourrelier assis devant lui.

— Deux jours ou plus, ajouta un colporteur attablé avec eux. Le sire Osbert de la Heuse n'aime pas les étrangers.

— Qui est Osbert de la Heuse ? s'enquit Gilbert.

— Le bailli, répondit Médard qui le connaissait.

— Il applique strictement les vieilles lois du duc Guillaume, poursuivit le premier. Nul homme ne peut traverser les forêts de Normandie s'il est armé.

Pendant ce dialogue, Mailly s'interrogeait. Il savait que Jeanne de Thury était en vérité Jeanne de Bricquebec. Dans les commanderies hospitalières où il s'était arrêté, on lui avait à chaque fois conté la même histoire, quand il avait décrit la bannière représentant un lion vert tenant épée. Bertran de Bricquebec qui avait donné sa foi à Geoffroy Plantagenêt ; Richard chargeant Chalon de l'Etang de lui reprendre son château ; Bertran de Bricquebec et son épouse Jeanne se réfugiant dans un moulin après que leur fils eut été donné en otage à Courcy. Puis la mort de Bertran et la disparition de Jeanne. La suite, Mailly la connaissait aussi. Jeanne de Thury s'était rendue à Paris pour demander asile et protection au roi de France après la mort de son époux.

Mais au cours de ce voyage, avait-elle croisé la route de Baudric

d'Orbec et d'Egelina ? Auquel cas se rendre à Bricquebec était inutile. Jeanne de Thury était morte. Qu'avait donc découvert Guilhem pour vouloir aller là-bas ?

— Il est trop tard pour partir ce soir, intervint-il. Nous ne ferions pas une lieue sous l'orage et nous passerions la nuit dehors dans la boue, dit-il pour gagner du temps.

Le tonnerre ébranla la charpente de la maison. De l'eau sourdait du plafond, traversant le chaume.

Devant la fureur des éléments, Guilhem retrouva son calme.

Il soupira, s'assit, et vida le pot d'ale devant lui.

— Vous avez raison. Où logez-vous, ici ?

— Là-haut, dans une sorte de bouge, dit Mailly en montrant le solier auquel on accédait par une échelle.

— Allons-y, il faut qu'on parle.

La minuscule pièce était cloisonnée de planches et contenait seulement une pailleasse. On devait tout entendre à côté, aussi Guilhem s'exprima-t-il à voix basse pour raconter à ses compagnons ce qu'il avait découvert sur Robert Bertran.

Nicolas de Mailly connaissait l'histoire, mais la révélation du mariage prochain de Chalon de l'Etang changeait la donne. Si le seigneur de Bricquebec épousait Jeanne de Thury, celle-ci ne pouvait être Egelina de Camville.

Il décida donc de révéler ce qu'il avait appris sur les Bertran de Bricquebec, et qui confirmait le récit de Guilhem.

Quand il eut terminé, et malgré l'obscurité de leur bouge, Mailly vit combien le jeune chevalier était contrarié.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas révélé plus tôt que vous saviez que Jeanne était la dame de Bricquebec ?

— J'ai appris à vous connaître, Guilhem. L'impétuosité est une qualité, mais quelquefois un défaut. Vous auriez voulu vous rendre à Bricquebec, comme vous voulez le faire maintenant.

— Et alors ? s'enquit agressivement Guilhem.

— Si la Jeanne de Thury que vous connaissiez était la Licorne, cela n'aurait servi à rien, vous ne l'auriez pas trouvée là-bas. Or, Bricquebec se situe à cinq jours de Rouen, un voyage où vous auriez couru le risque de vous faire arrêter par le bailli. Maintenant tout est différent.

— Mais alors, qui est la Licorne ? demanda Médard la Hure qui avait du mal à suivre.

— Maud ! lui répondit Guilhem après une hésitation. Ce ne peut être qu'elle.

— Non, seigneur ! protesta Gilbert. Maud est incapable de tuer ! Vous l'avez connue comme moi ! D'ailleurs, pourquoi connaîtrions-

nous la Licorne ? Peut-être n'avons-nous jamais croisé la route d'Egelina de Camville !

— Tu dis juste, l'ami, et je préférerais ça. Mais en vérité je me moque de la Licorne, j'étais parti pour sauver Jeanne. Je sais maintenant où elle se trouve et je vais donc la délivrer. Voilà pourquoi je prendrai demain la route pour Bricquebec. Médard, tu n'es pas obligé de m'accompagner.

— Je ne vous quitte pas, seigneur.

Mailly soupira.

— Qu'espérez-vous, sire d'Ussel ? s'enquit-il. Assiéger le château de Bricquebec à nous quatre ?

— Avec Gilbert, on en a pris un à tous les deux.

Guilhem sourit à son écuyer qui hocha la tête.

— Bien sûr, je viendrai avec vous, accepta l'hospitalier. Mais si nous délivrons dame Jeanne, m'aiderez-vous ensuite à saisir d'Orbec et Egelina ?

— Je m'y engage.

— Même si Maud est Egelina ?

Gilbert lui jeta un regard sombre.

Au matin, la pluie n'avait pas cessé, bien que moins abondante. Dans la salle de l'auberge, Guilhem et Mailly se trouvaient attablés, avec d'autres voyageurs, devant un tranchoir couvert d'une épaisse soupe.

Ayant déjà mangé, Gilbert et Médard s'étaient rendus à l'écurie préparer les chevaux. Le voyage à Bricquebec serait pénible s'il pleuvait durant les deux jours. Et même si la pluie cessait, les chemins ne seraient que des bourbiers et les gués difficiles à franchir.

Dans l'âtre, le feu crépitait. Guilhem reparlait de la façon dont ils entreraient dans le château de Bricquebec. Avec Gilbert, ils se feraient passer pour des troubadours. Quant à Mailly, il n'aurait qu'à dire qu'il voyageait pour son ordre avec son serviteur Médard. Une fois à l'intérieur, ils aviseraient.

Brusquement entra une poignée d'hommes en pèlerine détrempée. Quelques-uns soulevèrent un pan de leur manteau, dévoilant une arbalète. Aussitôt Guilhem saisit son épée posée sur la table.

— C'est lui ! entendit-il.

Il se tourna vers la voix et découvrit l'un des chevaliers de Courcy, celui à la tête carrée et au front dégarni. Avec lui se tenaient un autre arbalétrier et le second chevalier, le jeune barbu à l'air féroce. Ces trois-là venaient de pénétrer par la porte arrière, celle donnant sur une ruelle communiquant avec l'écurie. Le barbu tenait une boulaie.

Guilhem remarqua leurs soliers couverts d'une gangue de boue. Ils étaient venus à pied depuis le château.

— Vous autres, filez ! ordonna le chevalier à la boulaie aux clients apeurés qui avaient compris se trouver au mauvais endroit.

Ils ne se le firent pas répéter et détalèrent en un instant. Mailly se leva comme les autres, fit un signe de bénédiction aux hommes d'armes et gagna la sortie de derrière. Personne ne l'arrêta.

Resté seul, Guilhem se leva à son tour de son banc, très lentement.

— Qu'y a-t-il, messire ? demanda-t-il.

— Notre maître, le seigneur de Courcy, veut vous interroger, messire, annonça le chevalier à la tête carrée.

— Avec des arbalètes ?

— Il n'était pas certain que vous accepteriez son invitation.

— Que ne vient-il pas ? Il m'aurait trouvé. Je ne me cache pas, ironisa Guilhem, cherchant du regard une issue.

Devant lui, quatre hommes d'armes avec guisarme et deux arbalétriers. A la porte de derrière, les deux chevaliers et le troisième arbalétrier. Aucun ne portait haubert ou camail. Lui disposait de quatre couteaux à son baudrier. Seulement, s'il tentait de fuir, les carreaux l'atteindraient avant qu'il n'ait rejoint une sortie. En revanche, dehors, sous la pluie, les arbalètes, détrempées, deviendraient imprécises.

Or, Mailly devait avoir prévenu ses compagnons. Ils lui porteraient main-forte quand il sortirait. Il agirait donc hors de l'auberge, avec ses couteaux. De plus, les gens de Courcy étant à pied, ils ne pourraient le poursuivre.

— Laissez votre épée sur la table, ordonna le chevalier à la boulaie en s'avancant vers lui.

— Prenez-en soin Je la reprendrai quand je me serai expliqué avec le sire de Courcy, dit Guilhem en écartant les mains.

Il contourna la table, se dirigea calmement vers la porte. Les arbalétriers s'écartèrent en le gardant en joue.

On le laissait donc sortir. Les choses allaient être faciles, jugea-t-il. Il saisisrait ses couteaux sans même qu'ils le voient.

Trop confiant, il ne vit pas arriver le coup de boulaie qui le frappa au cou, lui brisant presque la nuque.

Il s'effondra. Aussitôt, deux des porteurs de guisarme se précipitèrent sur lui. Quant au chevalier qui lui avait asséné ce coup, il passa la porte et héla un homme en tablier de cuir qui attendait dehors, à peine abrité par le toit de chaume.

C'était un forgeron. Il entra, tenant des bracelets de fer, une chaîne et une masse.

— Mets-lui les fers aux mains, ordonna le chevalier.

Ce furent la pluie et le froid qui tirèrent Guilhem de sa pâmoison. L'eau imbibait ses vêtements et la douleur lui vrillait le crâne. La crinière mouillée d'un animal lui frottait rudement la face. Nauséeux, il se redressa péniblement. Où se trouvait-il ? En enfer ? Impossible ! La pluie, qui dégringolait en cascade, aurait éteint n'importe quel brasier infernal.

Dans un brouillard, il distingua de monstrueuses silhouettes autour de lui, des sortes de géants à plusieurs jambes et sans bras. Quand il entendit l'un d'eux hennir, il devina qu'il s'agissait de chevaux montés par deux cavaliers, tous couverts de pèlerine à capuchon. La mémoire lui revint. La salle de l'auberge, Mailly, l'arrivée des gens de Courcy. Il tenta de bouger mais ses jambes étaient entravées par des ventrières. Il releva ses mains et sentit les fers. Il se rendit compte alors qu'il était sur le dos d'un mulet. Derrière sa selle étaient attachés des sacs et un coffre.

— Il est revenu à lui, seigneur, fit une voix.

— Alors partons. Je craignais que tu aies frappé trop fort, Ernulf.

On dut tirer sur la bride de son mulet car l'animal se mit à trotter. Guilhem bascula, mais se rendit compte qu'il ne pouvait tomber. Pourtant, il attrapa l'arçon de la selle pour se maintenir.

Où le conduisait-on ?

La troupe trotta ainsi longtemps. Le jour étant levé, Guilhem compta une vingtaine d'hommes et une douzaine de chevaux. Le chevalier à la boulaie s'était approprié son destrier. Donc, ils étaient allés le chercher à l'écurie. Qu'étaient devenus Mailly et les autres ?

Personne ne s'occupait de lui et il prit le temps d'examiner son baudrier. On lui avait pris ses couteaux. Son escarcelle aussi. Il examina ses fers. Une serrure grossière, mais impossible à forcer sans outil.

Il grelottait dans sa cotte, sa chainse et ses braies étaient trempées. La douleur dans son cou devint moins forte, puis la pluie cessa et le soleil sortit des nuages. Il apprécia la douce chaleur qui le baignait, mais il commença à avoir soif.

La troupe fit alors une halte à un gué. On laissa boire les hommes et les bêtes, mais pas lui. Un des cavaliers s'approcha. Celui-là montait seul sur son cheval. Comme il avait ôté sa pèlerine, Guilhem reconnut Courcy.

Le neveu du sénéchal de Normandie le regarda longuement sans mot dire, puis donna l'ordre de repartir.

Maintenant, la soif le torturait, mais il savait qu'il devrait la supporter. Il songea à la précédente fois où il avait ainsi été prisonnier, quand Gaubert de Bruniquel l'avait capturé à Najac. Il devait être éventré et abandonné jusqu'à ce que Dieu le rappelle, mais

il avait réussi à s'évader avec La Fourque pour rejoindre Malvin le Froqué. Il trouverait bien une occasion, se rassura-t-il.

En même temps, il se persuadait qu'on ne pouvait l'accuser de rien, il n'avait commis aucun crime. Parler de sa mère à Robert Bertran n'était pas un forfait. Il dirait la vérité quand on l'interrogerait, qu'il l'avait rencontrée à Paris et lui avait promis de retrouver son fils. On ne pendait pas un homme pour ça.

Cependant, en son for intérieur, il redoutait un sombre avenir. Courcy pouvait le jeter dans un cachot et l'oublier. Heureusement que Mailly et les autres devaient les suivre. Mais que pourraient-ils pour le tirer de là ?

Il songeait aussi à Jeanne. Etait-elle prisonnière à Bricquebec ? Sans doute. Qu'avait-elle subi ? Il reconnut Robert Bertran chevauchant devant lui. Comment avait-elle pu enfanter un garçon si stupide ?

En même temps, il s'interrogeait. Pourquoi avoir enlevé Jeanne ? Chalon de l'Etang, le nouveau seigneur de Bricquebec, avait-il besoin d'elle ? Quel était son intérêt à épouser l'ancienne châtelaine ?

C'est en regardant Robert Bertran qu'il crut distinguer la vérité. Pourquoi le damoiseau était-il le seul à ne pas afficher les armes des Courcy sur son surcot ?

L'ordre venait-il de son seigneur ? Sans doute. Auquel cas, cela signifiait que le sire de Courcy tenait à ce que Robert fasse état partout de ses droits sur le fief de Bricquebec. Pourquoi ?

Il n'y avait qu'une explication : le sire de Courcy voulait que le garçon reprenne possession du château familial.

Or, le roi Richard serait bientôt libéré. Courcy comptait certainement sur l'appui du Cœur de Lion pour évincer Chalon de l'Etang, ce félon qui avait donné sa foi au prince Jean, et rendre le fief à son héritier légitime.

Chalon et Jean devaient savoir cela. Un bon moyen pour l'actuel seigneur de Bricquebec de le garder en sa possession était d'épouser Jeanne, l'épouse du dernier seigneur. Le comte de Mortain devait être à la manœuvre dans une affaire si retorse.

Robert Bertran n'était en vérité qu'un pion entre le prince et les barons du duché.

Dans l'après-midi, ils arrivèrent en vue d'une imposante palissade de pieux, entourée d'un fossé. Ayant passé un pont dormant, ils pénétrèrent dans un bourg de maisons de bois serrées autour d'une église[88] de pierre aux murs latéraux à deux niveaux d'arcatures. Cultures et vergers florissants s'étendaient le long du chemin. La troupe continua jusqu'à une seconde enceinte, pour partie en bois et pour partie en pierre, d'où se détachaient, plus loin, plusieurs tours rondes. Cette enceinte, elle aussi entourée d'un fossé, se franchissait par un autre pont gisant et une porte ogivale. Ils entrèrent alors dans une basse-cour où se dressaient granges et étables.

Au-delà, c'était le château, avec sa haute enceinte défendue par une poignée de tours et entourée de larges douves emplies d'eau. La courtine était surmontée d'un hourd couvert. Pas de donjon apparent, sinon une tour carrée dans l'enceinte pouvant servir de refuge en cas d'attaque. Le pont basculant débouchait sur une porte flanquée de tours circulaires. Tandis qu'ils s'approchaient, bannières déployées, Guilhem entendit les chiens aboyer, ayant senti le retour du maître, puis ce fut le grincement de la herse qu'on levait.

Il ne serait pas facile à Gilbert et ses compagnons d'arriver jusqu'ici, s'inquiétait Guilhem.

Ensuite se trouvait une cour dont la principale construction était un manoir à pans de bois appuyé sur le mur d'enceinte. Peu d'hommes d'armes, mais Guilhem ne voyait pas la totalité des hourds. Des valets, des servantes, tous rassemblés près du puits pour recevoir leur seigneur. Plusieurs femmes, épouses, sœurs ou mères de Courcy et de ses hommes d'armes.

Il n'eut pas l'occasion d'en deviner plus. Un sergent et deux gardes conduisirent sa monture à une tour d'angle. Une échelle permettait d'accéder à la porte. On détacha les ventrières qui lui retenaient les jambes et on lui fit mettre pied à terre, ses mains étant toujours dans les fers.

— Monte !

— J'ai soif.

— Tu auras de l'eau plus tard.

Il grimpa l'échelle, les jambes engourdies. En haut, une salle ronde, vide, de faible largeur. Une autre échelle menait au niveau supérieur et aux hourds. Au milieu de la pièce, une trappe avec une corde qui pendait d'une poutre du plafond.

L'un des hommes l'ayant accompagné ouvrit la trappe.

— Attrape la corde et descends.

Il obtempéra et se laissa glisser dans le noir.

En bas, il lâcha le filin qui remonta. On ferma la trappe et il se retrouva dans le noir.

— Qui es-tu ? demanda une voix caverneuse.

Mailly gagna l'écurie en s'efforçant de ne pas se presser. Il trouva Médard et Gilbert qui venaient de terminer le harnachement des chevaux.

— Querpissons, des hommes d'armes sont dans l'auberge et viennent de saisir messire d'Ussel.

— Comment ça, querpissons ? s'exclama Médard. Je vais prêter main-forte au seigneur !

— Par Dieu, ne sois pas stupide ! Ils sont trop nombreux ! On tentera quelque chose plus tard !

— Il a raison, Médard, dit Gilbert. Je vais prendre le cheval de mon maître.

Il désigna le destrier alezan avec une marque blanche sur le chanfrein dont s'occupait un palefrenier.

— Non, laisse-le ! Ils ignorent notre existence. S'ils ne trouvent pas le cheval, ils chercheront à savoir qui l'a pris. Partons comme de simples voyageurs et attendons à la sortie de la ville. Avec la pluie, personne ne fera attention à nous.

En grommelant son désaccord, Médard monta en selle. Les autres firent de même et ils gagnèrent la rue.

Celle-ci n'était qu'un bournier. Personne ne circulait mais ils virent les gens d'armes dans l'auberge, la porte étant restée ouverte. Un homme se tenait sous l'encorbellement ; il s'agissait du forgeron, mais ils l'ignoraient.

La veille, le sire de Courcy avait été informé de l'altercation par ses chevaliers. Ceux-ci n'en connaissaient pas les raisons, mais ils avaient entendu Robert Bertran traiter un chevalier inconnu de menteur. Ils avaient surtout surpris les mots : fief, Philippe de France, parents et mère.

Dans sa chambre du logis ducal, Courcy avait convoqué Robert pour des explications. Le damoiseau lui avait répondu qu'il s'était emporté à tort. Il avait eu affaire à un fol qui prétendait connaître sa mère et lui avait assuré qu'elle était vivante. Il l'avait giflé et regrettait son geste.

Après le départ du garçon, Robert de Courcy avait longuement médité. Il avait prévu de révéler la vérité sur ses parents au fils Bricquebec le jour de ses quinze ans, mais peut-être allait-il être contraint de le faire plus tôt. C'était regrettable, car il aurait voulu agir en présence du roi Richard, et Dieu seul savait quand le roi serait

libéré. Le prince Jean avait annoncé, lors de son intervention, que la rançon serait difficile à réunir.

Avant toute chose, il lui fallait savoir qui était ce chevalier, ce qu'il faisait à Caen, et surtout que ce qu'il savait.

Pour cela, il fallait le saisir.

Courcy avait donc rappelé ses chevaliers et leur avait demandé d'interroger tous ceux ayant assisté à la querelle ou parlé au chevalier inconnu.

Dans la soirée, les deux hommes avaient interrogé les clercs du palais ducal, et, parmi eux, Puchot. Ce dernier leur avait raconté que le chevalier inconnu l'avait questionné sur Robert Bertran, un peu avant l'altercation. Il avait dit venir de Tours et être au service de l'abbé de Marmoutier. Jugeant ne pas trahir de secret, Puchot lui avait révélé ce qu'il savait sur l'histoire de la famille de Robert Bertran.

Et quand les chevaliers de Courcy lui avaient demandé où logeait ce mystérieux visiteur, il avait répondu l'ignorer, mais qu'il avait dû passer la nuit dans l'auberge du château.

Avait-il quitté Caen après la dispute ? Ce n'était guère envisageable avec l'orage et la pluie, avaient jugé les chevaliers de Courcy. Ils s'étaient donc eux-mêmes rendus dans le bourg pour faire le tour des écuries afin de retrouver son cheval, un destrier à la robe alezan avec une marque blanche sur le chanfrein.

Ils l'avaient découvert facilement. L'homme logeait à l'auberge du marchand de vin.

Le lendemain matin, Puchot avait été convoqué par l'archevêque qui lui avait dicté une lettre que le clerc avait notée sur une tablette de cire pour la recopier plus tard sur un parchemin. Ayant terminé, Puchot s'était adressé en ces termes à Gautier de Coutances :

— Vénéré seigneur, j'ai assisté à une mésaventure, hier, dans la cour. Apparemment, une simple altercation comme il y en a souvent, mais, le soir, deux chevaliers de messire de Courcy sont venus m'interroger à ce sujet. Leurs questions m'ont tracassé, aussi voulais-je vous en faire part.

L'archevêque lui ayant ordonné de poursuivre, il narra sa rencontre avec le jeune chevalier venant de Tours, les questions qu'il avait posées sur Robert Bertran et sur sa famille, puis la querelle ayant suivi entre cet homme et Robert Bertran.

— Il disait venir de Tours et être à l'abbé de Marmoutier ?

— Oui, votre révérence.

— Le duc Guillaume a financé la reconstruction de l'abbaye, jamais l'abbé Geoffroy[89] n'aurait envoyé un chevalier ici sans que celui-ci me porte une lettre. D'ailleurs, que serait-il venu faire ? Qui l'a vu ?

— Je ne sais, révérend seigneur. Je l'ai seulement aperçu circuler dans la cour, fureter et questionner.

Gautier de Coutances fit quelque pas dans sa chambre, fort agité. Il avait une grande expérience des affaires troubles. Proche de Richard, il s'était occupé du conflit entre Jean et Longchamp, puis s'était rendu en Allemagne négocier la rançon. Il savait comme un homme adroit et audacieux pouvait provoquer la ruine de la plus solide entreprise.

— Un espion. Ce ne pouvait être qu'un espion, dit-il enfin. Vous a-t-il parlé d'autre chose ?

— Non... non, noble sire, répondit le clerc, terrorisé.

Craignant d'être accusé à son tour, il tenta alors de sauver la mise ainsi :

— Nous avons parlé de la Licorne, votre révérence.

— Quoi ?

— Je ne sais comment le sujet est venu, mais il m'a posé des questions sur ce meurtrier... Il a reconnu que la Licorne pourrait bien être aux ordres de l'empereur Henri.

Dieu tout-puissant ! songea l'archevêque, effaré. Et si ce chevalier mystérieux était la Licorne en personne, venu faire une reconnaissance avant un nouveau crime ? Ce meurtrier avait toutes les audaces !

Bouleversé, il congédia son clerc et se rendit à l'étage inférieur du donjon où logeait le prince. Celui-ci était encore dans sa couche, certainement avec quelque ribaude. Comme les gardes ne le laissaient pas passer, il chercha Alard qui, en l'absence de son père, assurait les charges de chambellan.

Alard se trouvait dans sa chambre, au même étage que celui du prince. Il reçut l'archevêque avec un brin d'inquiétude, sachant que ce dernier ne l'aimait guère.

Mais Coutances craignait trop la Licorne pour laisser parler ses sentiments. Il exposa à Alard ce qu'il venait d'apprendre, lâcha quelques mots sur les questions de l'inconnu au sujet des parents de Robert Bertran et insista surtout sur ce qu'il pressentait : l'espion était la Licorne !

Eberlué, Alard le laissa parler sans l'interrompre. Ce dont il était certain, c'était que ce chevalier inconnu ne pouvait être la Licorne ! En revanche, qu'il se soit intéressé à la mère de Robert Bertran, Jeanne de Thury, l'inquiétait fort, car c'est lui qui avait conçu le projet de mariage entre la dame de Thury et Chalon de l'Etang.

Avant de partir à la croisade, Richard avait été approché par Courcy, un de ses plus proches vassaux. Celui-ci lui avait demandé de rendre le fief de Bricquebec à Bertran et à son épouse Jeanne de Thury qui vivaient chichement dans leur dernier bien, le moulin sur la Thue.

Geoffroy, le frère de Richard, et le roi Henri, son père, étaient morts depuis longtemps, et la querelle avec Bertran de Bricquebec appartenait au passé. Une réconciliation satisferait les barons normands qui avaient désapprouvé le sort du sire de Bricquebec.

Richard avait acquiescé d'autant plus facilement qu'il n'était pas satisfait de Chalon de l'Etang, celui-ci ayant rechigné à payer les redevances exigées pour financer la croisade. Mais rancunier malgré tout, le Cœur de Lion avait décidé de rendre le fief seulement au fils de Bertran, et quand il aurait quinze ans.

Bien sûr, Chalon de l'Etang avait appris tout cela, et après le départ du roi, il s'était rapproché de Jean. Ce dernier avait accepté son allégeance, laissant Chalon libre d'agir. Le nouveau seigneur de Bricquebec avait alors eu recours aux services du brigand Eustache le Noir et fait disparaître Bertran.

Devinant quelque sombre complot dont la prochaine victime serait Jeanne de Thury, Robert de Courcy lui avait acheté le moulin trois cents sous d'or pour qu'elle quitte la Normandie.

Chalon l'avait alors fait rechercher, jugeant que le meilleur moyen de garder le fief était de l'épouser. Il avait obtenu l'accord du prince Jean qui avait demandé à Alard de l'aider. C'est ainsi qu'ils avaient découvert la présence de Jeanne de Thury à Paris. Chalon de l'Etang lui avait envoyé un serviteur pour tenter de la convaincre d'accepter cette alliance. Mais comme elle avait refusé, il avait ordonné à son fidèle Foulques de l'enlever.

Donc Alard connaissait tous les tenants et aboutissements de cette entreprise. Le mariage était prévu pour l'Assomption, dans deux semaines.

Dès lors, qui était ce chevalier venu se mêler de ce qui ne le regardait pas ?

— Je veux savoir qui est cet homme, dit-il, et comment il est entré dans le château.

Le clerc Puchot fut chargé de l'enquête et s'y attela à la relevée.

A la porte du château, on se souvenait du jeune miles montant un destrier alezan avec une marque blanche. Il avait présenté un des méreaux de Lupescar, assura le sergent de garde.

Puchot se rendit ensuite au bourg. En interrogeant les palefreniers des écuries, il retrouva celui qui avait soigné le cheval. Son maître avait passé la nuit à l'auberge du marchand de vin, lui assura l'homme, mais des gens d'armes étaient venus prendre le destrier. Intrigué, Puchot alla à l'auberge où on lui raconta que des gens du seigneur de Courcy, arrivés de bon matin, avaient saisi le chevalier trop curieux. Ils l'avaient emmené, enchaîné.

Le clerc retourna aussitôt au château faire son compte rendu à

l'archevêque et, en fin d'après-midi, tous deux rencontraient Alard.

Comment cet inconnu pouvait-il posséder un des méreaux de Lupescar ? Le prince n'en avait donné que cinq à son capitaine. Et celui-ci n'étant pas à Caen, on ne pouvait l'interroger. Peut-être ce méreau était-il faux, suggéra l'archevêque, ce qui prouverait bien que cet homme était un espion, voire la Licorne.

Toutes ces révélations inquiétaient de plus en plus Alard. Le seul moyen de connaître la vérité était d'interroger le miles, pour l'heure prisonnier de Courcy.

Le fils du chambellan appela donc un clerc à son service. Curieux homme que ce clerc. Oblat, il avait été chassé de son monastère pour avoir été surpris en train de paillarder avec une ribaude. Il avait rejoint une bande de brabançons que le père d'Alard avait requise pour mater un seigneur rebelle en Anjou. C'est ainsi que le clerc, qui se nommait Ferry, avait été remarqué par Alard. Connaissant le latin, sachant lire et compter, mais aussi manier la masse d'armes et le couteau, Ferry était devenu l'homme de confiance du fils du chambellan. Tonsuré et toujours en aumusse, il ne se séparait jamais d'une épée de fer.

Alard lui raconta donc ce qui s'était passé. Ferry connaissait l'enlèvement de Jeanne de Thury, mais ignorait tout de la Licorne, Alard gardant le secret le plus total sur ces meurtres. Il se contenta donc de demander au clerc de partir pour Courcy avec un sergent et une dizaine d'hommes, de racheter le prisonnier et de l'amener à Rouen où il serait interrogé.

Pour être certain que Courcy le lui remette, Ferry emporterait une somme conséquente et pourrait révéler que le miles était certainement la Licorne, au service de l'empereur d'Allemagne.

— Je m'appelle Guilhem, et toi ?

— Eustache.

— Passe-moi de l'eau.

— Pas d'eau. Cela fait longtemps qu'ils en ont pas porté. La gourde est vide. Si tu as trop soif, tu peux lécher les pierres. L'eau traverse un peu depuis les fossés.

— Où ? demanda Guilhem la gorge sèche comme un vieux morceau de cuir.

— Donne ta main. Je vais te guider.

A tâtons, Guilhem s'approcha de la voix. La roche affleurait par places sur le sol. Une main l'attrapa. Deux pas tout au plus le séparaient du mur.

Il se pencha et lécha longuement la pierre. Sa bouche asséchée y trouva un plaisir infini.

— Qu'as-tu fait ? interrogea la voix.

— Je me suis querellé avec quelqu'un de Courcy.

— Ils te donneront le fouet et te relâcheront. Moi, ils vont me pendre.

— Pourquoi ?

— Je suis un voleur.

Guilhem trouva un endroit sec pour s'allonger et s'endormit le ventre vide. L'autre lui avait dit que, de temps en temps, on lui jetait un pain dur et on descendait la gourde. Quand Guilhem se réveilla, rien n'avait changé. Forcément.

Il alla lécher le rocher humide, puis revint s'asseoir. Son compagnon était silencieux. Personne n'a envie de parler la bouche sèche.

Que faire ? Pouvait-on creuser un passage ? Il n'avait pas d'outil. Comment Mailly et Gilbert pourraient-ils le sortir de ce tombeau ? La seule issue lui parut être de convaincre Courcy de le libérer. Mais encore faudrait-il qu'il le rencontre.

Des bruits de pas au-dessus, des paroles confuses le tirèrent de ses réflexions. La trappe s'ouvrit et un filet de lumière entra. Il leva les yeux, ébloui.

— Le prisonnier qu'on a amené hier, montre-toi !

Guilhem ne bougea pas.

— Maudit pourceau, montre-toi ou tu recevras le fouet.

Il ne bougea pas.

Le silence se fit un moment. Allaient-ils descendre le chercher ?

espéra Guilhem.

Une autre voix se fit entendre.

— Je suis le sire de Courcy, j'ai des questions à te poser.

— Je répondrai quand j'aurai de l'eau et de la nourriture.

— Par les cornes de Belzébuth, laissez-moi le dresser avec des étrivières, seigneur, gronda la première voix.

— Non. Envoie quelqu'un chercher une gourde et un pain.

L'autre obtempéra et Courcy resta seul.

— On m'a dit que tu te nommes Ussel.

— C'est la vérité.

— Tu serais chevalier ?

— Je le suis, et je vous ferai payer cher mon séjour ici.

— Si tu en sors, mais cela n'arrivera pas. Tu as parlé à Robert Bertran de ses parents, pourquoi ?

— L'eau.

Le silence revint, puis de nouveau des pas.

— Voici l'eau et le pain. Attrape.

Un objet tomba, le pain sans doute, puis un second.

— J'attache la gourde.

Guilhem vit l'outre descendre. Son compagnon était près de lui et il le laissa la détacher et la remplacer par le récipient vide.

— J'ai rencontré la mère de Robert Bertran à Paris. Elle m'a raconté sa vie et je lui ai promis de l'aider. Contrairement à vous, je respecte mon serment de chevalier.

Courcy ne répondit pas.

Savait-il que Jeanne avait été enlevée ? Guilhem pensait que oui. Un tel rapt devait être difficile à cacher, surtout suivi d'un mariage.

Contre toute attente, la trappe se referma et le noir revint.

Guilhem sentit qu'Eustache lui passait l'outre.

Il la prit et but de tout son saoul, puis il rongea l'un des deux pains, dur comme la pierre.

— Vous êtes donc chevalier, messire.

C'était plus une affirmation qu'une question.

— Vous avez parlé de la dame de Bricquebec, poursuivit le brigand.

— Tu connais Bricquebec ?

— Ça se pourrait.

Eustache n'ajouta rien.

Le soir de ce mardi 3 août, juste avant le souper, arriva une compagnie d'hommes d'armes conduite par un sergent et un clerc.

Drôle de clerc : il portait un haubert court sur son aumusse et sa tonsure était masquée par un casque rond. On l'a deviné, il s'agissait

de Ferry. L'homme d'Alard.

Courcy l'invita à la table de la mesnie, ainsi que le sergent, ayant auparavant lu la lettre qu'avait écrite Alard à son attention.

Mais il ne dit mot de la réponse qu'il y apporterait.

Le repas terminé, les dames, l'intendant, les écuyers, les sergents d'armes et quelques serviteurs de la maison qui soupaient à la table du maître se retirèrent. Ne restèrent que les chevaliers du château, Robert Bertran, le chapelain et le clerc Ferry.

Les serviteurs avaient placé sur la table des fruits, des gâteaux au miel, du nougat et rempli les hanaps de vin à la cannelle.

Chacun s'étant servi, Robert de Courcy prit la parole :

— Par un courrier du fils de son chambellan, notre noble prince me demande de remettre à son clerc le prisonnier qui a outragé Robert Bertran. Sire Alard veut l'interroger.

Il parcourut l'assemblée et chacun comprit qu'il attendait leur avis.

— Je n'étais pas à Caen, seigneur, mais j'ai cru comprendre qu'il ne s'agissait que d'une altercation. Votre prisonnier est chevalier. Deux jours au cachot, n'est-ce pas suffisant ?

Ainsi venait de s'exprimer le maréchal du château. Il se nommait Hugues et commandait les chevaliers en l'absence du seigneur. Sa parole pesait. S'il ne possédait pas de fief, il avait son mot à dire dans toutes les décisions importantes et, pour lui, un chevalier ne pouvait être traité comme un manant.

Les regards se tournèrent vers Robert Bertran qui devint écarlate.

— Il a demandé mon pardon, se contenta de déclarer l'écuyer damoiseau.

Personne d'autre ne prit la parole, aussi le clerc Ferry intervint-il :

— Sire Alard m'a fait part d'un grave soupçon contre cet homme. Aussi est-il prêt à payer le rachat de votre prisonnier.

— Quel soupçon ? demanda le chevalier nommé Ernulf.

— D'être la Licorne, ou d'avoir parti lié à ce meurtrier venant d'Allemagne, répondit Courcy.

Des murmures de stupéfaction s'élevèrent autour de la table.

— Il s'agit d'une grave accusation, fit Courcy, plissant le front.

— Savez-vous d'où vient cet homme, seigneur ? s'enquit le clerc.

— Non.

— A Caen, il a affirmé être au service de l'abbé de Marmoutier. Or, pour pénétrer dans le château, il a montré un méreau que notre prince ne donne qu'au seigneur Lupescar pour ses chevaliers. Il a donc menti. De plus, comment a-t-il obtenu le méreau ?

Comme personne ne répondait, le clerc poursuivit :

— Selon mon maître, après avoir tué le sire de Brienne, il venait préparer son prochain crime.

Robert Bertran ouvrit la bouche pour protester. Cette accusation était ridicule. Pourquoi la Licorne lui aurait-il parlé de sa mère ? Pourtant, il ne proféra pas une parole, trop de choses lui échappaient.

— Vos révélations sont troublantes, reconnut Courcy.

Il mâchonna un moment un gâteau au miel avant de compléter :

— J'accepte de vous remettre cet homme pour que vous l'interrogiez.

Cette fois, plusieurs hochements de tête approuvèrent la décision.

Seul Robert Bertran ne bougea pas.

— Reste à décider de son prix.

— Maître Alard vous propose vingt besants, seigneur.

— J'en veux cinquante, s'il s'agit de la Licorne, renchérit Courcy en haussant les épaules.

— Je peux aller jusqu'à trente. Rien de plus, messire, barchaigna le clerc.

Courcy balaya à nouveau l'assistance du regard, guettant un avis. Hugues paraissait renfrogné mais ne pipa mot.

— Pourquoi ne pas céder les deux prisonniers ensemble ? proposa alors Robert Bertran. Eustache a commis tant de crimes qu'il vaut bien dix besants, lui aussi.

— Je ne veux pas d'autres prisonniers, déclara le clerc en levant une main.

— Eustache doit être pendu dimanche, observa Hugues.

— Pendu, il ne rapportera rien, intervint Robert Bertran.

Courcy le considéra en mâchonnant une bouchée imaginaire. La remarque de l'écuyer était pleine de bon sens. Il avait besoin d'argent, et vingt livres[90] permettraient d'acheter cinq à six chevaux.

— Il s'agit d'Eustache le Noir, dit-il. Ce maraud a échappé à toutes les poursuites du prévôt. Depuis dix ans, il commet les pires méfaits en mer et sur la côte. Je l'ai saisi voici dix jours et j'ai décimé sa meute. Sa mort ferait un beau spectacle à Rouen, avec celle de la Licorne.

Ferry réfléchissait. Sire Alard lui avait donné cinquante besants pour ramener le prisonnier. Mais il savait qu'il lui laisserait le denier vingt sur ce qu'il n'aurait pas dépensé. A vingt besants, il aurait gagné près de quatorze sous. A quarante, il en aurait moins de cinq. Mais son maître pourrait bien le récompenser pour lui avoir ramené Eustache le Noir. Au demeurant, Courcy ne céderait peut-être pas et il ne pouvait se fâcher.

— Entendu ! accepta-t-il. Mais je veux aussi le cheval et les bagages du prisonnier.

— Les bagages ainsi que ses armes, oui, mais je garde le cheval.

Ferry soupira.

— Soit. Nous les emmènerons demain.

Hugues le maréchal intervint alors :

— Seigneur, un hospitalier est arrivé cet après-midi avec ses serviteurs.

— J'ignorais. Où est-il ?

— Je tiens cela du curé. Il s'agit d'un sergent revenant de Terre Sainte. Il a demandé à pouvoir loger dans la cure afin de rester près de l'église et de la sainte présence de notre Seigneur. J'ai donné mon accord.

— Tu as bien fait. Il aurait pu cependant venir, j'aurais eu plaisir à le connaître. Néanmoins tu vérifieras demain que ces gens sont partis. S'ils sont toujours là, qu'ils viennent au château.

Les affaires de la mesnie étant réglées, Courcy se retira dans son étage, laissant ses gens parler et, pour certains, jouer aux dés. Robert Bertran resta un moment, puis s'en alla aussi. Il logeait dans l'une des tours carrées où il partageait un lit avec un autre écuyer.

Il sortit, referma l'huis qui serait barricadé plus tard par Hugues qui logeait aussi dans le manoir.

L'obscurité n'était pas encore complète et ceux qui montaient la garde, en haut des tours ou sur les hourds, ne regardaient pas dans la cour.

Longeant les murs, il se glissa vers la tour du prisonnier, grimpa l'échelle et pénétra à l'intérieur, la porte n'étant pas verrouillée.

Il referma soigneusement derrière lui et souleva la trappe.

— Seigneur d'Ussel ! souffla-t-il.

— Qui est-ce ?

— Robert Bertran. Personne ne sait que je suis là.

— Que voulez-vous ?

— Est-ce vrai que vous avez rencontré ma mère ?

— Je l'ai vue, voici un mois à Paris. Elle se fait appeler Jeanne de Thury.

— Thury est son nom, reconnut le garçon d'une voix étranglée.

— Vous me croyez maintenant ? ironisa Guilhem.

— Oui, j'ai interrogé mon seigneur. Il m'a répondu que c'est le roi Richard qui lui avait ordonné de me faire croire que mes parents n'étaient plus. Il le regrettait et avait décidé de tout me révéler pour mes quinze ans.

— Qu'a-t-il dit d'autre ?

— Qu'il n'avait que peu travesti la vérité. Mon père voulait garder son château pour le roi de France, et Richard a envoyé un de ses fidèles, Chalon de l'Etang, pour le reprendre, car le fief devait

revenir à son père, le roi Henri. Mes parents ont dû céder et partir. J'ai été remis en otage au sire de Courcy qui m'a élevé comme son fils. Mes parents ont vécu ensuite dans un moulin, mais l'endroit a été attaqué par des pillards. Le sire de Courcy m'a avoué que ma mère en avait réchappé et s'était enfuie à Paris, près du roi de France. Que savez-vous de plus ?

— Votre mère m'a dit à peu près la même chose. Mais votre père n'est pas mort dans l'attaque de son moulin, il a été tué dans une embuscade sur ordre du prince Jean, par des gens à la solde de Chalon de L'Etang. Le prince voulait déjà forcer votre mère à épouser le maître de Bricquebec pour qu'il soit certain de garder le château. Courcy devait savoir tout cela, car c'est lui qui a acheté le moulin à votre mère.

Robert Bertran resta silencieux un moment, comme pour digérer cette nouvelle information.

— Votre mère m'a raconté son histoire et j'ai promis de l'aider, mais elle ne m'avait pas révélé être châtelaine de Bricquebec.

— Comment m'avez-vous trouvé, alors ?

— Elle a été enlevée, le savez-vous ? lui retourna Guilhem.

— Quoi ? Par qui ?

— Par Chalon de L'Etang. Il l'épousera par la contrainte et ainsi gardera le fief.

— Le sire de Courcy m'a assuré que le roi Richard me rendrait le château quand il reviendrait.

— Cela explique pourquoi Chalon a agi maintenant. Quand j'ai appris la disparition de votre mère, je ne savais pas qui l'avait enlevée, j'ai fouillé sa maison et trouvé une bannière. Celle de Bricquebec. C'est grâce à elle que je vous ai reconnu.

— On dit que vous êtes un espion de l'empereur d'Allemagne.

— Qui donc ?

— Un clerc qui vient d'arriver, envoyé par le seigneur Alard, le fils du chambellan de Jean. Il est venu vous chercher. Mon seigneur a demandé quarante besants pour vous livrer.

Guilhem resta silencieux à son tour. Etre remis à Jean ne lui annonçait rien qui vaille.

— Il dit que vous êtes la Licorne, ajouta Robert Bertran.

— Quelle farce ! Mais pourquoi venir me parler ? Pour savoir si je vous ai dit la vérité ? Je n'ai pas menti, soyez-en sûr. Maintenant, si vous voulez aider votre mère, délivrez-moi !

— Cela ne servirait à rien. La herse est baissée, les vantaux fermés et le pont relevé. On ne m'ouvrira pas. Vous ne passeriez pas davantage les autres enceintes.

— Si vous ne me délivrez pas, je ne pourrai rien pour votre mère.

— J'ai un plan. J'ai obtenu que le clerc d'Alard emmène aussi Eustache.

— Moi ? demanda l'autre prisonnier qui avait tout écouté en silence.

— Oui, vous allez me dire où trouver vos complices. Je les préviendrai et ils vous délivreront tous les deux.

De nouveau le silence. Eustache ne disait ni oui ni non, évaluant les opportunités. Cela paraissait difficile à réaliser, mais dans tous les cas, qu'il soit entre les mains de Courcy ou de Jean, il finirait pendu, ou étripé.

— Combien d'hommes avec votre clerc ?

— Dix, et lui-même porte épée.

— C'est trop, répliqua Eustache, la voix empreinte de fatalisme. Nous étions quatorze quand Courcy nous a surpris. Pas plus de quatre ou cinq de mes gens s'en sont tirés. Et même si vous en retrouviez deux ou trois, ils ne s'en prendront pas à onze hommes armés.

Guilhem réfléchissait. Pouvait-il faire confiance à ce garçon ? Tout cela pouvait être un piège pour qu'il livre ses amis. Il ne savait rien de ce damoiseau, sinon qu'il l'avait frappé vigoureusement ! Mais justement, quelqu'un qui s'emportait ainsi pouvait-il être retors ? S'il ne disait rien, Mailly, Gilbert et Médard attaqueraient la troupe qui l'emmènerait et se feraient anéantir.

Il choisit donc la confiance.

— J'ai aussi des amis, intervint-il.

— Où sont-ils ? demanda le garçon.

— Ils ont dû me suivre, ils ne doivent pas être loin. L'un d'eux est un hospitalier.

— Un sergent hospitalier est arrivé au village, avec deux serviteurs.

— C'est lui ! Prévenez-le. Et toi, Eustache, dis-lui où trouver tes amis. C'est notre seule chance.

— Allez à Beuzaval^[91] puis suivez la mer du haut des falaises, déclara le bandit après une ultime hésitation. Vous verrez une maison de pêcheurs. Ils seront peut-être là, mais peut-être pas. Vous leur direz : Le noir est rouge. Ils sauront qu'ils peuvent vous croire.

— Le noir est rouge. D'accord. Demain, les gens d'Alard vous emmèneront à Rouen. On vous rattrapera vers Brionne, ou un peu plus loin.

— Dites à mes amis de me suivre.

— Je les verrai demain.

— Et ensuite, que ferez-vous ?

— Je ne reviendrai pas ici. Si vous m'acceptez, on délivrera ma mère ensemble.

— Entendu.

Robert Bertran referma la trappe et partit. Mais Guilhem n'en avait pas terminé.

— J'ignorais que tu étais Eustache le Noir.

— Ça change quelque chose ? grommela l'autre.

— Peut-être, si Robert Bertran apprend la vérité.

Eustache resta silencieux un moment avant de demander :

— Vous la connaissez, la vérité ?

— Voici quelques années, le père du garçon, Bertrand de Bricquebec, a été prévenu de l'arrivée de pillards, il est parti avec ses gens. Mais c'était un piège, et les pillards, c'était toi et des compères.

L'autre soupira avant de lâcher d'une voix morne :

— J'ai tué et pillé, sire d'Ussel, et je serai damné. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Avec les miens, on était en mer. On voulait prendre une nef marchande. Seulement le vent du noroît est arrivé trop tôt, et notre barque est allée à la côte. Là, on est tombé sur des gens de Chalon de l'Etang. On a été pris et conduits devant lui. Il m'a proposé un marché.

— Continue.

— Je devais ravager quelques fermes près de la Thue, et attirer Bertrand de Bricquebec. Mais j'aurais rien pu faire contre lui, il avait six ou sept hommes d'armes, tous redoutables. Aussi Chalon a-t-il envoyé ses gens avec Foulques, son capitaine.

Le Foulques qui avait enlevé Jeanne, se dit Guilhem.

— Ils ont conduit une embuscade. Nous, on avait fait notre part et on a filé avant que Foulques ne se retourne contre nous, car cet homme est un scorpion.

De nouveau le silence.

— Voilà pourquoi j'ai accepté la proposition du fils Bricquebec, conclut le bandit. J'avais pas le choix à cette époque, mais je peux me racheter. Si vous en parlez au garçon, attendez que tout soit terminé et que je sois parti.

Guilhem songea à son passé. Il avait sans doute fait pire qu'Eustache et ce n'était certainement pas à lui de le juger.

— Je ne dirai rien, décida-t-il.

Levé avant le soleil, Robert Bertran alla préparer sa monture. Il plaça les deux chaines et les chausses qu'il possédait dans des sacoches de selle. Son haubert court, ses gants de mailles et son casque rond appartenaient à Robert de Courcy. Il les laissa. Seules l'épée et la hache à deux lames étaient à lui, Courcy les lui avait offertes, ainsi que sa dague. Il ne voulait rien prendre qui ne lui appartienne.

Il ne se rendit pas dans la salle pour manger avec les chevaliers et les écuyers déjà levés. La herse était baissée ainsi que le pont. On lui ouvrit quand il expliqua vouloir aller chasser. Ce n'était pas la première fois qu'il sortait à l'aube crevant.

Dans l'écurie, trois chevaux. Ils étaient donc encore là ! se dit le garçon, soulagé.

A ce moment, un hospitalier en noir sortit, le regard interrogateur.

Robert Bertran descendit de sa monture et l'attacha avec les autres. L'hospitalier s'était approché, intrigué par cette visite bien matinale et encore plus par le surcot du garçon qui portait un lion vert debout tenant épée.

— Mon nom est Robert Bertran de Bricquebec. Connaissez-vous le sire Guilhem d'Ussel, messire ?

— Je le connais, où se trouve-t-il ? répondit Mailly, examinant le garçon avec attention.

De grande taille, ce dernier affichait le lion des Bricquebec sur son surcot et faisait partie de la mesnie de Courcy. C'était donc avec lui que Guilhem s'était disputé, et à cause de lui qu'il avait été saisi.

Alerte ! se dit-il. Le fils de Jeanne de Thury était un ennemi.

— Dans un cachot du château. Un clerc au service du prince Jean va l'emmener aujourd'hui à Rouen. Je veux vous aider à le délivrer.

Deux hommes sortirent à cet instant du presbytère. L'un était manchot.

— Où est Baudric ? demanda l'hospitalier pour observer la réaction du damoiseau.

— Quel Baudric, messire ?

— Baudric d'Orbec.

— Je ne le connais pas, messire.

Mailly resta indécis. Cette visite puait le piège. Robert Bertran comprit qu'il n'inspirait pas confiance et tenta de se justifier :

— J'ai parlé au seigneur d'Ussel hier soir, messire. Il m'a appris que ma mère est prisonnière de Chalon de l'Etang, celui qui a reçu le fief de Bricquebec. Jusqu'à ce que je rencontre le sire d'Ussel, à Caen, j'ignorais que ma mère vivait encore. On m'avait dit que mes parents étaient des félons, qu'ils étaient morts, et je l'avais accepté. Le sire d'Ussel m'a dessillé.

— Que voulez-vous faire ? demanda Gilbert qui avait écouté.

— Le seigneur d'Ussel et un autre prisonnier, un brigand nommé Eustache, partiront tout à l'heure pour Rouen. Le seigneur de Courcy les a cédés à l'envoyé du prince Jean pour quarante besants. J'ai promis à messire Guilhem d'Ussel de le délivrer. Je suis venu vous prévenir de vous tenir prêts, et je repars dès maintenant pour engager les gens d'Eustache. Ensemble, nous les libérerons.

— Combien d'hommes conduisent les prisonniers ?

— Onze.

— Nous sommes trois, quatre avec toi en supposant que ce que tu dis soit vrai...

— Je n'ai pas menti, seigneur. Que je sois damné si je cherche à vous tromper. Ma mère est prisonnière. Vous mentirais-je alors que le seigneur d'Ussel m'a promis son aide pour la délivrer ?

— Nous ne sommes quand même que quatre, observa Gilbert.

— Eustache le Noir m'a dit où trouver ses hommes.

— Vous voulez les engager ?

— Oui. Je vous l'ai dit, je pars sur l'heure pour une longue route. Vous n'aurez qu'à suivre les gens emmenant le seigneur d'Ussel. Je vous rejoindrai.

— Je vais avec vous, décida Mailly. Gilbert m'accompagnera.

— Vous n'avez pas confiance en moi ?

— Pas seulement. En vérité, rien ne dit que les gens d'Eustache auront des chevaux. A trois, on pourra en transporter trois.

Il se tourna vers le manchot :

— Médard, tu suivras seul Ussel.

— Ce sera plus facile pour ne pas me faire repérer, approuva le routier.

— Où se trouvent les gens d'Eustache ?

— Près de la mer, à vingt lieues d'ici.

Mailly fit un rapide calcul.

— Médard, nous serons de retour ce soir, ou demain dans la journée, dit-il.

L'hospitalier se tourna vers Robert Bertran.

— Les prisonniers voyageront-ils à pied ?

— Oui, messire.

— Donc ce soir, ils seront vers Orbec. On te rejoindra à partir de là et je pense avant Brionne, dit Mailly à Médard. Tiens-toi prêt.

Maintenant préparons-nous.

Aucun ne fit de remarque quant au fait qu'ils seraient en grande infériorité. Ce n'était qu'un détail.

Peu après, ils quittaient le village. Médard s'en alla de son côté de façon à se trouver sur le chemin du cortège des prisonniers. Robert Bertran, Mailly et Gilbert partirent au galop vers la mer.

Ils ne firent que de courtes haltes pour faire boire les chevaux. A chacune, Robert Bertran livrait un peu d'informations sur lui-même. Il semblait décidé et étonnamment confiant pour quelqu'un venant d'abandonner sa mesnie, devenant ainsi un banni pour le reste de sa vie. Cette fermeté étonna Mailly qui se rendit compte que le jeune garçon avait confié son avenir à Guilhem d'Ussel.

Ils arrivèrent à Beuzaval bien avant que le soleil soit au zénith. De là, ils gagnèrent les falaises qu'ils suivirent jusqu'à ce qu'ils aperçoivent une pauvre cabane en planches et au toit de joncs, au pied d'un coteau, à l'abri des vents. Était-ce la maison dont avait parlé Eustache ?

S'approchant, ils virent une femme en noir en sortir. Elle les regarda venir sans crainte. Pourtant, les trois cavaliers présentaient un aspect redoutable avec leur épée au flanc et leur harnois.

— Le noir est rouge, déclara Robert Bertran quand il fut à quelques pas.

— Où est Eustache ? demanda-t-elle seulement.

La cinquantaine, la peau ridée par les éléments, c'était une femme rude qui ne craignait personne, sauf Dieu et peut-être le diable.

— A cette heure, on le conduit à Rouen. Nous sommes venus chercher de l'aide pour le délivrer. Il nous envoie.

— Qui êtes-vous ?

— Peu importe. Avec Eustache se trouve un autre prisonnier, notre ami. On les délivrera ensemble.

Elle ne répondit pas tout de suite, comme pour évaluer sa réponse. Puis elle se tourna vers l'océan et désigna une voile :

— Ils sont là-bas.

Ils restèrent un moment à regarder la voile. Elle s'approchait.

— Ce sont mes fils et son cousin. Les seuls qui ont réchappé. On croyait qu'Eustache était mort, avec les autres.

— Il va bien, damoiselle, mais s'il arrive à Rouen, tout sera terminé pour lui.

— Vous devez avoir soif, entrez.

Des couchettes s'étendaient le long des murs de bois et de terre. Un foyer au milieu. Pour tout ameublement, un coffre et une sorte d'armoire. Elle en sortit une jarre de terre et deux pots en bois qu'elle remplit.

Ils burent à tour de rôle. C'était un cidre très fort, et frais.

— Venez, fit-elle quand ils furent désaltérés.

Sans attendre leur réponse, elle fila par un sentier qui descendait vers la plage, au pied des falaises. Ils laissèrent les chevaux à la baraque et arrivèrent au bord de l'eau quand la barque se rapprochait. L'équipage abattit la voile, puis deux hommes sautèrent dans l'eau, et tirèrent l'embarcation. Le troisième vint les aider près du rivage.

Ils étaient secs comme des triques avec des visages tannés par le soleil et le vent. Barbe et chevelure décolorées, attachés en nattes. Le plus grand tirait sur le roux. Nez busqué et mains comme des battoirs, il semblait commander les autres.

Ils tirèrent la barque haut sur le sable : une pinasse capable de porter une dizaine d'hommes, très lourde. Voyant qu'ils peinaient, Gilbert alla leur prêter main-forte.

Quand le roux jugea que la barque ne risquait plus d'être emportée par la marée, il attrapa la corde, la roula et la jeta à l'intérieur. Puis il saisit une hache qui se trouvait dans l'embarcation. Ses compagnons l'imitèrent. Coiffés de bonnets, pieds nus, ne portant qu'une sorte de sayon, ils gardaient tous un coutelas à la taille.

— Moi, c'est Almar, voici Tancrede et Richard. Qui vous êtes ?

— C'est Eustache qui les envoie, dit la femme.

— Il est vivant ?

— Oui, répondit Mailly. Mais prisonnier. On le conduit à Rouen avec un ami à nous. On veut les délivrer mais on a besoin d'aide.

— Vous venez nous chercher ?

— J'ai vu Eustache hier, intervint Robert Bertran. C'est lui qui m'a dit de m'adresser à vous.

— Pourquoi on vous croirait ? fit un autre avec un air méfiant.

— Le noir est rouge, dit Bertran.

— Et parce qu'on est là, répliqua durement Mailly. Que pensez-vous ? Qu'on vient pour vous saisir ? C'est un accord, rien d'autre. On liquide l'escorte et chacun repart de son côté. On vous laissera trois de leurs chevaux.

— Si vous ne venez pas, dit Gilbert, on fera sans vous, mais on ne s'encombrera pas d'Eustache.

— Bien sûr qu'on vient ! décida le troisième. Eustache est notre chef.

— On repart tout de suite, décréta Mailly.

— Laissez-nous le temps de boire, de manger un morceau et de nous armer. Vous possédez des chevaux ?

— On vous prendra en croupe. On passera la nuit dehors et on devrait les avoir rattrapés demain.

C'est en dévorant des poissons séchés accompagnés de cidre que

les trois complices d'Eustache le Noir interrogèrent ceux qui venaient les chercher. Mais les visiteurs restèrent vagues, comme l'avait décidé Mailly. Ensuite, les Normands sortirent des arcs et des carquois du coffre. Gilbert possédait deux arbalètes. Cela devrait être suffisant.

Ils partirent peu après.

Ils ne retrouvèrent pas Médard le soir et passèrent la nuit dans un bois, à la belle étoile. Au matin, ils reprirent la route après avoir avalé une bouillie d'orge, la femme leur ayant donné une provision de farine qu'elle avait moulue.

Ils cherchèrent Médard et l'escorte toute la matinée, se séparant pour explorer tous les chemins. Enfin ils retrouvèrent leur trace plus loin qu'ils ne le pensaient, près de Brionne. Guilhem et Eustache, à pied, devaient être épuisés par la distance parcourue, songea Mailly.

C'est Médard qui repéra Gilbert, lequel était à sa recherche.

Lorsqu'il l'eut rattrapé, le routier lui dit que l'escorte et les prisonniers s'étaient arrêtés pour une halte près de la rivière. Ils avaient dormi à l'hôtellerie de l'abbaye Notre-Dame, à Bernai[92]. Médard raconta en riant qu'il avait fait comme eux. Guilhem l'avait vu et ils avaient échangé un regard. Il paraissait épuisé, mais qui ne l'aurait pas été après une marche de plus de douze heures au soleil ?

Rassuré, Gilbert repartit seul chercher les autres.

Une fois les deux groupes réunis au bord de l'eau ils se concertèrent pour décider de l'action à entreprendre. Les suivre, c'était courir le risque de se faire repérer. Et attendre la prochaine halte, c'était repousser le coup de main si l'escorte s'arrêtait dans un village ou une abbaye.

Mailly proposa donc un assaut immédiat. Tous agréèrent, ayant hâte d'en finir.

L'hospitalier s'adressa alors à Robert Bertran :

— Vois-tu ce haubert roulé derrière ma selle ?

— Oui, seigneur.

— Il est à toi. C'était celui de ton père. Je t'expliquerai plus tard mais je l'ai pris chez ta mère. A la selle, tu trouveras aussi une arbalète et une épée, elles aussi à ton père. Il est temps que ces armes te reviennent.

Robert Bertran resta pétrifié, ne pouvant croire ce que lui disait cet hospitalier. Les armes de son père !

Puis, croisant le regard de Gilbert qui opina en souriant, il s'approcha du cheval et dénoua les lanières de cuir retenant le haubert. C'était une cotte de mailles longue, très lourde. Comme Robert n'avait pas de gambison, il devrait la porter sur ses vêtements.

Il dénoua son baudrier et, avec l'assistance de Gilbert, l'héritier des Bricquebec enfila le haubert, puis en noua les boucles. Gilbert

détacha alors le fourreau de l'épée qu'il lui tendit.

Le damoiseau soupesa la longue lame, reconnaissant l'épée qu'avaient portée son père et son grand-père. Il tira le fer du fourreau, apprécia le tranchant du fil, le poids du pommeau et la gorge au milieu de la lame permettant de réduire son poids. L'extrémité n'était pas pointue. C'était une arme pour férir.

Se tournant vers l'hospitalier qui le regardait, tout sourire, satisfait du bonheur du garçon, il bredouilla :

— Merci, messire. Quoi qu'il arrive, je resterai votre obligé. Quand me raconterez-vous comment vous avez obtenu ce harnois ?

— Plus tard, quand tout sera terminé.

Robert Bertran remit la lame au fourreau et termina de se harnacher. Le haubert de son père convenait à sa taille tant il était déjà grand et robuste pour son âge. Avec une joie qu'il ne pouvait dissimuler, il ceignit ensuite l'épée familiale, le cœur débordant de reconnaissance. Un haubert de cette qualité coûtait une vingtaine de livres, soit une quarantaine de pièces d'or ; une somme qu'il ne posséderait jamais. Quant à l'épée, elle valait bien cinq à dix livres. Mais en vérité ce harnois était sans prix. C'était l'équipement des Bricquebec depuis toujours. Jamais il n'aurait espéré le porter.

Enfin prêt, il s'approcha de l'hospitalier et l'enlaça comme il eût fait d'un père.

Ayant contourné Brioude, ils filèrent vers le bourg de Théroulde. L'escorte y passerait nécessairement. Les trois Normands connaissaient bien les lieux, y ayant mené plusieurs fois des incursions. Un bois était propice aux guets-apens, assurèrent-ils. Ils y préparèrent leur embuscade. Il ne fallait pas laisser le temps aux gens du comte de Mortain de tuer leurs prisonniers et il fut convenu d'abattre en premier le clerc et le sergent.

Robert Bertran décrivit l'équipement qu'ils possédaient. Ceux en haubert seraient tirés par Mailly et Gilbert avec les arbalètes dont les carreaux pouvaient percer les mailles. Les autres avec les arcs. Une fois venus à bout de la moitié de l'escorte, ils termineraient à la hache et à l'épée.

Chacun prit place. Les archers dans les arbres, les arbalétriers dans les fourrés. Robert Bertran et Médard bâillonnèrent les chevaux afin qu'ils ne hennissent pas, puis se dissimulèrent dans des taillis.

L'escorte arriva dans l'après-midi. En tête avançait le sergent avec un homme en croupe, puis deux chevaux portant quatre cavaliers.

Derrière, épuisés, marchaient Guilhem et Eustache, les mains enchaînées et traînant les pieds. Ensuite, c'était le clerc Ferry qui se

moquait quand l'un de prisonniers trébuchait et les menaçait sans cesse du fouet. Un avertissement qui devenait parfois réalité, car le sayon d'Eustache était déchiré dans le dos avec des traces sanglantes couvertes de mouches.

Enfin suivaient les deux derniers chevaux et leurs cavaliers.

La troupe était confiante. Ferry se montrait satisfait de son expédition.

Les traits partirent presque simultanément. Le sergent et son cavalier chutèrent mais Ferry resta en selle, maintenu par le dossier. Cependant, le carreau largement enfoncé dans son dos annonçait une blessure mortelle. Touchés par les archers, deux autres hommes tombèrent en même temps.

Guilhem réagit avec une rapidité incroyable. Se retournant, il fit face à Ferry qui le considérait, hagard. La douleur n'avait pas encore atteint le clerc qui ignorait encore être à la fin de sa vie. Ussel se jeta sur lui et lui attrapa un pied pour le faire basculer. Dans l'instant, il fut en selle. Une épée dans son fourreau pendait à la selle. La sienne ! Il la dégaina et fit faire un bond à sa monture, se ruant sur les cavaliers devant lui.

Médard et Robert Bertran avaient aussi chargé à cheval, brandissant hache et épée. Gilbert et Mailly s'étaient également précipités, massacrant les derniers hommes qui n'avaient pas eu le temps de dégainer. Seul un cavalier parut échapper à la tuerie. Tandis que son compagnon tombait sous un coup de hache, il avait éperonné sa monture, qui filait au galop.

Mais il n'avait pas franchi plus d'une dizaine de toises qu'une flèche se plantait dans son dos. Il chuta, tandis que son cheval poursuivait sa course.

Le champ de bataille ruisselait de sang. Guilhem avait féri celui sur lequel il s'était jeté, ses compagnons n'avaient épargné personne. Au sol, Gilbert achevait les blessés avec sa miséricorde.

Eustache le Noir comprit alors qu'il était libre. Il enlaça ses cousins les uns après les autres dans une franche brassée. Puis il rechercha le clerc Ferry. Les yeux vitreux, la poitrine sanglante, celui-ci était bien mort. Eustache lui donna pourtant de grands coups de pied, l'abreuvant d'injures.

— Fouille le clerc, ordonna Guilhem à Gilbert qui récupérait tout ce qui avait de la valeur sur les dépouilles. Ensuite, filons. Des voyageurs peuvent surgir.

Mailly dit alors à Almar :

— Vous pouvez prendre quatre chevaux, mais je choisis avant ceux que je garde.

— On partage le butin, exigea l'autre.

— On ne partage rien. Vous avez les chevaux et votre ami, c'est bien assez.

Les trois Normands se regroupèrent, menaçants.

— Laisse ! ordonna Eustache. On est largement quitte.

Il se tourna vers Guilhem :

— Seigneur d'Ussel vous avez ma reconnaissance éternelle.

S'approchant de lui, il s'agenouilla et lui embrassa le pied.

— Je suis votre homme.

Guilhem hocha la tête. Et s'il leur proposait de l'accompagner ? se demanda-t-il. Mais pouvait-il se fier à eux ?

— On va à Bricquebec, dit-il.

— Vous aurez besoin d'un guide, seigneur. Je viens avec vous, annonça le bandit.

— Pourquoi ? demanda rageusement Almar.

— J'ai une dette à payer, cousin.

S'adressant à Guilhem, il ajouta :

— Bricquebec se trouve dans la baillie de Costentino dont le maître est messire Osbert de La Heuse. Ses forestiers et ses sergents sont partout. Personne ne peut traverser les terres que le duc de Normandie lui a demandé de surveiller. Personne, sauf moi. Je connais des chemins où personne ne passe.

— Entendu ! accepta Guilhem.

— Mais Bricquebec est aussi une des plus considérables forteresses de Normandie, seigneur. Nous n'y entrerons pas par la force.

— Nous verrons. Pour l'heure, il nous faut seulement arriver là-bas. Combien de temps ?

— Trois jours au moins, peut-être quatre.

Durant ce dialogue, Nicolas de Mailly avait récupéré le haubert du clerc Ferry. Si la cotte de mailles était courte, elle le protégerait bien en cas d'affrontement. Certes, on y voyait le trou causé par le vireton, mais un haubergier le réparerait facilement.

Ils ne mirent que trois jours pour se rendre à Bricquebec, qu'ils découvrirent du haut d'un coteau, après avoir traversé une épaisse forêt.

Sur un talus, au milieu de terres défrichées, s'étendait une palissade de pieux et de planches. A l'intérieur, des maisons éparses et de petits enclos. Enfin, au couchant de cette clôture, dominant la vallée, se dressait un puissant donjon érigé sur une motte. La fortification se prolongeait par une courtine délimitant une cour. Cette enceinte, entourée d'un fossé marécageux, était renforcée par des hourds et une succession de tours. Au-delà, dans la plaine, on distinguait un moulin édifié en bordure d'un ruisseau.

De ce côté, l'accès à la forteresse se faisait par un châtelet de pierre, énorme tour rectangulaire percée d'une porte charretière et d'une poterne. Ce passage était précédé d'une barbacane en bois munie d'un pont à chaîne. A l'opposé, depuis l'enclos villageois, Bertran de Bricquebec expliqua à ses compagnons qu'il n'y avait qu'une simple porte, mais défendue par une herse, un assommoir et une seconde barbacane.

En chemin, Mailly et Eustache avaient raconté à Guilhem que la forteresse avait été construite par un compagnon de Guillaume Longue-Epée[93]. Que le fief devait le service de cinq chevaliers et que sa garnison d'hommes d'armes était considérable. Robert Bertran ne fut pas en reste pour parler du donjon circulaire. On y accédait par la courtine ou par une estacade de bois de trois toises de haut s'appuyant sur la motte. Le premier niveau était la cuisine. De là, un escalier à vis conduisait d'abord à une chambre fortifiée utilisée seulement durant les sièges et n'ayant que d'étroites ouvertures, puis à une salle de gardes et, enfin, à la plateforme.

— Le donjon est imprenable tant les murs sont épais et les hommes d'armes nombreux. Mais ce point fort est aussi sa faiblesse, expliqua le damoiseau. Pour soutenir un siège, il faut que son cellier soit bien approvisionné.

Il ajouta amèrement :

— Quand Chalon est arrivé, mon père a eu beau tout tenter, les réserves de nourriture étaient insuffisantes.

Guilhem échangea un regard complice avec Mailly. Ils avaient à plusieurs reprises observé que désormais le jeune homme parlait avec déférence de sa famille. A l'occasion de cette équipée, il s'était réconcilié avec les siens.

— Où pourrait se trouver ta mère ? demanda l'hospitalier.

— Nous vivions dans le manoir au pied de l'estacade du donjon. Mes parents y avaient leur chambre à l'étage. Mais ma mère étant prisonnière, elle ne peut-être que dans une des tours qui disposent de salles fermant à clé, ou alors Chalon l'a enfermée au deuxième étage du donjon.

— Comment entrer dans ces tours ou dans le donjon ? interrogea Mailly.

Personne ne fournit de réponse.

C'est à leur poste d'observation que Guilhem décida de se séparer d'Eustache le Noir et de ses hommes. Il ne voulait pas s'approcher du donjon avec les malandrins car, si ceux-ci étaient reconnus, l'affaire tournerait mal. Il remercia donc les détrousseurs qui les avaient habilement guidés en leur permettant d'arriver sans malaventure et leur remit même quelques pièces d'argent.

Après leur départ, Mailly et lui améliorèrent le plan élaboré à Caen. L'hospitalier se ferait connaître au château comme voyageant pour son ordre. Médard passerait pour son serviteur. Guilhem et Gilbert, eux, joueraient le rôle de ménestrels. Ils l'avaient déjà fait maintes fois tant c'était un moyen commode pour être reçu sans défiance dans une forteresse.

Une fois à l'intérieur, le plus simple serait de tuer Chalon et ceux qui l'entoureraient. A quatre, ils pouvaient y parvenir.

A quatre, car Robert Bertran ne pouvait les accompagner. Si l'entreprise échouait, il ne fallait pas qu'il tombe entre les mains de Chalon de l'Etang. Sa vie ne vaudrait alors plus rien.

— Vous vous gaussez de moi, seigneur ! s'écria le jeune écuyer quand il entendit cela. Je serai bientôt le seigneur de ces terres et de bien d'autres. Ce serait lâcheté d'agir ainsi. Mon ancêtre accompagnait le Conquérant et j'aurais peur de rentrer dans ma maison ?

— Je n'ai pas dit que vous avez peur, sire Bertran, j'ai dit que ce serait imprudent !

— Je me moque de la prudence ! tonna le garçon. D'ailleurs, comment ferez-vous sans moi ? J'ai quitté mon château à sept ans mais je me souviens encore des lieux, des pièces, des passages et des escaliers. Moi seul peux vous guider. De plus, des serviteurs m'aideront, j'en suis certain.

— Ou te dénonceront, observa cyniquement Mailly, qui était du même avis que Guilhem.

— Je doute qu'on me reconnaisse. J'ai changé ! Et je me ferai connaître uniquement de ceux dont je suis certain de la fidélité.

Son ton s'éleva :

— Je viendrai avec vous, et je refuse d'en discuter plus

longtemps ! s'emporta-t-il.

Guilhem savait qu'il aurait agi comme lui. Il acquiesça en riant à gueule bec devant la colère du garçon.

En trois jours de voyage, ils avaient eu l'occasion de discuter longuement, surtout lors des étapes et le soir, car ils avaient toujours dormi à la belle étoile. Robert Bertran savait désormais que Nicolas de Mailly se trouvait au service du roi de France et que Guilhem visait à le devenir. De même, il n'ignorait pas qu'ils avaient quitté Paris à la poursuite de la Licorne.

Ce meurtrier, ou plutôt cette meurtrière, fascinait le jeune écuyer. Que sa mère ait pu être soupçonnée de l'être l'avait fait rire.

« C'est vrai que ma mère sait utiliser une arbalète. Elle tire aussi à l'arc et manie l'épée. Mon père avait veillé à ce qu'elle sache se défendre. Je me souviens l'avoir vue s'entraîner dans la cour du château, et même participer à des tournois de tir qu'elle avait remportés. Seulement, elle restera une mauvaise combattante car elle est incapable de faire du mal à quiconque.

— D'ailleurs, sous savons qu'elle n'est pas la Licorne, avait ajouté Guilhem, puisque cette femme se nomme Egelina de Camville. »

Il n'en avait pas dit plus, songeant à Maud en échangeant un regard avec Mailly.

Un pacte les unissait. L'hospitalier l'aiderait à sauver Jeanne, mais ensuite ce serait à lui, Guilhem, de porter assistance à Nicolas de Mailly en découvrant et en punissant la Licorne. Guilhem souhaitait seulement que ce ne soit pas Maud la Chimère. Gilbert aussi.

Ils partirent un peu plus tard, à cheval. Gilbert jouait du luth et laissait sa monture suivre les autres. Robert Bertran avait assuré connaître quantité d'histoires sur les exploits de Guillaume le Conquérant. Il pourrait les raconter et passer lui aussi pour un trouvère.

Sauf s'il était confondu, songeait Guilhem. Certes, Robert Bertran ne ressemblait peut-être plus à l'enfant qu'il avait été mais il était de grande taille, comme tous ceux de sa famille, et son visage rappellerait certainement à quelques serviteurs celui de son père. Ou de sa mère, puisqu'ils avaient le même regard et la même fossette.

Cependant être reconnu ne serait pas forcément un désavantage, voulait se rassurer Ussel, car il devait bien rester des serviteurs fidèles dans le château et, s'il y avait bataille, ils obtiendraient de l'aide.

Leur chemin passa devant une chapelle à côté de laquelle se trouvait un manoir de bois. Bertran expliqua que son père l'avait fait construire pour chasser dans la forêt. Il n'y avait aucun garde mais un moine se tenait devant le porche de l'église.

Guilhem le salua et l'autre les bénit, sans paraître reconnaître le jeune garçon.

A quelques centaines de pieds du donjon, ils entendirent les cors signalant leur arrivée, mais aucune troupe ne vint à leur rencontre. Autour d'eux, manants et vilains qui travaillaient aux champs, en lisière de la forêt, s'arrêtaient pour les regarder. Robert Bertran était redevenu silencieux. Ces gens étaient les siens et, intérieurement, il se jurait de toujours les traiter avec justice.

Ils auraient pu franchir le portail de la palissade entourant le village, mais Guilhem voulait juger lui-même des défenses. Ils longèrent donc les douves et rejoignirent le chemin conduisant à la barbacane précédant le châtelet. Deux paysans portant l'un un fagot et l'autre un gros sac s'écartèrent pour les laisser passer. Robert Bertran les salua et ils répondirent d'un humble signe de tête. Gilbert faisait toujours sonner son luth, accompagnant sa mélodie de paroles truculentes, mais les deux vilains baissèrent les yeux, accablés par les malheurs ou la misère.

Ils franchirent le pont et furent arrêtés dans la barbacane, grosse tour de rondins avec une herse de bois.

Un sergent commandait une poignée d'hommes. Guilhem lui expliqua être chevalier errant et aller sur les routes avec ses compagnons pour chanter et se distinguer dans des tournois afin d'acquérir gloire et honneur. Il souhaitait pour lui-même et ses deux écuyers l'hospitalité qu'il paierait par des cançons et le récit de belles épopées.

C'était chose courante pour les cadets de famille de partir ainsi sur les routes avant de revenir dans le château familial, ayant connu l'aventure et réalisé des prouesses. Sur les chemins, le jeune homme ou jeune chevalier goûtait ainsi à ce qu'on appelait la belle vie.

Le sergent parut ennuyé par cette requête. Il demanda d'abord aux visiteurs de laisser leurs montures dans l'écurie mitoyenne à la barbacane avant d'expliquer que le seigneur de l'Etang n'était pas là. Un des hommes d'armes les conduirait donc au sire de Richemont qui commandait le château en l'absence du maître. Celui-ci déciderait s'il leur accordait l'hospitalité, et, dans le cas contraire, ils trouveraient logis au village dans la maison du tisserand qui offrait chambre aux voyageurs.

Où se trouvait Chalon de l'Etang ? Guilhem n'avait pas osé le demander. Mais après tout, les choses seraient peut-être plus faciles ainsi, se dit-il. Pour autant que Jeanne soit bien enfermée ici.

Un garde les accompagna donc à la tour carrée qui faisait office de châtelet. Le passage conduisant à la cour du château était protégé par une massive porte, aux battants ouverts, suivie d'un pont basculant couvrant une fosse. Guilhem repéra l'assommoir, d'où les

défenseurs pouvaient jeter des pierres sur des intrus.

Mais, plus loin, la herse de poutres était baissée, aussi le garde leur fit-il emprunter une étroite poterne. Un couloir les ramena ensuite dans le grand passage, bien après la herse, et ils pénétrèrent dans la cour.

Jusqu'à présent, personne ne s'était intéressé à Robert Bertran.

Dans la cour, près du puits, serviteurs et garçons d'écurie regardaient deux chevaliers s'entraînant au fléau d'armes. Les coups pleuvaient sur des harasses de bois et cessèrent dès que le héraut d'armes, qui surveillait les combattants, aperçut les visiteurs.

Il s'agissait d'un chevalier au visage énergique et aux cheveux gris clairsemés. Ses lèvres ne formaient qu'une ligne sévère. De plus, il était borgne.

Ayant marqué la suspension du combat d'un signe de la main, il s'approcha de Guilhem et de ses compagnons.

Une lourde épée pendait à son triple ceinturon simplement noué à la taille de sa robe azur.

— Qui êtes-vous ? lança-t-il d'un ton rogue, sans même un mot de bienvenue.

Guilhem répéta son discours qui parut ni intéresser ni convaincre.

— Mon seigneur est à Rouen pour son mariage. Il m'a donné ordre de ne recevoir personne, beau sire.

Le chevalier borgne ajouta, d'un ton à peine plus aimable :

— Allez donc au village. Vous trouverez couche et souper chez le tisserand.

Un vieil homme s'approcha alors.

— Noble sire, peut-être pourrait-on offrir à boire et quelque nourriture à ce chevalier pour qu'il ne garde pas une mauvaise opinion de Bricquebec, dit-il. J'ai de la vénerie et du vin frais et gouleyant dans la cuisine du donjon.

Richemont parut hésiter. Il ignorait de quelle lignée sortait ce chevalier qui n'avait pas dit son nom. En se comportant de façon trop rigide, il pourrait s'attirer une remontrance de son maître au caractère si difficile. En revanche, offrir à boire et à manger ne pourrait lui être reproché.

— Entendu, maître Taillefer.

Il s'adressa à Guilhem :

— Maître Taillefer est l'intendant du château. Il va vous conduire. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, mais j'ai reçu des ordres auxquels je dois me tenir.

— Gracieux chevalier, loin de moi toute idée de reproche ! Que Dieu vous bénisse et vous conserve sain et sauf, fit Guilhem en s'inclinant avec un respect feint.

Gilbert observait avec inquiétude quelques serviteurs qui regardaient Robert Bertran en chuchotant. Ce dernier demeurait impassible, les yeux dans le vague.

L'intendant leur montra l'estacade de bois et son escalier. Ils le suivirent et grimpèrent les marches sous les regards curieux. Gilbert s'attendait à une injonction leur ordonnant de redescendre, mais il n'en fut rien.

Ils passèrent ensuite par un escalier à vis pour accéder à la cuisine : une pièce éclairée par une fenêtre et des archères. Les sols étaient recouverts de carreaux de terre cuite.

Deux marmitons s'activaient à plumer des bécasses devant une table et un cuisinier faisait glisser une tourte dans un four. La chaleur aurait été insupportable sans le couloir conduisant à une porte ouverte sur la courtine et par où soufflait un agréable courant d'air. Les trois serviteurs s'arrêtèrent en voyant arriver les visiteurs.

— Servez du vin frais à ces nobles seigneurs, ordonna l'intendant.

Puis, désignant une embrasure munie de coussièges, il proposa aux visiteurs de s'asseoir.

Guilhem et Gilbert obtempérèrent avec un soupçon de méfiance. Dans l'embrasure, il leur serait difficile de se dégager en cas d'agression, aussi placèrent-ils leur épée entre leurs jambes, pour faire face à tout imprévu. Quant à Robert Bertran, il fit le tour de la cuisine, sous le regard intrigué du cuisinier.

Taillefer attendait en l'observant. Des larmes perlaient à ses yeux.

Finalement, le damoiseau revint vers l'intendant et lui demanda à voix basse :

— Tu m'as reconnu, n'est-il pas vrai ?

— Oui, messire, balbutia Taillefer. Vous ressemblez tant à votre père.

— Fais-les partir.

Il désigna les marmitons qui apportaient deux hanaps après les avoir remplis avec une cruche.

— Jean et Thomas, allez chercher du bois, je vois qu'il va manquer au four.

Les deux garçons sortirent par la courtine, tout contents de quitter la pièce étouffante.

— Pierre peut rester, il connaissait ton père.

Le cuisinier s'approcha, intrigué.

— C'est notre noble sire Robert Bertran, dit Taillefer avec émotion. Le fils du maître et de notre dame.

Le cuisinier resta stupéfait, certainement autant que si l'archange saint Michel venait d'apparaître dans sa cuisine. Il tomba à

genoux et embrassa le bas du surcot de Robert.

— Lève-toi, Pierre, personne ne doit apprendre que je suis là. Allons nous asseoir comme le feraient de simples voyageurs.

— Je prierai chaque jour le Seigneur Dieu pour m'avoir permis de vous revoir, seigneur.

Il balbutiait.

— Vous aviez sept ans quand les gens de Courcy vous ont emmené. Vous vous êtes battu contre eux et je vous ai supplié d'accepter votre sort, car sinon le sire de l'Etang vous aurait tué.

— Je m'en souviens, mon bon Taillefer, dit Robert Bertran extrêmement ému. Ma mère pleurait et mon père avait été emmené. Le soir, le sire de Courcy m'a dit qu'il ferait de moi un loyal chevalier pour racheter la félonie de mon père.

— Notre sire n'était pas un félon, seigneur. C'était l'homme le plus noble qui soit. Onques ne vit plus vaillant et honorable chevalier, sauf le prince Geoffroy – Dieu ait son âme.

— Je le sais désormais, grâce au seigneur d'Ussel qui m'a accompagné pour rechercher ma mère.

Taillefer considéra Guilhem puis s'inclina devant lui.

Robert Bertran s'installa à son tour sur la coussiège et Pierre lui donna un autre pot de vin qu'il venait de remplir.

— Où est ma mère ? demanda alors le jeune écuyer.

— Elle est arrivée voici deux semaines, mon sire. Sous la garde de messire Foulques, le chevalier banneret qui commande les gens d'armes ici. Notre seigneur nous a annoncé qu'il allait l'épouser. Elle était enfermée à l'étage, expliqua-t-il en levant un doigt, désignant la salle au-dessus, et j'ai vite compris qu'elle était prisonnière. Le maître a voulu que le chapelain célèbre son mariage, mais le père Ruscy a interrogé dame Jeanne et appris qu'elle avait été conduite ici par violence. Il a refusé et le seigneur l'a fait pendre dans la cour. Après quoi, dame Jeanne est restée enfermée. Je lui faisais préparer son repas, mais seul le seigneur le lui remettait.

» Voici dix jours est arrivé de Caen un messager du prince Jean. Notre seigneur est parti peu après avec trente hommes d'armes pour Rouen. Il nous a dit que son mariage aurait lieu là-bas à l'Assomption.

— Dans une semaine ! grimaça Guilhem.

Il leur faudrait trois ou quatre jours pour gagner Rouen. Peut-être plus car les malaventures demeureraient possibles. Difficile d'arriver à temps !

— Nous n'avons pas de temps à perdre, décida Robert Bertran. Partons !

Il finit son pot et se leva, s'adressant à Taillefer et à Pierre :

— Pas un mot à quiconque sur ma venue. Je sauverai ma mère et je reviendrai. Ou alors, je serai mort.

Taillefer fondit en larmes tandis que Pierre murmurait :

— Je prierai le Seigneur, la Vierge et tous les saints pour qu'ils vous protègent, mon noble sire, et qu'ils nous conservent dame Jeanne.

— Nous pensions ne jamais vous revoir seigneur, ajouta Taillefer dans un sanglot.

Guilhem et Gilbert quittèrent les coussièges à leur tour et l'écuyer déclara, après avoir terminé son vin tout en lorgnant vers la table :

— Dommage que les bécasses ne soient pas cuites.

— Vous avez raison, seigneur, je vous avais promis de la viande. Laissez-moi vous la préparer.

Guilhem échangea un regard avec Robert Bertran qui voulait partir au plus vite.

— Prenons ce qu'on nous donne, nous ignorons quand nous souperons, dit-il.

Le cuisinier se rendit à un tonneau dont il souleva le couvercle. Il en tira plusieurs poissons séchés qu'il plaça dans une besace de toile après en avoir vidé le contenu. Pour ne pas être en reste, Taillefer sortit des morceaux de porc salés d'un gros pot de terre et les ajouta aux poissons.

— Emplis une outre de vin, ordonna-t-il au cuisinier.

Quand la gourde fut pleine, il en noua l'orifice avec le cordonnet et la tendit à Guilhem.

Déjà Gilbert avait passé la besace à son épaule. Ensuite, ils filèrent par l'escalier.

Dans la cour, les assauts à la masse d'armes avaient repris. Taillefer se rendit auprès du seigneur pour lui annoncer le départ des visiteurs.

Richemont grimaça, contrarié de l'interruption. Il se retourna simplement vers les trois hommes et leur fit un signe pouvant être interprété comme un souhait de bon voyage.

Ayant vu le sire de Richemont saluer les visiteurs, les gardes les laissèrent passer. Ils traversèrent la tour carrée, puis filèrent à la barbacane. Guilhem s'inquiétait de l'arrivée de Mailly et Médard. Tous deux étaient censés se mettre en route une bonne heure après eux et ils ne devaient donc pas tarder. Il serait dommage qu'ils arrivent maintenant et qu'ils soient contraints d'aller à leur tour parler à Richemont, ce qui leur ferait perdre du temps.

Mais Mailly n'était pas encore là.

Ils reprirent leurs montures et suivirent le chemin. Si on les observait d'une tour de guet, ce qui était vraisemblable, on verrait bien qu'ils ne rentraient pas dans le village. On rapporterait certainement le fait à Richemont le soir. Y attacherait-il de

l'importance ?

Pour ne pas prendre de risque, ils devraient alors être loin.
Ils rencontrèrent Mailly et Médard devant la chapelle.

Guilhem leur lança quelques explications avant de leur enjoindre de le suivre. Ils galopèrent alors vers Saint-Sauveur, ralentis seulement par le passage à gué de ruisseaux. Ils disposaient de quatre heures de jour avant le crépuscule et mieux valait se trouver loin de Bricquebec avant la nuit au cas où Richemont s'intéresse finalement à ces troubadours qui, après avoir demandé l'hospitalité, avaient fait demi-tour.

Ils bivouaquèrent dans un bois. La chaleur était revenue et ils soupèrent de bon appétit avec les provisions et le vin offerts par Taillefer. En revanche, les chevaux manquaient de fourrage et l'herbe de leur pâture ne remplaçait pas l'avoine. Mais ils devraient s'en contenter.

Ils repartirent avant l'aube et franchirent la Vire au même endroit qu'à l'aller. Cependant, n'ayant plus leurs guides, ils s'égarèrent et ne trouvèrent pas de gué sur l'Orne qu'ils longèrent jusqu'à une passerelle sur pilotis gardée par une poignée d'hommes et un capitaine d'armes réclamant un péage.

Gilbert et Médard avaient tendu les arcs des arbalètes avant d'arriver au pont, sachant que les seigneurs qui prélevaient des péages n'hésitaient pas à dépouiller ou saisir les voyageurs contre rançon.

Celui qui commandait le passage demanda un denier d'argent par cavalier. Guilhem lui proposa un denier pour sa troupe. En cas de refus, ils poursuivraient leur route jusqu'à un gué.

En maugréant, l'autre accepta, mais exigea qu'ils franchissent la rivière les uns après les autres, la passerelle étant fragile.

Guilhem, Médard et Gilbert connaissaient cette façon d'agir. On cherchait à les séparer pour les meurtrir ou les dépouiller.

— Nous resterons ensemble et vous vous tiendrez à l'écart, annonça Guilhem au capitaine d'armes après qu'il lui eut remis le denier d'argent.

— C'est moi qui décide, répliqua l'homme.

Gilbert et Médard avaient glissé un carreau sous la fausse corde de leur arme. Ils contournèrent les gardes, tandis que Guilhem détachait sa hache. Robert Bertran et Mailly dégainèrent leur épée.

— Par les tripes de Dieu ! Ecartez-vous jusqu'au bois là-bas ! gronda Guilhem. Et tentez de nous suivre, c'est nous qui vous dépouillerons ! Priez le Seigneur de nous avoir croisés un jour où je n'ai pas envie de massacrer !

Les gens du péage obtempérèrent et la troupe passa.

Le reste du voyage se déroula sans histoire. Les autres péages ne donnèrent pas lieu à altercation et quand ils croisèrent des hommes d'armes envoyés par des châtelains réclamant un ou deux deniers pour passer sur leurs terres, Mailly parvenait souvent à éviter de payer en déclarant qu'il voyageait pour son ordre et revenait de Terre Sainte avec ses gens.

Ils dormirent peu, ne faisant des haltes que pour laisser reposer les chevaux, aussi arrivèrent-ils à Rouen le jeudi soir. Ils durent encore patienter à la barbacane précédant le châtelet du pont Mathilde, car nombre de chariots, transportant poutres et planches, sortaient de la ville accompagnés d'une foultitude d'ouvriers et de charpentiers.

Durant l'attente, Gilbert se renseigna sur ces passages inhabituels, car d'ordinaire après vêpres, chacun rentrait chez soi et plus personne ne travaillait.

Un colporteur lui répondit qu'il s'agissait des préparatifs pour le tournoi.

— Quel tournoi ? s'enquit Médard.

— Celui du lendemain de l'Assomption de la Vierge Marie bien sûr, répondit l'homme. Paraît-il qu'il sera encore plus beau cette année.

Comme c'était enfin à eux de passer, Gilbert n'apprit rien de plus. Quant à Guilhem, cela ne l'intéressait pas. Le mariage devant avoir lieu dimanche, s'ils parvenaient à l'empêcher, lundi, ils seraient loin.

Cette fois, ils n'utilisèrent pas le méreau mais la notoriété des hospitaliers. Mailly expliqua arriver de Terre Sainte avec ses gens, et on les laissa tranquilles.

Au soleil resonnant, ils se retrouvèrent au cabaret de Médard et allèrent souper à l'auberge Saint-Maclou. Pour Guilhem, ce devait être la première nuit sur une paillasse depuis près de deux semaines.

Après une nuit de repos, ils se séparèrent, convenant de se retrouver à l'auberge Saint-Michel, car l'hospitalier voulait reprendre la surveillance de la maison d'Orbec. Pour lui, désormais la Licorne primait sur Jeanne de Thury, d'autant plus qu'à ses yeux il n'y avait aucun moyen pour éviter son mariage avec Chalon de l'Etang.

Quant aux autres, ils se dispersèrent en ville afin de se renseigner sur la cérémonie.

Guilhem et Robert Bertran partirent pour la cathédrale, car c'était sans doute là que le mariage aurait lieu, tandis que Médard et Gilbert se rendaient au château ducal. Là, ils attendirent que des hommes d'armes en sortent. Quand ils en virent deux se rendre dans l'une des tavernes des environs, ils leur emboîtèrent le pas et s'installèrent à leur table. Il leur fut facile de lier connaissance en leur offrant un pot d'ale.

L'un des soudoyers se nommait Tranchefond. Fier-à-bras bavard, enjoué et bravache, il ne parlait que de sang, de fureur et de horions. Son compagnon, plus taciturne, ne savait trop s'il préférerait l'ale à la cervoise et, au troisième pot, il était devenu l'ami de Gilbert qui voulait lui faire goûter toutes les boissons.

L'écuyer raconta que son maître était venu à Rouen pour le mariage et, sans s'en étonner, Tranchefond lui demanda s'il participerait au tournoi.

— Evidemment ! répondit Gilbert. On dit même que les meilleurs chevaliers de Normandie seront présents.

— De Normandie, d'Anjou et de Bretagne ! Des hérauts sont partis depuis une semaine et, je peux vous faire une confidence, j'ai vu le prix qui sera offert au vainqueur.

— Non ?

— Oui da ! Un palefroï que même un roi ne pourrait s'offrir !

— Le comte de Mortain sera présent ! affirma Gilbert qui n'en savait rien et cherchait à faire parler le jacasseur.

Le tournoi avait-il un rapport avec le mariage ? s'interrogeait-il.

— Avec toute sa cour ! Sans compter les dames ! Dimanche soir, il nous distribuera même un denier esterlin pour fêter le mariage.

— Avez-vous vu la mariée ? s'enquit Gilbert, satisfait d'avoir trouvé quelqu'un de si bavard.

— Impossible ! intervint alors le second garde qui venait de terminer son troisième pot d'ale. Le seigneur de l'Etang la garde enfermée chez lui.

— Bah ! On la verra bien le jour des noces !

— Même pas ! Ignorez-vous que la cérémonie aura lieu dans la chapelle du palais ?

— Non ? Je croyais que ce serait à la cathédrale.

— C'est mieux pour nous ! rigola Tranchefond. Quand il y aura largesse[94], après la célébration, seuls les gens du château en bénéficieront !

— C'est vrai ! reconnut Gilbert qui songeait maintenant à prévenir son maître.

Il se leva en annonçant qu'il devait reprendre son service. Médard fit de même.

A la cathédrale, Guilhem et Robert Bertran se renseignaient sur les cérémonies de l'Assomption. On leur parla tout de suite de la grand-messe qui serait dite par l'archevêque, en présence du prince Jean, et à l'occasion de laquelle la foule serait nombreuse, car l'interdit était toujours en vigueur. Mais personne ne leur dit mot d'un mariage. Même si l'interdit était moins rigoureux, aucun mariage n'était célébré, sauf dans quelques couvents ou chapelles, et seulement avec

l'accord de l'évêque.

Guilhem se morigéna pour ne pas y avoir pensé. Cependant, il s'agissait plutôt d'une bonne nouvelle car ils pourraient plus facilement agir pour empêcher la cérémonie si elle se déroulait dans un lieu peu fréquenté. Mais comment découvrir où elle se tiendrait ?

Robert Bertran, lui, retrouvait espoir. Peut-être que le mariage serait reporté jusqu'à la fin de l'interdit, suggéra-t-il.

Guilhem n'y croyait pas. Il interrogea donc un bourgeois, en racontant une fable sur des noces auxquelles il devait se rendre, expliquant avoir oublié le nom de l'abbaye où la cérémonie se tiendrait. Il venait de Tours et ignorait la ville, se justifia-t-il. Désireux de l'aider, l'autre lui répondit qu'il devait s'agir de l'abbaye de Saint-Ouen.

Guilhem s'appêtait donc à s'y rendre avec Robert Bertran quand ils virent arriver un héraut d'armes accompagné d'un trompette.

Un attroupement se fit.

Pensant qu'il s'agissait peut-être de la proclamation du mariage, ils restèrent pour écouter l'annonce.

Le héraut monta sur une sorte d'escabeau et après que le trompette eut fait retentir son instrument, il proclama d'une voix de stentor :

— A la louange de Dieu et en l'honneur de la benoîte Vierge Marie, une passe d'armes aura lieu de l'autre côté du pont Mathilde le lendemain de l'Assomption de la vénérée Vierge Marie. Les champions de la plus haute noblesse et les plus vaillants chevaliers tiendront lice devant le prince Jean lui-même qui honorera ce tournoi.

» A l'occasion de ses épousailles, messire Chalon de l'Etang ajoutera un cor empli de pièces d'argent au prix offert par notre noble prince.

Guilhem et Robert Bertran échangèrent un sombre regard. Ainsi le mariage allait bien avoir lieu. Peut-être même était-il déjà célébré.

C'est à ce moment qu'ils virent arriver Médard et Gilbert, lesquels n'hésitaient pas à bousculer les badauds sur leur chemin.

En quelques mots haletants, Gilbert raconta ce qu'ils avaient appris d'abord sur le tournoi, ensuite sur les noces.

— Impossible de pénétrer ensemble dans le château, observa Médard. Quant à vouloir enlever dame Jeanne là-bas, ce serait folie.

Amer, Guilhem en convint.

Mais son esprit agile commença à imaginer une autre solution...

— Allons voir Mailly, décida-t-il.

Ils aperçurent l'hospitalier en compagnie d'un homme devant la maison de Baudric d'Orbec. Que faisait-il là au lieu de surveiller la porte depuis l'auberge ? s'interrogea Guilhem.

En s'approchant, il reconnut le palefrenier qui l'avait renseigné avant de partir, le nommé Grimault, celui qui avait entendu Egelina de Camville parler de Caen. Dès que Mailly les vit, il abandonna son interlocuteur et se porta à leur rencontre.

— J'ai du nouveau ! s'exclama-t-il d'une voix étouffée par l'émotion.

— Moi aussi, répliqua Guilhem. Mais allons par là, il est inutile qu'on nous écoute.

Ils prirent une ruelle menant à un enclos où poussaient des arbres fruitiers. Personne, sinon un vieux chien qui vint leur lécher les mains. Là, ils pourraient parler en toute tranquillité.

— Baudric a été saisi par le prince Jean. Certains pensent même qu'il a été pendu. Ou pire.

— Sang de bœuf ! jura Gilbert.

— Et la Licorne ? s'enquit immédiatement Guilhem.

— Voici ce que je viens d'apprendre d'un palefrenier qui s'occupait des chevaux de Baudric. Il y a une semaine...

Après l'attentat de Brienne, d'Orbec et Egelina étaient donc revenus à Rouen. Baudric savait le prince Jean à Caen, aussi se doutait-il qu'il n'aurait pas de nouvelles de lui avant son retour. Mais à partir du 4 août, il attendit tous les jours la venue d'un messenger ou une lettre du chancelier. Enfin, le samedi, arriva un damoiseau qui lui fit savoir que le prince l'attendait avec dame Egelina.

Après chacun de ses meurtres, Egelina ressentait un mélange de crainte et de jouissance. Inquiétude d'être punie tôt ou tard par le Seigneur Dieu pour avoir ôté une vie, mais aussi satisfaction d'avoir mis à mort sa proie après l'avoir chassée, de l'avoir vaincue par sa seule adresse.

En vérité, elle éprouvait les mêmes sensations que les chasseurs, simplement son gibier était humain. Quant à l'appréhension d'une divine punition, elle parvenait à l'évacuer en se persuadant que ceux qu'elle avait occis n'étaient pas des innocents, ayant eux-mêmes nombre de morts violentes sur la conscience.

Parfois même elle songeait qu'elle avait été choisie par Dieu pour les châtier.

Seulement, ses sentiments avaient changé après le crime de la rue de la Colombe. Elle craignait que Guilhem l'ait vue et reconnue et qu'il n'éprouve plus qu'horreur pour elle.

C'est ainsi qu'elle avait décidé de ne plus tuer.

Après l'acceptation par Baudric d'Orbec de la libérer de ses engagements, et son offre de la doter, elle s'était persuadée qu'elle finirait par oublier les meurtres commis et que Guilhem n'en saurait jamais rien.

Parfois, souriant toute seule, elle songeait à cette histoire qu'elle avait entendue :

« Ma mie, dites après moi ce que je dirai.

« Volontiers, mon sire.

« Ma mie, dites : En preu.

« En preu.

« Et deux !

« Et deux.

« Et trois ! »

Elle irait jusqu'à l'infini, s'il le lui demandait.

Depuis son retour à Rouen, depuis la mort de Gui de Brienne, son esprit roulait en tous sens comme un bateau désarmé dans une tempête. Ce dernier crime l'écrasait. Remords et honte l'obsédaient, ce qu'elle n'avait jamais ressenti. Elle avait l'impression qu'un démon avait pris possession de son âme, l'empêchant de dormir ou peuplant ses rêves de cauchemars.

Elle se rendait chaque jour à la cathédrale prier la Sainte Vierge, regrettant de ne pouvoir se confesser, mais la torture ne disparaissait pas.

Baudric avait remarqué le changement chez la jeune femme, auparavant enjouée et chantant souvent. Il la voyait avec tristesse s'étioler, rester à genoux sur un prie-Dieu et parfois fondre en larmes. Se pouvait-il que ce dernier meurtre l'ait changée ainsi ? Il avait hâte de recevoir son pardon pour l'emmener en Angleterre. Dès qu'il serait installé dans son nouveau château, il se promettait de partir à la recherche de Guilhem d'Ussel avec elle et de le convaincre de l'épouser. Elle oublierait. Il voulait s'en persuader.

Le samedi matin, ayant fait seller leurs montures, ils partirent donc au palais ducal.

Auparavant, Baudric avait demandé à Egelina de se faire magnifiquement coiffer et de se vêtir de ses plus beaux atours. Il fallait que le prince la voie comme la noble dame qu'elle deviendrait.

Sa servante lui tressa ses blonds cheveux et les rassembla dans un tressoir[95] doré, sous un gorget[96]. Elle l'habilla d'une cotte longue et ample lui permettant de monter en selle et d'un surcot de soie aux bords festonnés brodé de quelques perles que lui avait offertes Baudric. Une longue ceinture de cuir et d'émail lui serrait la taille en descendant ensuite jusqu'au bas de sa robe. Elle y attacha sa bourse.

Baudric, lui, avait revêtu un blier au bleu vif avec par-dessus son surcot à la croix. Il portait sa plus belle épée à un triple baudrier en peau de cerf décoré de clous dorés.

Au corps de garde du château, on les attendait. Un sergent les

guida dans la deuxième cour. Contre toute attente, il ne les fit pas entrer dans le donjon mais les conduisit à l'une des tours d'enceinte, leur expliquant que le sire Alard les attendait.

Un escalier de bois permettait d'y pénétrer, la porte se situant à deux toises du sol. Une rencontre dans cette tour déplaisait fort à Baudric, mais il ne pouvait refuser. D'ailleurs, plusieurs gardes porteurs d'épieux avaient rejoint le sergent.

— Seigneur, le sire Alard se trouve là-haut avec le chancelier de Normandie. Notre prince doit le rejoindre. Vous devez me remettre votre épée.

Baudric échangea un regard inquiet avec Egelina, mais s'exécuta.

Le sergent ouvrit la voie. En haut, la salle dans laquelle ils débouchèrent était vide. Seules des chaînes et une corde pendaient aux poutres supportant le plancher supérieur. Les portes ouvrant sur les escaliers menant aux courtines étaient closes.

— Que signifie ? gronda Baudric, cherchant instinctivement mais inutilement la garde de son épée absente.

Egelina comprit que rien n'était normal, et se rapprocha de Baudric, cherchant sa protection.

D'autres gardes, coutelas à la ceinture et fléaux d'armes ou boulaies en main débouchèrent par l'escalier.

— Ne tentez rien, sire Baudric, ordonna le sergent, sinon nous frapperons la femme. Messire Alard nous a demandé de vous saisir pour trahison.

— Trahison ? Baliverne ! s'insurgea Baudric. Allez le chercher ! Je veux parler au prince !

— Messire Alard viendra vous interroger. Pour le moment, obéissez à mes ordres et tout se passera bien. Ouvrez cette trappe !

Baudric baissa les yeux et vit l'anneau. Que faire ? Résister, c'était la mort pour elle, et pour lui.

Rageusement, il tira la trappe à lui.

Un garde tira sur la corde et en fit tomber l'extrémité dans le cul de basse-fosse.

— Attrapez la corde et descendez.

Egelina avait compris que tout était terminé. Quelle sotte elle avait été de faire confiance à un serpent comme le prince Jean. Sa réputation de fourbe parlait pourtant pour lui ! Elle murmura une courte prière à la Vierge, demandant pardon pour ses fautes, puis saisit le filin et se laissa glisser.

Baudric ravala sa fureur et fit de même.

A peine était-il en bas qu'on referma la trappe et qu'ils restèrent dans le noir.

— ... Baudric et Egelina sont donc partis le samedi matin,

poursuivit Mailly. A la relevée, une troupe est arrivée chez lui avec des chariots.

» Ils ont mis la maison à sac. Son écuyer et ses serviteurs ont été emmenés sans explications et quand des badauds ont demandé ce qu'il se passait, un des sergents leur a déclaré que le sire Baudric avait comploté contre le comte de Mortain, livrant des secrets dont il avait connaissance à Philippe Auguste et qu'il serait pendu dès qu'il aurait avoué ses crimes.

Quant aux serviteurs, ils seraient vendus comme serfs en Angleterre au profit du comte de Mortain. Cet argent serait utilisé pour la rançon du roi Richard.

— Sire de Mailly, avez-vous déjà jouté ?

— Peu, et seulement à Saint-Jean-d'Acre. Les tournois sont faits pour les chevaliers et les écuyers. Cependant, par deux fois j'ai dû combattre après un défi lancé contre les hospitaliers. Les assaillants étaient des gens du Temple qui ne cessaient de faire de perfides allusions sur notre vaillance. Comme les templiers étaient deux fois plus nombreux que nous, ils ont accepté que quelques sergents se mêlent à la course, persuadés de triompher plus facilement. Pourtant, nous les avons vaincus à deux reprises et je dois dire avec fierté qu'à chaque fois j'ai fait chuter mon adversaire. J'y ai gagné rançon, que j'ai offerte à l'ordre.

— Vous savez donc manier la lance ?

— Parfaitement.

— Envisagez-vous de participer à la passe d'armes de lundi, seigneur ? intervint Médard.

— Inutile de nous cacher la vérité. Nous n'empêcherons pas ce mariage, grimaça Guilhem sans répondre.

— Vous m'abandonnez, seigneur ? protesta Robert Bertran, brusquement désespéré.

— Certainement pas, ni votre mère. Mais incapable d'empêcher le mariage, je vais faire de votre mère une veuve.

Un lourd silence s'abattit. Il s'agissait donc de meurtrir Chalon de l'Etang.

— Au tournoi, les défis se font en touchant l'écu des tenants[97]. Soit avec le bois de la lance, et le combat se fait à armes courtoises[98], soit avec la pointe, et la lutte est alors à outrance, dit Guilhem. Je m'en prendrai à Chalon de l'Etang avec le fer de ma lance, mais comme les joutes se font à plusieurs, je veux savoir si Nicolas peut m'assister.

— Je veux en être, seigneur, intervint Robert Bertran. J'ai souvent jouté à Courcy, et mis bien des chevaliers au sol. C'est moi qui m'en prendrai à ce porc de Chalon !

— Non, Robert. Ce sera moi. Mais j'accepte que vous participiez aussi. A trois, nous imposerons un défi qu'ils ne pourront refuser.

— Mais pourquoi Chalon de l'Etang proposerait-il d'être tenant ? s'enquit Gilbert qui était d'un esprit pratique.

— Peu importe qu'il le soit. Son écu se trouvera devant sa loge et je le frapperai. Qu'il refuse de se battre et il passerait pour un lâche. Lors du tournoi de ses noces ? Impossible !

— Contre qui lutterai-je, seigneur ? demanda Robert Bertran.

— Foulques, qui a enlevé votre mère.

— Et moi, seigneur ? interrogea Mailly.

— Je vais y réfléchir. Il faudrait punir celui qui a autorisé cette félonie, mais le comte de Mortain est intouchable.

— Seigneur, intervint Médard, je ne veux pas étouffer votre noble dessein, mais comment voulez-vous jouter dans une passe d'armes qui se déroulera dans deux jours ? Vous ne possédez ni harnois, ni écus, ni lances, ni même suffisamment de destriers.

— Tu dis juste, Médard. Il faut nous équiper. Que nous manque-t-il ?

— Je possède haubert et bonne épée, déclara Robert Bertran tout réjoui à l'idée de punir celui qui avait enlevé sa mère.

— Ce sera insuffisant. Il vous faut des heaumes pour remplacer vos casques à nasal, fit Médard.

— Va pour les heaumes. Sais-tu où en trouver à Rouen ?

— Oui, seigneur, rue du Salut-d'Or, près de la cathédrale. Plusieurs écuissers, haubergiers et heaumiers y sont installés.

— Il vous faut un gambison à chacun, messires, dit Gilbert, s'adressant à Mailly et Robert Bertran.

— Et trois écus de fer, ajouta Médard.

— Des corselets pour renforcer nos hauberts, des braconnières[99], des ailettes d'épaules[100] et des cubitières[101], ajouta Guilhem.

— Et des lances, messire ! affirma Médard. Des lances pour la joute et pour l'entraînement, car il faudra consacrer les journées de demain et de dimanche à des joutes courtoises. Je peux encore vous apprendre deux ou trois choses !

— Certainement, Médard ! sourit Guilhem, lui aussi impatient de se battre.

— Cela fera beaucoup d'argent, déclara alors Mailly avec inquiétude, et ma bourse ne contient que ce que j'ai pu prendre à l'Affligeur.

Guilhem détacha la sienne. Il avait repris à Gilbert celle qu'il lui avait laissée et qui contenait une centaine de monnaies pour la plupart en or. Il y avait joint les besants du clerc et les quelques pièces de sa part disputée à Lambert de Cadoc.

Il l'ouvrit et la fit sonner.

— Je dois avoir là-dedans un peu plus de cinquante livres.

Gilbert compta à haute voix :

— Heaumes, plates et écus coûteront une bonne trentaine de livres, seigneur.

— Il en restera assez pour m'acheter un destrier plus robuste, et ce qui nous manque, répondit Guilhem avant d'ajouter : Gilbert, tu prêteras ton haubert à Mailly, le sien est trop court.

— Le mien peut suffire, seigneur. Je ne suis pas si grand ! fit l'hospitalier.

— Médard, conduis-nous rue du Salut-d'Or. Ensuite, où pourrai-je trouver un bon destrier de joute ?

— On en vend quelquefois à une écurie près du palais ducal.

— Et les lances ?

— Je peux l'apprendre à ma commanderie, promit Mailly.

— S'il vous reste suffisamment de pièces, seigneur, il serait bon d'acheter de nouvelles selles, autant pour le tournoi que pour l'entraînement.

Rue du Salut-d'Or, ils trouvèrent un heaume enveloppant tête et visage, avec une ouverture en croix, et deux casques coniques dont le nasal était remplacé par une plaque trouée permettant de bien voir et de respirer. Le marchand mitoyen proposait des écus ayant déjà servi. Guilhem en acheta trois, cabossés mais encore capables de résister à des coups. Ils prirent aussi plusieurs corselets et diverses plates pour se protéger des frappes les plus violentes. Guilhem demanda que des valets apportent ces harnois à vêpres, au cabaret de Médard, après les avoir peints de la façon suivante : ceux pour Robert Bertran en vert, les siens en rouge et Mailly en noir, avec une croix rouge.

Après quoi, ils se séparèrent. Guilhem et Médard allèrent choisir un robuste destrier, puis firent confectionner trois selles de bois avec de hauts dossierers qui leur permettraient de garder une bonne assise même lorsqu'une lance frapperait leur écu.

Quant à Mailly, s'étant rendu à sa commanderie où il inventa une histoire liée à la prétendue mission dont il était chargé, il se procura l'adresse d'un artisan de lances de frêne. Il en obtint quelques-unes pour s'entraîner et d'autres avec des fers qui seraient portées samedi soir au cabaret de Médard.

Robert Bertran et Gilbert, eux, se rendirent chez des tailleurs que leur avait indiqués Médard la Hure. Ils y firent coudre des draps de selle rouges, noirs et verts, des surcots sans manches assortis pour porter sur leur haubert, et s'équipèrent des gambisons qui leur manquaient. Pour quelques piécettes, Gilbert acquit des rubans et des clochettes qui serviraient à décorer crinières et brides des destriers comme c'était l'usage pour les chevaliers de qualité.

S'étant retrouvés chez Médard, ils rangèrent les équipements au fur et à mesure que des valets les leur apportaient. Le sergent de Mercadier attendait les selles avec impatience.

Il s'agissait de sièges en bois recouverts de cuir, mais il avait demandé que soient pratiqués des trous et des encoches dans le dossierer. Quand on les apporta, Médard expliqua quel serait leur

usage pour l'entraînement.

Ensuite, ils soupèrent sur place, après s'être fait porter des plats de chez un rôti-seur.

Ils purent ainsi échanger suggestions et conseils tant sur l'entraînement que sur le déroulement du tournoi à venir. Guilhem leur expliqua comment il voyait les choses. Comme ils ne possédaient pas de pavillon, ils s'installeraient à l'écart, Gilbert et Médard surveilleraient leur matériel et se feraient aider par des valets et des hommes de peine qu'ils embaucheraient le lundi matin. On en trouvait facilement les jours de tournoi.

Mais le plus difficile serait de vider les lieux, une fois le combat terminé. Si Chalon de l'Etang perdait la vie, ou était sévèrement meurtri, nul doute que le prince Jean chercherait à les punir, aussi devraient-ils disparaître rapidement.

Ils reparlèrent aussi de l'adversaire qu'affronterait Mailly. Robert Bertran avait rapporté à Guilhem les paroles du clerc Ferry chez le sire de Courcy, assurant que le prisonnier avec lequel il s'était querellé à Caen, c'est-à-dire Guilhem, était la Licorne. Cette allégation, prononcée par un dénommé Alard, avait stupéfié Ussel. Comment pouvait-on l'accuser d'être la Licorne ? Il n'avait rien fait en Normandie pouvant prêter le flanc à une telle accusation. Il s'était donc renseigné sur Alard, et Robert Bertran lui avait révélé qu'il s'agissait du fils du chambellan de Jean, son conseiller et âme damnée. Cet homme avait même affirmé qu'il venait d'Allemagne, qu'il se trouvait à la solde de l'empereur.

Comment pouvait-il proférer de tels mensonges, sinon parce qu'il connaissait la vérité sur la Licorne ? Et si, tout simplement, cet Alard cherchait maintenant un coupable pour que l'affaire se termine ? Cela expliquerait l'arrestation de Baudric d'Orbec et de la Licorne. Mais pour quelle raison ? Était-ce lié au mariage ?

Autant de questions qu'il avait débattues avec ses compagnons, sans pouvoir y apporter aucune réponse. Cependant, il paraissait évident qu'Alard était l'un des instigateurs de l'affaire, aussi Mailly avait-il accepté de le défier. Au moins pour venger les chevaliers de son roi meurtris par la Licorne.

Le samedi matin, nos amis franchirent la porte Beauvoisine dès son ouverture. Guilhem menait son nouveau destrier et son ancienne monture portait lances et équipement.

Pour s'entraîner, Nicolas de Mailly avait proposé qu'ils se rendent dans le faubourg de Rougemare où il avait attiré Ladre et l'Affligeur. Le champ où il avait vaincu les deux Anglais lui paraissait un bon endroit pour jouter.

Aux sentinelles de la porte, Mailly expliqua aller se préparer pour le tournoi dans un champ des environs. On les laissa passer, le capitaine de la milice n'éprouvant aucun soupçon devant cet hospitalier qui conduisait un groupe de chevaliers et d'écuyers.

En ce jour, maraîchers et laboureurs apportaient en ville le fruit de leur travail : lapins, poules, canards, solidement attachés sur leurs épaules, ou choux, fèves, carottes, pois et cerises tardives dans des hottes. Les plus aisés possédaient un âne pour transporter leurs marchandises.

La plupart de ces vilains s'écartaient craintivement devant la troupe, mais d'autres plus volubiles complimentaient les cavaliers et leur souhaitaient bonne journée.

Arrivés au petit champ moissonné, Guilhem et Médard firent le tour du terrain pour l'évaluer. Il était bien plus court qu'une lice, mais ils pourraient lancer les chevaux au galop depuis un chemin.

Devant la mesure, Gilbert commença alors à préparer les selles en suivant les conseils de Médard qui ne pouvait guère intervenir avec sa main unique. Grâce aux trous pratiqués dans le bois et à l'aide de lanières, il noua une solide perche en travers de chaque selle. Ayant remis les sièges sur les chevaux, il attacha à ce manche une rondache qui deviendrait la cible sur laquelle les cavaliers frapperaient. Les attaches étaient conçues de sorte qu'un choc violent ferait basculer le bouclier sans blesser le cavalier et surtout sans briser la lance.

Il fut décidé que, dans la course, le premier qui toucherait le bouclier de son adversaire et le ferait basculer serait déclaré vainqueur.

Guilhem et Gilbert choisirent d'être les tenants pour les premiers exercices, Robert Bertran et Mailly jouant le rôle d'assaillants. Médard étant à la fois juge d'armes, mentor prodiguant conseils et critiques, et maître sévère punissant la moindre faute.

Ils s'entraînèrent ainsi toute la matinée, faisant un tel vacarme que plusieurs vilains et une multitude d'enfants vinrent assister à leur joute.

Robert Bertran se révélait fort adroit, touchant parfois le bouclier de Guilhem avant que celui-ci ne frappe le sien. Mailly faisait armes égales avec Gilbert, mais après le remplacement de l'écuyer par Guilhem, il fut chaque fois vaincu. Cependant, au fil des heures, l'hospitalier s'améliora.

Après un dîner durant lequel Médard distribua de nouvelles recommandations, ils reprirent l'entraînement, cette fois deux contre deux. Les joutes se firent à la lance, puis à l'épée avec les rondaches, sans s'épargner tout en veillant cependant à ne pas se blesser.

La chaleur devint étouffante et ils suaient au point de détremper leurs vêtements. Heureusement, leurs spectateurs enthousiastes leur

apportaient régulièrement de l'eau fraîche.

La soirée se passa en d'ultimes combats à la masse d'armes et à la hache, Médard leur enseignant là encore force ruses et coups bas, intervenant pour montrer pas à pas d'infemales feintes pouvant assurer la victoire contre un adversaire trop confiant.

Ils rentrèrent à la nuit, épuisés et meurtris, car même si chacun se retenait pour fêrir et si plates, haubert et gambison protégeaient les corps, la violence des coups n'en provoquait pas moins des contusions.

Le lendemain, ils repartirent à Rougemare à l'aurore pour reprendre les exercices. A tour de rôle, Médard se tenait derrière chaque combattant, sanctionnant la moindre erreur d'un cinglant coup de baguette de coudrier. Même Guilhem en reçut. Il l'accepta car il savait que la douleur et la honte d'avoir été ainsi frappé faisaient pénétrer dans le corps et l'esprit les bonnes réactions.

Satisfait de ses élèves, Médard décida d'arrêter plus tôt que la veille et proposa de les conduire jusqu'au Robec pour qu'ils s'y baignent et se nettoient de toute leur transpiration.

Le soir, ils firent un banquet à l'auberge Saint-Maclou. Le lendemain serait le jour de la sanction.

Lundi

Devant la porte du pont Mathilde, à quelque distance de la citadelle des ducs de Normandie, la foule était considérable bien que le jour ne fût pas encore levé. Ils s'y étaient présentés dès l'ouverture mais déjà des centaines de gens attendaient pour s'assurer une bonne place.

Se pressaient là ceux qui ne voulaient rien rater des joutes, mais aussi tout un monde interlope et coloré qui espérait gagner quelques pièces à l'occasion de la passe d'armes. Des valets et des palefreniers qui se mettraient au service des chevaliers ; des artisans pour réparer armes et sellerie ; des margoulins qui rachèteraient armes, chevaux et équipements que les vaincus céderaient aux vainqueurs ; des prêteurs et des juifs qui se porteraient caution pour les rançons payées par les vaincus ; des orfèvres, marchands de rubans et colporteurs de colifichets qui vendraient leur marchandise aux dames des vainqueurs ; et, bien sûr des prostituées de toutes sortes et des voleurs prêts à tout pour s'enrichir.

La foultitude s'écoulait lentement dans le passage fortifié qui franchissait les deux enceintes et les trois fossés protégeant Rouen. A chaque herse, porte ou pont dormant, se trouvaient des miliciens de la commune, au surcot peint d'un lion, et des gens d'armes du bailli, aux armes du léopard d'Angleterre.

Enfin nos amis parvinrent au pont. Une de leurs montures

portait leurs harnois et leurs écus, couverts par des pièces d'étoffe de façon à ce qu'on ne puisse les identifier. Près de l'auberge Saint-Maclou, ils avaient engagé plusieurs jeunes garçons qui portaient les lances.

A l'extrémité du pont Mathilde, ils furent à nouveau arrêtés au corps de gardes de la rive gauche. Là se tenaient des routiers de Louvart, tous armés d'armes d'ast : lances, épieux, fauchards et vouges. Plusieurs arbalétriers se trouvaient sur la terrasse crénelée du châtelet fortifié.

Médard craignait d'être reconnu par d'anciens camarades, mais il n'en fut rien. Il faut dire que son nasal lui cachait le visage et qu'il portait un camail.

Sur la berge, ils prirent à main gauche un chemin pavoisé d'oriflammes qui les conduisit à une vaste prairie en lisière de la rivière, bordée de l'autre côté par un bois de chênes. On pénétrait dans ce champ clôt de palissades par des portails de bois, un à chaque extrémité.

Au milieu de l'esplanade, les lices étaient elles-mêmes entourées d'une clôture avec des portes pour le passage des combattants. Pour l'instant, de gros charrois emplis de paille, tirés par des bœufs, se trouvaient à l'intérieur, vidés par des valets qui répandaient le chaume sur le sol afin d'amortir les chutes et d'absorber le sang des blessés.

La badaudaille était déjà nombreuse et s'agglutinait au plus près des barrières. S'étant frayé un chemin dans cette foule, nos amis s'arrêtèrent un moment afin de repérer le meilleur endroit où s'installer.

Du côté du bois de chênes avaient été érigées trois estrades avec des gradins et des stalles. Entourés de mâts portant bannières et penons qui claquaient au vent, ces échafaudages étaient ornés de tentures et de draps aux léopards d'Angleterre. Sur le devant, écuyers et pages suspendaient déjà les écus des chevaliers qui occuperaient les places.

Les trois galeries n'étaient pas identiques. Celle du milieu, couverte d'un dais pour éviter que ses occupants ne souffrent de l'ardeur du soleil, s'avérait plus haute que les autres. On y voyait une chaise richement sculptée qui marquait la place du prince Jean.

Sur le flanc de ces constructions, près de l'arrivée par le pont Mathilde, se dressaient des pavillons multicolores formant un véritable village de toile. Ce serait dans ces tentes que les chevaliers se harnacheraient et seraient soignés en cas de blessures. Là aussi l'agitation se trouvait à son comble et des dizaines de valets et de pages mettaient en place bannières et oriflammes. Sur des tréteaux ou des pieux, les écuyers disposaient les écus de leurs maîtres. Les six

tentes les plus proches des galeries étaient celles des chevaliers tenants que le prince Jean avait désignés. Quiconque voulant les défier viendrait toucher leur bouclier de sa lance.

De l'autre côté des tribunes, le long d'un espace en contrebas, sorte de cuvette au sol en gravière, s'étendait un second village, bien plus modeste. Fait de toiles ordinaires et de planches, c'est là que s'étaient rassemblés artisans et marchands. On y trouvait des étals d'armuriers, de bourreliers, la petite forge d'un maréchal-ferrant et plusieurs débitants d'ale, d'hypocras, de cervoise et de vin parfumés à la cannelle ou au gingembre. Quelques fourneaux proposaient aussi pâtés chauds et pâtisseries. Dans un vacarme assourdissant, les crieurs vociféraient pour attirer les chalands et une foule bigarrée se pressait pour se désaltérer. Au-delà de ce campement s'étendait un espace désert. Situé dans une cuvette, on n'y pouvait voir le spectacle des joutes ou celui des nobles seigneurs et des belles dames des tribunes.

C'est là que se trouvait la seconde porte du champ de course, celle par où arrivaient les manants venant des villages alentours.

Un peu partout, des gardes veillaient à la sécurité et un attroupement s'était formé autour d'un voleur venant d'être pris. On attendait un prévôt pour le pendre à la haute branche d'un chêne.

Enfin, le long des berges de la Seine, s'était installée la populace. Des barrières avaient été dressées pour contenir cette foule au-delà de l'enceinte des lices.

Quantité de vilains avaient déjà pris possessions des branches des frênes, des aulnes et des saules qui poussaient quasiment dans l'eau. Sur ces hauteurs, ils verraient parfaitement le spectacle et sous les frondaisons ils seraient à l'abri du soleil. D'autres, plus astucieux, étaient venus en charrettes sur lesquelles ils avaient placé des bancs qu'ils louaient à prix fort. D'autres encore avaient choisi des souches ou des pierres, mais des hommes d'armes et des fredains les leur disputaient, affirmant leur bon droit à coups de manche de leur hache ou de pommeau de leur épée.

Ayant soigneusement parcouru les lieux du regard, Guilhem décida de se rendre vers la seconde entrée de la prairie, celle en contrebas, au-delà du village des artisans, là où il n'y avait personne. Poussaient là les derniers chênes de la forêt et un gros tilleul.

Se frayant un passage dans la foule qui s'écartait devant les menaces de Médard, la troupe longea les lices où commençaient à se placer des hérauts d'armes avec des trompettes.

Un prévôt venait d'arriver dans le village des artisans et écoutait les témoins ayant assisté au vol. Le larron, pris sur le fait, niait, assurant être honnête homme, mais l'absence de ses oreilles, certainement déjà coupées après de précédentes rapines, ne

témoignait pas en sa faveur. Le prévôt ne chercha pas à en savoir plus et ordonna de le brancher.

Entraîné par ses gardiens, glapissant, se débattant, il fut tiré devant le chêne. Un des frocards venus assister au tournoi écouta d'une oreille distraite sa confession puis, après une brève absolution, le malheureux fut pendu par le col à une ramure où il resta un moment à danser la gigue sous les rires satisfaits du public.

Durant tout ce temps, Guilhem et ses amis n'avaient pu avancer tant la foule était compacte. La pendaison terminée, ils purent cependant poursuivre jusqu'au tilleul.

Ils y installèrent un campement de fortune avec une toile formant tente tendue entre des piquets. Tandis que Gilbert et Médard surveillaient les valets et les garçons engagés pour s'occuper des armes et des chevaux, Guilhem et Mailly partirent examiner les galeries où se tiendrait la cour du prince Jean. Robert Bertran resta au tilleul, Guilhem voulant s'assurer que le sire de Courcy n'était pas présent à la fête car il aurait été fâcheux qu'il découvre son ancien otage.

C'était cependant peu plausible, leur avait assuré l'héritier des Bricquebec. Chalon de l'Etang et Courcy se détestaient depuis que le roi Richard avait promis de rendre le fief à sa famille. D'ailleurs, Robert n'avait vu nulle part les armes des Courcy.

Sur les estrades, les grands seigneurs et leurs dames commençaient à arriver, tous en robe et bliaud richement galonnés. Mailly désigna à Guilhem le sénéchal de Normandie, le maire de Rouen, le commandeur des hospitaliers et celui du Temple.

Puis ce furent les trompettes qui annoncèrent en grande pompe la venue de l'archevêque Gautier de Coutances, sur un blanc destrier. Maître Gautier était entouré de son grand vicaire et de plusieurs prélats, prieurs et abbés ; même quelques chanoines de la cathédrale s'étaient déplacés, malgré leur conflit avec les bourgeois de Rouen.

Ensuite suivit un long cortège de barons, seigneurs et chevaliers. Sur leur passage, la populace les acclamait et quelques remarques grivoises se faisaient entendre lorsque de belles dames revêtues de bliauds aux couleurs éclatantes et coiffées de soie les saluaient de la main. Car les femmes étaient nombreuses, désireuses autant que les hommes de jouir d'un spectacle qu'elles espéraient sanglant.

Tous s'installèrent aux places indiquées par les majordomes. Il y eut cependant quelques disputes qui se terminèrent par l'intervention de sergents au service de Louvart, lesquels écartèrent les récalcitrants avec leur bâton ferré.

Courcy ne se trouvant pas parmi les barons, Mailly alla chercher Robert Bertran qui revint avec Gilbert. Tous trois arrivèrent au moment où sonnaient cors et trompettes annonçant l'arrivée du

cortège princier.

Hérauts d'armes et maréchaux de camp firent ranger soldats et sergents en une haie d'honneur derrière laquelle la foule se pressait. Dans les galeries, chacun attendait debout, plein de déférence, le passage du prince et de ses favoris.

En tête du cortège, sur un palefroi marchant à l'amble, s'avancait Louvart. En un an, le capitaine routier, que Guilhem avait connu fredain et pilleur, s'était transformé. Rasé de près, cheveux courts, revêtu d'une robe d'un bel écarlate galonné d'or, il paraissait aussi resplendissant que le sénéchal de Normandie. Derrière lui suivaient ses capitaines et ses sergents, tous en haubert et casqués. Ensuite, chevauchaient les barons et les fidèles attachés à la cour du prince. Robert Bertran en connaissait plusieurs. Il désigna ainsi le chambellan Guillaume, son fils Alard, quelques favoris tels Maurice de Bracy, Brian de Bois-Guilbert ou Philippe de Malvoisin[102].

Au milieu de cette troupe magnifique, splendidement vêtu de cramoisi et d'or, portant sur son poing un faucon, et la tête recouverte d'un riche bonnet orné d'un cercle de pierres précieuses d'où s'échappait sa longue chevelure bouclée, qui inondait ses épaules, le prince Jean[103] caracolait sur un palefroi gris plein de feu, riant par moments aux éclats et lançant d'autres fois des regards méprisants à la populace et aux bourgeois de Rouen qui l'acclamaient. Il tenait un bâton d'ivoire, signe de son autorité.

L'installation de la cour et des fidèles de Jean dura un long moment, chaque seigneur allant s'agenouiller devant l'archevêque et saluer les principaux barons. Quand tout le monde fut en place, les maréchaux d'armes firent sonner les trompettes. Le prince, tout sourire, fit alors signe aux hérauts de proclamer les lois du tournoi. Elles étaient simples : les tenants, qui étaient six, répondraient à tous les survenants qui toucheraient leur bouclier. Avec le bois de la lance, la lutte se ferait à armes courtoises, avec la pointe en fer, le combat serait à outrance, comme dans une véritable bataille. Un tenant serait déclaré vainqueur après deux victoires. Si plusieurs tenants l'emportaient, une joute les départagerait et le gagnant recevrait un cheval de guerre d'une grande beauté et d'une force sans égale. Bien sûr, armes et coursier du vaincu seraient alloués au vainqueur. Enfin, avant les courses, un tournoi de tir à l'arc départagerait les meilleurs archers de Normandie. Le gagnant recevrait un cor empli de deniers d'argent.

En vérité, pour le prince Jean, ce tournoi avait pour dessein d'affirmer sa puissance et sa légitimité face à ceux restés fidèles à son frère Richard. Il avait donc lui-même choisi les tenants parmi ses plus fidèles et plus adroits chevaliers et chacun savait que ceux qui les défieraient le feraient au nom de Richard.

Dans la loge d'honneur, Guilhem, comme bien d'autres, avait observé que la reine de l'amour et de la beauté, chargée de remettre les prix du tournoi, et qui aurait dû être la nouvelle épouse de Chalon de l'Etang, était absente. Une inconnue la remplaçait et circulait la rumeur qu'il s'agissait d'une des maîtresses du comte de Mortain. Elle siégeait d'ailleurs à sa droite.

A la gauche du prince se tenait Chalon de l'Etang, honoré pour son récent mariage. C'était un homme au visage anguleux, aux lèvres fines avec une expression maussade ou dédaigneuse. En robe de laine écarlate, coiffé d'un bonnet de feutre avec plume de faisan, il affichait l'attitude de celui souhaitant être ailleurs. Pourquoi Jeanne de Thury n'était-elle pas près de lui ? Avait-elle refusé de venir, ou avait-elle été tellement battue qu'on ne pouvait la montrer ? La colère montait à la gorge de Guilhem alors qu'il y songeait. En même temps, il tentait d'évaluer la force de Chalon. Quel genre d'adversaire était-il une épée à la main ?

Alard, le fils de Guillaume le majordome, affichait un air satisfait, peut-être parce qu'assis près de la reine de l'amour et de la

beauté. Grand et robuste, Alard serait un redoutable adversaire pour Nicolas de Mailly, s'inquiéta Guilhem. Il faudrait donc que lui-même se débarrasse rapidement de Chalon pour venir à l'aide de l'hospitalier.

La reine de l'amour se mit à rire quand le fils du majordome lui murmura quelques paroles à l'oreille. Amuse-toi ! ricana intérieurement Guilhem. Ce sont tes derniers moments agréables de vie.

De part et d'autre de ces personnages se trouvaient plusieurs des tenants. Robert Bertran désigna Maurice de Bracy et Nicolas Mailly montra Brian de Bois-Guilbert et le templier Philippe de Malvoisin.

Quant à Foulques, le capitaine de Chalon de l'Etang, il avait été relégué dans la dernière loge. Robert Bertran l'avait déjà vu une fois à Courcy. Le chevalier avait à peu près la même taille que lui mais une bedaine qui nuisait à son agilité. C'était un homme réputé violent, surtout avec les vilains et les serviteurs. Robert Bertran se sentait capable de le vaincre.

Tandis que Guilhem évaluait leurs futurs adversaires, les hérauts d'armes annoncèrent le début du tournoi de tir. Déjà des dizaines d'archers de toutes conditions se pressaient devant l'une des portes des lices : des forestiers, gardes-chasses, hommes d'armes et même un chevalier. A l'intérieur des barrières des valets avaient installé de larges cibles de bois. Il s'agissait de panneaux de planches sur lequel on avait peint un rond, ayant la forme d'un sceau, avec un homme en broigne sur un cheval.

Un prévôt de tir et des sergents faisaient placer les postulants en file à cent cinquante pieds des cibles, une distance considérable. La foule s'agitait tumultueusement, les encouragements fusaient envers tel ou tel et beaucoup protestaient quant à la difficulté des tirs.

Lorsque tous les archers eurent pris position, plusieurs trompettes sonnèrent. Le héraut d'armes annonça que chaque tireur lancerait successivement trois flèches. Seuls ceux qui toucheraient au moins une fois l'image de l'homme en haubert participeraient à la deuxième manche.

Abandonnant le spectacle, Guilhem se rendit dans le village de toile des chevaliers où penons et bannières s'agitaient devant les vastes tentes façonnées dans des étoffes épaisses et luxueusement brodées. Les plus riches étaient celles des *pauvres chevaliers du Christ*, les templiers. Par les portières, il aperçut les tenants, déjà en haubert, entourés de nombreux valets d'armes qui attachaient leurs pièces d'armure. Dehors, leurs robustes destriers piaffaient d'impatience.

Robert Bertran, Nicolas de Mailly et lui seraient bien moins équipés, mais Guilhem savait d'expérience que le harnois ne faisait pas tout. L'adresse et la capacité de se maintenir en selle, même touché

par une lance, faisaient la différence. Quant aux combats au sol, s'il y en avait, tout homme se valait une masse d'arme en main.

Il se rendit ensuite chez les chevaliers assaillants. Il ne connaissait pas la plupart des figures peintes sur les boucliers. Il vit une croix d'argent, une rose, un aigle, un faucon, une étoile et de nombreux lions soit debout, soit couchés, et tous de diverses couleurs. De quelles familles s'agissait-il ? Il l'ignorait.

Soudain hourras et vivats retentirent avec une telle puissance qu'il se retourna. Apparemment, un tireur avait placé ses trois flèches au but. Intrigué, il revint vers les lices, accompagné de deux chevaliers. L'un expliquait à l'autre :

— C'est Roger qui vient de l'emporter !

— Doubtais-tu ?

Guilhem les interrogea :

— Nobles seigneurs, connaissez-vous l'archer vainqueur ?

— Certes ! Il se nomme Roger de Hardencourt, mais ses amis, dont nous faisons partie, le surnomment à juste raison le Bon Archer. Nous étions ensemble à Acre.

— Revenez-vous de Palestine, nobles chevaliers ?

— Oui, nous accompagnions notre roi Richard, mais nous ne nous trouvions pas dans sa nef au retour. Quel malheur qu'il soit passé par l'Autriche ! Et vous-même, venez-vous pour vous en prendre aux tenants de Jean ?

— Peut-être, messire.

— Si vous le faites, vous bénéficierez de toute mon estime. Mon nom est Guillaume de Mailloc.

— Et moi, Roger de Sassy, ajouta l'autre chevalier.

— Je m'appelle Guilhem d'Ussel. Etes-vous venus acquérir de la gloire ?

— Non, jeune chevalier. Nous en avons rapporté des brassées de Terre Sainte ! Nous ne sommes ici que pour faire honneur à notre roi prisonnier.

— Comment cela ?

— L'ignorez-vous ? Son frère Jean – que le diable l'emporte – tente de plusieurs façons de l'évincer. Il a annoncé sa mort, puis déclaré que la rançon serait impossible à assembler. On dit même qu'il aurait payé le roi de France pour que Philippe demande à l'empereur de garder son prisonnier.

Guilhem hocha la tête, ayant entendu cette rumeur.

— Ce tournoi est un prétexte de plus. Le prince Jean a choisi comme tenants ses meilleurs chevaliers afin de prouver à la Normandie que le seigneur Dieu le soutient en laissant gagner ses champions. Nous sommes donc venus exprès, bien que n'ayant aucune

appétence pour les festivités de Lackland, afin de vaincre et montrer que Dieu soutient notre roi.

— Je comprends, dit Guilhem, songeant que ces chevaliers seraient peut-être surpris par la suite des événements de la journée.

— Mais, regardez, messires, Roger de Hardencourt vient encore de placer ces trois flèches au cœur ! Nul doute qu'il emportera la joute, au grand déplaisir du comte de Mortain.

Guilhem se tourna vers la loge ducale. Jean s'efforçait à sourire, mais les tremblements de ses lèvres et sa bouche crispée montraient à quel point il enrageait. Son chambellan lui avait pourtant promis que son forestier l'emporterait.

— La première passe d'armes va débiter, seigneur. Ce sont nos amis qui vont défier les tenants. Nous devons vous laisser pour nous préparer ; nous sommes de la seconde joute.

Guilhem les salua chaleureusement et revint devant les lices où, fendait la foule en jouant des coudes, et même des poings, il retrouva ses compagnons.

— Allons au campement vérifier que tout est prêt.

Ils rejoignirent sans se presser le village des artisans. Là, Mailly acheta des pâtés chauds et ils vidèrent un pot de vin frais avant de se rendre à leur campement.

Sous la surveillance de Médard et de Gilbert, leurs valets avaient sellé les montures, coiffé les crinières et décoré les brides de rubans noirs, verts et rouges noués entre les clochettes.

Guilhem vérifia que leurs harnois étaient préparés et expliqua comment les choses allaient se dérouler.

— Nous allons assister à la première joute, de manière à juger comment se comportent les maréchaux d'armes. Ensuite, nous reviendrons et mettrons nos harnois pendant la seconde joute.

» La troisième passe ne commencera pas rapidement, car y participeront seulement les vainqueurs des deux précédentes. Ils devront se soigner, se sustenter et se désaltérer avant de repartir au combat. C'est à ce moment que nous irons porter nos défis. Pendant ce temps, vous autres, Gilbert et à Médard, vous lèverez le camp avec les garçons.

— Vous n'aurez donc aucun écuyer, seigneur, s'inquiéta Gilbert.

— Je n'en ai pas besoin. Nous sommes trois, ils seront trois. Nous vaincrons ou mourrons. Et à la fin de la passe, nous partirons.

— On peut vous en empêcher, seigneur, dit Médard, soucieux.

— Dans la confusion qui suivra la défaite de Chalon, j'en doute.

Gilbert grimaça. Ne croyant pas que les choses se passeraient ainsi.

Déjà les trompettes annonçaient la première joute. Guilhem,

Mailly et Robert retournèrent aux lices où la badaudaille impatiente se pressait. Usant parfois de leurs poings, ils parvinrent au premier rang.

Un héraut criait :

— Oyez, oyez, oyez ! Voici les braves chevaliers tenants Enguerrand de Préaux, Bertrand de Verdun et Hamon de Valognes, champions de notre noble et vénéré prince.

Les trompettes placées aux portes des lices résonnèrent, tandis que trois cavaliers caracolaient en adressant moult signes joyeux à la foule massée derrière les barrières et au noble public dans les galeries.

Ils se placèrent en ligne, gardant leur lance droite en laissant flotter les banderoles qui les décoraient. Tous portaient panaches de plumes multicolores sur leur haubert. Ils restèrent ainsi pendant que les maréchaux de camp, armés de pied en cap et à cheval, inspectaient leurs armes avec la plus grande minutie.

De nouveau, une éclatante fanfare retentit, provoquant un instant de silence.

— Oyez, oyez, oyez ! Voici les braves chevaliers assaillants André de Chauvigny, Arthur de Magneville et Gauquelin de Ferrières.

Ceux-là entrèrent par l'autre porte, où les attendaient d'autres maréchaux qui les inspectèrent à leur tour pendant que la foule les acclamait à pleins poumons. Frappées des rayons du soleil, les pièces de fer des armures éblouissaient.

Après une nouvelle sonnerie de trompette, le héraut rappela les règles de la joute : tout chevalier désarçonné pouvait poursuivre le combat à pied avec un champion du parti averse ayant subi la même disgrâce, mais les cavaliers montés ne devaient pas l'attaquer. Au sol, seules masse d'armes et épée étaient autorisées, mais sans frapper d'estoc. Tout chevalier tombé au sol ou ayant genoux en terre ou acculé contre la palissade serait tenu de s'avouer vaincu et son armure ainsi que son destrier deviendraient la propriété du vainqueur.

Le combat devait cesser aussitôt que le prince Jean lancerait son bâton. Tout chevalier violant ces règles ou enfreignant les règles d'honneur de la chevalerie serait dépouillé de ses armes et exposé à la dérision du peuple.

Pendant que le héraut clamait ainsi, on voyait, par leur attitude, que les chevaliers brûlaient d'impatience d'en venir aux mains. Enfin retentirent ces paroles prononcées par le sénéchal de Normandie qui s'était levé :

— Combattez, braves chevaliers ! Combattez pour la gloire ; la mort vaut mieux que la défaite ! Brisez vos lances ! Montrez-vous galants chevaliers ! Combattez noblement, car de beaux yeux contemplent vos actions !

» Laissez aller !

Aussitôt, les champions baissèrent leurs lances et enfoncèrent

leurs éperons dans les flancs des montures, les lançant au grand galop.

Les cavaliers se heurtèrent au milieu de la lice. Toutes les lances se brisèrent sous le choc et un tenant et un assaillant tombèrent. Ceux encore à cheval dégainèrent leur épée et se mirent à frapper leurs adversaires, ou plus exactement leurs écus, tandis que ceux au sol avaient rejoint leur cheval pour saisir les masses d'armes. Très vite la confusion fut extrême, chacun poussant son cri de guerre.

— Pour Mortain ! hurlaient les tenants de Jean.

Le parti opposé répondait par :

— Pour Richard !

La foule s'égosillait autant. Dans les galeries, beaucoup s'étaient dressés pour encourager leur champion. Les dames n'étaient pas en reste, vociférant menaces et encouragements. Le fracas des coups et les cris des combattants se mêlaient au son des trompettes.

Soudain, un chevalier chuta de sa monture et roula sous les pieds des chevaux. A son écu portant un aigle, Guilhem reconnut Arthur de Magneville. Il se releva, n'étant que contusionné, mais les maréchaux d'armes le firent sortir. Penaud, Magneville se retira sous les sarcasmes tandis que deux des tenants de Jean affrontaient les deux assaillants de Richard. L'un d'eux céda rapidement sous les coups et s'écroula, incapable de se relever.

Les cavaliers vainqueurs sautèrent alors au sol et terminèrent le combat contre l'unique assaillant qui tomba rapidement à genoux, martelé par les coups de masse et d'épée, son armure souillée de sang, de paille et de poussière.

Retentit alors une immense acclamation, sauf du côté des tentes des partisans de Richard où l'on faisait grise mine. Des valets se précipitèrent immédiatement pour ramasser les armes abandonnées et transporter l'assaillant inconscient. Le héraut se mit alors à hurler les cris d'usage :

— Honneur aux braves ! Largesse ! Largesse, galants chevaliers !

Les écuyers apportèrent alors à chacun des vainqueurs un sac de cuir. Les chevaliers s'approchèrent de la barrière des lices et, piochant des poignées de pièces d'argent et d'or, les jetèrent en pluie sur les manants.

Cette libéralité provoqua un immense tumulte dans le rang de la populace, chacun bousculant et piétinant voisins, enfants ou dames pour se saisir des pièces.

Laissant les vilains s'étriper, Guilhem et ses compagnons s'éloignèrent vers leur campement du tilleul.

Tandis que les hérauts d'armes annonçaient la prochaine joute, nos amis, aidés des valets et de Gilbert, enfilèrent leur gambisons puis leur haubert. La suite fut plus longue car il fallait attacher solidement

toutes les plates et le corselet. Aucun curieux ne s'était approché d'eux. Tout le public s'était rassemblé devant les lices d'où l'on entendait les hérauts énumérer les noms des tenants et des assaillants qui allaient jouter. Guilhem distingua ceux de Roger de Hardencourt, Bracy et Malvoisin.

Quand ils furent tous harnachés, Médard vérifia que les pièces de fer ne pouvaient pas se détacher facilement, puis ils enfilèrent leur surcot et leur casque ; pour Robert Bertran le heaume.

Dans les lices, la bataille faisait rage, mais n'intéressait pas les futurs assaillants. Pourtant le fracas des lames, les cris de guerre, les vociférations, les vivats, les insultes, les hennissements et le son des trompettes provoquaient un vacarme d'enfer.

Soudain, ce tumulte se calma, puis ce furent les cors et, de nouveau, le héraut annonçant : Largesse.

La bataille était terminée. Qui en était vainqueur ? Peu importait pour Guilhem.

Les trois hommes, tendus à l'extrême, montèrent en selle, masse d'armes à l'arçon, épée à la taille. Les valets leur tendirent leurs lances aux pointes de fer non protégées par une pièce de bois.

— Allons, maintenant, ordonna Guilhem. Il est temps.

Ils prirent le chemin conduisant aux échafaudages. Comme ils traversaient le village d'artisans, plusieurs badauds leur souhaitèrent la victoire, étonnés cependant que ces trois chevaliers n'arborent aucun pennon à leur lance, aucune marque sur leur surcot et leurs écus, sinon une croix pour l'un, et ne soient accompagnés d'aucune troupe d'écuyers, de pages et de valets. Cependant, devinant une belle lutte à venir, beaucoup de manants les suivirent.

Pour défier les tenants, qui se trouvaient dans le village de toile des chevaliers, il fallait passer devant les tribunes en longeant un couloir d'une dizaine de coudées[104]. Un tel passage était évidemment interdit aux vilains. Des hommes en armes arrêtaient quiconque voulait l'emprunter.

Voyant arriver ces trois cavaliers, l'un en noir, l'autre en rouge et le dernier en vert, tous sans signe distinctif, la populace s'intéressa à eux. Qui pouvaient être ces nobles inconnus ?

De même, sur les tribunes et dans les galeries, toutes les têtes se tournèrent vers les nouveaux venus avec moult commentaires interrogatifs. Jean, lui-même, fronça les sourcils et murmura quelques paroles à Chalon de l'Etang qui haussa les épaules en signe d'ignorance.

Comme il était d'usage que des chevaliers ayant fait vœu de rester ignorés refusent d'afficher leur identité, le maréchal d'armes ordonna aux gardes qu'on les laisse passer.

Quels tenants allaient-ils défier ? Chacun avait remarqué que la pointe de leur lance ne portait pas le morceau de bois rond et plat qui écartait tout risque de grave blessure. Ces trois-là voulaient donc combattre à outrance.

Déjà des paris circulaient quand, au grand étonnement des gens sur les gradins, deux des cavaliers s'arrêtèrent devant la tribune ducale, le troisième, celui en vert, poursuivant jusqu'à la tribune suivante.

Devant chaque siège, le long d'une barrière, s'alignaient les écus des chevaliers siégeant dans la galerie, hormis celui du prince Jean remplacé par un drapeau bordé de franges d'or brodé aux léopards.

Le silence se fit rapidement, car chacun s'attendait à ce que les chevaliers mystérieux sollicitent quelque grâce soit auprès du comte de Mortain, soit auprès du sénéchal ou encore de l'archevêque de Rouen. Et bien sûr tout le monde voulait entendre leur requête. Mais contre toute attente, il n'en fut rien et les trois cavaliers se contentèrent d'abaisser leurs lances.

Chacun frappa du fer un écu et le coup résonna sinistrement. Le chevalier rouge avait heurté celui de Chalon de l'Etang, le noir celui d'Alard et le vert le bouclier de Foulques, l'homme lige du sire de Chalon.

A cet acte insensé, la stupeur s'empara de la cour et un murmure de surprise parcourut la foule. Le murmure grossit, enfla, devint bourdonnement puis tumulte. Des cris d'approbation jaillirent du côté des chevaliers normands partisans de Richard. L'ahurissement se lisait dans les regards des gens de la cour.

Guilhem observait le visage de Jean. Une expression incrédule l'avait envahi, qui fit rapidement place à la rage. Le comte de Mortain se leva, une main serrant le bâton d'ivoire, l'autre posée sur la garde dorée et ciselée de sa dague. Il s'adressa au chevalier rouge :

— Par les tripes de mon ancêtre roux, comment oses-tu ! Découvre-toi ! lâcha-t-il en se retenant de jurer plus ignoblement.

— Selon les lois de la chevalerie, nous n'avons à répondre que devant Dieu, mon prince. Nous défions ces trois hommes en combat à outrance. Libre à eux de refuser, ils révéleront ainsi leur pleutrerie à toute la Normandie. Mais s'ils possèdent une once de courage, qu'ils se prêtent à cette ordalie.

Des clameurs enthousiastes fusèrent depuis les tentes des Normands de Richard.

— Par les cornes de Belzébuth ! lança Alard en se levant à son tour. Qu'on aille chercher mon haubert et qu'on me prête un heaume, je vais détrancher ce maraud insolent et accrocher ses tripes en haut de ce chêne !

Foulques aussi s'était dressé. De sa hauteur, il considérait Robert

Bertran avec un mélange d'assurance et de cruauté. Se jurant de massacrer l'audacieux.

Le chambellan chuchota alors au prince Jean :

— Vénéré comte, cet impudent a le droit de la chevalerie pour lui.

Jean se tourna vers Alard, puis vers Chalon de l'Etang, maintenant debout mais pétrifié, un air incrédule sur le visage, s'attendant si peu à être défié au combat à outrance alors que le tournoi était donné en son honneur. A l'évidence, le seigneur de Bricquebec n'avait nulle envie de combattre ces inconnus, mais il savait ne pas avoir le choix.

— Que l'on me donne un haubert et une lance, et je ferai triompher votre cause, mon vénéré sire, dit-il d'un ton haché.

— Entendu ! décida Jean, affichant un sourire de composition. Que la course ait lieu. Nous verrons ensuite que décider.

Des exclamations d'approbation déferlèrent et même quelques vivats en faveur du prince Jean, lequel se rassit, satisfait.

Les trois mystérieux chevaliers firent alors demi-tour pour se présenter à la porte de la lice située près du village des marchands, du côté du tilleul où Guilhem avait dressé son camp, et donc non loin de la seconde sortie du champ du tournoi.

Quant aux trois chevaliers de Jean, ils rejoignirent les camps des tenants pour se faire prêter harnois et lances.

Un temps assez long s'écoula durant lequel Guilhem, Robert Bertran et Mailly attendirent au bout de la lice. Les juges d'armes, après examen, avaient trouvé leurs armes conformes. Le maréchal d'armes essaya de lier connaissance, mais les trois chevaliers ne lui répondirent pas. Le soleil rendant hauberts et heaumes brûlants, ils avaient trouvé refuge sous les frondaisons d'un aulne, dans un coin de la lice, entourés par bon nombre de curieux. L'un d'eux leur fit passer une gourde d'eau fraîche et ils parvinrent à se désaltérer en soulevant la plaque de leur casque, et, pour Robert, son haubert, sans pour autant se dévoiler.

Enfin les cors sonnèrent et ceux qui avaient été défiés entrèrent en lice. Le maréchal du tournoi vérifia rapidement leur armement, quant au héraut il ne fit aucune proclamation ou rappel des règles. Chacun savait qu'il s'agirait d'un combat à mort.

Ce fut Jean qui donna l'ordre de commencer. S'étant levé, il déclara seulement :

— Laissez aller !

Les cors se firent entendre et les chevaux s'élancèrent au plein galop, chacun des défiés faisant face à celui qui l'avait provoqué.

Guilhem ne s'intéressa plus à ses compagnons. Lance en avant, il

se concentrait sur le cavalier qui fonçait sur lui, n'ayant en tête que la ruse que lui avait apprise Médard.

Sa lance pointait vers l'écu de Chalon de l'Etang, et son adversaire faisait de même vers le sien, mais à l'instant où les pointes allaient heurter les boucliers, Guilhem releva un peu son javelot et mit son bouclier en biais. La lance de son adversaire glissa sur l'écu, la pointe d'acier de la sienne pénétra au milieu de la croix évidée du heaume de Chalon, lui brisant le nez et s'enfonçant profondément dans sa figure.

C'était un coup d'une adresse infernale. Pour ne pas être déséquilibré, Guilhem avait lâché sa lance et continué sa course. Il tira alors sur la bride, tandis que retentissait une immense clameur de surprise.

Arrêtant son cheval, il le fit volter et regarda la lice.

Le cheval de Chalon poursuivait sa course folle, son cavalier toujours en selle, bien maintenu par le dossier et l'arçon. Robert Bertran et Foulques avaient chacun frappé le bouclier de l'autre et brisé leur lance. Mais déjà Robert Bertran revenait vers son adversaire, l'épée de son père levée.

Quant à Alard, il avait fait chuter Mailly et, brandissant sa masse, il galopait vers lui pour le fêrir, ceci contre toutes les règles d'honneur de la chevalerie.

Guilhem éperonna sa monture afin de venir en aide à l'hospitalier. Celui-ci, bien qu'étourdi par sa chute, s'était redressé et tentait de dégainer son épée. Mais avant que Guilhem ne parvienne jusqu'à lui, Alard lui asséna un coup si violent sur la tête que le marteau d'armes enfonça profondément le casque.

L'hospitalier s'écroula, tandis qu'Alard, porté par sa monture au galop, se mettait à l'abri du chevalier rouge.

Robert Bertran était arrivé sur Foulques alors que celui-ci tirait seulement l'épée de son fourreau. Le jeune sire de Bricquebec le fêrit d'un coup de taille si vigoureux, l'atteignant dans le flanc, qu'il trancha en partie le haubert. Un flot de sang jaillit et Foulques s'effondra sur sa selle, laissant tomber sa lame.

Ce que voyant, et jugeant qu'il n'y avait plus rien à faire pour Mailly, Guilhem rejoignit Robert en lui criant :

— Querpissons !

Alard avait gagné un coin de la lice, le cœur palpitant de crainte à l'idée d'affronter deux redoutables adversaires, mais sachant qu'il lui faudrait se battre jusqu'à la mort, car l'honneur de sa race était en jeu.

C'est donc avec incrédulité qu'il vit le chevalier vert et le chevalier rouge filer vers la porte des lices.

Abasourdi, il les vit traverser le village des marchands et poursuivre vers le portail ouvert.

L'incompréhension avait aussi saisi l'assistance et la cour du prince. Ainsi ces assaillants inconnus venaient de fuir ! Mais que voulaient-ils donc ? Pourquoi n'avaient-ils pas terminé le combat, alors qu'ils étaient sur le point de l'emporter ?

Retrouvant ses esprits, et finalement satisfait de la façon dont se terminait l'épreuve, Alard gagna la porte de la lice pour se présenter devant le prince, tandis qu'écuyers et valets entraient en foule afin de s'occuper des blessés et les emporter.

Les prévôts d'armes, eux, s'intéressèrent au chevalier noir, étendu sur le sol paillé et du sang coulant de son casque. Ils ôtèrent le heaume mais le crâne fracassé ne laissait pas place au doute. La mort l'avait emporté.

Ayant compris que les chevaliers mystérieux fuyaient, Jean s'était levé et avait ordonné à Louvart :

« Rattrape-les ! Je les veux écorchés ce soir au château ! »

Livide, hagard, tremblant, les yeux jetant des flammes, il était saisi d'une sorte de folie. Connaissant ces colères furieuses, le chambellan voulut le calmer en observant que son fils avait remporté la victoire et que c'était la peur de s'en prendre à lui qui avait fait détalier les mystérieux assaillants. D'autres barons renchérirent, ajoutant que les champions de leur vénéré prince avaient gagné la plupart des courses et que cette journée était toute à la gloire de leur gracieux maître.

Ces compliments parurent calmer quelque peu le comte de Mortain qui reconnut, après avoir entendu toutes ces affirmations, que ses fidèles l'avaient emporté, signe que le Seigneur Dieu soutenait sa cause.

Le maréchal d'armes arriva alors accompagné de ses prévôts et de quelques chevaliers qui étaient allés près des victimes.

— Qu'en est-il de mon fidèle l'Etang ?

— Il vit, très haut et gracieux sire. On le transporte dans sa tente ou un chirurgien va l'examiner, mais je crains que la blessure ne soit fatale.

— Et Foulques ? interrogea Alard qui se trouvait toujours dans les tribunes.

— Le chevalier vert l'a presque tranché en deux. Il est mort. Tout comme le chevalier noir que vous avez frappé, noble sire.

— Quand je fêris, je ne retiens jamais ma main, annonça Alard avec suffisance.

Jean le considéra avec fierté.

— Tu as sauvé mon honneur, Alard. Nous en parlerons ce soir.

L'autre s'inclina avec un sourire satisfait. Jamais il n'aurait imaginé que ce tournoi tournerait ainsi à son avantage.

— Que fait-on du chevalier noir, noble prince ? s'enquit le maréchal d'armes.

— Quelqu'un le connaît-il ?

— Personne parmi ceux qui sont venus le regarder.

— Qu'on le jette dans la rivière. Et annoncez que le tournoi est terminé. Je rentre au château ducal.

Lorsque Foulques avait pénétré chez elle accompagné de son fidèle Ferrand, Jeanne de Thury l'avait aussitôt reconnu. C'était cet homme qui l'avait séparée de son fils quand son époux avait livré Bricquebec ! Mais elle n'avait pas eu le temps de prévenir son serviteur. A peine entré, Foulques avait frappé Ferrand de sa masse, lui faisant perdre connaissance.

Comprenant que sa vie se terminait, elle n'avait ni crié, ni pleuré, ni cherché à fuir. Elle était seulement restée debout, affichant un mépris infini envers le sbire de Chalon de l'Etang.

La horde de fredains s'était alors engouffrée chez elle. On l'avait attachée, puis ils avaient tout fouillé et pris les chartes qu'elle conservait. Ils l'avaient conduite dehors où un cheval lui était destiné. Elle avait espéré jusqu'au dernier instant qu'on se porterait à son secours, que Guilhem arriverait, mais personne n'était venu.

Le voyage à Bricquebec avait duré trois jours. Un périple épuisant car elle devait rester en selle toute la journée sous un soleil de plomb. Heureusement, ses ravisseurs s'étaient comportés correctement, lui donnant à boire quand elle le demandait. De plus, elle disposait d'une chambre ou d'une salle à chaque étape, avec parfois une servante et de l'eau chaude pour se laver.

Elle s'était rendu compte que son rapt avait été soigneusement préparé. Au fil des heures et des jours, la peur s'était dissipée. Elle avait même pris conscience qu'elle reverrait le château et les gens de Bricquebec avec plaisir. Quant au sort qui l'attendait, c'est-à-dire son mariage, elle s'était promis de tout faire pour l'empêcher, et même de tuer Chalon de l'Etang s'il portait la main sur elle.

Surtout, elle regrettait d'avoir menti à Guilhem d'Ussel. Certes, une fois au service du sire de Saint-Pol, il l'oublierait et certainement n'apprendrait-il jamais son rapt. Mais, s'il le découvrait, s'il cherchait à la sauver, il n'aurait aucun moyen pour la retrouver. Elle avait inventé cette fable de Crèvecœur, désireuse de ne pas tout lui révéler de sa vie pour qu'il ne s'attache pas à elle et elle le regrettait amèrement.

A Bricquebec, ses anciens serviteurs étaient restés stupéfaits en la voyant ainsi prisonnière. Plusieurs s'étaient agenouillés devant elle, d'autres avaient embrassé sa robe. Foulques n'avait pas cherché à les en empêcher. Sans doute avait-il reçu des ordres, de plus il savait que

si elle épousait son seigneur, elle deviendrait de fait sa châtelaine et pourrait le punir.

Il l'avait conduite dans le donjon et l'avait enfermée dans la chambre au-dessus de la cuisine. Peu après, on lui avait porté de l'eau, du vin, des fruits et toutes sortes de nourriture.

Elle n'avait touché à rien et s'était mise à prier.

Chalon de l'Etang était venu plus tard. Le regard sombre, il paraissait embarrassé.

« Avez-vous fait bon voyage, ma dame ? avait-il demandé en s'inclinant.

— Non, et je vous ferai pendre pour m'avoir enlevée. Je demanderai justice au roi Richard à son retour, et s'il le faut à son suzerain, le roi de France. Vous serez banni et excommunié, si vous n'êtes pas mis à la hart avant. »

Il avait ricané, mais son rire était forcé.

« Pour l'heure, c'est le prince Jean qui décide dans le duché.

— C'est donc lui qui a manigancé cette méchante affaire, je saurai m'en souvenir.

— Parlons plutôt de mariage, dame Jeanne.

— Quel mariage ?

— Notre mariage.

— Les Thury n'épousent pas les porcs des Etang ! »

Il avait blêmi et levé la main, mais sans l'abattre.

« Vous allez recevoir le prêtre. Les noces se dérouleront demain. »

C'était son ancien chapelain. Elle lui avait dit qu'elle refusait ce mariage et il lui avait promis de ne pas le célébrer.

Alors l'Etang avait fait pendre le prêtre. Quant à elle, il l'avait fait sortir pour qu'elle assiste à la pendaison.

« Il meurt à cause de vous ! avait-il dit. D'autres connaîtront le même sort si vous vous obstinez. »

Elle avait ensuite été enfermée à nouveau, ne voyant que la servante qui s'occupait d'elle et qui refusait de parler par peur de la potence. Chalon était revenu quelques jours plus tard.

« Nous partons demain pour Rouen. Nos noces auront lieu là-bas. Le prince Jean veut y assister. C'est un grand honneur. »

Elle n'avait rien répondu. Mais à Rouen, tout serait possible, avait-elle songé.

On les avait logés dans une partie du manoir érigé dans la première cour. C'est là qu'habitaient les chevaliers de Jean et les commensaux du château ducal. Ils disposaient d'une chambre et d'un bouge pour un domestique avec un lit de sangles. Elle avait exigé le

bouge et Chalon n'avait pas protesté.

Deux jours après leur arrivée, un prêtre sec et dur était venu la voir. Son mariage serait célébré le lendemain. Elle lui avait dit le refuser et il lui avait répondu qu'il aurait lieu dans la chapelle du château. Les seuls témoins seraient le prince Jean, le chambellan et son fils Alard. Peu importait son avis. Le notaire était en train de préparer les actes. Tous les biens qu'elle possédait encore reviendraient à son époux si elle venait à disparaître et il serait chargé de les administrer. Par cette alliance, Chalon de l'Etang deviendrait le véritable maître de Bricquebec. Il prêterait hommage à Jean le mardi qui suivrait la noce, car le lundi serait donné un tournoi à l'occasion du mariage.

Il était inutile de lutter. Elle avait compris que Chalon de l'Etang ne s'intéressait pas à sa personne. Le mariage n'était pour lui qu'un moyen de garder Bricquebec. Alors, le soir de la venue du prêtre, elle lui avait demandé des nouvelles de son fils.

Il lui avait répondu sèchement qu'il n'en avait pas. Mais qu'une fois les noces célébrées elle pourrait aller le voir.

La cérémonie avait eu lieu le lendemain. Le matin, des servantes lui avaient apporté une robe et un blier pour remplacer ceux qu'elle portait depuis son rapt. C'étaient des vêtements simples, mais elle s'en était contentée. Tout cela n'était qu'une mascarade.

On l'avait conduite à la chapelle en traversant la cour. Elle y avait retrouvé Chalon et reconnu le prince Jean qu'elle avait vu une fois. Les autres chevaliers ou dignitaires présents lui étaient inconnus. Elle n'avait salué personne et nul ne lui avait adressé la parole.

La cérémonie avait été fort brève. Elle n'avait pas ouvert la bouche ni opiné. Mais on ne l'avait pas forcée à acquiescer.

On l'avait ensuite ramenée dans sa chambre et, bien plus tard, un clerc notaire était venu lui porter l'acte de mariage ainsi qu'un second document stipulant qu'elle abandonnait ses biens à son mari qui les garderait en pleine propriété.

Ceux-là, elle devait venir les signer avant le souper, dans la chambre du prince en présence de témoins. L'archevêque de Rouen serait là, avait-il ajouté. Un honneur hors du commun.

Elle avait lu et relu l'acte rédigé en latin :

Moi Jeanne de Thury, épouse de Chalon de l'Etang, je livre à perpétuité ce que je possède par droit de donation en mon nom, soit par moi, soit par mes prédécesseurs, tous mes biens soit en maisons, soit en meubles, soit en champs, soit en forêts, ainsi que tous les droits seigneuriaux qui y sont attachés. Je permets et j'ordonne que mon époux Chalon de l'Etang entre en possession de toutes ces choses. Je renonce à agir contre lui par le droit écrit ou non écrit, civil ou

canonique, divin ou humain. Je jure sur les quatre saints Evangiles que cette transaction a été faite entre nous avec bonne foi.

Elle avait refusé, précisant qu'elle exigeait une clause similaire la concernant dans l'éventualité où son époux mourrait avant elle. Elle avait alors demandé sa tablette de cire au notaire et avait elle-même rédigé le texte en latin, langue qu'elle maîtrisait parfaitement.

Le clerc était reparti, fort contrarié, la prévenant que le prince Jean serait terriblement fâché.

Pourtant, il était revenu un peu plus tard avec une nouvelle version de la charte qui reprenait intégralement le texte de la tablette.

Il y était stipulé que si Jeanne de Thury survivait à Chalon de l'Etang sans génération, elle recevrait tout ce qu'il possédait mais surtout que le fief de Bricquebec passerait à son fils Robert Bertran, son héritier le plus proche. Celui-ci assurerait alors le service du vassal après qu'il aurait prêté foi et hommage à son suzerain le duc.

Jeanne ne se faisait aucune illusion sur ce qui allait lui arriver. Cette charte, c'était sa condamnation à mort, car le prince Jean et Chalon de l'Etang ne la laisseraient pas vivre longtemps, au risque qu'elle hérite. Mais elle espérait que le seigneur Dieu accomplisse un miracle pour elle.

Elle avait donc signé la charte et tous les témoins l'avaient paraphée, dont Gautier de Coutances.

Ce lundi après-midi, elle pria devant la fenêtre de sa chambre, son regard balayant vaguement la cour déserte écrasée de chaleur.

Tout le monde était parti au tournoi donné en l'honneur de son mariage, une passe d'armes à laquelle elle avait refusé de se rendre. Dans deux jours, ils rentreraient à Bricquebec. Quelle serait alors sa vie là-bas ? songeait-elle avec inquiétude.

Soudain, une troupe passa la porte de l'enceinte. Il était pourtant encore bien tôt, se dit-elle en levant les yeux vers le ciel où le soleil avait à peine commencé à décliner. Le tournoi serait-il déjà terminé ?

Il devait l'être, car elle aperçut le prince entouré de ses fidèles, et parmi eux l'infâme Alard et son ignoble père. Le fils du chambellan portait un haubert qu'il n'avait pas le matin et elle en fut intriguée. Plus encore, son époux Chalon de l'Etang ne se trouvait pas parmi eux. Mais sans doute arriverait-il plus tard.

Puis ce furent d'autres hommes d'armes et ensuite un chariot entouré de moines. Pourquoi ce chariot ? Il ne semblait pas transporter de coffres.

C'est quand le véhicule s'approcha de son logis qu'elle vit qu'il transportait des corps. Deux. Elle frissonna. Il ne pouvait s'agir que de victimes du tournoi. Pourtant c'était une course à lance mornée, mais un accident restait possible. Geoffroy, le frère de Richard Cœur de

Lion, le suzerain de son mari, n'était-il pas mort ainsi à Paris ?

Cet accident expliquait le retour de Jean qui avait dû faire cesser la joute. Le chariot s'arrêta devant la chapelle et on y transporta les dépouilles.

Elle songea un moment à se renseigner avant de décider que tout cela ne l'intéressait pas. Quelle importance si des chevaliers de Jean s'étaient fait tuer ?

D'autres chevaliers franchirent la porte, puis une foule de servantaille. Toujours pas son mari. Ni Foulques.

On frappa à sa porte. Comme elle ne disposait pas de servante, elle alla ouvrir elle-même.

Elle découvrit devant elle Guillaume, le chambellan du prince, et s'écarta pour le laisser entrer.

Visage contrarié, il ne fit que quelques pas et lui dit :

— Dame Jeanne, je suis porteur d'une mauvaise nouvelle.

— Rien de pire ne peut m'arriver, ironisa-t-elle.

D'après le plissement de son front, il n'appréciait pas cette repartie.

— Votre époux, le sire de Bricquebec, a jouté tout à l'heure, et un grand malheur s'est produit.

Alors elle comprit et son cœur s'emplit d'allégresse. C'était Chalon, la dépouille portée dans la chapelle !

Elle faillit manifester sa joie, mais, par prudence, choisit de rester impavide.

— Il ne devait pas jouter, observa-t-elle.

— On l'a provoqué, ainsi que mon fils et Foulques. Seul mon fils l'a emporté, se rengorgea le chambellan.

— Qui les ont défiés ?

— On l'ignore. Il s'agissait de chevaliers inconnus qui sont partis après la joute. On les recherche. Mon fils en a tué un, mais personne ne le connaissait.

Comme elle ne disait rien, il suggéra :

— Vous pouvez aller voir votre époux et prier pour lui dans la chapelle.

— Que vais-je devenir ? se contenta-t-elle de dire.

— Notre prince vous fera connaître sa décision.

Il la salua et se retira.

Ainsi le Seigneur Dieu lui était venu en aide, se dit-elle en retournant à la fenêtre, débordant de bonheur. Puis elle songea à la charte signée dont on lui avait remis un exemplaire avec le sceau de tous les témoins. Jean allait-il la respecter ? Avec sa réputation de félon, rien n'était moins sûr. Il allait certainement la faire occire.

Elle devait fuir. Mais pour aller où ? Elle pensa à un

établissement religieux, asile inviolable. Pourquoi pas un monastère ou la commanderie des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ou encore celle des Templiers. Mais il lui revint en mémoire que beaucoup d'abbés et de commandeurs étaient des amis de Jean.

Mieux valait donc se rendre à la cathédrale. Là, elle serait hors d'atteinte et pourrait faire valoir ses droits. Guillaume le Conquérant n'avait-il pas lui-même garanti les privilèges de l'église quant au droit d'asile ? A Rouen les chanoines avaient toujours défendu avec vigueur l'immunité dans les lieux saints, même quand l'on s'était rendu coupable de crime et de meurtre. Une pauvre femme comme elle, en butte aux sombres desseins du comte de Mortain, serait forcément protégée.

Mais comment s'y rendre ? Jusqu'à présent, elle n'avait jamais envisagé de quitter le château. En effet, Chalon et ses serviteurs étaient toujours près d'elle. Or à cette heure, elle bénéficiait d'une opportunité. Pas pour longtemps, car les gens de son mari allaient revenir et le prince Jean la ferait sous peu chercher.

Sa décision fut vite prise. Elle jeta son manteau sur ses épaules, abandonnant tout ce qu'elle possédait, ou plutôt tout ce que Chalon possédait, mais qui aurait dû lui revenir. Avant de sortir, elle prit tout de même l'acte de son mariage et attacha une dague sous sa robe.

Dans l'escalier, elle croisa un serviteur qui s'écarta à son passage. Une fois dans la cour, elle balaya les lieux du regard. Personne ne paraissait l'avoir remarquée. Elle se dirigea vers le corps de garde.

Une poignée d'hommes d'armes se trouvaient devant à bavarder et commenter les récents événements. Un couple de serviteurs se présenta avant elle, ils échangèrent quelques mots avec les sentinelles et s'engagèrent sous la voûte de la porte dont la herse était levée.

Elle leur emboîta le pas, se pressant comme si elle voulait les rejoindre.

Elle regardait droit devant elle, s'efforçant de ne pas tourner la tête vers les hommes d'armes, s'attendant à tout instant à être hélée.

Le cœur battant, elle passa la voûte, saluée par un sergent d'armes.

Sans doute se contentaient-ils de surveiller les entrées dans le château et pas les sorties, se dit-elle.

Elle franchit les douves sur le pont-levis et arriva au pont dormant. Là aussi se tenait un homme d'armes qui l'ignora. Elle passa la longue passerelle et fila vers la rue du Grand-Pont. Elle brûlait d'envie de courir, mais parvint à se maîtriser.

Rue du Grand-Pont, une foule innombrable revenait du tournoi et chacun y allait de son commentaire. En marchant, elle écoutait ce

qui se disait.

— Saura-t-on jamais qui étaient ces chevaliers inconnus ?

— Le prince les retrouvera, c'est sûr. Il voudra leur faire payer la mort de ses fidèles.

— Mais le combat a été loyal.

— Et alors ? rigola l'autre.

Il s'agissait d'un gros gaillard rougeaud. La vingtaine, il devait être artisan ou compagnon d'après ses mains calleuses.

— Dieu vous conserve en sa sainte et digne garde, gentil damoiseau, dit-elle en s'adressant à lui, je n'étais pas au tournoi, mais on m'a parlé de ces trois chevaliers...

— Vous regretterez votre vie durant de ne pas avoir été là, noble dame, répondit-il en remarquant le bリアud brodé sous le manteau. Ce fut un combat extraordinaire.

— Quel genre d'hommes étaient ces trois chevaliers ?

— Personne ne sait, ils portaient heaume et plaque devant leur casque, mais Raoul qui les a vus boire m'a dit qu'ils étaient jeunes.

— C'est vrai, noble dame, renchérit Raoul, l'un d'eux n'avait même pas de poil au menton.

Jeune ? Imberbe ? Mais qui cela pouvait-il être ? s'interrogea-t-elle. Elle songea fugitivement à son fils avant d'écarter cette absurde idée.

— Comment ont été vaincus les gens du prince ?

— L'un d'eux, messire Chalon de l'Etang, a reçu le fer de lance dans la face, un coup extraordinairement adroit. Et l'autre, Foulques, a été tranché en deux par celui sans poil !

Foulques ! Elle sourit intérieurement.

Ils arrivaient à la cathédrale et elle les abandonna, marchant d'un bon pas vers l'enceinte détruite. Peu de monde se trouvait sur le parvis. Elle s'approcha de la porte de l'église et découvrit qu'elle était close.

Elle se souvint alors de l'interdit. Les domestiques en parlaient au château. Quelle sottise avait-elle été ne pas y avoir pensé !

Mais il y avait quand même forcément un moyen d'entrer dans l'église. Elle demanda autour d'elle.

— Non, gente dame, l'église est bien fermée. On ne peut y pénétrer que si les chanoines le décident.

Que faire ?

Elle pensa alors à Gautier de Coutances. L'archevêque se trouvait rarement à Reims, étant plus souvent en Angleterre où il gouvernait comme Grand justicier avec les barons de l'Echiquier. Mais il avait signé la chartre de son mariage, dont elle portait son exemplaire dans sa robe, et elle savait qu'il devait assister au tournoi. Donc peut-être passerait-il la nuit à l'archevêché.

Néanmoins pouvait-elle lui faire confiance ? Elle jugea que oui. Gautier le Magnifique était avant tout un serviteur de Richard qu'il avait accompagné à la croisade, et s'il se tenait près de Jean, c'était aussi pour le surveiller. De plus, maître Gautier avait la réputation d'être un homme juste et un habile prélat. Au demeurant, elle n'avait guère le choix.

L'archevêché étant contigu à la cathédrale, elle s'y rendit rapidement.

On pénétrait dans l'immense bâtiment fortifié par un porche barré d'une herse. Quand celle-ci était levée, des gardes se tenaient sous cette voûte, devant la porte constituée de deux battants de chêne ferrés et cloutés. Le long des murs, d'étroites ouvertures verticales permettaient de communiquer avec les hommes d'armes à l'intérieur. En cas d'agression, ces meurtrières pouvaient être utilisées pour des tirs d'arbalète.

Jeanne annonça aux gardes vouloir parler à l'archevêque, mais le sergent lui répondit que le noble Gautier de Coutances ne recevait personne.

— Je demande asile ! Refusez et vous serez excommunié ! insista-t-elle.

Le sergent ne s'attendait pas à cela. Mais ayant déjà appliqué le droit d'asile, il savait devoir obtempérer.

— Je peux vous faire entrer dans la chapelle, noble dame, dit-il, mais rien de plus.

— Entendu, mais que l'un de vous aille dire à maître Gautier qui je suis...

Pour qu'on exécute sa demande, elle lui remit tout ce que contenait sa bourse.

— ... Je me nomme Jeanne de Thury, veuve du seigneur de Bricquebec.

C'était volontairement une déclaration ambiguë.

Le sergent fit ouvrir la porte et, par un sombre couloir voûté, il la conduisit dans une chapelle. Haute de plafond, on n'y trouvait qu'un autel.

— N'en sortez pas, noble dame. Je vais prévenir le grand vicaire.

Elle s'agenouilla devant l'autel pour prier. Pour l'heure, elle se trouvait en sécurité. Mais combien de temps pourrait-elle rester ici ? Elle savait le droit d'asile limité à neuf jours. Au-delà, elle devrait être conduite hors de la Normandie. Elle demanderait à rejoindre Gaillon, là le roi de France la prendrait sous sa garde. L'archevêque la ferait-il protéger jusque-là ?

Le sergent revint peu après avec un diacre qui, par un dédale de galeries éclairées par des flambeaux, la conduisit dans une salle

lambrissée bordée de bancs ciselés avec, au milieu, une chaise curule. Debout, le vicaire l'attendait.

Homme corpulent au visage sévère, il lui posa quelques questions auxquelles elle répondit avec franchise. Il semblait fort contrarié et lui demanda de patienter.

Après son départ arriva un serviteur avec un plateau portant une carafe d'eau ainsi que des galettes de blé. Elle le remercia puis dévora ce frugal repas.

Gautier de Coutances apparut un moment plus tard, en chasuble et pallium écarlate galonné et brodé, coiffé de sa mitre. La quarantaine, un visage de patricien, l'archevêque affichait une belle prestance. Elle s'agenouilla devant lui.

— Loué soit Jésus de vous voir ici, dame de Bricquebec. Vous venez demander asile, m'a-t-on dit.

— Oui, mon révérend père. Je vous supplie de m'accorder ce privilège de l'Eglise.

— Je vous l'accorde. Mais veuillez également me révéler la vérité vous concernant. Vous aviez disparu de Normandie à la mort de Bertran. On vous disait chez le roi de France et, brusquement, vous réapparaissiez à Rouen. Le comte de Mortain m'a fait savoir que vous alliez épouser Chalon de l'Etang et qu'il souhaitait que je sois témoin pour signer l'acte de mariage. Et quand j'ai demandé à vous voir, il m'a rapporté que vous étiez alitée et s'est contenté de me montrer l'acte que vous aviez paraphé.

Alors, elle raconta tout, depuis la prise de Bricquebec que défendait son cher époux loyal à Geoffroy jusqu'à sa fuite du palais ducal.

Gautier de Coutances l'écouta attentivement, ne l'interrompant que pour quelques précisions ici ou là. En même temps, le Grand justicier qu'il était méditait sur les suites à donner à cette affaire. Nul doute que seul le roi Richard pourrait prendre une décision concernant Jeanne de Thury, mais pour l'heure, la charte de mariage qu'il avait signée faisait autorité selon les lois de Guillaume le Conquérant.

— Que voulez-vous faire, dame Jeanne ? demanda-t-il.

— Demander à l'assemblée des barons que mes droits soient reconnus et que mon fils devienne vassal du duc de Normandie et seigneur de Bricquebec. Si cela se révèle impossible, forjurer[105] la Normandie et être conduite en France.

— Ne parlons plus de vous faire quitter la Normandie. Tout d'abord, selon la coutume, le forjurement, comme le forbannissement, entraîne confiscation des biens et ce serait injuste envers vous. Ensuite je ne veux pas que le roi de France intervienne dans nos affaires. Votre

cas se réglera à Rouen. Je réunirai les témoins de votre acte de mariage ici demain et nous prendrons la décision qui s'impose...

— Mais le prince ?

— Le comte de Mortain respectera sa parole, je m'y engage. Pour l'heure, vous n'ignorez pas que les femmes ne sont pas acceptées dans l'archevêché, mais nous disposons de logis pour les abbesses. Ils se trouvent à l'extrémité de ce bâtiment. Un serviteur vous y conduira. Je vous demanderai seulement de ne pas quitter votre chambre.

— J'obéirai à toutes vos décisions, révérend père, répondit Jeanne en s'inclinant.

— Autre chose, avez-vous une idée de l'identité des chevaliers qui ont combattu votre époux et sire Alard ?

— Aucune, vénéré père. J'ai été enlevée à Paris, je vous l'ai dit, et n'ai pu prévenir personne. D'ailleurs je n'avais pas d'amis là-bas.

L'archevêque s'abîma un moment dans ses pensées avant de révéler :

— J'ai appris, avant de me rendre au tournoi, que votre fils Robert Bertran a rompu son serment envers le sire de Courcy, lequel est très irrité contre lui. Il a abandonné le château et Courcy le fait rechercher.

A ces mots, Jeanne fut certaine que Robert avait combattu au tournoi et son cœur se gonfla de joie.

— Que Dieu protège mon fils bien-aimé, dit-elle.

— Je crois qu'il le fait, observa l'archevêque avec un sourire sans joie.

Il médita encore un instant avant de préciser :

— Durant le tournoi, sire Alard m'a narré un curieux incident. Un jeune chevalier a abordé Robert Bertran à Caen et s'est querellé avec lui. Mis au courant, le seigneur de Courcy a fait saisir cet homme qu'il a enfermé dans son château pour connaître les raisons de cette dispute. Mais, entre-temps, Alard ayant mené une enquête, il m'a assuré que ce prisonnier serait la fameuse licorne qui aurait meurtri bien des honorables chevaliers...

— La Licorne ? balbutia Jeanne.

— Vous en avez entendu parler ?

— J'étais à Paris quand ce criminel a sévi.

— Avez-vous entendu des choses à son sujet ?

— Non, sinon des rumeurs sans intérêt. Mais qui était donc ce prisonnier ?

— On l'ignore. Sire Alard a envoyé un de ses clercs pour le ramener ici, mais en route son escorte a été attaquée par des fredains. Le prisonnier a disparu et il n'y a pas eu de survivants pour raconter ce qu'il s'était passé.

A l'expression ébahie de Jeanne, l'archevêque devina qu'elle

ignorait tout de l'affaire. Pourtant, il avait le sentiment que ces événements étaient liés aux trois mystérieux chevaliers.

— Je viendrai vous voir sous peu, promit-il en lui tendant sa bague à baiser.

Après s'être échappés des lices du tournoi, Guilhem et Robert Bertran avaient galopé le long de la Seine, puis pénétré dans la forêt. Sachant qu'ils seraient poursuivis, ils avaient préparé leur fuite.

Empruntant des sentes peu marquées, Guilhem trouva enfin les fourrés qu'il recherchait. De hauts taillis, inextricables, avec un étroit passage utilisé par les sangliers pour y établir leur bauge. Ils descendirent de leurs chevaux et, s'aidant mutuellement, se débarrassèrent de leurs plates, casques et hauberts qu'ils dissimulèrent le mieux qu'ils purent dans la bauge, et de telle sorte que le sanglier ne puisse pas les souiller. Les gambisons, baudriers et épées rejoignirent les harnois et ils remontèrent en selle, revêtus seulement de leur chaines et haut-de-chausses.

Filant vers le couchant, ils gagnèrent la proximité de la route menant au grand pont. Là, avec un serrement de cœur, ils abandonnèrent leurs montures. Guilhem sacrifiait ainsi un valeureux destrier qui l'avait conduit à la victoire et Robert Bertran le cheval qu'il connaissait depuis son plus jeune âge.

Mais c'était le prix à payer. Ils savaient qu'il serait trop dangereux de rentrer à Rouen équipé en chevalier. Jean devait avoir lâché ses chiens contre eux.

Ils gagnèrent le pont sans malaventure. Là, la foule quittant le tournoi était innombrable. Ils se mêlèrent à elle et franchirent la porte de Rouen sans être remarqués.

Au crépuscule, ils parvinrent au cabaret de Médard. Gilbert et la Hure y étaient déjà. Ils racontèrent comment s'était déroulée la course, et surtout la mort de Mailly. Car pour eux, l'hospitalier n'avait pu survivre au coup de masse d'Alard. Quant à Chalon et Foulque, Guilhem jugeait qu'ils avaient aussi trépassé. Comment survivre avec un demi-pied de fer dans la tête ?

Le lendemain, la ville entière ne bruissait que des anecdotes et des commentaires sur le tournoi. Se séparant, ils firent le tour des auberges où ils entendirent des récits enjolivés sur les événements de la veille. Mais ce qui les intéressait, c'était le sort des chevaliers de Jean et les décisions prises par le prince après l'humiliation subie.

C'est dans un cabaret près du château ducal que Guilhem et Robert apprirent l'incroyable nouvelle qui faisait déjà l'objet de toutes les conversations : la nouvelle épouse de Chalon de l'Etang, que l'on croyait malade, avait quitté seule le château la veille au soir après avoir appris la mort de son mari. Furieux de cette fuite, le prince Jean

avait fait pendre les soldats de garde à la porte du château. Vilains, serveurs et sergents présents dans la salle ne parlaient que de cela.

En posant des questions, Guilhem et Robert Bertran obtinrent quelques précisions qui concernaient le sort des gens du château. Des valets et des servantes avaient été flagellés et les hommes de service à la porte pendus dans la grande cour. Quant à dame Jeanne, nul ne connaissait son sort.

Un sergent entra alors dans la salle. Massif et bedonnant, la tignasse aussi rouge que sa face, il affichait l'expression vaniteuse de celui qui sait ce que les autres ignorent.

— Salut la compagnie !

Les autres gardes lui rendirent son salut en le nommant. Il s'appelait Harald le Rouge.

— Je sais où est la dame ! lança-t-il avec suffisance.

— Par Dieu ! Comment tu l'as appris ? interrogea un buveur à la table de Guilhem.

Celui-ci poussa son voisin et fit signe à Harald de s'asseoir.

— Viens nous raconter, l'ami ! Je t'offre un pot d'ale pour ta peine !

Satisfait, car il ne demandait rien d'autre, le sergent s'installa et tendit au cabaretier un hanap de bois.

— Elle a demandé l'asile à l'archevêché.

— Pourquoi ? interrogea Guilhem.

— Dame, elle ne voulait pas de ce mariage ! Je l'avais vue triste et marrie à son arrivée. A sa tête basse, on devinait que les noces lui pesaient.

— Les donzelles sont faites pour obéir ! grommela un vilain. Celle-là veut donc suivre l'exemple d'Eve, que nous le payons cher ?

Plusieurs manants acquiescèrent.

— Hier, apprenant la nouvelle, la dame de Bricquebec a dû deviner que notre prince allait la remarier, poursuivit le sergent en vidant le hanap que le cabaretier venait de lui remplir.

— Par saint Lazare, mais les femmes sont faites pour ça ! Ou alors qu'elles aillent au couvent ! s'exclama un autre vilain.

Cette assertion provoqua des murmures approuvateurs et Guilhem fit comprendre d'un geste à Robert de rester calme.

— Maître Gautier a-t-il accepté de lui donner asile ? demanda-t-il.

— Il semble. Il a envoyé son diacre ce matin au château pour le faire savoir à notre prince. J'étais là quand le diacre a franchi la porte, et comme c'est un incorrigible bavard, il m'a tout raconté !

— Qu'a dit notre bon prince ?

— Il est entré dans une colère noire contre l'archevêque. Le diacre m'a révélé que dans sa rage il l'a menacé de lui faire arracher

les yeux !

— La rencontre avec maître Gautier se passera mal, prévint un garde en ricanant.

— Bah, notre prince ne cherchera pas l'affrontement. Gautier est sur le point d'obtenir la fin de l'interdit. Peu importe cette drôlesse ! intervint le cabaretier.

Bien que pressé de questions, Harald le Rouge ne put leur en apprendre davantage. Aussi, après un échange de regards avec Robert Bertran, Guilhem se leva-t-il, arguant devoir rejoindre son maître.

Dehors, d'un commun accord, les deux hommes prirent la direction de la cathédrale.

Guilhem restant silencieux, ce fut Robert Bertran qui parla :

— Je vais à l'archevêché et je demanderai à voir ma mère.

— C'est folie, mon ami.

— Je sais, mais que feriez-vous à ma place, seigneur ?

— Pareil, et je la tirerai de là, sourit Guilhem.

Robert Bertran lui rendit son sourire.

— Sauver sa mère est une noble cause, mais tu vas y risquer ta vie. Nous pouvons cependant conserver quelques avantages. On va d'abord retrouver Gilbert et Médard, ensuite on t'attendra dans la rue. Si on te capture, nous ne te laisserons pas tomber.

— Merci, seigneur.

— Maintenant, parlons de ce que tu diras, et de ce que tu cèleras à maître Gautier.

Un peu plus tard, Médard et Gilbert, qu'ils avaient retrouvés non loin de là, se postèrent au début et au bout de la rue de l'archevêché. Guilhem resta près de la porte principale, quant à Robert, il se rendit au corps de garde.

— Mon nom est Robert Bertran de Bricquebec. Je viens rencontrer notre vénéré archevêque.

— Vous attend-il, beau sire ?

— Allez lui donner mon nom et il me recevra.

Le sergent parla à quelqu'un par une des lucarnes verticales du corps de garde, demandant qu'on prévienne le chambellan.

Peu après, la porte ferrée s'ouvrit et on fit entrer le visiteur.

Assis sur sa chaise curule, l'archevêque attendait dans la pièce lambrissée où Jeanne avait été reçue.

Robert Bertran s'agenouilla pour baiser le bas du pallium.

Le chambellan et les gardes étaient ressortis.

— Vous seriez le fils de Jeanne de Thury ?

— Je le suis, vénéré père. Je viens d'apprendre que ma mère a demandé asile, qu'elle se trouve ici et je vous supplie humblement de

me laisser la rencontrer et lui parler. Cela fait sept ans que je l'ai perdue.

L'archevêque l'étudia avec gravité. Il se doutait que les chevaliers qui avaient combattu contre les gens du frère de Richard Cœur de Lion allaient se manifester. Pour cette raison, il avait donné ordre à la garde qu'on lui amène quiconque se présenterait pour demander audience. L'entretien entre Jean et son diacre s'était mal déroulé. Son messenger avait fait savoir au prince que Jeanne de Thury avait sollicité asile, et que conformément aux lois de l'Eglise et du duc Guillaume, son parent, il l'avait accordé. La veuve lui avait également demandé de faire respecter ses droits. Elle avait conservé le contrat de son mariage et il se trouvait donc dans l'obligation de convoquer les témoins pour connaître leur point de vue.

A ces nouvelles, le prince Jean avait éclaté en une colère effroyable, lui avait rapporté le diacre messenger qui avait même cru sa vie en danger.

Gautier de Coutances, qui était accoutumé aux crises de rage de Jean, savait qu'elles ne duraient pas. Il lui enverrait une lettre dans l'après-midi et il ne doutait pas qu'il reconnaisse les clauses qu'il avait signées.

Cependant, l'arrivée de ce damoiseau allait peut-être simplifier les choses en lui apprenant ce qu'il ignorait.

— Je pourrais vous autoriser à la voir, mais j'exige un serment, sur votre âme et votre vie, prenant le Seigneur à témoin, que vous répondrez sans mensonge ni détour à toutes mes questions.

Robert Bertran hésita. Accepter, c'était aller au-delà de ce qu'il était convenu avec Guilhem, sauf à être parjure, ce qu'il refusait.

Mais parler à sa mère primait sur tout. Il accepta.

— Je vous fais serment, noble et vénéré père, de ne pas mentir. Je prends à témoin le Seigneur Dieu, la benoîte Vierge et son fils Jésus mort pour nos péchés. Que je sois damné et rejeté du paradis si je mens.

L'archevêque hocha la tête, satisfait.

— Qui étaient les chevaliers qui ont défié messire Alard, l'Etang et Foulques ?

— J'étais avec eux. J'ai affronté Foulques qui avait enlevé ma mère à Paris.

— Et les autres ?

— Celui qui a trouvé la mort était un noble et généreux sergent de l'ordre hospitalier. Le second, un chevalier qui a connu ma mère.

— L'homme qui vous a abordé à Caen ?

— Vous savez cela, vénéré père ?

— Et plus encore. Répondez-moi sans dissimuler.

— C'était bien lui. Je l'ai ensuite aidé à s'enfuir, car il avait été

injustement emprisonné par mon seigneur, le sire de Courcy.

— Comment osez-vous décider de ce qui est juste ou non dans les actions de votre seigneur ? s'insurgea durement l'archevêque.

— Ce chevalier venait me parler de ma mère qui avait été enlevée, c'est moi qui me suis emporté et moi seul étais coupable.

— Vous avez attaqué les gens de messire Alard, meurtri des innocents.

— Je le reconnais, noble père. Mais ce chevalier était accusé à tort et je devais tout faire pour le sauver.

— Vous avez commis là un grand crime que vous devrez réparer. De plus, j'ai appris que ce chevalier était la Licorne, cet infâme meurtrier que tous les prévôts de Normandie recherchent ! Vous avez donc aidé un criminel.

— Non, noble père. Je sais qui était la Licorne ! Ce n'était pas lui. Au contraire, il la recherchait aussi.

A cette affirmation, Gautier de Coutances perdit un instant sa superbe.

— Vous connaissez la Licorne ? Comment !

— Le sergent hospitalier, qui a laissé sa vie au tournoi, la poursuivait depuis Paris. Il avait été chargé par le roi de France de l'enquête sur ses crimes.

— Cet homme se trouvait au service de Philippe Auguste ? s'enquit Coutances avec stupéfaction.

— Oui, vénéré père. Il avait identifié la Licorne et l'avait suivie à Rouen. C'était une femme nommée Egelina de Camville.

— Camville ! J'ai entendu parler d'une Egelina qui a tué le frère de Richard de Camville, l'ancien shérif de Lincoln.

— Il s'agit de la même femme.

— Le frère de Camville a effectivement été meurtri par un vireton, mais on m'avait dit que le tireur était un complice d'Egelina...

Il s'arrêta un instant avant de demander :

— Mais vous parlez d'elle au passé... Où se trouve-t-elle ?

— Je crains qu'elle ne soit plus de ce monde. Le prince Jean l'a fait saisir, voici quelques jours.

— Que dites-vous ?

Décidément l'archevêque allait de surprise en surprise.

— Noble père, vous avez exigé que je vous révèle la vérité. Je ne fais que vous répéter ce que j'ai entendu. Egelina de Camville se trouvait aux ordres du prince Jean. Et à cette heure, il a dû la faire disparaître.

— C'est une accusation d'une très grande gravité que vous proférez là, mon damoiseau !

— Je le sais, mais j'ai fait serment de ne pas mentir.

— Avez-vous des preuves ?

— Aucune. Tout ceci m'a été rapporté par le sergent hospitalier avant le tournoi. Pour ma part, je ne souhaite que revoir ma mère.

— Où se trouve le troisième chevalier ?

— Il a gagné la forêt hier soir, noble père. Il m'a dit vouloir rentrer à Paris.

Ce n'était pas un mensonge, s'efforçait de se convaincre Robert Bertran.

— Était-il lui aussi au service du roi de France ?

— Non, noble père. Il s'agit d'un chevalier errant. Il a rencontré ma mère et, selon les lois de la chevalerie, s'est mis à son service. Maintenant qu'il a appris qu'elle est sauvée, sous votre protection, il juge avoir accompli sa mission.

Mentait-il ? se demanda Coutances. Non, il ne le pensait pas. Ce garçon lui avait révélé tant de choses après avoir prêté serment, pourquoi mentirait-il maintenant ?

Quant à ses révélations, l'archevêque allait en faire bon usage. Il disposait maintenant d'un solide moyen de pression sur Jean. Le prince ne pourrait plus inventer de nouvelles arguties pour faire traîner la collecte de la rançon. Désormais, c'est lui, Gautier, qui prendrait cette levée en main. Et s'il le fallait, il porterait la somme lui-même en Allemagne[106]. Quant à ce damoiseau et à sa mère, il allait en faire de loyaux féaux de Richard en leur rendant Bricquebec.

— Allez chercher mon chambellan qui attend à la porte, ordonna-t-il.

Ce fut le chambellan qui conduisit Robert Bertran à sa mère. Il nous est difficile de décrire leurs retrouvailles tant elles furent poignantes. Lorsque la porte de la cellule de Jeanne s'ouvrit, celle-ci pria. S'étant levée en voyant entrer ce grand jeune homme, elle crut voir son mari. Mais aux traits fins du visage, elle devina immédiatement qu'il s'agissait de son fils. Son cœur battit si fort qu'elle faillit perdre connaissance et Robert la retint alors qu'elle chancelait.

Le fils et la mère pleurèrent longuement dans les bras l'un de l'autre, puis ce fut le temps des récits. Il commença le premier, raconta comment il avait été abordé à Caen par un chevalier nommé Guilhem d'Ussel...

— Guilhem ! balbutia-t-elle.

Ainsi, ce jeune chevalier l'avait cherchée et retrouvée. Elle en ressentit une immense gratitude, mais aussi une certaine gêne, craignant que Guilhem ne lui demande un jour son dû.

Mais tout à son bonheur, Robert Bertran ne s'aperçut pas du trouble de sa mère. Il raconta les événements des derniers jours, leur visite à Bricquebec, puis le retour à Rouen et le déroulement du

tournoi.

A son tour, elle fit le récit de sa vie.

Le crépuscule était tombé quand Robert se rendit compte que Guilhem devait s'inquiéter. En se justifiant, il demanda à sa mère de pouvoir se retirer, lui jurant de revenir le lendemain.

Quand il sortit de la cellule, plus de garde ni de chambellan ! Il parvint à retrouver son chemin jusqu'à la porte d'entrée de l'archevêché où on le laissa sortir. La première personne qu'il vit fut Guilhem et il se précipita vers lui.

Jeanne avait raconté à son fils qu'il serait désormais seigneur de Bricquebec, pour autant que l'archevêque obtienne l'accord du prince Jean, ce dont Robert Bertran ne doutait guère, après ce qu'il avait appris à Gautier de Coutances. Dans les jours à venir, il paraissait donc plausible que Jeanne et son fils partent pour Bricquebec. Pour Guilhem, c'était la fin de l'aventure.

C'est ce qu'il expliqua à Robert.

— Je vais rejoindre Lambert de Cadoc à Gaillon, j'espère qu'il me prendra dans sa compagnie. En ce qui concerne la Licorne, tout est terminé pour elle, car Jean ne l'aura pas gardée vivante. Je ne saurai donc jamais qui elle était.

— Vous aviez parlé d'une Maud la Chimère, fit Robert Bertran en jetant un regard oblique à Gilbert.

Il savait que l'écuyer était persuadé de l'innocence de la jongleresse.

Ce dernier intervint :

— J'ai vu Maud ce matin ! Elle n'est donc pas entre les mains du prince Jean et m'a assuré qu'elle ne m'oubliait pas. Si nous rentrons en France, peut-être me rejoindra-t-elle, car elle voudrait abandonner sa vie de bateleuse.

— Et son cousin ?

— Il la suivra, ironisa Guilhem.

— Seigneur, dit alors Robert Bertran, restez au moins à Rouen jusqu'à notre départ, je vous en prie. Ou mieux, accompagnez-nous à Bricquebec. Ma mère sera si heureuse de vous accorder l'hospitalité et, pour tout vous dire, je serai plus tranquille avec vous durant le voyage.

Guilhem ne répondit pas tout de suite. Il brûlait d'envie de revoir Jeanne et de la serrer dans ses bras. Mais il se souvenait aussi de la froideur dont elle avait fait preuve à son égard, peu avant son rapt. Elle était d'une noble et vieille lignée, lui un chevalier errant, de dix ans plus jeune. En retrouvant le fief de son époux, Jeanne redevenait une riche héritière. Il n'y aurait aucun avenir entre eux. Il le savait. Mais il devinait aussi que le prince Jean pourrait bien tenter

quelque chose contre elle. Il serait si facile à une bande de fredains à la solde de Lupescar de s'en prendre à la châtelaine de Bricquebec et à son fils. Et s'il n'était pas là pour les défendre, il se le reprocherait pour le restant de ses jours.

— Entendu, accepta-t-il.

Robert Bertran revint le lendemain, en fin de matinée. Les gardes le reconnurent et firent appeler le grand vicaire qui le conduisit dans la même salle que la veille. Une fois la porte fermée, et ainsi hors de portée d'oreilles indiscrètes, le prélat lui déclara :

— Maître Gautier a rencontré hier soir le comte de Mortain. Notre noble prince accepte que vous assuriez le service de vassal à la place de votre mère. Vous prêterez donc foi et hommage au sénéchal de Normandie demain matin à la cathédrale, qui sera ouverte à cette occasion. Ensuite, vous quitterez Rouen avec votre mère pour Bricquebec. Les gens de Chalon de l'Etang vous escorteront. Cet après-midi, les deux sergents d'armes de cette troupe se présenteront pour jurer fidélité à votre mère et à vous-même ici, dans la chapelle.

Robert Bertran hocha la tête, acceptant toutes ces décisions le cœur plein d'allégresse. Il demanda pourtant :

— Reverrai-je notre vénéré archevêque à qui je dois tant ?

— A la cathédrale, certainement. Mais pas en privé. Il part ensuite pour l'Angleterre. Voulez-vous que je vous mène à votre mère ? Elle a été informée de tout cela par notre vénéré maître.

— Oui, de tout cœur, mon vénéré père.

Tout se déroula comme annoncé. A la relevée, les gens de Chalon vinrent à l'archevêché et, dans la chapelle, s'agenouillèrent devant Robert Bertran et Jeanne, baisant leur pouce en déclarant être leur homme, se donnant à eux et jurant de ne jamais leur causer de dommages. Cet hommage, formulé devant de saintes reliques déposées pour l'occasion sur l'autel, eut pour témoins le vicaire général, le chambellan, un clerc et le capitaine des gardes du château.

Après quoi, Robert Bertran et Jeanne promirent à leur tour aux hommes d'armes de les garder à leur service, de leur assurer subsistance et logis et de les traiter loyalement.

Le lendemain, en présence du prince Jean, de l'archevêque de Rouen, de messire Guillaume Fitz-Raoul, qui remplaçait Guillaume de Courcy, alors en Terre Sainte, comme sénéchal de Normandie, de Robert de Courcy, justicier de Normandie, ainsi que de plusieurs seigneurs, barons, prieurs, abbés et officiers du duché, Jeanne prêta hommage au sénéchal représentant le duc Richard. Pour l'occasion, Gautier de Coutances lui avait fait porter une robe azur et un b্লাud brodé. Les sœurs qui s'occupaient de son logis lui avaient splendidement tressé les cheveux sous une guimpe de soie. Après qu'elle eut juré fidélité et loyauté, le sénéchal prit ses mains dans les

siennes avant de l'embrasser. Puis il lui remit un anneau d'or représentant le fief de Bricquebec.

La cérémonie ayant été ouverte aux bourgeois de Rouen, Guilhem y assista également. Certes, il se trouvait loin de l'autel, mais il put observer le prince Jean, qui gardait une expression indéchiffrable, et Gautier de Coutances affichant un air faussement débonnaire. Quant à Jeanne et Robert, le bonheur se lisait dans leurs regards et leurs sourires. La fierté emplit le cœur de Guilhem quand le sénéchal demanda à l'héritier des Bricquebec, tête nue et à genoux, s'il voulait devenir son homme sans réserve.

Ses mains jointes dans celles du sénéchal, Robert répondit :

— Je le veux.

Il ajouta après le baiser d'usage :

— Je promets en ma foi d'être fidèle à partir de cet instant au duc Richard, roi d'Angleterre, et de lui garder entièrement mon hommage, de bonne foi et sans tromperie.

Le départ eut lieu le lendemain. L'escorte avait rejoint Robert Bertran à l'archevêché quand Jeanne en sortit après avoir fait ses adieux à Gautier de Coutances et l'avoir une fois de plus remercié. La mère et le fils montaient les chevaux de Foulques et de Chalon de l'Etang, que Jeanne de Thury avait demandé.

Ils quittèrent la ville par le pont Mathilde et prirent le chemin qui traversait l'épaisse forêt de Rouvray pour les conduire à Caen.

La troupe avait fait halte dans une clairière pour se sustenter et se rafraîchir quand apparurent deux cavaliers avec un roussin de bât. Les sergents placèrent immédiatement leur escorte en alerte et Robert Bertran fit quelques pas, scrutant les nouveaux venus.

Alors un sourire l'éclaira.

— Laissez ! Ce sont des amis, dit-il.

A la pique du jour, ayant fait ses adieux à Médard la Hure qui désormais vivrait de son cabaret, Guilhem avait quitté la ville avec Gilbert. Gardant les trois chevaux restants, il avait gagné l'endroit où, avec Robert, il avait caché les harnois du tournoi. Ensuite, ayant attaché écus et heaumes sur le roussin, les deux hommes avaient gagné la forêt de Rouvray pour rattraper Jeanne et son escorte.

Tous deux avaient le cœur serré à cause de Maud, car, la veille, Gilbert avait reparlé à son maître de la jongleresse. A force de prier, lui avait-il dit, Dieu lui avait enfin répondu. L'écuyer l'avait questionné sur Maud et le Seigneur lui avait ordonné de l'épouser. Gilbert avait ensuite interrogé la jeune femme qui avait accepté son amour, aussi avait-il supplié son maître d'accepter qu'elle les

accompagne au camp de Lambert de Cadoc. Bien des routiers vivaient avec leur femme et Gilbert promettait que son mariage ne changerait rien à son service.

Mais Guilhem par expérience savait trop ce que devenaient ces femmes quand leur homme tombait au combat, aussi avait-il proposé à son écuyer de le libérer de ses engagements.

Après une longue hésitation, Gilbert avait dit oui. Ce voyage serait donc leur dernier ensemble. De retour à Rouen, l'écuyer repartirait sur les chemins, mais avec les jongleurs. Il savait chanter et jouer des instruments et ne doutait pas de pouvoir vivre de ses talents.

Bien sûr, il éprouvait une immense peine à l'idée de perdre un maître si bon et si vaillant. Quant à Guilhem, s'il avait de prime abord refusé de prendre Gilbert à son service en quittant la compagnie de Mercadier, il n'avait ensuite jamais regretté sa décision. L'ancien vagabond s'était comporté en écuyer hors du commun.

Robert avait prévenu sa mère que Guilhem les rejoindrait et elle attendait cet instant avec un mélange de crainte, de joie et de reconnaissance.

De crainte, tant elle redoutait l'amour du jeune chevalier, une passion non partagée et impossible à satisfaire ; de joie car elle éprouvait pour lui une immense tendresse ; de reconnaissance puisqu'elle lui devait son bonheur.

Or Guilhem, bien que fort jeune, avait si souvent chanté l'amour courtois qu'il n'envisageait pas de s'imposer. Les deux anciens amants conversèrent comme de vieux amis et il devina, au ton de Jeanne, qu'elle ne souhaitait pas qu'il reste à Bricquebec.

En chemin, il aborda donc un autre sujet avec Jeanne et son fils.

— Vous allez retrouver un château dans lequel Chalon de l'Etang a imposé ses féaux.

— Hélas, je le sais bien, dit Jeanne, heureusement il reste encore de vieux serviteurs de notre famille. De plus, je ferai venir mes gens demeurés à Paris.

— J'aimerais vous proposer un écuyer, son épouse et son cousin. Onques ne trouverait plus fidèles personnes.

Devant le regard surpris de Robert, Guilhem ajouta :

— Gilbert veut épouser Maud la jongleresse. Je l'y ai autorisé, mais je ne veux pas qu'il reste près de moi avec sa femme. Quant à devenir jongleur, ce serait gâter ses talents. Moults seigneurs souhaiteraient avoir un tel guerrier à leurs côtés.

— N'en dites pas plus, messire ! intervint Robert. J'ai apprécié Gilbert et le veux près de nous !

— Et moi, j'aimerais faire de Maud ma dame de compagnie, ajouta Jeanne. Je connais ses qualités et je sais qu'elle me servira

fidèlement. Cependant, un point m'ennuie, mon cher sire d'Ussel.

— Quoi donc, ma noble dame ? s'inquiéta-t-il.

— Je vous suis redevable de trop de choses. Comment pourrai-je honorer une telle dette ?

Elle lui sourit si aimablement que le cœur de Guilhem déborda de bonheur.

Depuis combien de temps pourrissaient-ils dans ce cachot ? Au début de leur emprisonnement, Baudric s'était persuadé que tout n'était qu'une confusion, qu'Alard ignorait encore la mort de Brienne mais que, dès qu'il la connaîtrait, il les libérerait.

C'était ce qu'il avait affirmé à Egelina qui, lucide, n'en avait rien cru. Tous deux avaient terminé la sale besogne demandée par le prince Jean. Devenus inutiles, on les laisserait mourir là.

De temps en temps, rarement, la trappe s'ouvrait et ils entrevoyaient un trait de lumière. Cela ne durait pas. On leur jetait un pain dur comme de la pierre et on descendait une outre d'eau. Ils devaient en retour attacher la gourde vide à la corde, puis la trappe se refermait.

Au fil des jours, ils en vinrent à ne plus échanger une parole. Pour se dire quoi ? Parfois Baudric passait sa main dans sa barbe. Elle avait déjà une semaine, jugeait-il. Combien de semaines, de mois, d'années allaient-ils végéter ici ?

Ils s'étaient partagé l'espace. Chacun dans un angle. Baudric avait étendu par terre sa cotte de croisé en guise de tapis. Egelina avait retiré et soigneusement plié sa cotte de soie, comme si elle pouvait lui resservir un jour.

Les deux derniers angles de la cave étaient toujours humides, plus bas que les deux premiers. C'est là qu'ils faisaient leurs besoins. La vermine les envahissait. Des poux, mais surtout des araignées et des scolopendres qui provoquaient de douloureuses piqûres. La faim leur tordait le ventre. Le froid les faisait souffrir, mais la pire torture restait l'attente. Tous deux savaient qu'on pouvait les abandonner ici jusqu'à ce que Dieu les rappelle à Lui.

D'Orbec songeait sans cesse à son emprisonnement en Terre Sainte. Il avait cru mourir dans son cachot, mais au moins voyait-il les gardiens. De plus, on lui avait demandé d'écrire pour réclamer une rançon, aussi gardait-il espoir.

Ici, personne ne se montrait, personne ne leur avait rien demandé.

Pour manger avec le diable, il faut une longue cuiller, se répétait-il. Pourquoi avait-il oublié cette règle de bon sens ?

Quant à Egelina, elle priait. Elle savait que ce cachot serait son tombeau. Elle l'acceptait, c'était le prix à payer pour ses crimes.

Dans un grincement, la trappe s'ouvrit.

Pourquoi nous porter à nouveau du pain ? s'étonna d'Orbec. La dernière miche n'est pourtant pas terminée.

La corde descendit en se contorsionnant, tel un immense serpent

— La femme, monte ! ordonna une voix.

— Que voulez-vous ? s'enquit Baudric, subitement plein d'espoir.

— J'ai dit, la femme !

Baudric ne savait que dire. Qu'allait-il arriver à Egelina ?

Elle s'approcha de lui et lui murmura :

— Ne craignez rien, cher Baudric, j'ai gardé un couteau sous ma robe.

Elle ramassa sa cotte, l'enfila et agrippa la corde, attendant qu'on la hisse.

En haut, ils étaient deux. Jeunes, ils la regardèrent avec concupiscence, mais ils avaient l'ordre de l'amener à sire Alard et ils savaient que même si cette femme était prisonnière et vouée à la mort, se permettre des privautés avec elle les ferait finir sur la potence, les mains et les génitoires en moins.

L'un d'eux lui tendit une gourde d'eau à laquelle ils la laissèrent boire tout son saoul, puis ils lui donnèrent un morceau de pain.

Quand ils sortirent dans la cour, la lumière l'éblouit. Elle tituba plusieurs fois, rattrapée par un de ses gardiens, mais le quignon de pain qu'elle rongeait fit revenir en elle quelques forces.

En la soutenant, ils la conduisirent jusqu'à l'escalier de bois dont elle évalua la hauteur avec crainte, mais elle se refusait à être aidée. Elle s'engagea sur les marches lentement, pensant au couteau qu'elle sentait à sa taille, sous sa robe.

Elle parvint enfin à la première salle. Comme à sa dernière visite, s'y trouvaient des chevaliers, des écuyers et de nobles seigneurs. Ils la dévisagèrent avec un mélange de surprise et d'intérêt, remarquant sa robe sale, sa maigreur et son visage creusé par la faim et la peur.

Un autre garde l'attendait. Il lui ordonna de la suivre à l'étage supérieur. Le cœur battant, elle s'inquiétait de son sort. Que lui voulait le prince Jean ? S'il tentait d'abuser d'elle, elle le tuerait, elle s'en savait capable. Mais elle n'ignorait pas qu'elle finirait alors dans d'horribles souffrances. La peur et le désespoir l'étreignaient.

Dans la chambre, elle reconnut le frère du roi qui lui tournait le dos. Jean se tenait devant une étroite baie et ne se retourna même pas à son entrée.

Alard, lui aussi présent dans la chambre, la considérait avec un sourire sardonique.

— Voulez-vous être libérée, Egelina ? dit-il après l'avoir examinée à loisir et fait la moue devant son état pitoyable.

— Bien sûr qu'elle veut être libérée, répliqua le comte de Mortain sans laisser à la jeune fille le temps de répondre.

Il lui fit face, sourire aux lèvres.

Vêtu d'une ample robe de velours cramoisi frangée d'or, la tête recouverte d'un bonnet de feutre orné d'un cercle de pierres précieuses d'où s'échappait sa longue chevelure bouclée, John Lackland paraissait de joyeuse humeur.

— Nous allons passer un marché, Egelina, dit-il.

Elle comprit que c'était pour cela qu'on l'avait fait venir. Jean avait besoin d'elle. Donc, tout n'était pas perdu si elle jouait habilement.

— Lequel, noble comte ? s'enquit-elle d'une voix égale.

Il fronça les sourcils. On ne s'adressait pas ainsi à lui.

— Comte ?

— Pardonnez-moi, votre grâce.

Il hocha la tête, mais elle était satisfaite de sa petite victoire.

— Tu sais tuer, Egelina. Sans doute le Seigneur Dieu, qui décide de notre sort terrestre, t'a-t-Il envoyée parmi nous uniquement pour cela. Je ne chercherai pas à percer Ses intentions. Mais comme je me plie à Ses volontés en toutes choses, je vais L'honorer comme Il me le demande.

Il marqua un arrêt pour reprendre plus durement :

— Quelqu'un se met en travers de mon chemin et c'est insupportable ! Tu vas me débarrasser de cette personne et, ensuite, tu seras libre. Je t'offrirai même une lettre de rémission.

— Et messire Baudric ?

— Viens ici, ma fille.

Il s'écarta de la fenêtre, lui désigna la cour.

Elle s'approcha, sur le qui-vive, car elle devinait quelque diablerie.

L'ouverture se trouvait au niveau du chemin de ronde crénelée de l'enceinte, à vingt ou trente toises. Des tours carrées ponctuaient cette courtine, toutes en terrasse avec mâchicoulis.

Et en haut de la tour où se situait son cachot, elle aperçut Baudric, encadré par deux hommes. Il paraissait entravé.

Elle se figea, puis remarqua qu'on avait attaché une corde à l'un des créneaux.

— Imaginons que tu refuses, Baudric sera accroché à ce créneau par le col et servira de nourriture aux corbeaux. Au début bien sûr, il sera vivant.

» Tu acceptes, évidemment ? conclut-il, tout sourire.

— Oui, votre grâce, mais une vie pour une vie, je veux la liberté

pour lui.

— Tu l'auras, peu me chaut Baudric.

Jean fit signe à Alard qui prit alors la parole :

— Tu trouveras un cheval dans la cour. Dans les sacoches, des vivres et ton arbalète. Notre noble prince te donne deux semaines. Après quoi Baudric pendra à ce créneau. Les mains en moins et les yeux crevés.

— Je ferai ce que vous exigez.

— Voici une bourse contenant quelques besants et des deniers d'argent. Pour ton voyage.

— Qui devrai-je meurtrir, seigneur ?

— Elle se nomme Jeanne de Thury, tu la trouveras au château de Bricquebec.

Egelina, qui ne s'attendait pas à ce nom, chancela et s'appuya contre le mur derrière elle pour ne pas tomber. Ils crurent que son malaise était dû à son séjour dans le cachot.

— Va maintenant, et ne reviens que quand tu auras terminé ta besogne.

Elle prit la bourse, fit une révérence et se retira.

En descendant les marches, elle songeait à Jeanne.

Aurait-elle la force de la tuer ?

Le garde l'attendait. Sans doute avait-il des instructions, car il la mena à l'écurie dans la première cour. Là, il lui montra la jument mouchetée déjà harnachée. Elle ouvrit les sacoches et vit les pièces de son arbalète ainsi que les carreaux.

Si Baudric avait été chargé de la mort de Jeanne de Thury, nul doute qu'il s'y serait pris autrement. Il aurait demandé des éclaircissements à Alard et aurait appris que dame Jeanne était en train de gagner le fief de Bricquebec. Il aurait alors pu organiser un guet-apens, ainsi qu'il l'avait déjà fait. Egelina se serait dissimulée dans un arbre et aurait touché sa victime avant de disparaître.

Mais Alard et le prince Jean se moquaient de la façon dont la Licorne s'y prendrait. Ils l'envoyaient commettre son crime et peu leur importait par quel moyen elle parviendrait à ses fins.

Ainsi donc, Egelina ignorait que Jeanne et Guilhem se trouvaient devant elle, à peine à quelques milles.

Ensuite, elle n'emprunta pas le même chemin qu'eux, passant par Orbec où elle fut reçue par les serviteurs. Elle leur révéla la vérité, leur annonça que leur seigneur était enfermé à Rouen mais qu'elle obtiendrait sa libération.

Tout en chevauchant, elle s'était interrogée sur la raison qui la faisait obéir au prince Jean. D'Orbec lui avait sauvé la vie, certes, mais

de son côté elle avait fait sa fortune. Après tout, n'importe qui aurait jugé être quitte. Seulement, elle avait donné sa foi à Baudric le boiteux, et la loyauté ne se barguignait pas comme une marchandise. Son maître était dans le malheur et, conformément à son serment de fidélité, elle devait le sauver.

Pourtant ses raisons d'agir n'étaient pas si claires. Au fond de son cœur, elle distinguait un autre mobile qui la motivait : la jalousie.

Elle s'était efforcée de chasser ce sentiment, se préoccupant uniquement de la suite. Le prince Jean ne tiendrait pas sa promesse, elle en était persuadée, et si elle revenait au château ducal, il la ferait pendre. Mais il avait commis une erreur en lui rendant sa liberté. Quand elle aurait accompli ce qu'elle avait promis de faire, elle lui ferait parvenir une missive, exigeant la liberté de Baudric. Dans le cas contraire, elle tuerait maître Alard. Elle était certaine que sa menace porterait car Jean la savait capable d'agir par surprise.

Elle resta dans la maison forte quelques jours, le temps de retrouver des forces et d'élaborer un plan. Elle n'était jamais allée à Bricquebec mais en avait entendu parler. Elle savait la forteresse si puissante qu'elle ne pourrait se dissimuler dans les environs et attendre que Jeanne en sorte. Elle serait vite repérée.

Donc, il lui faudrait pénétrer dans le château. Cela ne l'inquiétait pas. Elle se ferait annoncer et Jeanne, qui la connaissait, la recevrait. Ensuite, une fois seules toutes les deux...

Elle se sentait capable de réussir.

C'est dans la maison forte d'Orbec qu'elle cousit un ample manteau. Les arcs de son arme n'étaient pas larges et elle parvint à raccourcir l'arbrier. Si elle retirait l'étrier après avoir tendu le nerf, elle pourrait dissimuler l'arbalète sous son manteau.

Elle arriva à Bricquebec une semaine après Jeanne. A deux reprises, elle avait été interrogée par des patrouilles prévôtales et avait répondu rendre visite à la châtelaine de Bricquebec. L'explication avait suffi.

Après avoir passé la palissade, alors qu'elle traversait la cour et le village précédant le château, elle entendit un cor sonner. On l'avait vue depuis le donjon.

L'arbalète était attachée sur son ventre par deux lanières, l'arc vers le bas, au niveau de ses hanches, et l'arbrier entre ses seins, lui arrivant presque au cou. Elle avait retiré l'étrier et la corde était tendue. Son grand manteau la recouvrait entièrement. Heureusement, le temps avait fraîchi en cette fin août.

Elle avait répété son geste plusieurs fois. Un carreau était glissé dans un étui noué à son mollet. Il ne lui faudrait qu'un instant pour le

prendre, le glisser dans la rainure et tirer. Jeanne n'aurait pas le temps de crier, elle ne souffrirait pas. Elle cacherait ensuite le corps dans la pièce et repartirait. Pourquoi le découvrirait-on avant qu'elle soit hors du château ? Elle savait que l'audace payait toujours.

Devant elle se dressaient le donjon sur sa motte, l'enceinte, ses tours et une barbacane en pieux de bois.

Des gardes l'attendaient.

Après qu'elle eut expliqué être une amie de dame Jeanne de Bricquebec, le sergent d'armes lui fit franchir la porte à la herse levée. Une femme si jolie ne pouvait présenter aucun danger, estimait-il. D'ailleurs, quel péril pourrait courir le château maintenant que leur châtelaine avait prêté hommage au sénéchal de Normandie ?

Un chevalier en robe azur l'attendait de l'autre côté avec une poignée d'hommes d'armes. Borgne, cheveux gris et clairsemés, il l'interrogea sans aménité. Donnant son nom, elle répéta être une amie de dame Jeanne de Bricquebec et demanda qu'on la mène auprès d'elle.

Embarrassé, car il ignorait tout de sa nouvelle châtelaine, le chevalier proposa de l'aider à descendre de cheval. Mais elle fit avancer sa monture jusqu'à une grosse pierre qui lui permettrait de s'en acquitter seule, même si l'arbalète la gênait et lui ôtait toute souplesse.

Les regards restaient tournés vers elle et elle parvint à mettre pied à terre sans trop de contorsions. Le chevalier la rejoignit.

— La noble dame Jeanne se trouve dans sa chambre du manoir. Maître Taillefer, notre intendant, vous conduira à elle.

Ils traversèrent la cour. En chemin, Egelina étudiait les lieux. Le manoir se situait au pied de la motte du donjon. Un second corps de logis, en équerre, le prolongeait en s'appuyant sur l'enceinte. Cette construction était précédée d'arcades.

Passant par l'une d'elles, ils pénétrèrent dans la grande salle.

— Maître Taillefer, dit le chevalier en s'adressant à un homme attablé qui faisait des comptes sur un échiquier à jetons, cette damoiselle vient pour rencontrer notre dame. Pouvez-vous l'y mener ?

L'intendant se leva. Examinant du coin de l'œil la visiteuse, il lui trouva une attitude singulière avec son grand manteau. Mais il obtempéra et offrit à Egelina de le suivre.

Ils empruntèrent un escalier à vis.

La Licorne s'efforçait de se persuader d'avoir raison d'agir ainsi. Les scrupules revenaient. Jeanne s'était toujours montrée bonne avec elle et pourtant elle allait la tuer.

Au premier palier, le serviteur s'arrêta devant une porte à laquelle il frappa. Quand on lui en intima l'ordre, il l'ouvrit.

Assise sur un grand lit, Jeanne de Thury écoutait ce que lui racontait une femme. Elle resta stupéfaite en voyant Egelina.

— Toi !

— Je me suis précipitée dès que j'ai su que vous aviez retrouvé votre château, noble dame.

— Mais comment as-tu su ?

— C'est compliqué, noble dame...

Elle baissa les yeux, faisant comprendre qu'elle ne pouvait s'exprimer librement.

— Maître Taillefer, Marie, laissez-nous. Quel bonheur de te revoir ! Je veux te garder près de moi. J'ai tant besoin de serviteurs fidèles.

L'intendant et la femme sortis, elles se trouvèrent seules. Egelina fit quelques pas et souleva sa robe, saisissant le vireton. Jeanne écarquilla les yeux sans comprendre.

En montant l'escalier, la Licorne avait dénoué les lanières de l'arbalète, ne retenant l'arme contre elle que par un bras plié. Elle ouvrit son manteau et, en un éclair, l'arbalète surgit. Elle glissa le vireton, appuya sur la queue de détente.

Le trait partit à l'instant où le couteau l'atteignait dans le dos. Elle s'écroula et le vireton se perdit dans le bois du lit.

Dans la chambre de l'étage supérieur où il se trouvait avec Gilbert et Médard la Hure, discutant de leur départ pour le lendemain, Guilhem crut reconnaître la voix provenant de l'appartement de Jeanne.

Intrigué, il se leva et descendit les marches. Alors qu'il poussait la porte, il découvrit un spectacle stupéfiant. Une femme blonde, dont il ne voyait que le dos, brandissait une arbalète. La Licorne se trouvait ici !

En un instant, il comprit que le prince Jean avait envoyé la tueuse. Dégainant un couteau de son baudrier, il le lança sans même viser.

Avant même que la lame ait touché l'inconnue, il se précipita pour la rattraper tandis qu'elle s'effondrait sur le carrelage.

C'était une jouvencelle.

C'était Isabelle.

Un grand froid le saisit et il sut sa vie perdue pour avoir tué celle qu'il aimait.

— Isabelle ! murmura-t-il... Que fais-tu là ?

— Guilhem ? Toi... C'est toi qui m'as meurtrie ? souffla-t-elle alors que du sang moussait à ses lèvres.

— Tu es Egelina ?

— Oui... Egelina de Camville...

Jeanne s'était approchée, bouleversée.

— Dame Jeanne, je ne voulais pas, mais je devais sauver Baudric, c'était la condition du prince Jean, dit-elle.

— Baudric ? Mais il est mort, intervint Gilbert. Médard est arrivé ce matin pour nous annoncer que Jean l'avait pendu aux murailles de Rouen.

— Le perfide...

Guilhem essuya le sang qui coulait de la bouche de son aimée. Tout était pourtant si clair. Pourquoi avait-il été aveugle ?

Coquebert, aubergiste du Riche Laboureur, qui ressemblait aux brabançons de Mercadier ou de Malvin le Frocard, était un routier à la solde de Baudric d'Orbec. Il était là pour protéger Isabelle, en vérité Egelina de Camville. Voilà pourquoi ils paraissaient si proches.

Quant aux absences d'Isabelle, elles s'expliquaient par son activité de criminelle.

Il sentit à son cou la chaîne en or qu'il lui avait offerte.

— Tu m'avais dit que tu m'aimais... que tu me protégerais... dit-elle encore en lui souriant.

Il ne sut que répondre, la gorge nouée par les sanglots.

— Je devais te protéger... balbutia-t-il enfin.

— Tu devais me protéger... approuva-t-elle.

Il l'embrassa.

Elle murmura :

— En preu... et deux... et trois...

Sa vie s'en était allée.

Guilhem resta ainsi longtemps, serrant son aimée dans ses bras, songeant à Marion. Il avait perdu les deux femmes auxquelles il tenait...

Quand il leva les yeux vers Jeanne, qui avait compris combien Isabelle comptait pour lui, il ne lut sur son visage que du désespoir.

— Jeanne, je vous confie Isabelle, ce que j'avais de plus précieux, pour que vous lui donniez une sépulture digne d'Egelina de Camville.

Il ajouta en retenant ses larmes :

— Adieu.

Moins d'une heure plus tard, Guilhem et Médard quittaient Bricquebec.

Vrai ou faux ?

Egelina de Camville, la Licorne, est une invention, mais son père, Gérard de Camville, était bien seigneur et shérif Lincoln. Il sera frappé d'une amende de deux mille marcs d'argent par Richard Cœur de Lion pour avoir soutenu son frère Jean.

Les événements ayant conduit à la fuite de Guillaume de Longchamp d'Angleterre se sont déroulés à peu près de la façon dont nous les avons racontés. Le crime d'Egelina en moins.

L'ancêtre des Bertran de Bricquebec serait Anslech, un Viking proche du chef normand Guillaume Longue-Épée. Chez les Bertran, l'aîné se nommait toujours Robert. Leur seigneurie de Bricquebec se complétait de celles de Roncheville, Fauguernon et Fontenay-le-Marmion.

Robert Bertran père a bien épousé Jeanne de Thury, mais nous avons imaginé ses ennuis, la perte de son château confié à Chalon de l'Étang, les malheurs de son épouse et la remise en otage de son fils à Robert de Courcy. Pour certains médiévistes, Robert Bertran serait mort avant janvier 1194, date à laquelle son héritage sera confirmé à son fils par Jean sans Terre. Pour d'autres, il serait mort en 1202.

Quant à son fils Robert IV Bertran, né avant 1193, fidèle aux Plantagenêt, il aurait été placé sous tutelle à la mort de son père. Lui-même, ou son tuteur, se serait opposé à Philippe Auguste et aurait perdu son fief en 1204 lors de l'annexion de la Normandie. Pour d'autres médiévistes, Robert IV Bertran se serait au contraire rallié à Philippe Auguste. En 1208, il sera chevalier banneret.

On sait peu de choses sur maître Alard, fils de Guillaume, le chambellan de Jean, sinon que Richard Cœur de Lion le frappa d'une amende de cent marcs d'argent pour avoir comploté contre lui avec son frère.

Dans la légende de Robin des bois, Robert de Locksley tuera William de Wendeval, le shérif de Nottingham.

Gautier de Coutances, chanoine de Rouen, est entré au service d'Henri II et devenu évêque de Lincoln, puis archevêque de Rouen, imposé par le roi d'Angleterre. Proche de Richard Cœur de Lion, il l'accompagnera à la croisade mais reviendra dès le début des troubles entre Guillaume de Longchamp et Jean. Finalement, ayant participé à la chute du Grand justicier, il occupera sa fonction.

Maître Gautier participera ensuite activement au rassemblement de la rançon du roi et se livrera même comme otage. Malgré cette fidélité, Richard lui prendra sa terre des Andelys et Coutances, fâché, s'exilera à Rome.

Après la mort de Richard, le 25 avril 1199, il investira Jean du duché de Normandie mais restera à l'écart des événements qui aboutiront à la perte de la Normandie par Jean sans Terre. Il se soumettra ensuite au roi français.

Eustache le Noir est librement inspiré d'Eustache Buskes, dit Eustache le Moine Noir, né vers 1170 à Boulogne-sur-Mer. D'origine noble, Eustache devint moine bénédictin. Mais à la mort de son père, assassiné, il prit les armes pour combattre celui qui l'avait tué. Après avoir été un temps au service du comte de Boulogne, il devint voleur et pirate, proposant ses services au plus offrant. D'abord au service du prince Jean contre les Français, il changera de camp en 1212. En 1217, il est capturé et décapité.

Bibliographie

Bernage G, La Vie quotidienne au XI^e siècle, Heimdal, 2010

Boris Bove, Les Palais royaux à Paris au Moyen Age (XI^e-XV^e siècles)

Boussard Jacques, Nouvelle histoire de Paris, de la fin du siècle de 885-886 à la mort de Philippe Auguste, 1976.

Capefigue Jean-Baptiste, Honoré Raymond, M., Histoire de Philippe Auguste, Duféy, 1829

Châtelain André, Châteaux forts et féodalité en Ile de France du XI^e au XIII^e siècle, Editions Creer, 1983

Chéruel Adolphe, Histoire de Rouen pendant l'époque communale, 1150-1382

Arthur Dinaux, Trouvères, jongleurs et ménestrels du nord de la France et du midi... Volume 1

Lacroix Paul, Franz Kellerhoven Mœurs, usages et costumes au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance

Flambard Héricher Anne-Marie, Gazeau Véronique, 1204 La Normandie entre Capétiens et Plantagenêts, publications du CRAHM, 2007

Guilmeth Alexandre-Auguste, Hue, *Notice historique sur le château de Brionne*, Nicétas Periaux, 1831

Lingard John, Roujoux, Histoire d'Angleterre, Parent-Desbarres, 1846

Luchaire Achille, Philippe Auguste et son temps, Tallandier, 1980

Mancel, Les Bardes, les jongleurs et les trouvères, 1854

Monmerqué Louis-Jean-Nicolas, Francisque Michel, Théâtre français au Moyen Age, Firmin Didot frères, 1842

Paris Matthieu, La Grande Chronique d'Angleterre, tome 4, Jean sans Terre 1199-1216, Paleo Editions, collection Sources de l'histoire d'Angleterre, 2004

Petit-Dutaillis Charles, La Monarchie féodale en France et en Angleterre, Albin Michel, 1971

Richomme, Le Château fort et l'église de Courcy, Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, 1826

Rigord, Vie de Philippe Auguste, J.-L.-J. Brière, 1825

F Rittiez, Histoire du Palais de justice de Paris et du Parlement: 860-1789

Remerciements

Un grand merci à Jeannine Bavay qui m'a fait visiter le donjon de Bricquebec et m'a raconté tant de choses sur ce beau château.

Je dois bien sûr remercier mon épouse et mes filles qui restent les plus sévères juges, sans oublier mes lectrices et mes lecteurs auxquels rien n'échappe !

Aix, septembre 2013

Vous pouvez joindre l'auteur :

aillon@laposte.net

<http://www.grand-chatelet.net>

[1] Entre onze et douze heures.

[2] Le palais de l'Île de la Cité.

[3] La noix était une petite pièce de métal ou d'ivoire qui retenait la corde tendue. Elle se levait ou s'abaissait à l'aide de la queue de détente et coulissait sur un axe, soit de métal, soit de corde de chanvre.

[4] La fausse corde, tendue entre les deux branches de l'arc, tenait le carreau pour qu'il ne puisse glisser.

[5] Ou abreuvoir Mâcon. Il était situé au bord de la rivière, à côté du Petit-Châtelet. Il tenait son nom de l'hôtel des comtes de Mâcon dont les valets conduisaient les chevaux à boire à cet endroit-là. La rue de l'hôtel est devenue la rue Francisque-Gay.

[6] En juillet 1187. C'est à la suite de cette défaite que les croisés perdirent Jérusalem.

[7] Nom que se donnaient les chevaliers hospitaliers de Jérusalem.

[8] Le prince Jean, frère de Richard Cœur de Lion.

[9] L'interdit suspendait toute la vie religieuse. On enlevait les croix des églises, on voilait les statues des saints, on ne célébrait plus les rites mortuaires, on fermait les églises et on supprimait les offices divins.

[10] Qui s'élevait à l'emplacement de la Sainte-Chapelle.

[11] Il s'agit de la commanderie d'Omerville, une des premières maisons hospitalières à une cinquantaine de kilomètres de Paris.

[12] L'empereur d'Allemagne. Il avait acheté Richard Cœur de Lion à l'archiduc Léopold qui l'avait fait prisonnier.

[13] Chevalier.

[14] De taille et d'estoc, du même auteur.

[15] La Foire avait été autorisée par Louis VII en 1176 et durait quinze jours. Les bénéfices en étaient partagés entre les religieux de Saint-Germain et le roi.

[16] L'auberge se situait au carrefour de l'Odéon actuel.

[17] Servante.

[18] Jeune fille.

[19] Qui deviendra le couvent des Cordeliers, trente ans plus tard.

[20] Sorte de couette.

[21] Le denier parisis représentait la vingt-quatrième part de l'once de Paris. Le denier tournois était aussi la vingt-quatrième part d'une once, mais de l'once romaine. Il s'agit bien sûr d'once d'argent. Il fallait donc vingt-cinq deniers tournois pour faire une livre parisis.

[22] Douze deniers faisaient un sou. Avec un sou, on pouvait acheter pour vingt jours de pain. Evidemment tout ceci était fluctuant en fonction des onces !

[23] Casaque.

[24] Les monnaies d'argent étaient « taillées » en parts d'une once ou d'un marc, mais cette part variait suivant l'émetteur. De plus l'once et le marc variaient aussi ! Ainsi l'once romaine différait de l'once de Charlemagne et le marc de Cologne de celui de Flandre.

[25] Large ceinture.

[26] Etoffe luxueuse et brillante.

[27] Cordon retenant les braies.

[28] Le shérif était un officier royal saxon dont la charge avait été conservée par les Normands. Ce titre est formé de la contraction des mots *shire reeve*. Le *shire* étant un comté, le *reeve* l'officier féodal chargé de surveiller les serfs.

[29] Décembre 1189.

[30] Cette tour, érigée aussi sur une motte comme le donjon, se situe entre le donjon et la porte à barbacane.

[31] Bande de brigands.

[32] Etienne de Blois, neveu de Henri Beauclerc, fils de Guillaume le Conquérant, s'était emparé du trône d'Angleterre aux dépens de Mathilde, la fille de Beauclerc. Une guerre civile fit rage durant une dizaine d'années jusqu'à un accord entre Etienne et le nouvel époux de Mathilde : Geoffroy Plantagenêt, grand-père de Richard Cœur de Lion.

[33] Hood : capuchon.

[34] D'autres disent en septembre.

[35] Le 29 septembre.

[36] La Loedon est désormais nommée London et se jette dans la Tamise.

[37] Jean sans Terre.

[38] Sur quelques-uns de ces personnages, on peut lire *Ivanhoé*, de W. Scott, Paris, 1199 et Londres, 1200.

[39] « Baudouin fit couper aux uns les pieds, aux autres les mains, à plusieurs le nez, les oreilles, la langue ; tous furent soumis à la mutilation des eunuques. » Joseph-François Michau, *Histoire des croisades*.

[40] Thomas Becket, archevêque de Canterbury, ancien chancelier d'Henri II, en

conflit avec lui, avait été assassiné par quatre chevaliers normands dans la cathédrale de Canterbury. Henri avait toujours nié être responsable du meurtre, mais avait déclaré auparavant : *N'y aura-t-il personne pour me débarrasser de ce prêtre turbulent ?*

[41] L'*armarius* était le responsable du *scriptorium*, où travaillaient les copistes, et de la bibliothèque.

[42] Au début du mois de novembre.

[43] Prêlat élu évêque de Paris, mais ayant refusé la charge pour se consacrer à la théologie. Il devait en particulier écrire : « Qu'ils soient convaincus d'erreur, ou qu'ils confessent librement leur faute, les cathares ne doivent pas être mis à mort. »

[44] Fantôme qui circulerait la nuit dans les rues pour punir les pécheurs.

[45] Ou papegai.

[46] Composé de trente-sept maisons canoniales dévolues aux chanoines, chacune avec un jardin, le Cloître était une petite cité entièrement close située près de Notre-Dame. Ses habitants y disposaient aussi d'un réfectoire, d'une bibliothèque et d'écuries.

[47] L'actuelle rue du Chat-qui-Pêche.

[48] Le savon fait à base de cendre de saponaire ou de hêtre.

[49] Flûte à plusieurs tuyaux.

[50] Vielle à roue.

[51] *De taille et d'estoc*, du même auteur.

[52] *La Charte maudite*, du même auteur.

[53] Les sous d'or, d'origine mérovingienne, faisaient environ 3 grammes.

[54] Ces chants sont librement adaptés des pastourelles d'Adam de la Halle.

[55] Châtré.

[56] Ce siège, qui échoua, se termina « au temps du Carême », selon le chroniqueur Rigord (mi-mars). D'autres parlent d'avril.

[57] La Pomme de Pin a été démolie vers le milieu du XVIII^e siècle. Le cabaret se situait à l'emplacement de l'un des pavillons de l'Hôtel-Dieu.

[58] L'enseigne de la Licorne donna plus tard le nom à la rue qui s'appelait auparavant la rue Près-le-Chevet-de-la-Madeleine, ou rue des Oublieurs en raison des pâtisseries ou faiseurs d'oublies qui y demeuraient.

[59] Taxe payée par les voyageurs.

[60] A l'emplacement duquel sera construite l'église Saint-André-des-Arts dont il ne reste que la rue.

[61] Qui deviendront les Halles. Le cimetière est bien sûr celui des Saints-Innocents.

[62] Entre none et vêpres.

[63] Et d'un.

[64] On trouve ce fabliau dans *Mœurs, usages et costumes au Moyen Age*, de Paul

Lacroix.

[65] Le chanson était un poème d'amour.

[66] De taille et d'estoc, du même auteur.

[67] Divertir.

[68] Cithare aux cordes tendues sur une caisse de résonance plate.

[69] Enfermée.

[70] Fente.

[71] Banc divisé en stalles.

[72] Pâtissiers ou rôtiisseur. L'échaudée était une sorte de biscuit poché mais l'échaudeur faisait aussi cuire les tripes.

[73] Troupe de coquins.

[74] De taille et d'estoc, du même auteur.

[75] Gauvain, chevalier de la table ronde. Ses malchances seront narrées au XVI^e siècle dans *La Mort du roi Arthur*.

[76] Rondelle de métal gravée ou frappée utilisée comme signe de reconnaissance ou laissez-passer.

[77] Jean utilisera ces armes à partir de 1177 mais en 1199, devenu roi d'Angleterre, il reprendra les armes de son frère Richard. Sur celles-ci il trône en majesté sur l'avert et figure en portrait équestre sur le revers avec un bouclier marqué de trois léopards.

[78] Petite rivière qui traverse l'est de la ville.

[79] Le vicus judaeorum.

[80] Des ciseaux.

[81] La boulaie était une masse de bois ou de cuir.

[82] L'abbaye Fontaine-Guérard, à l'origine un simple prieuré à la source de la Fontaine qui guérit, que le comte Robert de Leicester érigea en abbaye en 1190.

[83] Agrafe.

[84] L'archevêque de Rouen.

[85] Utilisé en Flandre et en Angleterre, le denier esterlin était une monnaie d'argent fort recherchée par les marchands.

[86] Il s'agissait de pièces contenant moins d'un demi-gramme d'argent.

[87] Henri VI, empereur d'Allemagne.

[88] L'église Saint-Gervais, toujours visible.

[89] Geoffroy de Coursol.

[90] L'équivalent en or de vingt besants.

[91] Actuellement Houlgate.

[92] Bernay.

[93] Fils naturel de Rollon, premier chef viking installé en Normandie. Il régna vers

[94] Les largesses consistaient en distribution de pièces jetées par poignées par des hérauts à l'occasion des festivités.

[95] Galon.

[96] Voile similaire à la guimpe mais passant sous la robe.

[97] Dans un tournoi, les tenants faisaient face aux défis des assaillants.

[98] On attachait à l'extrémité des lances un morceau de bois rond de manière à ne pas trop gravement blesser son adversaire.

[99] Ceinture de fer soutenant des plates protégeant les cuisses.

[100] Petit bouclier attaché à l'épaule pour dévier les coups de masses ou d'épée portés sur le heaume et glissant sur les épaules.

[101] Pièces de fer de forme conique attachée au haubert et qui couvrait l'arrière du coude.

[102] Sur ces chevaliers on peut lire : *Ivanhoé*, de Walter Scott.

[103] Que Sir Walter Scott me pardonne pour cet emprunt.

[104] La coudée pouvait faire entre quarante-cinq centimètres et deux pieds.

[105] Quitter en étant banni.

[106] Il partira au début de 1194 et s'offrira en otage pour que Richard puisse être libéré bien que la totalité de sa rançon n'ait pas été versée.